

| | | |
|------------|-----------|------------------|
| SALA..... | ESTANTE | <i>M 2</i> |
| PRATELEIRA | <i>23</i> | NUMERO <i>13</i> |

C O D E D U B O N H E U R.

R E N F E R M A N T

D E S M A X I M E S E T D E S R E G L E S R E L A T I V E S
A U X D E V O I R S D E L ' H O M M E , E N V E R S
L ' U N - M Ê M E , E N V E R S S E S S E M B L A B L E S
E T E N V E R S D I E U .

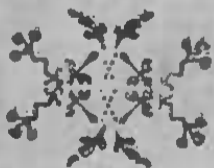
P A R

M. RODOLPHE-LOUIS D'ERLACH,

*Officier du Conseil Souverain de la République de BERNE ;
& Capitaine-Général d'ORGANO.*

Raison sans sel n'est solide pâture ;
Sel sans raison est fade nourriture ;
De tous les deux se forme esprit parfait
(J. B. Rousseau.)

T O M E I V .



A L A U S A N N E ,

Chez JEAN-PIERRE HEUBACH ET COMPAGNIE.

M. D C C. LXXXV II.





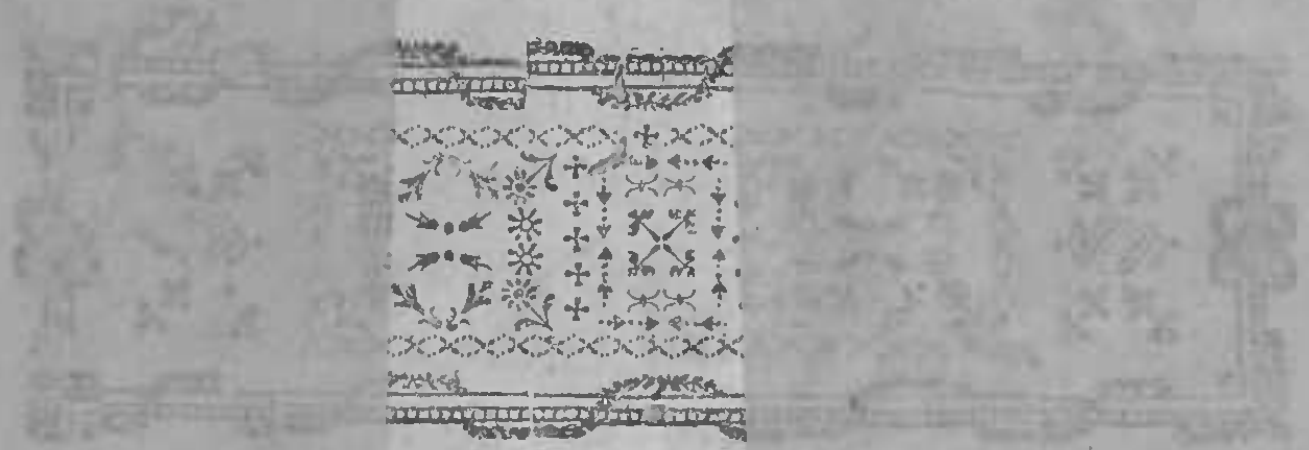

T A B L E
L E S M A T I E R E S
D U T O M E I V

CHAP. V *De la modération.*

| | |
|--|---------|
| <i>Traité sur la modération.</i> | Pag. 1. |
| <i>La jalousie. Idylle.</i> | 57. |
| <i>La colere. Conte.</i> | 77. |
| <i>Mon aventure. Songe.</i> | 96. |
| <i>Effets de la redoutable passion du jeu. Anecdote.</i> | 120. |
| <i>Cyparisse, ou les suites funestes de l'ivrognerie.</i> | 140. |
| <i>Amalazonte, ou Discours sur la curiosité. Rêve.</i> | 154. |
| <i>La modestie & l'orgueil. Pièce morale.</i> | 176. |
| <i>Thrason, ou la présomption Anecdote historique.</i> | 23 |
| <i>L'ambitieux converti. Conte.</i> | 251. |
| <i>L'avarice. Pièce anacréontique.</i> | 270. |
| <i>Comment il faut envisager l'amour, jouir de ses plaisirs, & se préserver de ses peines.</i> | 274. |

CHAP. VI. *De la prudence.*

| | |
|--|------|
| <i>Lettres sur la prudence.</i> | 298. |
| <i>Méthode sûre de point être la dupe d'autrui ; ou la prédiction accomplie.</i> | 343. |
| <i>L'art de parler & de se taire ; ou le voyage du ballon.</i> | 379. |
| <i>Lettres au colonel N**. sur les promesses.</i> | 433. |



LE CODE

DU BONHEUR.

CHAPITRE PREMIER,

Devoirs qui se rapportent à

HENRY

O U

PART LE CONSERVER LA SANTÉ DU CORPS,

UN HOMME MORAL.

*A mon cousin Lord Charles Compton, Colonel
d'un Régiment d'Infanterie & Membre du Par-
lement de la Grande-Bretagne, &c. &c.*

QUAND à l'exemple de plusieurs écrivains
j'allois chercher mes lecteurs que j'ai trouvé dans

Tom. II.

A

2 *Devoirs qui se rapportent*

une riche bibliothèque étrangère, un manuscrit bien conservé & très-authentique, intitulé *Phœnix*; que je me suis borné à le mettre en œuvre & à le moderniser : on me répondroit comme à eux, ou que ce font là des ruses d'auteur, ou qu'il est inutile de multiplier les originaux anciens, que presque personne ne lit plus, tandis que nous sommes inondés d'ouvrages nouveaux. Je laisse donc toutes les formalités littéraires, & j'entre en matière.

Un prince dont on ignore & le nom propre & l'empire, & le siècle; mais à qui un tissu d'événemens extraordinaires fit donner le surnom de *Phœnix*, qui s'est conservé jusqu'à ce jour, voilà mon héros ! Tout ce que je fais de sa première éducation, c'est que le Roi son père l'avoit relégué dans une forêt immense, loin du commerce des autres hommes, & ce qui n'est pas un prodige, qu'il l'avoit confié aux soins d'un Mentor très-pédant. Ce grave instituteur avoit eu l'art de convaincre clairement S. M. qu'il seroit de la dernière imprudence d'élever le Prince dans le sein de sa cour; que le spectacle journalier du faste & de la pompe qui environnoient le trône, seroit pour son jeune cœur un poison funeste; qu'une jeunesse à demi sauvage perfectionneroit au

claires tous ses organes, donneroit de la force & de l'agilité à son corps ; que plus celui-ci seroit robuste & exercé, plus sa raison & son esprit s'étendroient, & qu'ainsi, formé par les mains de la nature, il auroit un courage mâle, exempt de ces terreurs paniques qui empoisonnent notre vie, & un esprit droit qui seroit un meilleur guide pour lui que toutes les maximes factices de la politique. En vain l'un des favoris du Monarque lui représenta-t-il, qu'appelé un jour à gouverner les hommes, il lui étoit indispensable de les étudier à fond, & de connoître les instrumens qui donnent prise sur eux ; qu'un Souverain doit savoir calculer avec justesse l'action & la réaction des divers intérêts & prévoir si juste les événemens, qu'il puisse prendre toujours les meilleurs moyens de réussir malgré les chocs des passions, & l'activité des obstacles. Ce sage ne fut point écouté, il fallut partir.

Phoenix fut transporté dans une chétive cabanne couverte de chaume, & à-peu-près semblable à celles qu'habitoient les anciens Germains. Des têtes de loups, des oiseaux de proie, des serpens de diverses espèces cloués contre les parois, étoient les seules décorations que l'on remarquoit à la façade de cet

4 *Devoirs qui se rapportent*

te hutte informe. Quelques bottes de paille éparfes ça & là, fervoient de lit au maître, à l'élève, & à quelques ours apprivoifés qui couchoient pêle mêle avec eux. Leur nourriture confiftoit en quelques racines fauvages des fruits âpres, la chair crue des chevres dont cette forêt fourmilloit ; & l'unique amufement du jeune Prince, dans fes heures de loisir, étoit de badiner avec ces Ours apprivoifés, qui faifoient partie de fa Cour.

Le but du Pédagogue n'étoit certainement pas de former fon élève à la pratique des vertus sociales. C'étoit un de ces hommes aufères par principes, & attrabilaires par goût dont le front ne peut fe dérider ; jamais l'aimable fourire des graces n'avoit embelli fes lèvres. Auffi ne fut il queftion dans leurs entretiens, ni des tendres émotions de la fenfibilité, ni de la néceffité, & des charmes de la bienfaifance. Il ne lui apprit point combien il importe de rechercher la vérité, de cultiver fa raifon, de perfectionner fon entendement ; jamais il ne lui développa les diverfes classes, les gradations, l'étendue de fes devoirs en qualité d'homme, & en qualité de Prince. Il ne ceffoit de lui répéter, qu'il devoit extirper, anéantir toutes fes affections

devenir un être passif, ne faire aucun cas ni des grandeurs, ni des richesses, & qu'enfin pour mériter le nom de sage, il faut mépriser tous les agrémens de la vie. Cette étrange théorie fut régulièrement appuyée par les moyens qui en découlent. Des coups fréquens, même des coups de bâton, des privations amères, des jeûnes excessifs, des travaux sans relâche & au-dessus des forces de son infortuné disciple, des invectives grossières, un entassement, un cahos de mille absurdités mêlées de quelques vérités mal vues, mal placées, furent les grands instrumens de l'éducation de Phoenix ; & peu s'en fallut qu'elle n'anéantit en lui sans retour toutes les facultés intellectuelles & morales. Parvenu à sa vingtième année, on auroit pu à la figure près, le confondre avec les ours ses uniques & très-chers compagnons.

Mais voici un changement de scène. Le vieux Roi mourut, toujours persuadé qu'il avoit trouvé l'art de faire un chef-d'œuvre de son fils. Tout ce qui sort du cours ordinaire des choses, en impose aux hommes. Les courtisans, les Bourgeois, les payfans même d'abord frappés du plan d'éducation adopté par S. M., avoient fini par le trouver admira-

ble, & en attendoient des prodiges. On élevoit son directeur jusqu'aux nues. On ne parloit que du courage, de l'héroïsme patriotique qui l'avoit porté à préférer l'affreux silence, l'aspect sauvage, l'ennui de cette solitude, au faste, aux plaisirs d'une Cour, où il auroit pu jouer un si beau rôle. Oh! pour le coup, disoit l'un, nous aurons un Roi : ce ne sera point un de ces colifichets, une de ces poupées de cour qui n'ont ni fuc, ni force, ni vigueur ; ce sera un autre Hercule. Notre jeune Prince, disoit l'autre, digne élève de la sagesse en personne, n'écrasera point son peuple par des impôts excessifs pour engraisser ses favoris & ses maîtresses, pour satisfaire des caprices sans cesse renaissans &c. On citoit même avec emphase quelques mots attribués à S. A. R., qui n'avoient rien que de très ordinaire, auxquels on n'auroit pas fait la plus légère attention, s'ils eussent été dits par un particulier ; mais qui voloient de bouche en bouche ; on les tournoit, retournoit dans tous les sens ; on en faisoit de très-beaux commentaires ; on espéroit ; on pleuroit de joie ; on adoroit le jeune Prince. Mais quel sur-nom lui donner ? ceux de *Bien-aimé*, de *Chéri*, de *Grand* furent essayés sans succès. Enfin un sa-

vant déterra celui de *Phœnix*, & toute la Nation convint que ce savant avoit raison.

L'entrée du nouveau Roi dans sa Capitale fut une fête publique ; mais comme on connoit assez tout ce qui se pratique en pareilles circonstances, je ne parlerai ni des vive-le Roi, ni des arcs de triomphe, ni des inscriptions, ni des harangues des Maires & Echevins de la bonne ville. Voilà *Phœnix* dans le centre de la Cour, exposé aux regards avides des gens *comme il faut*. L'un lui adressoit dans un *impromptu* qu'il avoit fait à loisir, un compliment de la plus grande finesse. Le Prince n'y répondoit que par quelques mots grossiers. L'autre s'efforçoit de captiver ses bonnes grâces par tout ce manège insidieux que connoissent si bien les courtisans. " Laissez - moi tranquille „ lui repliquoit *Phœnix*; vous êtes un ennuyeux bavard. " S'agissoit - il de figurer dans un bal? *Phœnix* ne savoit pas faire un seul pas ; il n'avoit aucune idée de l'art agréable de la danse. Vouloit-on charmer ses oreilles par les accords harmonieux de divers instrumens? Quelle musique enragée, s'écrioit-il ? Parlez - moi de celle que j'entendois dans ma retraite. A table, il n'avoit ni propreté, ni décence, ni maintien ; il déchiroit

les viandes comme un animal affamé déchire la proie qu'il vient de saisir. En un mot, c'étoit un Rustre depuis les pieds jusqu'à la tête. Passe encore, si comme tant d'autres il avoit compensé les défauts de cet extérieur rustique, par les belles qualités de l'esprit & du cœur; mais insensible à tout ce qu'on appelle *bien*, il ne savoit ni apprécier le mérite, ni reconnoître un bienfait, ni aimer. Le doux plaisir de soulager un malheureux, de tendre une main féconrable au mérite dans l'infortune, ne chatouilloit jamais son cœur engourdi. Quel butor, se dirent bientôt l'un à l'autre, les Seigneurs de la Cour! Quel automate? Est-il au spectacle? il baille, ou s'endort. Lui présente-t-on des vers tracés par le pinceau des mufes? Ce langage divin est muet pour lui. Il ne fait ni littérature, ni histoire, ni morale, ni droit naturel, ni droit politique. C'est un ignorant fieffé, une franche pécore. Lui parle-t-on d'affaires? il vous envoie promener. Est-il forcé de donner audience? il disparoit; il s'enfuit; il va s'enfoncer dans quelque forêt pour y chasser les loups ses confrères, & ne revient dans son palais qu'à nuit close. Qu'il végète puisqu'il le veut, & que détesté de tous ses sujets,

il traîne une vie malheureuse dans l'opprobre & l'infamie ! (1).

Cependant tout le fardeau du Gouvernement retomboit sur les Ministres du jeune Roi. Mais ceux-ci s'occupoient moins des intérêts du peuple que des leurs. Calculateurs habiles, ils connoissoient l'incertitude des événemens, & la nécessité de profiter du moment. Tous les honneurs accumulés sur leurs têtes, leur rendoient le pillage facile; & tels que la sang-sue qui ne quitte prise, que lorsqu'elle est gonflée de sang, ils s'empressoient de dévorer sans pudeur la substance de l'Etat, lorsque tout changea de face, au moment où personne ne s'y attendoit.

Un courtisan né observateur, qui voyoit d'un œil jaloux la prospérité de ces Ministres, prépara cette révolution en silence, & l'exécuta. Ce ne fut qu'un jeu pour lui de se conformer à tous les goûts de son maître, à tous ses caprices, de partager tous ses plaisirs bizarres, de les assaisonner d'un sel plus piquant, & bientôt il lui devint nécessaire. Dès lors confident, conseiller, ami intime de Phœnix, il mania à son gré cette ame sans principes fixes, sans bouffole. On crie de toutes parts, lui dit-il un jour, contre les Ministres de V M; j'en suis fâché; mais je le suis encore plus de ce qu'ils

méritoient les reproches dont on les accable. Le Roi le crut ; & les Ministres furent disgraciés. Il étoit naturel de jeter les yeux sur l'auteur de leur chute ; aussi fut-il nommé pour les remplacer , & élevé au faite des honneurs. Un point plus difficile , c'étoit de s'y maintenir. Rien de plus glissant que le sommet de la grandeur ; il faut de longs essais pour y arriver , & un clin d'œil suffit pour en être précipité. Le nouveau favori eût assez de génie pour le comprendre & assez d'adresse pour s'en garantir. En médecine, se dit-il à lui-même, les contraires se guérissent par les contraires. Pourquoi cette méthode ne feroit-elle pas également efficace en morale ? Je veux l'essayer. Phoenix n'aime que les tristes plaisirs d'un homme sauvage ; & je veux lui présenter par degrés les amorces plus séduisantes des divers genres de voluptés sur lesquels raffine l'homme civilisé. Il tint parole , & nuança avec tant de finesse tous ses essais qu'il vint à bout de transformer un animal farouche en Sybarite efféminé. Phoenix sans s'en appercevoir passa de l'une de ces extrémités à l'autre. Cette métamorphose rappella successivement tous ses courtisans , en accrut le nombre , & sa Cour ne tarda pas à être l'une des plus brillantes du

monde. On bâtit dans la capitale un Palais d'une immense étendue, & dont la magnificence surpassoit celle du fameux Palais de Néron. Rufin, (c'étoit le nom du Ministre), donna des ordres si bien combinés, que ce fut l'ouvrage pour ainsi dire d'un moment. On auroit dit qu'il étoit élevé par les mains des Fées. De nouvelles maisons de plaisance furent construites avec la même célérité, & l'on y réunit toutes les beautés de l'art à celles de la nature. Le premier séjour du Prince, (la forêt sombre & obscure où il avoit languï,) fut transformé en bosquets délicieux, jardins émaillés de fleurs, cascades charmantes, payfages enchanteurs. Par-tout brilloient avec profusion les chefs-d'œuvre de la peinture, de l'architecture, de la sculpture. Des milliers de filles choisies avec le plus grand soin, dans tous les pays les plus renommés pour la beauté du sexe, & de l'âge de quinze à vingt ans, faisoient le service du Palais. L'œil avide ne pouvoit se rassasier de contempler l'élégance de leur taille, le brillant coloris de leur teint, la régularité, la douceur de leurs traits, toutes les graces répandues sur leurs personnes. Des spectacles de toutes les espèces, des festins somptueux, des bals réitérés, des concerts ravissans, des par-

ties de plaisir & de chasse toujours variées, en un mot, toutes les sortes d'amusemens qu'un Prince voluptueux peut appeller à son secours, se succédoient sans interruption, & sembloient se tenir comme par la main.

Mais tandis que Phœnix, plongé dans l'ivresse, ne songeoit jour & nuit qu'à satisfaire des desirs effrenés; tandis qu'il voltigeoit d'illusion en illusion, tant de dépenses épuisoient les riches trésors que la sage économie de son Pere lui avoit amassés; il fallut recourir à des emprunts onéreux, surcharger le peuple de taxes accablantes, épuiser toutes les ressources.

Pour surcroit de malheur, le Roi commençoit à ressentir vivement les suites de ses débauches. Sa santé s'affoiblissoit depuis longtems, & enfin il fut atteint d'une maladie qui le mit presque aux portes du tombeau. L'ombre fugitive de la faveur de Rufin lui auroit échappé avec la vie de son Maître. Il mit donc tout en œuvre pour la lui conserver; il fit consulter en secret tant de personnes éclairées, & prit tant de mesures & de soins qu'il y réussit.

Phœnix à qui la nature avoit heureusement donné un excellent cœur; mais à qui jusqu'ici des circonstances étrangères n'avoient

pas permis de réfléchir, commença à le faire. Il rapprocha toutes les époques de sa vie passée, comprit que si son premier Mentor avoit tout fait pour étouffer en lui jusqu'à la plus légère étincelle de raison, son Ministre n'avoit pas moins cherché à l'égarer, & à tirer parti de son inexpérience. Il sentit que selon la nature, il n'étoit né qu'homme, & que si en vertu des conventions sociales, il se trouvoit Souverain, il avoit des devoirs à remplir, ainsi qu'il y en a pour tous les ordres & même pour tous les individus de la société humaine; & il prit la résolution de changer entièrement de conduite. Peut-être, dit-il, pourrai-je alors me procurer un bonheur plus solide & plus réel que tous les vains plaisirs qui m'ont étourdi sans jamais me satisfaire; & il renvoya son Ministre, en ordonnant en même-tems à tous ses compagnons de débauche de se retirer sur leurs terres, & de ne reparoître à la Cour, que lorsqu'ils y seroient appelés. Des hommes sages & intègres, désignés par la voix publique furent mis au timon du Royaume, il n'entra plus dans les conseils que des sujets distingués par leurs lumières. Le Prince supprima toutes les dépenses superflues, & même on vit paroître à la Cour des Philoso-

phes dont les noms & les talens étoient généralement connus. Phœnix ménageoit de tems en tems quelques heures pour converser avec ces Savans. Il leur faisoit des questions qu'ils discutoient en sa présence, & dont la solution seroit toujours à l'instruire. Un jour en particulier, il leur demanda qu'elle étoit la chose la plus nécessaire au bonheur de l'homme. Les sentimens furent partagés; on passa en revue toutes les hypothèses de l'Ecole sur cet objet important; à la fin les opinions se réduisirent à deux; les uns affirmèrent que c'étoit la sagesse; & les autres plaidèrent en faveur de la santé. Le Roi avoit sur-tout appris à connoître le prix de celle-ci dans sa dernière maladie; & il se persuada aisément que les apologistes de la santé avoient raison. Mais comme il n'ignoroit pas que l'on fait ordinairement plutôt ce qui est propre à se priver de ce bien, que ce qui peut le conserver, il pria ces Philosophes de lui prescrire des règles sûres & précises à cet égard. Sire, lui répondirent-ils, nous trahirions la confiance dont vous daignés nous honorer, en nous chargeant d'une tâche qui est au-dessus de nos forces; mais non loin de votre Résidence Royale, il existe dans une campagne

agréable & folitaire un Prêtre d'Esculape qui dans un âge très avancé, jouit encore de toute la vigueur de la jeunefſe. Il a étudié à fond le grand art de la médecine, & l'a très long-tems pratiqué avec ſuccès. Partez, reprit vivement Phoenix, en s'adreſſant à celui qui venoit de lui ouvrir cet avis; allez de ma part vers cet homme vénérable, & dites-lui que je voudrois m'entretenir avec lui ſur *les moyens de conſerver la ſanté*. Le Philoſophe flatté d'une commiſſion ſi agréable ſe hâta de l'exécuter. Il ne pu déterminer le vieillard à s'éloigner de ſa chère ſolitude; mais il en obtint un traité, fruit de ſes longues veilles, & de ſon expérience, qu'il remit au Monarque, & dont je joins ici l'extrait.

ANALYSE DU TRAITÉ

SUR L'ART DE CONSERVER LA SANTÉ.

„ §. I. **L**A ſanté conſiſte dans une circu-
„ lation libre, tranquille & égale, tant du
„ ſang que des autres fluides vitaux par les
„ conduits qui ſe trouvent dans le corps hu-
„ main. Cette circulation ſuppoſe un degré de
„ de force & d'élaſticité convenables dans les

„ fibres qui forment le tissu des cavités des
 „ tuyaux & des vaisseaux par lesquels elle
 „ s'exécute ; & dans les fluides , la consistance
 „ & la quantité requises pour céder à l'im-
 „ pulsion des solides.

„ §. 2. L'art de conserver la santé promet
 „ trois avantages 1^o d'entretenir ceux qui se
 „ portent bien , dans cet heureux état. 2^o
 „ d'éloigner d'eux les maladies 3. de prolonger
 „ leurs jours. Or tout art ayant nécessairement
 „ des règles , celui dont je parle en
 „ renferme de *générales* & de *particulières*.

„ §. 3. J'appelle *générales* , les règles de
 „ santé communes à tous les âges & à toutes
 „ les conditions ; & *particulières* , celles qui
 „ ne peuvent servir de direction que dans tels
 „ ou tels périodes , dans telles circonstances
 „ de la vie en particulier.

„ §. 4. Règles générales , je les réduis aux
 „ suivantes.

1^o Le choix d'un *air* pur & sain , c'est-à-
 „ dire sec , tempéré , & qui ne soit imprégné ni
 „ de vapeurs nuisibles , ni d'exhalaisons pu-
 „ trides. Qu'on ne place donc sa maison ni
 „ dans un endroit humide , ni dans le voisi-
 „ nage des cimetières , d'où les exhalaisons
 „ des cadavres se répandent , ni dans ces gran-

„ des

» des villes mêmes où l'air est toujours chargé
» des vapeurs, qui sortent des animaux, &
» qui s'élevent des matieres combustibles (2);
» mais sur le penchant d'un côté, sur un
» sol graveleux, dans un canton sec & bien
» aéré. Il faut du moins dans les villes se pro-
» curer des chambres grandes, sans être froi-
» des, & tournées de façon que l'on puisse les
» faire balayer une ou deux fois chaque jour,
» par les vents d'Est & du Nord, & en chas-
» ser les exhalaisons animales, & les vapeurs
» malfaisantes. Cette règle est fondée sur les
» propriétés connues de l'air, qui est comme
» la matière de la vie humaine, qui donne le
» mouvement nécessaire à tous les fluides de
» notre corps, le ton & le ressort à toutes ses
» fibres, & maintient un juste équilibre entre
» les solides & les fluides de ce corps.

» 2^o Le choix des *alimens*, qui consiste à
» discerner ceux qui sont sains, d'avec ceux
» qui ne le sont pas. Mais comme ce qui con-
» vient à l'un, peut-être nuisible à l'autre,
» chacun doit être ici son propre médecin, &
» apprendre de la raison & de l'expérience ce qui
» lui nuit. Tout aliment qui vous cause des
» nausées, des rapports, qui vous rend la
» bouche amère, est certainement mal fait.

„ pour vous. Des alimens trop falés , trop
 „ acres , trop épicés , trop gras , toutes les boif-
 „ fons chaudes ; plusieurs vins différens bus à
 „ la fois , les liqueurs fortes , tout cela doit être
 „ profcrit.

„ Quant à la *quantité* : Voyez en fortant de
 „ table , si vous pourriez manger encore avec
 „ appétit , lire , écrire fans peine , vous prome-
 „ ner , & vaquer à vos occupations ordinai-
 „ res , & foyez sûr que vous n'avez pas trop
 „ diné. Si après le fouper , vous avez pu dor-
 „ mir tranquillement ; si à votre réveil , vous
 „ n'avez ni la tête pefante , ni la bouche ame-
 „ re , si vous êtes gai & frais , alors la quantité
 „ des alimens a été en proportion avec vos
 „ befoins : une constitution plus ou moins ro-
 „ bufte , & un genre de vie plus ou moins
 „ actif produifent ici de grandes différences.
 „ Cependant je déclare qu'il n'est ni consti-
 „ tution , ni genre de vie qui permettent dans
 „ un feul repas le mélange flatueux de trois
 „ ou quatre fortes de viandes , de légumes ,
 „ de poiffon , de falades , de crème , de fruits
 „ &c.

„ Veut-on quelque détail plus précis ? Je
 „ répons que la bafe de nos repas doit être
 „ le pain de fleur de froment , bien levé & bien

„ cuit, que les alimens liquides font préfé-
„ rables aux plus solides, sur-tout après de
„ grandes fatigues; qu'il faut bien mâcher les
„ alimens; & qu'une eau pure, légère, dou-
„ ce, fraîche, est la meilleure de toutes les
„ boissons. Oui, de toutes les productions de
„ la nature & de l'art, l'eau approche le plus
„ de cette *Panacée*, de ce remède universel
„ que l'on cherche depuis si long-tems, & que
„ l'on ne découvrira peut-être jamais. Il me
„ feroit inutile de faire ici l'éloge du bon vin;
„ mais je dois avertir que si l'on n'en fait pas
„ un usage modéré, il devient funeste.

„ 3°. L'*Exercice*, s'il est modéré, forti-
„ fie le corps & donne de la vigueur aux
„ organes des sens: jamais il n'est meilleur
„ qu'avant le repas, il aide à la digestion,
„ débarrasse le corps des humeurs superflues,
„ & contribue à l'entretien de la circulation
„ du sang. Gardez-vous cependant, d'user de
„ ce moyen après un grand repas, à moins
„ que vous n'y soyez forcé par la nécessité,
„ qui n'a point de loi. Le tems le plus favo-
„ rable est celui où l'on est à jeun, où du
„ moins, l'estomac est presque vuide. La pro-
„ menade à cheval, ou en carrosse, ou à pied,
„ la danse, la lecture à haute voix, font des

„ moyens très utiles; mais encore un coup il
 „ faut étudier sa constitution, son état, ses
 „ habitudes, & régler en conséquence non-
 „ seulement le choix de l'exercice, mais sa *me-*
 „ *sure*. La sueur, l'abattement, l'haleine
 „ courte sont autant d'avertissemens pour s'ar-
 „ rêter du moins pour quelques momens; &
 „ si l'on s'est excédé jusqu'à devenir pâle, ou
 „ languissant, ou roide, il faut finir. Mais
 „ que l'on prenne garde de s'exposer alors au
 „ froid, ou à boire de l'eau froide. Com-
 „ bien de victimes cette imprudence ne mois-
 „ sonne-t-elle pas tous les jours?

„ 4°. Le *sommeil* & la *veille*. Veiller c'est
 „ agir & fatiguer la machine, au lieu que le
 „ sommeil est un état d'inaction, destiné à
 „ réparer les forces; un sommeil modéré aug-
 „ mente la transpiration insensible, favorise la
 „ digestion, met le corps à l'aise, & égaie l'es-
 „ prit. Pris avec excès, il appesantit le corps
 „ & l'esprit; il affoiblit la mémoire: la veille
 „ excessive épuise aussi les forces, dessèche le
 „ corps, cause la fièvre; on vieillit avant le
 „ tems. Sept heures de sommeil suffisent à un
 „ homme fait, huit heures aux vieillards &
 „ aux enfans; on ne peut rien prescrire aux
 „ malades. Les gens du bon ton en faisant du

„ jour la nuit, & de la nuit le jour, ren-
„ versent l'ordre de la nature. Nous sommes
„ faits pour veiller le jour, & pour dormir la
„ nuit, disoit souvent Hypocrates; il faut en-
„ core laisser au moins un intervalle de deux
„ heures entre le souper & le lit; mais sur-
„ tout évitez les grands soupés, ennemis mor-
„ tels du sommeil. Ayez soin de plus, de dormir
„ dans un appartement grand & bien aéré, &
„ de vous bien couvrir pendant le sommeil.

„ 5°. *La Replétion & l'évacuation.* Un corps
„ qui n'est ni surchargé par ce qu'il a mangé, ni
„ épuisé par ce qu'il évacue, jouit d'une bon-
„ ne santé! Guérissez la plénitude du sang
„ par la saignée; celle du manger & du boire par
„ la diète ou par des vomitifs; celle des hu-
„ meurs par des purgatifs. La négligence de
„ ces moyens cause des maladies d'estomac,
„ des oppressions de poitrine, des pesanteurs
„ de tête &c. Les vomitifs valent mieux en
„ été, les purgatifs en hiver; mais pris en
„ bonne santé, ils la détruisent. Fumer, ou
„ mâcher du tabac d'abord après le repas,
„ se livrer trop tôt au commerce avec le sexe,
„ jeûner périodiquement & sans nécessité,
„ ce sont là autant d'actes d'hostilité contre
„ soi-même.

„ 6°. Les *affections* de l'ame & les *passions* :
 „ laissons ici parler Hypocrates. Une *violente*
 „ *colère* serre le cœur, contracte les poulmons,
 „ *remplit la tête d'humeurs chaudes*. La *crainte*
 „ & le *chagrin*, s'ils durent long-tems, dé-
 „ *générent en mélancolie*; la *terreur*, la *honte*,
 „ la *joie*, ont de très-grandes influences sur le
 „ *corps*. Ainsi la *vue soudaine d'un serpent* fait
 „ *pâlir*, & si l'on se trouve tout-à-coup sur le
 „ *bord d'un précipice*, on éprouve un *tremblement*
 „ *universel*. Ces effets confirmés par l'expérien-
 „ ce, & plusieurs autres non moins tristes,
 „ nous fournissent des conséquences faciles à
 „ saisir. Pour affermir & conserver sa santé,
 „ il faut maîtriser ses passions. Envain obser-
 „ veroit-on scrupuleusement toutes les au-
 „ tres règles, l'excès d'une seule passion vi-
 „ cieuse suffit pour déranger cette économie :
 „ au moment d'une passion violente le corps
 „ transpire beaucoup plus que dans le plus
 „ violent exercice, & les agitations de l'ame
 „ causent des dérangemens beaucoup plus opi-
 „ niâtres, que ne font les exercices les plus
 „ pénibles du corps. Le repos remédie aux
 „ derniers, mais il est sans force contre les
 „ premiers; la sérénité, la gaieté sont sur-tout
 „ favorables au corps.

„ 7^o. Voilà les six choses nécessaires à la
 „ vie. Mais ce n'est pas assez de les considé-
 „ rer ainsi seule à seule, il faut encore exa-
 „ miner l'influence réciproque qu'elles ont
 „ l'une sur l'autre : calculons, par exemple,
 „ celle de l'*exercice* & du *régime*. L'un doit
 „ toujours être proportionné à l'autre. Celui
 „ qui se donne beaucoup d'exercice, peut
 „ boire & manger beaucoup; tandis que celui
 „ qui en prend peu doit vivre frugalement,
 „ s'il veut conserver sa santé. Tout ce que
 „ l'on ne digère pas reste dans le corps, &
 „ devient une source permanente de maladies.
 „ 8^o. *Tout excès est ennemi de la nature*, &
 „ je dis tout sans exception; quel qu'il soit,
 „ on en est toujours puni par quelque déränge-
 „ ment dans le corps. Il est de même dange-
 „ reux de vouloir tout d'un coup se corriger
 „ d'une vieille habitude, fut-elle même mau-
 „ vaïse. On ne doit s'en affranchir que par de-
 „ grés, que peu-à-peu. — J'ajoute enfin qu'il
 „ faut éviter avec soin tout ce qui tend à
 „ affoiblir, comme des saignées périodiques
 „ sans nécessité, des purgations de précau-
 „ tion.

S. 5. *Règles particulières.*

„ 1^o. Relativement aux divers *tempéramens*,

„ la *bile jaune* prédomine dans les *bilieux*. Le
„ sang chaud & léger circule avec une grande
„ vitesse chez eux ; il y dispose le corps à des
„ inflammations , à des maladies aiguës , &
„ donne à l'ame une impétuosité habituelle.
„ Qu'ils évitent donc toute dispute , tout exer-
„ cice violent , les liqueurs fortes , en un mot
„ tout ce qui peut les enflammer. — La *bile*
„ *noire* abonde chez les *mélancoliques* , & per-
„ sonne n'en ignore les effets. Un bon air ,
„ un exercice modéré , un peu d'excellent vin ,
„ & même détrempe , l'enjouement d'une
„ compagnie gaie & aisée , sont autant de spé-
„ cifiques pour eux. — Un muçilage tenace &
„ aqueux caractérise les *phlegmatiques* , leur sang
„ se meut avec lenteur : qu'ils s'affujettissent
„ à une diète modérément atténuante , à un
„ exercice constant , & de tems en tems à des
„ purgatifs pris à propos. — Le sang surabonde
„ chez le *sanguin* ; il y dispose le corps à une
„ santé ferme , & l'ame à des passions douces. Le
„ grand soin des personnes de cette complexion
„ doit être de s'astreindre à un usage modéré
„ des choses nécessaires à la vie ; d'éviter les
„ excès de la table & de la mollesse , & tou-
„ tes les séductions de l'intempérance. Méde-
„ cins imprudens , comment donc osez vous

» prescrire tels ou tels remèdes, sans avoir
» étudié la constitution de ceux qui ont re-
» cours à vous? Et que dire donc de ces mi-
» sérables charlatans auxquels tant d'insensés
» se confient? Ce sont des pestes publiques.

(3).

2^o Relativement à la diversité des âges, je
» laisse aux maîtres de l'art la tâche pénible
» d'instruire les hommes sur les soins qu'ils
» doivent à leurs enfans; & je dis aux jeunes
» gens avec tous les philosophes; *aimez &
» pratiquez la vertu, pliez votre ame au devoir;
» travaillez sur votre cœur; & considérez dans
» les martyrs des passions déréglées, le sort ter-
» rible réservé à leurs imitateurs. Jeunes gens,
» qui lirez ces lignes, écoutez votre meil-
» leur ami. Hypocrates vous permet de man-
» ger beaucoup; à la bonne heure; mais n'u-
» sez que d'alimens simples, faciles à digérer;
» n'usez sur-tout du vin qu'avec modération;
» fuyez les liqueurs spiritueuses, les fruits mal
» murs, tout exercice trop violent, & un som-
» meil excessif. — Ces mêmes préceptes s'a-
» dressent aussi à l'âge viril. L'expérience doit
» lui avoir appris tout ce qui lui convient,
» ou ce qui lui est nuisible; & c'est avec raison
» que Tibère disoit : “ *Il est honteux à un hom-**

„ *me de soixante ans de tendre le bras à un*
 „ *médecin, & de s'en faire tâter le pouls. —*
 „ *Et vous, vieillards, pensez que le moindre*
 „ *excès peut épuiser ce qui vous reste de*
 „ *vigueur, & vous abattre sans retour. Fuyez*
 „ *tous les foudis rongeurs, renoncez à toute*
 „ *application trop soutenue, à toute passion qui*
 „ *n'est plus faite pour vous. Suivez toutes les*
 „ *règles prescrites ci-dessus, & qui sont affor-*
 „ *tées à votre âge. Je vous souhaite des éva-*
 „ *cuations régulières, des nuits tranquilles,*
 „ *des amusemens agréables, & vous exhorte*
 „ *à tenir votre corps bien propre, bien cou-*
 „ *vert, sur-tout l'estomac, les bras & les*
 „ *jambes.*

„ 3^o Enfin, il résulte de nouvelles règles de
 „ la diversité des conditions & des circon-
 „ stances. Etes-vous robuste? Ne mettez pas
 „ trop d'uniformité dans votre nourriture &
 „ dans votre manière de vivre. Accoutumez-
 „ vous à tout, afin d'être prêt à tout. Votre
 „ complexion est-elle foible & délicate? Des
 „ ménagemens continuels vous sont nécessai-
 „ res; mais ils peuvent vous procurer une
 „ longue vie. L'homme vigoureux compte trop
 „ sur ses forces, & il en est souvent la victi-
 „ me. — Nouvelle différence, le riche peut

vivre comme il lui plait , & le pauvre dépend de mille circonstances. Or les soins pour la
,, fanté varient suivant ces situations. Les
,, riches trouvent assez d'hommes éclairés pour
,, les guider. C'est donc aux pauvres que je
,, parle. Qu'ils ne placent jamais le fumier de-
,, vant les fenêtres de leur chambre. Les va-
,, peurs qui s'exhalent de ces amas mal-faisans,
,, ne peuvent que leur occasionner des mala-
,, dies putrides. — Qu'ils donnent tous les
,, jours de l'air à leurs chambres. Un air trop
,, renfermé produit les fièvres malignes les
,, plus fâcheuses. — Que jamais ils ne se pla-
,, cent près d'un grand feu , après avoir été
,, saisis du froid , ou lorsqu'ils doivent s'y
,, exposer , afin d'éviter un passage trop subit
,, du chaud au froid , toujours pernicieux pour
,, la fanté. — Lorsqu'ils reviennent chez eux
,, avec des habits & des souliers mouillés ,
,, qu'ils en changent. — Qu'ils ne boivent
,, jamais de l'eau froide quand ils ont chaud ,
,, mais que quelquefois ils se baignent dans
,, l'eau froide , afin d'ouvrir les pores que la
,, transpiration arrêtée dans leurs habits pourroit
,, avoir bouchés. — Qu'ils s'adressent dans leurs
,, maladies plutôt aux médecins des villes , qu'à
,, ceux de la campagne. — Que jamais ils ne

„ pendent des habits crasseux ou du linge sale
 „ dans la chambre qu'ils habitent : comment
 „ l'air ne seroit-il pas surchargé de vapeurs
 „ impures par ces haillons couverts de sueur
 „ & de graisse ?

„ Remarquons ici que le sort des riches
 „ n'est pas aussi digne d'envie que le vulgaire
 „ se l'imagine, & que les pauvres font de tous
 „ les hommes, ceux qui ont réellement & de
 „ fait, le plus d'avantages pour jouir d'une
 „ bonne santé, & s'assurer de longs jours.
 „ Obligés de vivre frugalement, de travailler
 „ pour subvenir à des besoins pressans, cette
 „ frugalité, ce travail même les fortifient, &
 „ les dérobent aux tentations de la débauche
 „ qui les consumeroit.

§. 6. *Des moyens de prévenir les maladies dont
 on est menacé.*

„ Un homme, dit Galien, est dans un état
 „ mitoyen entre la santé & la maladie, lorsqu'il a
 „ quelque indisposition qui l'affecte, sans
 „ l'obliger pourtant de quitter ses affaires &
 „ de garder le lit. Par exemple, un mal de
 „ tête supportable, du dégoût, de la lassitude,
 „ de l'appesantissement, ou d'autres semblables
 „ symptômes décelent cette situation. Qu'il

» n'attende pas que le mal empire ; mais qu'il
» aille aux sources , aux principes de ces lége-
» res incommodités , avant qu'elles se conver-
» tissent en des maladies plus sérieuses. La
» source du mal est-elle une trop grande plé-
» nitude ? qu'il jeûne , ou qu'il ait recours à
» la saignée , ou aux purgatifs , ou aux sudo-
» rifiques ; vient-elle d'indigestion , d'un amas
» de crudités ; qu'il se tienne chaudement ,
» qu'il fasse diete pendant quelques jours ,
» dans une grande tranquillité , & prenant
» quelque peu d'un bon vin pour se fortifier
» l'estomac. En général , continue le même
» auteur , s'il est sage , il opposera aux prin-
» cipes des maux dont il se plaint , & dont il
» veut prévenir les suites , des moyens propres
» à produire des effets contraires à ceux des
» causes qui ont produit ces maux. Si les
» humeurs sont trop épaisses , il travaillera à
» les atténuer ; si elles sont trop âcres , à les
» adoucir ; si elles sont trop abondantes , à s'en
» décharger ; si elles sont trop crues , à en
» faciliter la coction ; ici , à détendre les parties
» en contraction ; là , à ouvrir une issue aux
» obstructions , & ainsi du reste.

» Fideles à suivre ces règles , j'ai vû d'habiles
» médecins arrêter des commencemens de frif-

„ fons ou de toux qui annonçoient un pro-
 „ chain accès de fièvre , en ordonnant de
 „ prendre l'air , de faire quelque mouvement ,
 „ de boire quelque tisane rafraîchissante , de
 „ ne point manger de viande & de s'abstenir
 „ de toute liqueur forte ; & en calculant les
 „ diverses pratiques des anciens & des moder-
 „ nes , je me suis convaincu qu'on peut réduire
 „ toute la *prophylactique* , (ou l'art de prévenir
 „ les maladies) en trois préceptes essentiels.

„ *Premier précepte.* On prévient les maux
 „ en remontant à leurs causes pour y remédier
 „ dès qu'on en apperçoit les symptômes ; on
 „ y oppose d'abord l'abstinence , le repos ,
 „ l'eau chaude bue en abondance ; ensuite un
 „ exercice modéré , mais continué jusqu'à ce
 „ que l'on commence à s'appercevoir de quel-
 „ que légère fièvre ; & enfin une bonne dose
 „ de sommeil dans un lit où l'on soit bien
 „ couvert. C'est le moyen de relâcher les vais-
 „ seaux , de délayer les humeurs épaisses , &
 „ de se défaire de celles qui pourroient nuire.

„ *Second précepte.* Pour se prémunir en gé-
 „ néral contre l'impression des causes extérieu-
 „ res , qu'on soit attentif à ne pas quitter trop
 „ tôt les habits d'hiver au printems , & à ne
 „ pas les prendre trop tard en automne , &
 „ qu'on soit toujours bien chauffé.

„ *Troisième précepte.* Il est capital de s'affujettir
„ à un régime d'autant plus facile que les règles
„ en sont très-simples & peu nombreuses. En été,
„ la diète doit être légère, émolliente, laxative,
„ humide & douce. Que l'on mange des légu-
„ mes, des fruits, du laitage; qu'on boive
„ beaucoup d'eau ou du vin fort trempé, &
„ qu'on ne se donne qu'un exercice fort mo-
„ déré. En hiver, au contraire, la nourriture
„ doit être solide, sèche, succulente; il y faut
„ plus de sel & d'épices, le rôti & le pain plus
„ cuit sont préférables; il faut moins boire,
„ mais d'un vin pur, & prendre plus d'exer-
„ cice. Enfin au printems & en automne, la
„ diète & l'exercice doivent être tempérés de
„ manière qu'ils tiennent le milieu entre ce
„ qu'exigent le froid de l'hiver & la chaleur
„ de l'été, selon qu'on approche le plus de
„ l'un ou de l'autre.

„ J'ai aussi souvent conseillé, après Celse,
„ & avec beaucoup de succès, la méthode sui-
„ vante. Dès que vous vous trouvez incom-
„ modé, mettez-vous au lit, & demeurez y
„ un, deux, ou même trois jours, jusqu'à ce
„ que délivré des maux dont vous vous plai-
„ gniez, vous le foyez de vos craintes; pen-
„ dant tout ce tems-là ne mangez que de la

„ panade , ou des gruaux plus ou moins épais ;
 „ selon vos besoins , & ne bûvez que de l'eau
 „ chaudé , un peu de fucré & de citron.

„ §. Enfin je finis par confeiller que dans
 „ les maladies inévitables , on s'adresse tou-
 „ jours au médecin le plus habile , au chirur-
 „ gien qui a le plus de pratique , & à l'apoti-
 „ caire le plus achalandé ; qu'ensuite on se
 „ garde de prendre une dose de drogues plus
 „ forte que ne le prescrit l'ordonnance du
 „ médecin , & que l'on ne se serve de remedes
 „ domestiques que dans les seuls cas de néces-
 „ sité , ou pour des maux de peu de confé-
 „ quence. Cette manie si commune , sur-tout
 „ chez les femmes du peuple , est très-perni-
 „ cieuse , & produit souvent les plus tristes
 „ effets.

„ §. 8. *De l'art de prolonger la vie.*

„ Il y a des médecins qui prétendent qu'il est
 „ possible de pousser la durée de nos jours à deux
 „ ou trois siècles. Paracelse prétendit avoir trou-
 „ vé un elixir , qui faisoit vivre au moins mille
 „ ans ; mais il mourut lui-même à quarante
 „ huit. *Vanhelmont* imagina un breuvage où il
 „ avoit fait dissoudre du cèdre du Liban , &
 „ parce que de mauvais physiciens regardent
 „ cet arbre comme immortel , il crut que pris

en

» en aliment par l'homme ; il lui procureroit
» l'immortalité. Et que ne débite-t-on pas en-
» core de nos jours sur les merveilles de l'or
» potable , de la panacée universelle , &c. Pour
» moi , je suis persuadé qu'il n'est pas plus au
» pouvoir de l'alchymie que de la médecine ,
» de procurer l'immortalité. Quelques parfaits
» que soient nos organes , le frottement insen-
» sible des corps hétérogènes les détruit néces-
» sairement. Les alimens destinés à prolonger
» l'existence de la machine humaine , causent
» sa destruction. La nature a mis un terme à
» la vie , & l'art n'est peut-être bon qu'à ne
» pas l'avancer.

» Un siècle est à-peu-près la mesure de notre
» durée , & ce seroit déjà avoir beaucoup fait ,
» si l'art pouvoit reculer notre carrière jusques
» là , puisqu'à peine un homme sur mille at-
» teint ce terme : cependant il n'est pas rare
» de voir des sauvages vivre un siècle & demi.
» Mais enfin , sans s'arrêter à ces faits peu
» ordinaires , il suffit de se convaincre que les
» secours de l'art secondent les forces de la
» nature , & qu'en faisant usage des moyens
» que nous avons indiqués , on peut du moins
» rendre sa santé plus ferme , & par conséquent
» sa vie plus douce & plus agréable (5).

Quoique la santé de Phœnix fut déjà presque rétablie par les heureuses ressources de remèdes bien appliqués, d'une bonne constitution & de la jeunesse, il reçut ce traité avec le plus grand plaisir; il le lut avec avidité à plusieurs reprises; il s'en fit expliquer & développer les principes généraux, & s'y conforma avec la dernière exactitude. Ne le suivions point dans toutes les circonstances de cette pratique, qui ne furent que l'application des règles assorties à son état & à sa dignité. Ce Prince jouit en peu de tems d'une santé robuste & vigoureuse. Mais en faisant tout pour le corps, il n'eut pas assez d'attention à régler son ame, & il se trouva encore à mille lieues du bonheur. *a*

Tous les ordres de l'Etat gémissent encore de son inconduite passée. Les impôts excessifs mis sans nécessité sur le peuple, subsistoient toujours; le fisc Royal étoit sans argent; point de munitions, point de vivres dans les magasins publics. Enfin divers départemens importants étoient desservis par des gens inhabiles & détestés du peuple.

Au milieu de cette triste Anarchie, de ces désordres, il se prépara soudainement une révolution qui devoit être fatale à Phœnix. Il

avoit un frère nommé *Scha Nadir*, qui quoi qu'à peine âgé de 18 ans, observoit en silence toutes les fautes du Gouvernement. Ce Nadir étoit né avec un esprit profond ; politique raffiné, il étoit capable de tout entreprendre & de tout cacher ; enfin un de ces génies vigilans, actifs, féconds, remuans, qui semblent destinés à changer le monde, & à renverser des Empires. Après avoir fait sous divers prétextes spécieux tous les préparatifs nécessaires, il leva enfin ouvertement l'étendard de la révolte. Un manifeste d'autant plus dangereux, qu'il ne contenoit que des imputations d'une notoriété authentique, & qu'il n'annonçoit au peuple que le desir ardent de briser ses fers, fut répandu avec profusion dans toutes les Provinces, & lui attira une foule immense de partisans.

Cependant, dès que le Roi eût appris la révolte de son frère, il fit tout son possible pour faire échouer ses desseins, & pour le punir de sa témérité. Il assembla ses troupes avec la plus grande diligence, & plaça à leur tête un vieux Général d'une bravoure & d'une capacité éprouvées, couronné de lauriers, & très-propre à raffermir son Trône déjà ébranlé. Mais comme *Phœnix* avoit négligé cette maxime qui passe pour un axiome en politique : *tempore*

pacis de bello cogita. Pendant la paix pense à la guerre : son armée manqua bientôt & de munitions & de vivres. Ce défaut excita un tel mécontentement parmi ses légions, que ses soldats déserterent à la fois par compagnies entières, & allèrent grossir l'armée de son frère. Nadir voyant ses forces considérablement augmentées par cette défection, ne balança plus à livrer bataille au Général qu'on lui avoit opposé. Celui-ci fit ses dispositions en Héros consommé dans l'art de la guerre; elles étoient si savantes qu'elles lui auroient assuré un succès complet, si ses soldats eussent été pourvus de flèches & de javelots. Mais Nadir s'étant aperçu combien ils étoient mal armés, ordonna aux siens de ne combattre que de loin, & après avoir porté de là sorte le désordre dans les rangs de l'ennemi, il fondit brusquement l'épée à la main sur ces bataillons déjà à demi vaincus, & remporta une victoire éclatante.

Cependant le Général de Phoenix fit sa retraite dans le meilleur ordre possible; il combina ses marches avec tant de précision, qu'il évita toute espèce d'engagement, afin de donner le tems à Phoenix de revenir de sa surprise & de lui envoyer des secours. Mais le Roi fut si consterné en apprenant la nouvelle de

sa défaite , qu'au lieu de s'occuper avec fermeté des moyens de la réparer , il perdit courage , & qu'emportant avec lui tout ce qu'il avoit de plus précieux dans son Palais , il alla chercher un asyle chez un Prince voisin. Cette faute également irréparable & honteuse consumma sa perte , & prouva sans réplique , que tout Souverain qui n'est pas défendu par l'Egide de la sagesse , est aisément renversé de son trône. Tandis qu'il fuyoit encore , sa propre armée , les différens ordres de l'Etat , & le peuple qui s'attache toujours au parti le plus fort , proclamèrent Nadir Roi , & lui prêtèrent serment de fidélité. L'usurpateur étoit trop bien instruit pour se reposer sur tant de démonstrations apparentes de zèle. Il savoit qu'à la première occasion , ne fut-ce que par ce goût naturel qu'inspire la nouveauté , on regréteroit son frère , & que peut-être on travailleroit en silence à le rétablir dans sa première dignité. Il se hâta donc d'envoyer des Ambassadeurs pour réclamer Phœnix. Leurs menaces , l'appareil imposant avec lequel ils parurent à cette Cour , les succès de leur nouveau maître , ses talens que la renommée avoit eu soin d'exagérer , & plus encore un cœur lâche , les déterminèrent à violer les droits sacrés de l'hof-

pitalité. L'infortuné Monarque fut livré, jetté dans un cachot, & condamné à y passer le reste de ses jours.

Quelquefois un malheur extrême n'est pour l'homme que l'aurore du bonheur. Phœnix trouva dans ce même cachot, un sage que l'envie, la haine & la calomnie l'avoient engagé à y reléguer quelques mois auparavant. Il le reconnut, & fut assez généreux pour lui demander pardon de son injustice. Celui-ci, touché du sort d'un Prince qui dans le fond avoit d'excellentes qualités, l'écouta avec bonté, mêla ses larmes avec les siennes, gémit avec lui sur ses malheurs, & lui présenta le seul remède qui fut en son pouvoir, les consolations de la philosophie & de la raison. Leurs entretiens devinrent peu à peu plus intéressans pour le captif royal, & même plus libres, parce qu'affermi sur le Trône, Nadir se contenta de donner le gouvernement de cette Bastille à un homme de confiance, & qui avoit été un des principaux instrumens de la révolution, en lui ordonnant de ne point gêner son frère dans l'intérieur; mais de veiller qu'il ne reçut du dehors ni lettres, ni présens, ni visites. Cet Argus moins inhumain que son maître, permit aux deux prisonniers de pren-

dre l'air chaque jour dans un petit jardin flanqué de murailles excessivement hautes, & ce fut là que Phœnix trouva le bonheur.

Omar (c'étoit le nom du sage), écouta le récit de ses malheurs avec intérêt, & ne lui parla jamais des siens. Mais lorsqu'il eut rendu l'ame du Prince plus accessible aux leçons touchantes de la sagesse, il lui fit voir l'injustice de ses plaintes. “ Vous vous plaignez
„ de la fortune & du destin, lui disoit-il ?
„ Mais en supposant l'existence de cette fortune, avez vous dû croire qu'elle seroit
„ constante pour vous seul, & que vous pourriez arrêter l'impétuosité de la roue qu'elle
„ tourne incessamment ? D'ailleurs doit-on se
„ fâcher contre le Ciel, lorsqu'il fait succéder
„ une nuit sombre & orageuse, au jour le plus
„ serein & le plus brillant ? Ne voit-on pas
„ successivement la terre émaillée de fleurs,
„ enrichie de moissons, & couverte de glaces
„ & de frimats ? La mer abaisse ses flots, &
„ les soulève le moment d'après pour engloutir
„ ceux qu'elle venoit de caresser. Votre premier tort a donc été de trop compter sur la
„ possession des biens que vous aviez reçus en
„ partage ? Et le second de n'avoir pas sçu
„ en user... O Prince ! je ne veux point in-

„ fulter à vos disgraces ; mais je voudrois
„ guérir votre cœur agité — ah ! ne m'épar-
„ gnez point, reprit Phœnix en soupirant ;
„ une mauvaise éducation , l'éclat des gran-
„ deurs , l'illusion qui les accompagne , de
„ faux principes m'ont fait commettre bien des
„ fautes. Je poursuivois le bonheur , & son
„ ombre fugitive se déroboit à tous mes em-
„ pressemens . Eh ! que regrettez-vous donc ,
„ continua Omar ? Des biens faux , des biens
„ trompeurs ? Ne pouvez - vous pas vous en
„ assurer de véritables ? La Providence feroit
„ injuste dans la distribution de ses dons , s'il
„ n'y avoit de source de félicité que dans la
„ noblesse du sang , la pompe d'un trône , &
„ dans les richesses , parce que très peu de
„ mortels peuvent jouir de ces avantages ! ..
„ non , mon Prince , ce ne sont pas là nos biens ,
„ puisqu'en effet ils sont hors de nous , & ne
„ sont point à nous. Quel embrasement du
„ volcan le plus terrible & quel déluge peu-
„ vent causer des maux comparables , à ceux
„ dont se rend coupable un méchant qui pos-
„ sède ces biens prétendus ? Il fait son mal-
„ heur & celui des autres : si ces avantages
„ avoient en effet quelque bonté intrinsèque
„ qui leur fut propre & naturelle , ils ne de-

viendroient jamais le partage des méchans ,
„ puisque les choses opposées ne peuvent avoir
„ de commerce, & que la nature ne souffre
„ point l'union de deux contraires. L'homme
„ fort a de la force; celui qui est agile , a
„ de l'agilité; la musique fait les musiciens ,
„ & l'éloquence les orateurs , parce que
„ chaque chose produit l'effet qui lui est
„ propre. Il faut donc aussi que vous con-
„ fessiez que si les richesses , les dignités , les
„ honneurs étoient de véritables biens , ils
„ rendroient bons & heureux ceux qui les
„ posséderaient.

Phoenix médita profondément sur ces leçons
d'Omar; il comprit que les choses dont la
privation l'affligeoit encore ne sont en effet ni
des biens, ni des maux; mais qu'ils devien-
nent l'un ou l'autre par le bon ou mauvais
usage qu'en en fait; & il soupira d'en avoir
abusé. — Sage Omar, dit-il un jour au com-
„ pagnon de sa captivité; je reconnois qu'on
„ peut n'être pas satisfait au milieu des riches-
„ ses; que le sceptre & le diadème ne rendent
„ pas plus fortuné celui qui les porte; & que
„ la volupté seule ne donne point de vérita-
„ bles plaisirs. Mais faut-il donc renoncer sur
„ la terre à l'espoir consolant du bonheur? —

„ Oui, reprit Omar, si vous parlez d'une
 „ félicité absolue, pure & sans mélange ; mais
 „ il en est une mesure abondante à laquelle
 „ on peut parvenir à force d'attention sur soi-
 „ même & de réflexion. Dès ce moment, leurs
 „ conversations devinrent plus régulières. Le
 „ sage développa à son disciple tous les grands
 „ principes du droit naturel & de la morale ;
 „ & toutes ces leçons aboutirent à ces deux
 „ points, qu'il faut conserver la santé du corps,
 „ & plus encore celle de l'ame pour être heu-
 „ reux ; que l'ame n'a jamais d'autre santé que
 „ la vertu, ni d'autre maladie que le vice.

Ils passoient des momens agréables dans ces entretiens ; & le cœur de Phœnix plus tranquille que jamais, goutoit des plaisirs qu'il avoit ignorés dans toutes les autres époques de sa vie. Il étoit plus heureux dans les fers qu'il ne l'avoit jamais été sur le trône. On retrouva plus de trente ans après sur la pierre qui lui avoit servi de siège, ces vers assez bien gravés de sa main.

Jamais les plaisirs périssables
 Ne peuvent remplir nos desirs ;
 Les chagrins & les déplaisirs
 En sont toujours inséparables ;
 Et comme un moment les produit,

Un autre moment les détruit ;
D'une promptitude pareille :
Leur douceur est pleine de fiel ,
Ils portent ainsi que l'abeille
L'aiguillon caché sous le miel.

Cependant un chagrin plus cuisant que tous ceux qu'il avoit éprouvés , ne tarda pas à réveiller toute sa sensibilité ; mais il n'abattit plus son ame. Son confident, son ami, le respectable Omar tomba malade & mourut entre ses bras, au moment qu'il s'y attendoit le moins. Il fut honoré des larmes & des regrets du Prince ; & ce que ce sage n'avoit certainement pas prévu, il devint son libérateur après sa mort. " Que ferai-je, ici seul, se dit Phoenix ; & qui fait d'ailleurs si Nadir ne s'ennuie pas déjà de mon existence ; il ne faut qu'un revers, un moment de mauvaise humeur, un conseil insidieux pour le déterminer à se défaire de moi. Mettons nous à l'abri de ses coups ; & si je dois succomber dans le projet que je médite, la mort n'est-elle pas mille fois préférable à une captivité dure & sans fin ?

On s'imaginera peut-être ici qu'il s'agit de quelque tentative courageuse pour remonter sur le trône. Non, le Prince n'étoit plus ja-

loux de commander ; & quoiqu'en ait dit un Auteur célèbre , qui prétend qu'un Monarque détrôné brûle toujours du désir de recouvrer l'Empire , Phœnix ne s'occupoit que des moyens de briser ses liens. C'étoit l'usage de cette vaste contrée d'enterrer les morts dans un cercueil ouvert , & de les y coucher le visage tourné contre le fond. On avoit été assez sage pour proscrire la coutume d'avoir dans l'enceinte des villes , & même dans des édifices particuliers , des cimetières & des sépulcres qui font mourir les vivans , pour honorer les morts. Les vapeurs qui s'élevent des cadavres , n'infectent que trop aisément l'atmosphère & causent de dangereuses maladies. Une loi non moins sage défendoit les obseques dispendieuses. Six parents ou amis pouvoient seuls assister à un convoi , qui se faisoit toujours avant le lever du soleil. Tous les sépulcres étoient creusés dans le roc ; il y en avoit de particuliers pour chaque ordre de l'Empire ; celui des prisonniers d'Etat , étoit à l'entrée d'un bois de Cyprès ; & l'on y dépofoit les cadavres en laissant leurs cercueils ouverts , afin qu'ils fussent la proie des bêtes sauvages , & qu'il n'en restât aucun vestige. Le Prince calcula toutes ces circonstances : seul gardien du corps glacé de son

ami , il le revêtit pendant la nuit de ses habits , le plaça sur le grabat qu'il avoit coutume d'occuper lui-même , dans l'attitude d'un homme profondément affligé , & s'enveloppant dans le sac grossier que le géolier lui avoit remis pour le mort , il s'arrangea dans la bierre ; & fut transporté de la forte au cimetiere des prisonniers. Arrivé là , son premier soin fut de gagner la forêt où il avoit passé les plus belles années de sa vie , non du côté où il l'avoit lui-même fait métamorphoser en jardin , mais à l'autre extrémité ; & comme il n'en avoit oublié ni les sentiers , ni les antres , ni les détours , il lui étoit facile d'y trouver une retraite. Cependant le hazard le servit mieux que sa prudence. Après avoir marché pendant plusieurs heures , sans appercevoir personne , il se sentit fatigué , & voulant se reposer , il monta sur un tilleul dont le tronc étoit d'une grosseur prodigieuse ; mais quelle fut sa surprise , lorsque voulant se placer dans le creux de cet arbre , il apperçut une échelle , où suis-je ? s'écria-t-il , seroit-ce là une ressource que m'offre la Providence , ou un nouveau danger ? Il m'importe de pouvoir me cacher pendant quelque tems ; peut-être le barbare Nadir , altéré de mon sang , a-t-il déjà mis tous ses émissaires en campagne pour

s'affurer de ma personne ? O Dieu bienfaisant ! qui veilles sur le fort des cœurs intègres , je m'abandonne à ta direction , & je remets le mien entre tes mains paternelles ! — Aussitôt il descend , & arrive enfin à une énorme porte de fer qu'il trouve ouverte ; il s'enfonce dans une allée souterraine fermée par deux murs épais & très-solidement voûtée , au bout de laquelle il trouve une salle immense , éclairée par deux lampes. Son cœur palpitoit ; mille idées confuses rouloient dans son esprit incertain , lorsqu'un homme armé se présente à lui. Il se jette à ses pieds , & sans lui dire qui il étoit , il implore sa compassion. Ne crains rien , lui dit l'autre ; je ne suis point un assassin : mais comment as-tu pu pénétrer jusqu'ici ? Phoenix le lui apprit , & cet homme remonta au haut de l'échelle , pour fermer l'entrée de ce souterrain par une calotte épaisse couverte de mousse , qu'il avoit oublié d'y mettre ; & étant redescendu , il déclara à l'inconnu que ce souterrain étoit fréquenté depuis plus de trente ans par des faux monnoyeurs ; qu'ils ne s'y tenoient que deux mois chaque année dans le tems de la grande foire de la capitale ; que ce tems approchant , il étoit venu seul , pour voir si tout étoit en ordre , & que dans

fix semaines toute sa compagnie s'y rendroit. Voilà mon secret, continua-t-il; quel est le tien? Phœnix lui répondit: Je suis un des amis du sage Omar, relégué comme tu le fais sans doute dans un affreux cachot; on m'y avoit enfermé avec lui; j'ai pu m'évader, & le comble de mes desirs seroit de pouvoir fuir loin des Etats de Nadir. — Ton ingénuité me plaît, repliqua le faux monnoyeur. Tu peux passer un mois ici sans aucun péril, je t'apporterai des vivres; viens en attendant partager ceux que j'ai & réparer tes forces épuisées. Trois jours s'écoulerent de la sorte, pendant lesquels il se forma une union étroite entre ces deux hommes que le hasard avoit rassemblés. L'inconnu fortit & revint accomplir ses promesses; mais il informa son hôte que l'évasion d'un prisonnier distingué faisoit une étonnante sensation dans tous les lieux voisins; que par-tout il avoit rencontré des officiers, des archers dans les chemins; que Nadir avoit promis une très-grande somme à quiconque livreroit ce fugitif mort ou vif; mais qu'ayant lui-même des affaires plus pressantes, il s'étoit borné à recueillir ces bruits vagues, sans faire aucune question, parce qu'il y avoit des espions par-tout. Je vois, ajouta-t-il, que le ciel te pro-

tège ; car fans cet afile qu'il t'a ménagé , tu aurois certainement été pris , & peut-être accusé d'avoir favorisé la fuite de cet illustre captif.

Pendant trois semaines, des milliers d'hommes furent à la poursuite de Phœnix ; les recherches se faisoient avec tant d'exactitude & de rigueur , qu'on interrogeoit jusqu'aux enfans. Tout fut visité, les cabanes, les forêts, les villages, les villes. A la fin, on conclut à la cour qu'il s'étoit précipité dans le fleuve qui baignoit les murs de la capitale ; on produisit même un cadavre défiguré que quelque courtisan reconnut pour celui du Prince , & Nadir fut tranquille. Pendant ce tems là Phœnix se trouvoit heureux ; une nourriture plus saine , le sommeil, le calme de l'ame avoient rétabli son tempérament. Il avoit copié de sa main les instructions d'Omar , & s'étoit tracé pour l'avenir un plan de vie, si jamais le ciel lui accorderoit d'être maître de lui-même. Son ami lui donna des vêtemens d'esclave ; ils partirent tous deux à cheval , & traverserent sans danger une vaste province de l'Empire. Lorsqu'ils furent dans le premier village du Royaume voisin, le Prince quitta l'humiliante livrée de la servitude , & on se sépara en versant des larmes ,

mes , & se comblant de bénédictions réciproques.

Le Roi de cet Etat soutenoit alors une guerre sanglante contre un de ses voisins. On recrutoit à force dans tout le pays de sa domination , & l'on obligeoit sur-tout , les gens sans aveu à s'enroller. Phœnix n'avoit pas encore fait quinze lieues de chemin , qu'il rencontra un corps de nouvelles levées ; & comme il entroit dans son plan de se laisser guider par la Providence , il ne balança point à s'engager pour six ans. Peu de tems après , un gros détachement dont il faisoit partie , tomba de nuit dans une embuscade , & tout ce qui échappa au carnage , se vit forcé de se rendre prisonnier , pour être vendu comme esclaves , suivant la coutume de ces tems là. Plusieurs des camarades du Prince ne pouvant supporter l'idée d'un destin si avilissant , préférèrent de se donner la mort. Plus sage qu'eux , Phœnix se jetta aux pieds de son vainqueur , lui raconta une partie de ses malheurs , & lui inspira même tant de compassion que ce guerrier lui donna la liberté , & même quelque argent pour qu'il put se tirer d'affaire , en lui faisant promettre qu'il ne rentreroit pas dans les Etats du Roi vaincu , mais qu'il iroit exercer ses talens

dans la capitale du Monarque juste & puissant qu'il avoit lui-même l'honneur de servir.

Tout cela fut ponctuellement exécuté. Arrivé dans cette capitale opulente, le Prince réfléchit mûrement sur les moyens de se procurer une aisance honnête, & convaincu par une longue expérience que les hommes en général, font plus de cas des médecins du corps, & les payent beaucoup mieux que les médecins de l'ame, il mit au net le traité sur l'*Art de conserver la santé* qu'il favoit, pour ainsi dire, par cœur, & le dédia au Souverain de ce pays. Le Roi très-satisfait de son ouvrage, lui fit remettre une somme d'argent très-considérable, le naturalisa, & lui permit de se choisir, dans telle partie de ses Etats qu'il jugeroit à propos, une demeure agréable.

Le reste de la vie de Phœnix ne fut plus qu'une enchaîure de plaisirs vrais & solides. Possesseur d'une riche campagne, dans l'exposition la plus saine & la plus riante, il cultiva de ses mains un sol fertile; il pratiqua les préceptes de l'art de conserver la santé, se livra à l'étude des sciences, fut vertueux, & chéri de tous ceux qui l'environnoient; une circonstance imprévue augmenta encore son bonheur. Cet ami généreux qui l'avoit sauvé dans le fouter-

rain ayant amassé de grands biens, suivit ses traces avec tant d'intérêt qu'il découvrit sa demeure, vint le rejoindre avec une famille charmante, dans le dessein de partager avec lui une fortune dont Phœnix n'avoit plus besoin : il acheta une campagne près de la sienne, & répara par ses vertus, ce qu'il y avoit eu d'irrégulier & de vicieux dans sa vie passée.

Phœnix avoit fait graver ces mots sur le marbre au-dessus de la porte de sa maison : *Un corps sain, un esprit éclairé, un cœur bienfaisant, tels sont les présens les plus précieux que le ciel puisse faire à l'homme. Citoyens ! Demandons-les lui sans cesse. . . .* Plusieurs de ses manuscrits ont été perdus ; ceux qui ont bravé les années sont bien propres à faire regretter les autres. Que de trésors le tems, l'ignorance, & le mépris de la sagesse ont détruits !

1°. *Éloge de la vie champêtre.* Mes lecteurs verront sans doute avec le même plaisir que moi, l'analyse de ce premier morceau.

„ O campagne chérie ! vignes ornées de
„ pampres & couronnées de raisins, prés fleu-
„ ris, vergers délicieux, arbres, plantes, bos-
„ quets, fontaines, ruisseaux qui serpentent
„ dans ces vallons avec un doux murmure,
„ champs fortunés, mon cœur vous salue ;

„ vous me rappelez tous les charmes de l'âge
„ d'or !

„ Que je les regrette les jours que j'ai per-
„ dus loin de vous ! Hélas ! la voix de la
„ nature , celle de la sagesse , ne se faisoient
„ point encore entendre à mon ame ; je vivois
„ au milieu des illusions & des fantômes , je
„ cherchois la paix , le repos , le bonheur , où
„ ils ne pouvoient pas être !

„ C'est ici qu'on les trouve ; ici , que l'hom-
„ me docile à la nature , sent plus de facilité
„ dans la respiration , plus de légèreté dans le
„ corps , plus de sérénité dans l'esprit , plus de
„ modération , plus de calme dans toutes ses
„ affections ! Son ame se proportionne par
„ degrés aux objets qui la frappent ; ses mé-
„ ditations y prennent un caractère plus subli-
„ me , son cœur n'éprouve que des émotions
„ légères & douces ; & tout jusqu'à la volupté
„ y est tranquille.

„ Quelle est touchante la simplicité de la vie
„ agricole ; & quel esprit farouche ne s'amol-
„ liroit en contemplant ces prés , ces vignes ,
„ ces côteaux , couverts d'hommes actifs &
„ robustes , qui font retentir les airs & les
„ échos des chansons que leur dicte l'aimable
„ gaieté ! Ici tout peint le bonheur , & tout
„ me le procure..

„ Plus ma carrière s'avance , plus le nom-
„ bre de mes années s'accroît , & plus mon
„ ame s'ouvre avec vivacité aux délices que
„ je goûte. Elles ressemblent à la nature même
„ de la terre , qui ne se refuse jamais au desir
„ du cultivateur , & lui rend toujours avec
„ plus ou moins d'usage les fruits de ses
„ travaux ..

„ La terre ! Quelle étonnante variété dans ses
„ productions ! L'œil ne peut se rassasier d'en
„ suivre les gradations & les nuances. L'arbre
„ qui paroïsoit sans vie pendant les rigueurs de
„ l'hiver , se ranime au printemps par les béni-
„ gnes influences de l'astre du jour ; à chaque
„ instant , pour ainsi dire , il change de décora-
„ tion ; il pousse des feuilles & des boutons ;
„ des milliers de fleurs se hâtent de l'embellir ;
„ les fruits se forment ; ils croissent ; ils se re-
„ vêtent d'un coloris vermeil & brillant ; ils
„ mûrissent , & offrent à l'homme une nourri-
„ ture succulente & salubre. Le même ordre
„ toujours ravissant , toujours varié dans une
„ uniformité apparente , s'apperçoit dans tou-
„ tes les plantes , dont les espèces se rempla-
„ cent dans des saisons réglées. Quelle variété
„ encore dans les occupations , & la suite des
„ travaux ! Que de trésors à recueillir !

„ O homme ! fixe donc enfin des regards
„ attentifs sur le domaine que le plus tendre
„ des Peres t'a préparé ! Vois ces animaux de
„ toute espece qui ne vivent & ne se multi-
„ plient que pour toi. La vache t'offre son
„ lait , la brebis sa toison , le bœuf, le cheval
„ te secondent dans tes travaux , les quadru-
„ pèdes , les oiseaux , les poissons dont la plu-
„ part te font utiles pendant leur vie , te ser-
„ vent encore après leur mort ; une main bien-
„ faisante les a placés autour de toi , & il n'en
„ est aucun qui n'offre des ressources à ton
„ industrie , & pour embellir ton existence ! ...

„ Autrefois enchaîné & séduit par des biens
„ trompeurs , je me moquois d'Homere , lorf-
„ qu'il peint le vertueux Laerte qui se con-
„ sole de la mort d'un fils chéri en travaillant
„ lui-même ses champs ; je traitois d'insensés
„ ces illustres magistrats , ces guerriers fameux
„ que Rome vit avec admiration cultiver leurs
„ terres de ces mêmes mains triomphantes qui
„ avoient dompté l'ennemi , & qu'elle alloit
„ reprendre à la charue pour leur confier le
„ salut de l'Etat. Un *Curius* , un *Quintius Cin-*
„ *cinnatus* , un *Scipion l'Africain* , qui après
„ avoir vaincu Hannibal , plantoit & greffoit
„ ses arbres , & ne dédaignoit aucun des tra-

„ vaux rustiques ; un *Caton* le Censeur qui ,
„ non content de s'être adonné à l'agricul-
„ ture , nous en avoit transmis les préceptes
„ dans ses ouvrages ! Ah ! ce fut cet amour
„ du travail & de la vie champêtre qui con-
„ tribua autant que la force des armes aux
„ conquêtes & à l'agrandissement de l'Empire
„ Romain ; qui y conserva pendant tant de
„ siècles cette noblesse de sentiment , cette
„ générosité , ce désintéressement qui ont en-
„ core plus illustré le nom Romain que toutes
„ les plus éclatantes victoires. Ils l'avoient
„ compris , ces sages immortels , que cette vie
„ innocente de la campagne a une liaison
„ étroite avec la sagesse dont elle est comme
„ la sœur. Oui , c'est une école de simplicité ,
„ de frugalité , de justice & de toutes les ver-
„ tus morales.

„ Les grands de la terre , sur-tout ces esclaves
„ qui portent des fers dorés , & que l'on
„ appelle des *Rois* ou des courtisans , ne les
„ connoissent pas ces plaisirs ; ils ne peuvent
„ s'en former une idée : s'ils vont à la cam-
„ pagne , ils y portent leurs vices , leurs dé-
„ dains & leur ennui. Que ne l'ai-je su
„ plutôt . . . C'est ici , c'est dans le sein d'une
„ retraite paisible que j'ai enfin appris à le

„ connoître , à me connoître moi-même , & à
 „ bénir l'auteur de mon existence. Vallons
 „ silencieux , payfages charmans , puissent mes
 „ yeux vous admirer encore ! Puiffe ma main
 „ graver encore fur l'écorce tendre du jeune
 „ arbre le nom du respectable Omar ! Et
 „ puisse mon cœur reconnoiffant remercier
 „ longtems dans cet asile de l'innocence , de
 „ la liberté & de la paix , l'Etre bienfaifant qui
 „ a bien voulu me rendre digne d'admirer fes
 „ ouvrages & d'en jouir !

2^o *Ma solitude.* „ Heureux l'homme qui
 „ loin des embarras & du tumulte d'un monde
 „ orageux , jouit à fouhait des charmes d'une
 „ retraite agréable , & qui content de foi , con-
 „ ferve l'habitude de réfléchir ! C'est fous des
 „ lambris dorés que fiège l'ennui , & que n'é-
 „ tant prefque jamais avec foi-même . on est
 „ mal à fon aife , dès qu'on est forcé d'y
 „ rentrer.

„ Ici mon principal commerce est une douce
 „ converfation avec mon propre cœur. Après
 „ le fpectacle d'une belle foirée , & un repas
 „ fimple & frugal , je goûte en paix les déli-
 „ ces du fommeil. Le jour reparoît , & me
 „ retrouve avec une confcience tranquille , la
 „ nature me paroît embellie & je calcule

„ avec émotion le bien que je peux faire ce
„ jour là à ceux qui vivent autour de moi ,
„ ou au voyageur dont la Providence dirige
„ les pas vers ma paisible demeure.
„ Il n'en est pas de la vertu comme de la
„ fortune. Celle-ci est inconstante & fragile ;
„ celle - là immuable dans ses principes & dans
„ ses effets , comme Dieu dont elle émane.
„ Ici , point de gêne , point d'importuns . point
„ de desirs effrenés , point de passions noires ,
„ point de remords. Sans occasion ni de cha-
„ grin , ni de colère , je ne vois rien qui me
„ déplaît ; l'avarice & la prodigalité me pa-
„ roissent une folie , l'envie une bassesse , & la
„ paresse un crime. Sobre & frugal , les excès
„ de la table ne ruinent point ma santé ; je
„ puis tout ce que je veux , parce que
„ ne veux que ce que je puis. Grave sans
„ mélancolie , paisible sans indolence , content
„ d'être , de penser & de jouir de moi-même
„ j'ai enfin trouvé l'art de faire servir à mon
„ bonheur , les mêmes passions qui faisoient
„ autrefois mon tourment !

A l'abri des noirs orages
Qui vont foudroyer les grands ,
Je goûte sous ces feuillages
Un asile en tous les tems ;

Pour continuer à vivre,
 Je puise seul & sans livre.
 La profonde vérité ;
 Puis la Fable avec l'Histoire
 Viennent peindre à ma mémoire
 L'ingénue antiquité. ..

„ Que cet heureux coin de la terre rit à
 „ mes yeux ! Que de souvenirs ravissans il
 „ me rappelle ! Que de plaisirs il me procure !
 „ C'est ici , où je veux attendre la mort sans
 „ la craindre ni la désirer ; elle n'est l'effroi que
 „ du méchant. Sous cette grotte reposeront
 „ mes cendres , & long-tems , en s'approchant
 „ de mon tombeau , l'homme de bien dira : ici
 „ vécut un étranger qui aima la sagesse ; il y
 „ coula des jours sans nuages , & sa mémoire
 „ fera chère à nos derniers neveux ! „

Les jours de Phœnix furent prolongés au-delà du terme ordinaire de la vie humaine ; sous des cheveux blancs , il conserva tous ses sens , toute la vigueur de son esprit , & une santé sans alternatives. Touché de tant de faveurs , son cœur aimoit à s'épancher dans le sein de la Divinité ; jamais ni le matin , ni le soir , il n'oublioit de rendre ses hommages à son créateur. Assemblés autour de

lui ses domestiques , & leurs enfans , quelquefois son ami & toute sa famille , payoient de concert ce tribut religieux à l'Être Tout-puissant & tout bon. On n'oublioit aucun des bienfaits de ce tendre Pere ; on le remercioit du fond du cœur de toutes ses graces. Le nom de *Peregrin* que portoit Phœnix dans ces contrées , y étoit prononcé avec respect. On soumettoit toutes les difficultés à son arbitrage ; il reconcilioit les amis divisés ; & sa bourse étoit toujours ouverte à l'indigent. Un jour qu'à l'exemple de Socrate , il s'étoit entretenu avec chaleur des preuves de l'immortalité de l'ame , il perdit tout à coup ses forces ; ses domestiques allarmés le mirent dans son lit ; ils fondoient tous en larmes ; seul calme & serein , Phœnix s'efforça de les consoler par ces mots : “ mes amis , mes enfans !
„ vous n'avez pas dû me croire immortel.
„ Que ma mort prochaine ne vous afflige donc
„ pas ! Dieu m'a créé , il m'a nourri , con-
„ servé , comblé de ses faveurs , & il ne m'a-
„ bandonnera pas. Le sépulchre est la dernière
„ demeure assignée à tous les vivans ; c'est
„ un arrêt irrévocable & universel ; nul n'est
„ exempt de cette loi , il faut donc s'en occu-
„ per , s'y attendre , s'y préparer par la pra-

„ tique constante de toutes les vertus; vivre
 „ tranquille en l'attendant, & s'abandonner
 „ tout entier à l'arbitre souverain de nos des-
 „ tinées! Il alloit poursuivre lorsque voyant
 „ entrer son ami, il lui tendit la main, lui
 „ remit son testament & lui fit ses adieux.
 „ Ensuite on le vit tourner foiblement ses re-
 „ gards vers le ciel; & le dernier mot que
 „ sa bouche articula fut celui de son Créa-
 „ teur Il n'est plus; il n'est plus cet ami
 „ généreux, ce bon maître, cet homme sage &
 „ vertueux, notre bienfaiteur & notre Père, s'é-
 „ crièrent tous les assistans! il n'est plus, &
 „ que deviendrons-nous sans lui?

On déposa son corps dans une grotte qu'il avoit lui-même destinée à cet usage; & lorsqu'on ouvrit son testament, chacun sentit plus vivement encore la perte qu'il venoit de faire; il avoit partagé tous ses biens à ceux qui l'avoient servi, en leur recommandant de vivre dans l'union, dans la concorde, & la piété. Mais quelle fut la surprise, sur-tout de son ami, lorsqu'à la fin de cet acte sacré, il lût ces mots: „ Phœnix qui étoit né votre Sou-
 „ verain, & qui a vécu votre égal & votre
 „ ami; Phœnix que Nadir a détrôné, & qu'un
 „ Dieu propice a dérobé à sa fureur; Phœnix

„ que vous avez recueilli dans le souterrain ,
„ & que vous avez aimé , vous légue la petite
„ cassette qui contient ses papiers ; il les confie
„ à votre amitié , & vous prie de prononcer
„ quelquefois son nom avec intérêt.

Cette étrange nouvelle parvint bientôt jusqu'à la Cour. Le Roi ravi en admiration , vint en personne visiter la grotte silencieuse où reposoient les restes de Phœnix ; il versa quelques larmes sur sa tombe ; il s'écria ! „ O „ Sage ! plus grand que tous les trônes de „ l'univers , pourquoi m'avez-vous toujours „ fait un mystère de votre illustre naissance „ & de vos malheurs ? Il ordonna qu'on creusât un fossé au tour de ce monument , qu'on l'entourât de murailles , où l'on plaça des Statues allégoriques faites par les plus habiles maîtres. Ce mausolée devint aussi célèbre que celui de l'Époux d'Artemise , & plusieurs siècles après , au jour anniversaire de la mort de ce Prince , on venoit en foule de toutes parts , semer des fleurs sur son tombeau & bénir sa mémoire.





N O T E S.

(1) **O**N trouve quelques traits de cette infouciance chez Charles XII , Roi de Suede. Placé sur le trône à dix-huit ans , il ne vouloit rien faire d'utile ; s'il assistoit quelquefois au Conseil , c'étoit en bottes ; il étaloit nonchalamment ses jambes sur la table , bailloit , s'affoupiroit , & n'avoit d'égards pour personne. Mais on fait avec quel succès il se réveilla de cette léthargie profonde , & comment il surpassa toutes les espérances , & même tous les vœux des Suédois. La nature se plait quelquefois à triompher des obstacles qu'on lui oppose.

(2) Cette assertion se démontre par la mortalité des petits enfans dans les grandes villes. L'évêque de *Worcester* prêchant en 1736 , en faveur des enfans-trouvés à *Londres* , a prouvé par un calcul fondé sur l'expérience , qu'il meurt beaucoup plus d'enfans entre ceux qu'on nourrit dans les grandes villes , ou qu'on nourrit à la cuillère , qu'entre ceux qu'on élève à la campagne , & auxquels on donne des nourrices attentives & saines.

(3) Les neufs fortes de tempéramens de *Galien* se rapportent aisément aux quatre d'*Hypocrate*. Le chaud & le sec font deux subdivisions du colérique. Le phlegmatique du second ressemble au froid & humide du premier. Le mélancolique au froid & sec ; le sanguin de l'un au modéré de l'autre. Mais dans le fond , peu im-

Quelle division on s'arrête. L'essentiel est de prendre des notions distinctes des différens tempéramens & de leur nature, selon les loix de la circulation du sang; & il est certain que toutes les constitutions, malgré leur étonnante variété, peuvent se rapporter aux quatre tempéramens de l'illustre médecin de Cos, isle de l'Archipel. Le grand point est d'examiner attentivement les changemens qui arrivent dans la masse des fluides, quand l'humeur qui domine chaque tempérament, y prévaut, & quelles sont les influences de ces changemens, tant sur l'ame que sur le corps. C'est l'heureux mélange de toutes ces qualités, leur juste équilibre, que Galien nommoit la parfaite santé du corps.

(4) Ce *Traité* est tiré de l'*Histoire de la santé, ou de l'art de la conserver*, par M. Jaques *Makenzie*, médecin Anglois, traduit & imprimé pour la seconde fois à la Haye, chez Daniel Aillaud, l'an 1769. J'ai lu cet ouvrage avec autant de satisfaction que de fruit. Tout m'y a paru clair, méthodique, sage, & bien prouvé; J'en ai conclu que ce seroit rendre service à la Société, que de lui remettre sous les yeux une chaîne de principes & de règles judicieuses sur un sujet de cette importance. Ce qu'on vient de lire est un extrait de l'ouvrage Anglois, tantôt étendu, tantôt mis dans un ordre différent. Ce précis inspirera peut-être à plusieurs de mes lecteurs le desir de lire l'ouvrage en entier. Ils ne pourroient mieux faire, & j'ose leur déclarer qu'il n'y a personne qui ne puisse le lire avec plaisir, & en suivre les directions avec

fruit. Il m'auroit été très-aisé d'allonger cet abrégé, en y joignant des morceaux de Boehrave, de Bacon, de Haller, de Tissot, &c. &c. mais j'ai préféré d'être court & ferré.

(5) Il est inconcevable, dit un célèbre médecin, comment on peut approuver aujourd'hui un usage que les sages nations de l'antiquité ont pros crit par les loix les plus solemnelles. Voyez Traité sur le moyen de vivre cent vingt ans, par Thomas Philologue de Ravenne.



MOYENS



MOYENS D'EXTIRPER

LES MALADIES VÉNÉRIENNES,

R Ê V Ê.

VOILA un beau titre; mais il me faut un prologue. Il n'est plus du bon ton d'entrer bourgeoisement en matière... Hé ! ne puis-je pas dire comme Sganarelle dans la première scène du *Festin de Pierre*, qu'il n'est rien d'égal au tabac; que c'est la passion des honnêtes gens; que l'homme qui vit sans tabac, n'est pas digne de vivre; qu'il réjouit & purge les cerveaux humains, & qu'il donne des idées. Oui; mais tout cela me paroît à mille lieues du moyen d'extirper les maladies vénériennes; & en vérité je ne possède pas, comme tant de mes confrères, le rare talent de faire venir les choses de si loin ! Cher lecteur, sans autre préambule, je vous dis donc tout bonnement à l'oreille, que le nouveau chef-d'œuvre que vous allez lire est encore un rêve, & qui plus est un rêve fait en plein midi.

Attention ; j'ai touffé ; je commence. J'étois assis nonchalamment dans un fauteuil devant ma cheminée, où je lisois l'*Apologie des grands hommes soupçonnés de magie*, par Nauae Parisien, à Amsterdam, 1712. Je réfléchis assez long-tems sur les forciers, sur le fabat; chimères, qui ont fait couler tant de sang. Mais à la fin jem'endormis, & je songeai que j'étois Roi, & même un grand Roi, un bon Roi &c. Tout cela est très-aisé dans un rêve. Je ne raconterai point par qu'elle enchaînement d'événemens, il me parut que j'avois été élevé à cette éminente dignité. Ces détails feroient également étrangers, & au *Code du bonheur* en général, & au titre particulier de cette pièce. Mais je ne puis omettre que j'étois redevable de ma gloire, à une Fée très-puissante & très sage.

Oh ! pour le coup, reprend ici mon lecteur en baillant, on n'y tient pas : il vous est sans doute permis de rêver; mais non d'enfiler des fadaïses, comme Sancho Pança enfiloit ses proverbes éternels. Et de grace, où sont donc les maladies vénériennes ? — vous êtes bien impatiens mon cher monsieur, & voulez vous dire qu'un rêveur soit aussi laconique qu'un Spartiate ? Patience, s'il vous plait. Encore un petit quart d'heure & vous allez m'ad

Je débutai d'une manière distinguée. Je parcourois du matin jusqu'au soir les annales de mon Empire. J'en étudiois la constitution, les loix, le climat, les mœurs, les coutumes, les besoins, & je m'efforçois ainsi d'acquérir les connoissances nécessaires du grand art de gouverner. Accompagné de quelques hommes d'élite, je parcourus sans faste toutes mes Provinces; & ce voyage, fait avec la plus vigilante attention, m'en découvrit aisément le fort & le foible.

Peu de tems après mon retour, toujours occupé du soin de rendre mes peuples heureux, je me promenois seul un jour dans une des allées de mon jardin. Tout à coup ma méditation fut interrompue par la présence d'un fantôme féminin, que je vis distinctement & même sans trouble, sortir du sein de la terre à quelques pas de moi. Sa figure étoit celle d'une colonne de fumée, du centre de laquelle j'entendis rétentir ces paroles : „ Ne crains „ point. Je suis ta protectrice & ton amie : „ j'ai déjà fait beaucoup pour toi. Je ferai plus „ encore; formes un souhait, & s'il est juste „ & raisonnable, je l'accomplirai. Fée bienfai- „ tante, lui repliquai je, enseignez moi par „ quel moyen je pourrai transmettre mon

„ nom à la postérité ! „ Efforce-toi , me
 „ pondit-elle , de rendre quelques ser-
 „ vices essentiels à ton pays en particulier , ou à
 „ l'humanité en général , & tu n'auras rien à
 „ craindre des ravages destructeurs du tems.
 „ Ton nom tout rayonnant de gloire , bri-
 „ lera toujours du même éclat ; tandis que
 „ ceux de la plupart de tes égaux feront pour
 „ jamais ensevelis dans la poussière de l'oubli.
 „ Un vain titre n'est point une source de
 „ gloire ,
 „ La vertu conduit seule au temple de la gloire ;

Elle dit & disparut. De retour dans mon palais , je réfléchis long-tems par quelle réforme & par quelle institution , je pourrois procurer le plus de bien à mon empire. Je me disois à moi-même ; ne perdons point notre tems à faire ce que d'autres pourroient aisément exécuter pour nous. Ce n'est point la quantité des affaires dont un homme en place se charge , qui lui procure le nom de grand homme ; mais c'est par la grandeur des services qu'il a rendus que la postérité mesure son mérite. Bien des Rois - auroient été plus illustres , si un zèle mal placé ne les eut entraînés dans des détails indignes d'eux. Ne commettons pas la même

faute ; ne nous occupons uniquement que de choses qui foyent dignes de nous. Cette réflexion faite, je formai & rejetai successivement différens projets. Je calculois, je balançois & ne favois à quoi me décider, lorsque mon esprit se fixa tout à coup sur l'objet le plus digne de l'attention d'un Souverain. Je m'écriai avec un sentiment de douleur : Se peut-il que l'objet le plus utile & le plus généralement intéressant, celui par lequel les Souverains auroient pû le plus facilement acquérir une gloire durable, & qui par cette seule considération, auroit du mériter toute leur attention, soit cependant dans tous les pays, celui qu'ils ayent le plus négligé ! Que cette conduite est inconséquente ! qu'elle est criminelle ! Non, non : la postérité ne me fera jamais ce reproche ! Qu'un autre songe à agrandir ses états, qu'il fasse retentir le monde du bruit de ses victoires, ou qu'il cherche par des louanges achetées à consacrer son nom au temple de mémoire ; je n'envie ni ses trophées, ni sa puissance, ni sa gloire ; je ne suis jaloux que de m'illustrer dans cette carrière. La santé de mes sujets sera dès ce jour, le principal objet de mes soins & de mon attention. Je ne desire que leur bien-être & n'envie que leur amour ! ”

Après avoir fait ces réflexions, je fis venir les médecins les plus experts de la capitale, & les mis à la place des fermiers Généraux, des Magistrats & des Officiers qui constituoient jusqu'alors le département de la santé. J'ordonnai à ces médecins de s'occuper à arrêter les progrès des maladies les plus ordinaires & les plus meurtrières. Comme je favois que celle apportée pour notre malheur du nouveau Monde, par Christophe Colomb, étoit sans contredit le plus de tort à la population, je leur recommandai sur-tout de s'appliquer à extirper ce fléau de mes états. Au bout de quelques semaines de méditation, ils me communiquèrent l'idée suivante qui me parut assez facile à mettre en exécution : „ Sire ! „ me dirent-ils, votre Royaume est partagé en „ soixante Gouvernemens plus ou „ moins étendus. Nous croyons qu'il faudroit „ commencer par fonder dans chacun de „ ces Gouvernemens, à proportion de sa „ population plus ou moins nombreuse, un „ ou plusieurs „ hopitaux dans des lieux sains, & „ pour y recevoir tous ceux qui se trouve- „ roient infectés de quelque maladie véne- „ rienne : il conviendrait ensuite de faire ve- „ nir de l'étranger des médecins & des chi-

» rurgiens versés dans l'art de traiter cette
» espece de maladie , pour les distribuer dans
» ces hôpitaux , où ils érigeroyent des écoles
» gratuites , & instruiroyent dans le même art
» ceux de vos jeunes sujets que leurs talens
» paroîtront appeller à cette vocation salutaire.
» Il faudroit encore défendre sous peine de
» dix années de galères l'exercice de cet art,
» à tous ceux qui n'en auront pas reçu la
» permission par un brevet. Pour que chaque
» citoyen puisse prévenir ce mal , ou prendre
» les mesures les plus efficaces pour en être
» délivré , il seroit nécessaire de détailler dans
» des écrits publics, & communiqués par les soins
» du Gouvernement à chaque Famille & dans
» chaque ordre , soit l'inutilité ou les dangers
» des remèdes accrédités jusq'ici & dont la plu-
» part ne sont que des palliatifs , soit les symp-
» tomes caractéristiques de cette maladie , dans
» son origine & dans ses progrès. Peut-être, qu'en
» consultant par écrit les facultés de médecine
» étrangères , on pourroit en recevoir des direc-
» tions utiles. Il est du moins certain que diver-
» ses peuplades des isles découvertes par les navi-
» gateurs modernes, chez qui ce mal redoutable
» avoit été porté par les équipages des vaisseaux ,
» ont trouvé les unes les moyens de l'affoiblir,

„ de le rendre beaucoup moins destructif,
 „ les autres, de le détruire entièrement.

„ Il est sur-tout question d'empêcher la com-
 „ munication de cette peste. Pour y réussir avec
 „ plus de promptitude & de succès, il seroit bon
 „ d'annoncer une grande récompense, destinée
 „ quiconque auroit déferé une personne infe-
 „ tée de ce virus. On avertiroit très sérieuse-
 „ ment celle-ci, si elle étoit riche, d'appeler sans
 „ délai les médecins jurés pour se faire guérir
 „ & si elle étoit pauvre, de se faire recevoir dans
 „ l'hospital le plus voisin.

„ Il faudroit de plus infliger la peine irrémis-
 „ sible d'une prison de dix ans, à toute personne
 „ qui dans l'espace d'un mois auroit communi-
 „ qué ce mal trois fois sans que ni le rang
 „ ni la naissance, puissent soustraire aucun de ces
 „ quant à la juste sévérité de ce arrêt. Les
 „ étrangers & les voyageurs peuvent être & sont
 „ souvent dans le cas de propager ce fléau dans
 „ le pays. Il seroit donc indispensable d'obliger
 „ aussi chacun d'eux, sans distinction d'âge, de
 „ sexe ou de condition, à se présenter sur les
 „ frontières à un chirurgien pour être visité,
 „ & d'y passer quinze jours jusqu'à ce que leur
 „ santé fut pleinement constatée. Quiconque se
 „ trouveroit atteint de cette peste, seroit de droit

être contraint à demeurer entre les mains de ce chirurgien, jusqu'à son entière guérison. Tout vaisseau qui arriveroit à la vue d'un port du Royaume, sur les frontières, devroit être tenu à faire avertir un chirurgien du port, & celui-ci, à se rendre d'office à bord pour visiter tout l'équipage. Il feroit transporter les malades riches dans des maisons assorties à leur condition, & les pauvres à l'hôpital pour y être traités jusqu'à leur complète guérison. Les autres ne pourroient mettre pied à terre qu'au bout de quinze jours, & après avoir subi une double visite.

Quant aux Régimens qui doivent changer de Garnison, & qui portent souvent cette maladie d'une Contrée à l'autre; il faudroit 1°. faire examiner les Officiers & Soldats avec la plus grande exactitude avant leur départ, & relever à l'hôpital du lieu, tous ceux qui en seroient infectés, jusqu'à leur entière guérison. 2°. Comme il peut arriver qu'ils gagnent cette maladie durant leur route, il faudroit les faire camper aux portes de leur nouvelle Garnison, pendant quinze jours de suite, avec défense rigoureuse de sortir des limites de leur camp. & après en avoir fait une nouvelle visite, conduire les malades à l'hôpital & permettre aux autres de remplir leur destination.

„ Il est aisé de prévoir que la honte de dé-
 „ clarer ainsi publiquement une maladie, à
 „ laquelle on attache l'idée d'infamie, pourroit
 „ encore empêcher plusieurs personnes qui en
 „ feroient atteintes à s'envelopper dans l'ombre
 „ du mystère. On craint d'être raillé; on craint
 „ des reproches. Votre Majesté peut aisément
 „ obvier à un inconvénient capable de rendre
 „ inutiles toutes ces vues bienfaitantes. Il fau-
 „ droit donc condamner à dix années de prison,
 „ quiconque oseroit faire à ce sujet des repro-
 „ ches soit directs, soit indirects. Enfin les ga-
 „ leres à perpétuité, doivent être la moindre pu-
 „ nition du scélerat, qui ne fera pas de scrupule
 „ de communiquer ce poison à une jeune per-
 „ sonne, dans l'espérance fondée sur un faux
 „ préjugé, de s'en délivrer par un moyen aussi
 „ révoltant & aussi barbare “ (c).

Ce rêve est sans doute très infé-
 s'il pouvoit encourager quelque génie supé-
 rieur à traiter à fond un sujet si important
 pour le bonheur général & individuel de la
 société, je m'en féliciterais toute ma vie & je
 voudrois toujours rêver de même.



N O T E S.

(1) **L'**AUTEUR des principes philosophiques n'a point omis cet objet. Effrayé & touché des suites funestes d'un acte qui infecte le sang humain, qui corrompt tous les principes de la vie, & sape, dit-il, le bonheur de la postérité, il prononce que ce crime, par l'étendue de son influence, mériterait d'être puni de mort, si le moment de délire où il se commet, ne méritoit pas de l'indulgence; & il conclut, que sans pousser aussi loin la sévérité, le Gouvernement ne devrait pas abandonner un objet qui chaque année fait plus de tort qu'il n'en fait, & que des crimes capitaux ne lui en font dans le cours d'un siècle.



LEUCIPPE

O U

LA PROPRIÉTÉ.

ANECDOTE SUISSE.

TU comptes déjà plus de cinq lustres, disoit Callidon à son ami Leucippe, & tu n'as point encore aimé. Riche, doué de toutes les graces du corps, de tous les talens de l'esprit, il n'est pas une seule de nos belles qui ne t'acceptat avec transport pour époux ; mais on te trouve aussi insensible qu'aimable. Cette heureuse contrée offre cependant une foule de beautés attrayantes. J'en conviens, interrompit Leucippe, & je confesse même à la gloire du beau sexe de ma patrie, que je n'ai trouvé dans mes différens voyages aucun pays plus favorisé qu'elle à cet égard. Mais j'aime tant ma liberté & j'ai une telle aversion pour toute espece de gêne, que je risquerois en me rangeant sous les loix de l'himen, de rendre ou moi, ou ma compagne malheureux ; or je ne veux ni l'un, ni l'autre. — Adieu mon cher !

je vais partir pour la petite campagne qui m'a
vu naître; je t'y attens demain; au plaisir de
te revoir! & ils se séparèrent.

La campagne de Leucippe est située dans un
vallon charmant que baigne l'Aar, & où cette
rivière impétueuse coule plus lentement que
par tout ailleurs. Son horizon est vaste; & son
payfage auffi riche que pittoresque. Avec quel
ravissement Leucippe revit ces lieux fortunés;
assis sur un banc, placé devant la maison, il
promenoit ses regards avec volupté sur les
divers objets dont il se trouvoit environné, &
qui tous lui rappelloient des souvenirs déli-
cieux. Le vallon donc, se disoit-il avec atten-
driissement, est le seul coin de la terre, où
la plus tendre des mères me donna la vie!
C'est dans ce vallon, dans ces bos-
quets si agréables, où mille fois elle me con-
duisit par sa main, en m'apprenant à bégayer
les premiers mots, tel où elle me ferroit con-
tre son sein palpitant, où elle me répéta sou-
vent: *Puisse-tu cher enfant, être heureux!*
puisse-tu être la consolation & l'ornement de ta
famille! C'est ici, où mon respectable pere,
m'instruisoit lui-même, où il jetta dans mon
ame les précieuses semences de la vertu, où
il l'enrichit d'une foule d'idées qui contribuent

à chaque instant à mon bonheur O !
 Dieu : je te remercie de m'avoir donné de tels
 parens ! Il s'occupa ainsi pendant quelques mo-
 mens de ces objets chéris, & il les bénit. En-
 suite continuant à promener ses regards, il
 les arrêtoit tantôt sur les prairies où il s'amu-
 soit autrefois à prendre des papillons & à imi-
 ter les travaux agréables de la fenaison ; tan-
 tôt il suivoit le cours du ruisseau qui la traverse
 en serpentant, & dont les ondes limpides &
 pures tournoient les petits rouages, ou portoient
 les barques légères construites par ses mains.—
 Ailleurs, il démêla avec émotion les places
 qu'il choisissoit par préférence pour y jouer
 avec ses camarades, la bande de fleurs qu'il
 cultivoit avec tant de plaisir, les arbres sur
 lesquels il se plaisoit à cueillir & à manger les
 premiers fruits de la saison ; les ombrages
 silencieux sur les bords de la rivière, où il
 pêchoit à la ligne. Riantes années ! Jours
 de plaisir, jours de félicité ! s'écria-t-il !
 pourquoi vous êtes vous si promptement écou-
 lés ? & il soupira. !

Leucippe avoit apporté de la ville quel-
 ques brochures nouvelles ; il en avoit alors
 deux dans sa poche, le *mariage de Figaro*,
 & une petite pièce intitulée *De la propreté*. Ce der-

mer titre lui plut , & il se mit à la lire avec attention. Cette lecture lui fit tant de plaisir , qu'il en a depuis fait l'analyse ; c'est sur son manuscrit même que je la copie ici.

„ La propreté est un devoir envers nous
„ & envers les autres : la nature & la
„ saine raison nous l'imposent. Cette loi est
„ universelle ; ni l'âge , ni le sexe , ni la con-
„ dition ne peuvent en dispenser. Ainsi que le
„ Lys & la rose ne peuvent flatter la vue ,
„ lorsqu'ils sont couverts de boue ; de même
„ la malpropreté ternit dans les hommes &
„ chez le sexe tout l'éclat de la beauté
„ la plus parfaite. La propreté au contraire
„ est de tous les artifices dont on se sert
„ pour se parer, celui qui charme le plus
„ nos sens. Elle est , dit Bacon , à l'égard du
„ corps , ce qu'est la décence dans les mœurs ,
„ & sert à témoigner le respect que l'on a
„ pour la société & pour soi-même ; car l'homme
„ doit se respecter.

„ Cependant il ne faut pas la confondre
„ avec le luxe ou la richesse des vêtements.
„ On peut être très-mal-propre avec une pa-
„ rure somptueuse & très-propre avec les
„ étoffes les plus communes. Cicéron (a) fixe

„ clairement sa nature lorsqu'il dit, que la
 „ véritable propreté doit n'avoir rien ni de
 „ trop recherché, ni de choquant; qu'il suffit
 „ qu'elle soit exempte de tout ce qui mar-
 „ queroit de la grossièreté, de la négligence;
 „ qu'en un mot, sur cela, comme sur une in-
 „ finité d'autres choses, la médiocrité est ce
 „ qui convient le mieux. Il est aisé d'appli-
 „ quer ce principe à toutes les branches de la
 „ propreté.

„ Tout le monde devoit l'envifager comme
 „ une demi vertu. C'est une marque de poli-
 „ tesse, en ce que tout le monde convient
 „ qu'une personne qui n'est pas ornée de cette
 „ qualité, ne fauroit paroître en compagnie
 „ fans choquer tous ceux qui s'y trouvent:
 „ plus une personne est riche & à son aise,
 „ plus ce devoir devient indispensable pour
 „ elle. Les différens peuples du monde se font
 „ autant distingués par leur propreté que par
 „ les arts & les sciences. Plus une nation est
 „ civilisée, & plus elle a égard à cette partie
 „ de la politesse. La propreté est encore la
 „ mere de l'amour. Il n'y a personne qui ne
 „ préfere une beauté médiocre, & qui se met
 „ toujours proprement, à une jolie faloppe.
 „ La vieillesse même a quelque chose d'aima-

„ ble,

„ ble, lorsqu'elle est accompagnée d'un air
„ propre & net : semblable à une pièce de
„ métal bien polie, bien luisante, nous la
„ regardons avec plus de plaisir qu'un vais-
„seau tout neuf encore, mais rongé par la rouil-
„le. Aussi pour le dire en passant, les connois-
„seurs conseillent - ils même aux jeunes épou-
„ses de se tenir toujours propres, & décem-
„ment rangées, pour se conserver le cœur
„ de leurs maris. La propreté a quelque chose
„ de provoquant qui nourrit les desirs, &
„ même qui les réveille.

„ Il ~~seroit~~ souhaiter que les ablutions,
„ les purifications & autres cérémonies de
„ de cette nature, eussent été instituées comme
„ une loi religieuse par tous les législateurs de
„ la terre, comme elles l'ont été chez la plu-
„part des peuples de l'Orient. Car outre que
„ ces ablutions tendent toutes à présenter aux
„ hommes l'image de la pureté intérieure de l'a-
„me, elles leur procurent réellement plusieurs
„ avantages physiques. La propreté, dit le
„ comte d'Oxenstierna, (b) est nécessaire &
„ sied bien à un honnête homme : elle mar-
„que ordinairement un intérieur net & exact
„ dans les affaires. Epictète dans son nouveau

(b) *Pensées*, T. 2.

„ manuel pense de même. Il soutient que la
 „ nature nous ayant donné de l'eau, des
 „ bains, du linge, des huiles contre les ordu-
 „ res qui s'attachent à la peau, refuser de s'er-
 „ fervir c'est n'être plus homme. Ne traite donc
 „ pas ton corps, dit-il, plus mal que ton che-
 „ val que tu fais étriller, ou que ton chien
 „ que tu fais peigner, frotter & nettoyer.
 „ Mais si tu veux être mal propre, fais le
 „ feul, & jouis de ta saleté ! quitte la ville,
 „ va dans un désert, & n'empoisonne par
 „ tes voisins & tes amis. Oserois-tu venir
 „ avec nous dans les temples, si il est dé-
 „ fendu de cracher & de se frotter ? Le
 „ même Epitecte déclare que les plus belles
 „ maximes dans la bouche d'un philosophe
 „ sale & dégoûté, ne faisoient aucune impres-
 „ sion sur lui, & qu'il avoit mieux vu à
 „ ses leçons un jeune homme propre & bien
 „ ajusté, qu'un disciple avec des cheveux gras
 „ & mal peignés ; car de là, conclut-il, je
 „ juge qu'il a quelque idée du beau, & qu'il
 „ se porte à ce qui est sçavant & honnête. Il a
 „ soin de la beauté qu'il connoît, ainsi on
 „ peut espérer qu'il aura soin aussi de celle
 „ qu'on lui fera connoître ; de cette beauté
 „ intérieure qu'il consiste à faire usage de la

„ raison, & auprès de laquelle la beauté du
„ corps n'est que laideur.

„ Mais le plus grand avantage de la
„ propreté, c'est qu'elle conserve la santé.
„ Aussi les anciens législateurs porterent-ils
„ l'attention jusqu'à prescrire la distinction des
„ viandes, & des purifications. Les Egyptiens
„ par exemple, & les Israélites, sur-tout leurs
„ prêtres, se lavoient tout le corps deux fois
„ la nuit, & deux ou trois fois le jour : on
„ purifioit les vases par l'eau, ou par le feu :
„ dès qu'il y avoit quelque odeur forte dans
„ une maison, on y brûloit des bois odo-
„ riférans ; on la parfumoit. L'auteur cite beau-
„ coup d'exemples un peu confus, quoiqu'il
„ m'ait paru rapporter en général toutes ses
„ recherches aux quatre objets suivans, sans
„ s'affujettir strictement aux règles de la mé-
„ thode.

„ *Propreté du corps.* J'écris sur le bon-
„ heur, & tout ce qui peut y nuire ; ainsi
„ que tout ce qui peut y contribuer, est de
„ mon ressort. Or combien de maladies, d'in-
„ firmités, même de difformités dégoûtantes
„ dans le corps, causent à l'homme ou des
„ douleurs, ou des déplaisirs, qu'il auroit pu
„ éviter ? & par quel moyen ? Par la propreté.

„ Belise à feize ans avoit les bras & les ma
 „ admirables ; les plus beaux cheveux du
 „ monde tomboient en boucles sur sa go
 „ naissante , son coû étoit d'albâtre ; sa p
 „ douce & polie. Belise n'a pas trente ans ; des
 „ rides sillonnent ses bras & ses mains ; ses che-
 „ veux sont gras & huileux ; sa gorge bru-
 „ nâtre , sa peau épaisse & foncée ; ses dents
 „ à demi - cariées exhalent une odeur forte ;
 „ est - ce donc une maladie funeste qui a
 „ ravagé tant de charmes ? Non ! Belise a
 „ dédaigné les ressources agréables & faciles de
 „ la propreté. Beautés qui cherchez vos sens ,
 „ profitez de son exemple , & soyez plus le-
 „ ges. Je ne vous invite point comme faisoient
 „ les précieuses ridicules de Molière au fré-
 „ quent usage du lait virginal , des blancs
 „ d'œufs , de la pomme de terre , & de mille autres
 „ brinborions , que l'honnête Gorgibus ne
 „ connoissoit pas ; cette bergère n'a échappé
 „ tous les cœurs par l'éclat de sa beauté
 „ n'achette pas à si haut prix leur conquête.
 „ En se levant , en se couchant , & plus d'une
 „ fois dans le courant de chaque journée ,
 „ elle se lave avec de l'eau fraîche.
 „ Les anciens étoient plus éclairés que nous.
 „ L'utilité , le plaisir & la propreté avoient

„ introduit chez eux l'usage des bains. A Rome
„ il y avoit des bains publics & particuliers,
„ d'une magnificence extraordinaire. Pline
„ l'ancien fait mention dans son histoire des
„ bains qu'Agrippa avoit fait construire, &
„ orner d'un nombre infini des plus rares ta-
„ bleaux. On en fondoit de gratuits pour les
„ domestiques & les esclaves, & on les prenoit
„ en toute saison. Pour en bien concevoir l'u-
„ tilité & même la nécessité, il faut se rappel-
„ ler que la transpiration bien réglée est la
„ première source de la santé; cette transpi-
„ ration s'effectue par des milliers de pores
„ dont notre corps est rempli : vû avec un
„ bon microscope, il ressemble à un crible
„ percé d'une infinité de petits trous : or les
„ bains fréquens dégagent l'ouverture des
„ pores; en nettoyant toute la surface du corps,
„ ils en ôtent toute les matieres grasses &
„ crasseuses & rendent la peau plus souple,
„ & plus douce. Aussi Cook, après avoir ob-
„ servé dans ses voyages que les Otahitiens se
„ baignoient, pour ainsi dire, sans cesse, attri-
„ bua-t-il en grande partie la beauté & la vi-
„ gueur de ces heureux insulaires à cette pra-
„ tique habituelle.

„ La beauté du corps fert sans doute à

„ l'homme d'une forte recommandation dans
 „ le monde; on l'a compare à une forte d'ad-
 „ mant, qui attire l'admiration & la la bien-
 „ veillance des mortels. Je ne dis pas, comme
 „ certains déclamateurs austeres qu'au fond
 „ elle n'est rien; ils savent bien eux mêmes,
 „ toutes choses d'ailleurs égales, préférer une
 „ belle femme à celle qui n'a pas les agrémens
 „ de son sexe; mais enfin quand pour nous
 „ déterminer à la propreté du corps, nous
 „ n'aurions d'autre motif que la santé, n'en
 „ feroit-ce pas assez?

„ Voyez encore ces callosités, ces verrues,
 „ ces pustules, ces boutons parfemés sur tant
 „ de corps cacochimes: voyez, en un mot,
 „ une multitude d'infirmités, qui font tant
 „ absolument la source de la vie, desfeche et
 „ celles des plus doux plaisirs, intérieurement
 „ suite les medecins les plus habiles, sur les
 „ causes de ces incommodités; que si d'un
 „ n'oubliera le défaut de propreté, & c'est l'ob-
 „ servation que l'on trouve à chaque page
 „ dans leurs écrits; & c'est à ces écrits que
 „ je renvoye, pour ne pas offrir à un lecteur
 „ délicat les images dégoûtantes des maux qui
 „ résultent de la malpropreté du corps.

Propreté dans les habits. Des lambeau

» des haillons annoncent l'indigence & la pau-
» vreté; des habits magnifiques annoncent ou
» l'opulence ou la fatuité; mais je le dis en-
» core une fois, avec une robe de pourpre, on
» est quelquefois mal propre, & avec la li-
» vrée de la misère, j'ai souvent vû la pro-
» preté. Ne confondons point des choses abso-
lument distinctes. Il n'y a plus de cyniques,
c'est-à-dire, de ces hommes isolés, indifférens,
& qui ne tenant à rien, peuvent se moquer
de toutes les bienfécances. Socrate (e) repro-
choit justement à Antisthene, son affectation
à ne paroître en public qu'avec un habit dé-
chiré, des cheveux épars, une barbe longue
& touffue, des manieres dures & choquantes :
» vous vous trompez, lui disoit-il, si vous
» pensez que cette dégoutante mal-propreté
» annonce la vertu; tout au plus annonce-
» t-elle l'orgueil dont vous êtes plein, & qui
» triomphe malgré vous à travers les plus pe-
» tites mailles de votre robe. Menippe n'au-
roit pas échangé ses lambeaux pour la pour-
pre des rois, ni Cratès son bâton & sa be-
face pour l'équipage le plus brillant; mais
s'il n'existe plus de ces philosophes, on ne
voit que trop d'êtres insoucians, paresseux,

(e) *Ælien, hist. L. 9.*

mauffades qui jouent à peu près le même rôle dans la société, j'ai vû Lisimaque avec ses ordons, ses ordres & des vêtemens superbes, offrir à tous les regards de larges croutes de salive, de tabac, & de pouffiere empreintes sur ses habits, faire reculer de six pieds ceux qui vouloient s'entretenir avec lui, pour s'épargner les odeurs fétides qu'il repand, faire suffoquer des femmes du bon ton, & les obliger d'ouvrir les fenêtres en plein hiver. — Lize dançoit avec chaleur dans un bal, mise extérieurement avec beaucoup d'élégance, une jupe mal attachée tombe au milieu d'une contre danse, & découvre à tous les assistans un jupon fort court, sale, & tout déchiré, avec les bords d'une chemise grossiere, & qui paroïssoit, comme celle du Scaramouche de la comédie italienne, avoir été blanchie dans le sac au charbon. Lize confuse se reconnoît mal, tous les spectateurs rient aux éclats, & s'éloignent en criant pour & de bon point. Lize est riche; mais elle est mal-propre : ne diroit-on pas que des gens de cette trempe prennent à tâche d'offenser tous les autres ? On prend malgré soi une idée défavorable de leur éducation, de leur esprit, & souvent de leur cœur, tandis que des vêtemens ni trop gros-

fiers, ni trop communs, mais propres & décens, même chez les personnes du premier rang, inspirent de l'estime, & mettent tout le monde à l'aise.

C'est sur-tout à l'égard du linge & de tout ce qui touche immédiatement la peau, qu'il faut user d'une propreté rigoureuse. Ce que j'ai dit ci-dessus démontre cette nécessité, & l'expérience le confirme. Des habits riches avec du linge & des bas sales parent infiniment moins que des habits communs avec du linge blanc & des bas décens & propres; on conçoit d'ailleurs qu'ils ont une influence beaucoup plus prochaine sur la santé.

Propreté à table. L'aimable Fenelon (f) décrit avec grace le premier repas, que Calypso donna dans son isle à Mentor & à Télémaque. Les Nymphes, avec leurs cheveux tressés, & des habits d'une laine fine dont la blancheur étoit celle de la neige, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût & pour la propreté, on n'y voyoit aucune autre viande que celle des

(f) *Télémaque, Liv. I.*

„ nectar couloit de grands vases d'argent dans
 „ des tasses couronnées de fleur; on apporta
 „ dans des corbeilles tous les fruits que le
 „ printems promet, & que l'automne repand
 sur la terre. „ Horace (g) nous a fait le tableau
 d'un repas moins attrayant que celui de la
 Déesse; c'étoit un souper chez Nasidienus :
 on ne peut s'empêcher de rire en voyant
 après le premier service, un laquais trouffé
 jusqu'à la ceinture, qui nettoye une table du
 bois le plus commun avec un torchon sale;
 un autre qui pour la propreté se glisse sous
 la table, & ramasse ce qui pouvoit être
 tombé; & à la fin deux valets apportant
 dans un grand bassin une grue depecée, &
 sapoudrée de sel & de farine, des foies
 d'oie farcis de figues, des épaules de le-
 vrauts sans le rade, des pigeons sans la cu-
 lotte, & des merles desséchés à force d'être
 cuits : on rit en voyant tous ces convives
 prendre la fuite pour se venger de tant de
 malpropreté, & ne vouloir goûter aucun de
 ces mets, non plus, dit agréablement le
 poëte, que si Canidie les eut empoisonnés
 de son haleine plus vénémeuse que tous les
 Serpens d'Afrique.

(g) *Satur. Liv. II, Scēt. 8.*

Je n'aimerai jamais les repas d'un Nafidienus, & n'ai jamais eu l'honneur de souper à la table d'aucune immortelle ; mais vingt fois j'ai partagé avec délices des repas champêtres avec des bergeres aussi jeunes, aussi belles & non moins appetissantes qu'Eucharis & Leucothoé. Des habits d'une étoffe commune, mais d'une couleur agréable ; des jupes assez courtes pour laisser admirer des jambes élégantes ; des pieds bien chauffés, des bras potelés, du linge d'une blancheur éclatante, à travers lequel on découvroit à demi les gracieux contours d'une gorge ravissante ; quelques fleurs placées avec goût sur un joli chapeau de paille, des tresses bien peignées ornent leur belle tête ; une modestie sans prétention répandue sur toute leur personne, leur gaieté naturelle, la simplicité originale & naïve de leur conversation, tout souvent fait goûter des momens vraiment délicieux. L'auteur prenant le ton du sujet décrit une fois des noces de village ; cette description est agréable, mais c'est une digression étrangère à la propriété.

J'ai vu, continua-t-il, des festins plus symétriques, plus fastueux dans les salons de roy Crésus ; quelquefois très-propres dans

leur genre , mais d'où les entraves du cérémonial bannissoient la gayeté : j'y ai vû de tems en tems de ces hommes nés pour inspirer l'amour de la décence & de la propreté , à-peu-près comme les esclaves à Sparte servoient à produire celui de la sobriété. Je me rappelle d'avoir eu le bonheur de diner un jour chez un M. Popinon , qui d'intendant du Comte ** étoit lui-même devenu Baron , & qui n'avoit pas oublié son premier état. Au milieu d'un cercle de convives , il touffoit ou étoit avec tant de vigueur qu'il faisoit trembler les vitres. Buvoit-il ? c'étoit avec tant de précipitation que tantôt la liqueur lui refluoit par les narines , & que tantôt il lui prenoit un accès de toux capable de le suffoquer. Se mouchoit-il ? c'étoit dans un mouchoir sale & dans lequel il ne manquoit jamais de regarder. S'emparoit-il d'un plat pour montrer son adresse , en qualité d'écuyer tranchant ? il se servoit du couteau & de la fourchette qu'il avoit portés à sa bouche ; ou si la piece étoit trop rebelle , il l'a déchiroit avec ses doigts armés d'ongles crochus , ou tous impregnés de graisse & de sauce : heureux encore quand il ne faisoit pas jaillir cette

graine & cette fauce sur les convives d'é-
 -les qu'il avoit placés à ses côtés ! quoiqu'il
 attachait une ample serviette à la première
 boutonnière, il avoit le talent de se couvrir
 ou d'huile, ou de jus, ou de soupe. Il lé-
 -choit ses doigts, au lieu de les essuyer, ou
 quelquefois par distraction, il les portoit à
 ses joues, à son front, où il en gravoit l'em-
 preinte. Une dame demandoit-elle d'un cer-
 tain plat, M. Popinon quoique placé de
 l'autre côté de la table, se jetoit dessus,
 & en répandoit la sausse sur la nape. Il ne
 cessoit de regarder lorsque sa bouche étoit
 pleine, & d'écarter comme on dit la dra-
 gée. Mais rien de plus amusant que de le
 voir au deffert les coudes appuyés sur la

table, & s'annoy de son côté dent : *j'aime*
la propreté, disoit-il, & *je me pique d'être*
poli, sur-tout avec les femmes. Quelles ima-
 ges d'ailleurs ? j'avoue qu'elles ne font pas
 dans le genre agréable, mais on peut en dé-
 daigner ce raisonnement : je ne voudrois pas
 ressembler à M. Popinon, donc je dois évi-
 ter à table tout ce qu'il rendoit si dégoûtant,
 quoiqu'un bon homme d'ailleurs : j'en con-
 clus, moi, que la propreté est un agri-
 -ment, & une perfection de plus. Qu'on ne

la pousse cependant pas à l'excès ; car alors elle devient une gêne. C'est une habitude aimable qu'il faut acquérir dès l'enfance. On ne peut trop veiller sur soi-même à cet égard. Mais puisque nous forçons de table, allons nous rincer la bouche à l'écart, & n'oublions jamais de le faire, puisque cette seule malpropreté défigure tous les autres traits du corps, inspire du dégoût, incommode ceux avec qui l'on parle, empest l'haleine, & nuit à la santé.

Propreté dans la maison. (Comme j'ai parlé ailleurs de la nécessité & des moyens de purifier & de renouveler l'air dans ses appartemens, j'ometts ici ce qu'en dit l'abbreviateur de la brochure.) Qu'est-ce qu'une maison propre ? pour vous répondre, je ne dirai point, allez en Hollande, là vous trouverez des escaliers de la plus grande beauté, que l'on frotte vingt fois par jour, & où je vous défierois de découvrir, je ne dis pas une légère tache, mais un seul grain de poussière. Les gens connus n'y entrent qu'en déposant leurs souliers dans le vestibule, comme on fait ailleurs ses claques ; & on leur donne des pantoufles. Lorsqu'on est admis pour la première fois dans quel-

qu'une de ces maisons, l'œil avide ne peut se rassasier de la magnificence des planchers, de la beauté des plafonds, de l'éclat de tous les meubles. Ce sont autant de glaces qui réfléchissent les rayons de la lumière, & où se peignent les objets. On se voit de tous les côtés & l'on craint de respirer; y cracher, y faire quelque sache, ce feroient des crimes irrémissibles. J'ai vû moi-même chaque matin des valets, des servantes, armés d'immenses balais, nettoyer jusqu'à la façade de ces édifices, & quelquefois y passer des torchons mouillés. Pour moi, quand j'aurois un palais d'or, je ne consentirois jamais à un pareil esclavage. Nos habitations sont faites pour nous, & non pas nous pour nos habitations. Des meubles entiers, rangés avec ordre, & tous les jours frottés; des vitres bien transparentes, des planchers où je ne soufre ni ordure, ni malpropreté, quelques tableaux, mes livres, voilà toute mon luxe: mais encore un coup, j'aime l'ordre, & je suis tout le prix de la propreté. On proposa un jour à l'élève de Fénelon, (M. le Duc de Bourgogne,) d'embellir les appartemens par des cheminées plus ornées & plus à la mode: l'ancien

font propres , répondit ce prince , & elles me suffisent. Vespasien & Titus se firent un honneur & un plaisir de conserver à la campagne , la petite habitation qui leur venoit de leurs peres , sans y faire aucun changement. Plutarque , dans la vie de Paul Emile , cite seize proches parens , tous du nom de la famille Elia , qui n'avoient qu'une petite maison à la ville , & une à la campagne , où ils vivoient tous ensemble , avec leurs femmes & un grand nombre d'enfans. Cette demeure , ajoute-t-il , n'avoit ni somptuosité , ni magnificence. L'ordre , la propreté , la vertu , en faisoient tout l'ornement. Heureuse la Suisse , heureuse ma patrie , conclut l'auteur , si marchant sur les traces de nos ayeux , elle bannit de son sein le luxe , & comprend qu'une constitution robuste & vigoureuse , fruit ordinaire de la tempérance & de la propreté , prépare & assure le bonheur & la prospérité des nations !

Il a raison , s'écria Leucippe , & j'estime cet auteur ; il ne veut que le plus grand avantage de ses semblables : & si les leçons qu'il leur donne , ne sont pas toujours neuves ou sublimes , elles sont du moins judicieuses & utiles. Je ne proposai de renouveler les me-
les

bles de ma maison de ville & de ma campagne, & certainement cette lecture me rendra plus économe & plus sage. Pour commencer à ré-
lire en pratique ce qu'il venoit de lire, il se
appella qu'à l'une des extrêmités du bois qu'il
apercevoit sur sa gauche, il y avoit un ruis-
seau d'une eau pure & limpide, où il s'étoit
baigné plusieurs fois, & où il avoit pris plusieurs
truites parsemées de taches pourprées, qu'il
aimoit passionnément, & il s'achemina pour
aller du moins renouveler le plaisir du bain.
Il marchoit à pas lents sur une pelouse de ga-
zon, & toujours à l'ombre. Tout-à-coup son
oreille est frappée d'un son de voix très-doux;
il s'avance à petit bruit, & se tenant caché
derrière des arbrustes épais, il découvre à l'om-
bre de quelques saules, une jeune demoiselle
avec sa mère, qui se disposoit à se baigner.
Quel plaisir, maman, disoit-elle, de pouvoir
jouir à l'aise & sans contrainte, de cette eau
délicieuse! les campagnes voisines sont encore
désertes; la belle saison n'y attire plus aussitôt
que le temps passé, les habitants de la ville; &
nous en avons plus de liberté. La mère sou-
rioit, & contemploit Dejanire, (c'étoit le nom
de sa fille); une robe blanche, garnie de quel-
ques nœuds de ruban couleur de rose, flot-

toit légèrement autour d'elle & trahissoit ses
 appas. Sa stature étoit d'une hauteur d'homme
 guée, sa tête parfaitement régulière, sa che-
 velure belle comme celle de la Junon d'Espa-
 phranor, & sa carnation des plus attrayantes.
 La forme élégante & la rondeur de ses épaux
 les, de sa gorge, de ses bras, & de sa poitrine,
 égaloit en perfection ces mêmes parties de la
 Vénus d'Alcamene, si estimée par les sculpteurs.
 En voyant ces traits, on étoit surpris de voir
 qu'il étoit impossible d'ajouter quelque chose
 à ce bel ensemble; mais à mesure que Des-
 nire se deshabilloit, ses yeux découvroient de
 nouveaux charmes. Il trouva ses flancs d'une
 tournure & d'une blancheur admirable; la
 chute de ses reins potelée & seduisante comme
 celle de la fameuse statue de Coïde (1) & ses
 cuisses pleines & supérieurement coupées, &
 ses jambes, ainsi que ses pieds, des mieux pro-
 portionnés. Couverte de ses habits, elle étoit
 belle; mais à demi nue, c'étoit la beauté même.
 C'est ainsi qu'on admire la lumière éclatante
 du soleil, lors même qu'il se trouve à
 moitié couvert de nuages. A quel point Des-
 nire fut surpris, dès que le soleil fut découvert,
 voyant enfin dégagé des voiles importuns qui
 obscurcissent sa divine clarté. Leucippe de la

perdit point de vue, tandis qu'elle demeura dans le bain. Il envioit le fort des flots qui l'apressoient de toutes parts; mais Dejanire ne put pas prolonger ce plaisir innocent aussi long-tems qu'elle l'auroit désiré. Le bruit des cors, les cris des chasseurs, & les aboyemens d'une meute de chiens qui se firent entendre tout-coup du sommet d'un des côteaux qui entourent cette vallée, la forcerent de sortir du bain. Elle craignit d'être surprise, & plus belle que Diane, elle ignoroit qu'un autre Acteon fixoit sur elle d'avidés regards. Les divers vêtemens dont elle couvrit à la hâte ses appas, produisirent sur sa beauté le même effet qu'un arbre fleuri qui se trouve en face du soleil, à l'instant où il paroît sur l'horison, opère sur l'agréable lumière de cet astre; il diminue son éclat, mais il ne l'offusque pas. Les yeux de Leucippe furent à la vérité privés de mille charmes, les uns plus flatteurs que les autres; mais ce qu'il pouvoit admirer encore, auroit été plus que suffisant pour le dédommager de cette perte. La belle ne s'étoit point éloignée avec sa mere.

Hélas! s'écria Leucippe après avoir long-tems gardé le silence, je ne l'apperçois plus!.... où va-t-elle? ah! Callidon, Callidon!.... Si

dans ce moment tu voyois ton ami, ébloui, interdit, tremblant, déconcerté, suspendu! si tu lisois dans mon cœur, tu ne me reprocherois plus mon insensibilité! Quel est son nom, sa fortune, sa naissance? Est-elle libre encore? n'a-t-elle point déjà donné sa foi à quelque autre plus heureux que moi! absence funeste! pourquoi ai-je été chercher le bonheur si loin, tandis qu'il étoit à ma porte? peut-être elle m'aime & elle ne me connoit pas.

Mais qu'elle est douce, que de graces dans tous ses mouvemens! Quelle douceur! quelle modestie! sur-tout quelle propreté! quelle différence entr'elle & cette Laïs qu'on vouloit me faire admirer l'autre jour! l'habillement de l'une se prête avec gra-

ce suivant les contours de sa taille, & ne déroboe aucune des beautés de sa figure; l'autre se traîne dans un étui de balaine de figure les proportions de son corps, & jaunit par cette compression insensée, la peau dont la blancheur est à la beauté, ce que le coloris est au visage. L'une se fait la fraîcheur, la netteté de son teint, & les muscles de son visage! Je brûle de vous les yeux de l'Amazone, & l'autre par son fard (2) de toute couleur, & par la craie, dont sa tête étoit

chargée, repouffoit jusqu'à cet instinct qui nous porte si naturellement vers une belle personne du sexe. — Elle ne m'inspira que du dégoût.... Et toi, ravissante inconnue! je t'adore, & je fais ferment, de n'adorer que toi! .

Cependant la chasse approchoit, & Leucippe tiré de sa profonde rêverie, reprit le chemin de sa campagne, où il trouva Callidon que son absence étonnoit, & qui conjectura sans effort, qu'il étoit survenu quelque chose d'extraordinaire à son ami. Leucippe ne lui fit point un mystère de ses sentimens, & Callidon qui étoit parent de la belle Dejanire, lui procura les moyens de faire sa connoissance. Il seroit inutile de suivre le développement & les gradations de leur amour mutuel. Dejanire fait aujourd'hui les délices & le ravissement de l'heureux Leucippe, & chaque année qu'il passe à la campagne, il ne manque point d'aller visiter le reconforté où il vit son épouse pour la première fois, & de remercier le génie bienfaisant qui l'y conduisit.





N O T E S.

(1) **C**ETTE statue étoit une *Venus de Praxite*, dont divers anciens font les plus grands éloges. L'ancien, entre autres, rapporte qu'elle étoit si belle, qu'un homme en devint éperdument amoureux, & qu'il laissa enfermer dans son temple pour en jouir.

(2) On demandoit à un Ambassadeur Anglois, nouvellement arrivé à Paris, ce qu'il avoit vu de la beauté de plusieurs Dames, qui étoient toutes extrêmement fardées? Dispensez-moi d'en juger, répondit-il, je ne me connois pas en peinture.

Principes philosophiques.

LE dégoût est un préservatif inspiré par la nature, pour nous éloigner machinalement d'une foule de choses, dont les rapports ne peuvent s'allier avec les notions, & où il y auroit un genre de satisfaction éphémère. — Tout ce qu'on appelle sùle est presque malin, & il est d'un usage de combattre l'instinct de la nature à cet égard. — Le sùle est un poison bien dangereux au goût, & une espèce de prison, mais dont la dose modérée est devenue la plus utile par la fermentation qu'elle produit, comme le vin, & le vinaigre de nos médecines. — Ce qui offense l'odorat peut étouffer sous peu de minutes; ce qui blesse l'œil, l'oreille, le nez, irrite les nerfs, & en altère les fonctions.

LA NÉCESSITÉ D'ÉVITER LES
DANGERS INUTILES.

L E T T R E S
AU CHEVALIER DE FOLVILLE.

L E T T R E P R E M I E R E.

J'AI lû vos extraits, mon cher Folville, avec le plus grand plaisir. La lecture de l'Histoire fait donc actuellement vos délices? J'aime cet enthousiasme que vous inspirent les Héros. Vous les suivez sur-tout avec un intérêt marqué dans le champ de Mars. Vous calculez leurs victoires. Vous saisissez les traits les plus sublimes de leurs actions, & vous les appréciez avec beaucoup de justice. Cependant, je ne suis pas de votre avis en tout, & je prends la plume pour refuter ce passage énergique qui termine un de vos extraits. „ Alexandre pas-
„ son à la tête d'une partie de son armée par
„ des gués qu'il ne connoissoit pas, & où l'on
„ avoit de l'eau jusqu'à la moitié du corps,
„ où s'élançant presque seul & le premier sur
„ les murs des Oxydraques qui étoient alors

- » tout hérissés de combatans. C'est dans une
 » barque de pêcheurs qui dit au pilote ven-
 » blant; *ne crains rien tu portes César &*
 » *fortune!* Charles XII. aux remparts de *Fre-*
 » *derichshall.* Voilà mes héros! C'est au-
 » qu'une ame forte doit braver les dangers.
 » Et pourquoi les redouter puisque le courage
 » de la fatalité entraîne le lâche comme
 » l'homme courageux.

Vous supposez là deux choses : première-
 ment que ces exploits sont dignes d'admira-
 tion; ensuite que l'homme quel qu'il soit est
 soumis à l'Empire du fatalisme : examinons les
 sans prévention.

Suivant Quinte-Curce (A) Alexandre avoit
 envoyé par les montagnes une partie de son
 armée à la ville des Pergiens, & comme il
 étoit bouillant & impétueux, & qu'il ne pou-
 voit souffrir aucun délai, il conduisoit lui-mê-
 me le reste par des défilés entre le Mont
 Chimax, & la mer de Pamphylie. Ces défilés
 étoient alors remplis des eaux de la mer que
 le vent du Nord avoit poussés. Vous conve-
 nez avec Strabon que votre héros n'alloit
 pas de chemin, & par conséquent qu'il
 s'exposoit au danger de périr avec Pélite de

(A) Supplément de Berosus.

s troupes. Or, mais cher Folville, ce péril
étoit inutile. Les Persiens ne cherchoient point
à arrêter les progrès, & d'ailleurs il auroit tou-
jours été obligé en cas de résistance de leur
faire attendre le reste de son armée. Il ris-
quoit donc d'être enveloppé avec sa petite
troupe, & de subir la juste punition de sa té-
mérité. Il risquoit de périr dans les eaux, &
tel auroit été son destin, dit Plutarque (b)
si le vent du Septentrion ne s'étoit pas élevé
tout-à-coup qui nettoya l'air, qui fit cesser la
pluie, & qui découvrit le chemin aux Mace-
doniens, ils auroient été avec leur Roi les
victimes de son imprudence & de sa témérité.
Lorsqu'Alexandre s'approchoit de la Capitale
des Oxydraques, un de ses devins l'avertit

qu'il devoit ou renoncer à cette entreprise, ou
du moins la différer, parce qu'il étoit résolu
d'y perdre la vie, il dédaigna ces avis, & il
avoit raison sur ce point. Mais les soldats
croyoient aux superstitions de ces devins, &
le Roi par peur de tourner ce présage en rui-
cule, il fit planter les échelles, & commanda
garder avec son épée, il y eut le premier
Le cordon du mur étoit fort étroit, Alexan-
dre se tint très-difficilement approché à ce cor-

(b) *Ch. 27, Vie d'Alexandre.*

don, se trouvant exposé à tous les coups qu'on lui tiroit de loin de dessus les tours. Ses gens ne pouvoient monter à son secours sans être accablés d'une grêle de traits qui pleuvoient de toutes parts; les échelles se rompirent sous eux; & ils laisserent le Prince sans espérance de secours, à la vuë de toute l'armée. Alors il s'élança sur le mûr & sauta dans la place, sans avoir autre chose à attendre que d'être pris ou tué avant de pouvoir se relever. Mais par un bonheur qui ne le justifie pas, il tomba sur ses pieds, se trouva de bout l'épée à la main, rencontra près du mûr un vieil arbre dont les branches larges & touffues le couvrirent. Néanmoins à force de combattre, il tomba sur ses genoux; une flèche qui le perça au-dessus du côté droit lui fit perdre une grande abondance de sang; & ce jour alloit terminer sa carrière, si ses soldats frémissans du danger qu'il couroit, ou plutôt de la nouvelle de sa mort, déjà répandue parmi eux n'avoient pas abattu un pan du mûr. Ils entrèrent en foule, & ce ne fut plus qu'un affreux carnage d'Indiens. Non, mon ami, ce n'est pas ainsi que le vrai courage se dirige. Alexandre ne pouvoit-il pas donner le tems à son armée d'abattre la muraille, ou de dresser un nombre d'é-

chelles suffisant pour escalader la Place? N'avoit-il pas assez d'Officiers versés dans l'art de la guerre pour se reposer sur quelqu'un d'eux de son devoir d'exécuter une attaque si dangereuse, & en même tems si inutile? Enfin s'il eût été alors percé de mille coups, ne feriez vous pas le premier à dire comme le Roi Antigonus lorsqu'il vit lui annoncer que son fils avoit été tué au siège de la Place. „ La mort ne t'a puni que trop tard, de ta valeur téméraire, de toi qui sans avoir égard ni aux règles de la prudence, ni à mes conseils, l'as si souvent été provoquer au milieu des ennemis. ” J'admire moi, cent fois plus que le héros de la Macédoine, ce brave & sage Roi Niphane qui répondit à quelques officiers qui le pressoient de livrer bataille dans une conjoncture si dangereuse. „ Le devoir d'un Général n'est

pas seulement de combattre mais de vaincre.

Je ne fais pas plus de grâce à César, malgré toutes ses éminentes qualités. Avouez, mon cher Polyville, qu'en sortant comme il fit de son camp devant Dyrrachium déguisé en esclave, & sans avoir confié son secret à personne, pour aller hâter l'arrivée de quelques légions qu'il attendoit de Brindisi, & en se jetant dans une méchante barque, il s'exposoit

à tomber fans défense, entre les mains de Bibulus Amiral de Pompée, qui croissoit dans ces parages avec sa flotte, & qui certainement connoissoit César; avouez, ~~ou si~~ quelque espion avoit averti Pompée de son absence, c'en étoit fait pour César, & de la victoire & de la vie. Vous exaltez ces mots : *Ne crains point, tu portes César & sa fortune*; & la vague de plus, & la barque étoit submergée avec César & toute sa fortune. Je dis donc de lui comme j'ai fait d'Alexandre : N'avoit-il pas assez d'amis dans son armée qu'il pouvoit faire partir pour Brendisi ? Ne favoit-il pas qu'une armée qui a perdu son Général n'est plus qu'un corps fans ame, & fans tête ? Le coup de canon qui emporta Turenne à la veille d'une victoire qu'il regardoit comme certaine, ne mit-il pas son armée à la merci de Montecuculli ? Et lorsqu'enfin, forcé par la tempête de revenir, César reparut dans son camp qu'il trouva plongé dans la consternation, ses soldats ne lui dirent-ils pas noblement : „ C'est à tort que vous vous exposez „ ainsi pour aller demander du secours aux „ légions de Brendisi ? Restez seulement à notre tête & csez tout. „

Quant à Charles XII, le coup qui l'a mois-

Comme sur le parapet de Frédéricshall, est plus éloquent que tout ce que je pourrois vous dire sur la nécessité d'éviter des dangers inutiles. Nous sommes trop souvent dupes des mots. On nous parle de fermeté, de grandeur d'ame, d'intrépidité, d'héroïsme & nous admirons. Mais ces illustres conquérans voyoient le danger dans ces cas là, ou ils ne le voyoient pas. Mais lorsqu'ils le voyoient, pourquoi s'exposer ainsi de gaieté de cœur à perdre la vie, à causer la ruine de leurs Pays, à flétrir leur gloire? Est-ce qu'ils ne le voyoient pas c'étoit plutôt en eux une ivresse de tempérament qu'un courage réel, c'étoit une sorte de brutalité. Jamais une pareille audace n'est digne de louanges, que lorsque la nécessité l'exige. Déjà maître de la Merée, en 1716, les Turcs attaquèrent Corfou. Le Comte de Schulerbourg, après avoir épuisé pour défendre la Capitale de l'Isle toutes les ressources de la valeur, du génie & de l'expérience; se voit réduit à l'extrémité par la perte de ses dehors que les ennemis emportent avec une vigueur extraordinaire. Je ne puis sauver la place, dit ce militaire brave & actif, qu'en me mettant en possession de ce qui m'a été enlevé, & le seul moyen d'y réussir c'est d'aller

» calader le principal ouvrage avant que les
 » ennemis y soient solidement établis. » Ce
 péril est effrayant, mais il est dicté par la né-
 cessité. Schulembourg fait préparer sur le champ
 les échelles, & se mettant à la tête des sol-
 dats les plus déterminés, il marche à l'ou-
 vrage, l'escalade, s'en rend maître & taille en
 pièces tout ce qu'il y trouve. Quand cet il-
 lustre guerrier auroit succombé dans cette éclatante
 action, sa mémoire n'en feroit pas moins
 immortelle; & je ne blâmerois pas moins
 Charles XII. de sa témérité, quand il auroit
 survécu au siège de Friderichshall! Je fais qu'il
 croyoit à la *prédestination*; mais vous verrez
 dans la lettre suivante que cette espèce de fa-
 talité est aussi chimérique que celle des Stoi-
 ciens. En attendant réfléchissez sur les courtes
 réflexions que je viens de faire à plume cou-
 rante; & peut-être vos Héros vous paroîtront-
 ils moins sublimes.... Adieu.



LETTRE II.

Je croirois presque comme vous, mon cher M^{onsieur} de Voltaire, que le destin a réglé d'avance tous nos momens, pour nous forcer de faire ce que nous ne voulons pas, en renonçant à ce qui nous fait plaisir. J'avois résolu de me retirer dans mon cabinet, & de repasser les systêmes anciens & modernes, sur la fatalité, pour vous prouver solidement qu'ils ne détruisent pas la nécessité d'éviter les dangers inutiles; mais des vices perpétuelles, des embarras successifs m'ont privé de ce plaisir. Essayons à notre tour de maîtriser les circonstances.

Les Chaldéens ont les premiers fait dépendre les destinées de l'homme de l'impulsion des astres; & cette rêverie est depuis long-tems tombée dans le décri. Les sages du Portugal ont soutenu que la fatalité est une fuite éternelle & inséparable des événemens, une chaîne qui tourne sans cesse sur elle-même; qu'à la vérité on se peut parvenir à un but sans prendre les moyens qui y conduisent; mais que ce but & ces moyens sont déterminés par la volonté Divine de toute éternité. De là ces ré-

flexions de Seneque , dans sa tragédie d'Edipe. „ Nous sommes poussés par les destins ;
 „ cédon's à leurs impulsions , tous nos sou-
 „ cis , tous nos efforts ne peuvent changer
 „ l'ordre des choses ; ce que nous souffrons ,
 „ ce que nous faisons , vient d'en haut. Le
 „ premier moment ou nous respirons est essen-
 „ tiellement lié avec le dernier ; & tout la
 „ crainte que nous éprouvons de remplir no-
 „ tre destinée , ne sert qu'à son accomplisse-
 „ ment. “ Les Turcs moins éclairés pensent
 que tout arrive précisément , comme il a été
 déterminé , soit que les causes nécessaires pour
 produire tels & tels effets , ayent précédé , ou
 non. Ils se jettent en conséquence au milieu
 des épées déjà teintes de sang , & se tiennent
 tranquillement dans les lieux où règne la peste ,
 parce qu'ils sont convaincus , que s'ils ne doi-
 vent pas y mourir , ils s'en retireront sans
 danger , & qu'enfin soit qu'ils boivent du poi-
 son , ou qu'ils n'en boivent pas , c'est préci-
 sément la même chose.

Spinoza prétendoit , qu'il est aussi nécessaire ,
 que j'écrive dans le moment , où j'écris , qu'il
 l'est que deux , & deux soient quatre. Vous avez
 sans doute lu plus d'une fois le fameux pas-
 sage de ce Sophiste : „ Je suppose , dit - il ,
 „ qu'un

» qu'une pierre qui tombe, ait la conscience
» de sa chute, & s'imagine qu'elle fait effort
» pour continuer son mouvement. Cette pier-
» re, par cela même, qu'elle a le sentiment
» de son effort, s'imaginera qu'elle est libre, &
» qu'elle persévère à se mouvoir uniquement
» parce que telle est sa volonté. Voilà qu'elle
» est cette liberté de l'homme si vantée. Elle
» consiste seulement dans le sentiment que
» les hommes ont de leurs appetits, & dans
» l'ignorance des causes qui les déterminent
» (1). «

Or, mon cher Folville, si notre vie n'est qu'une ligne que la nature nous ordonne de décrire à la surface de la terre, sans que nous puissions nous en écarter un seul instant, j'avoue qu'il est absurde de chercher à éviter les dangers; mais cette opinion est un paradoxe infoutenable.

La chaîne des Stoiciens suppose que les événemens subséquens sont nécessairement dépendans de ceux qui les précèdent. Qu'un flot de plus eût inondé la barque où se trouvoit César, sans doute il n'auroit pas défait Pompée dans les plaines de Pharsale; mais est-ce donc parce qu'il n'a pas été englouti alors, qu'il a sçu vaincre, & profiter de la victoire!

Est-ce pour cela que Pompée a été la victime de la perfidie politique de Ptolémée ? qu'Antoine éperdument amoureux de la volage Cléopâtre, a laissé l'Empire à Auguste ? que Catigula & Néron ont été des monstres, & ainsi du reste ? Qui oseroit le soutenir, & sur tout qui pourroit le prouver ?

Charles XII. qui pensoit sur la faculté comme les Musulmans, a dit : " Qu'on me donne
 „ une armée de dix mille ratalistes, & avant
 „ quatre ans j'ose conquérir l'Europe. " Je conviens, qu'il est des opinions propres à enflammer le courage, & à faire braver la mort ; mais ces effets n'en établissent pas la vérité. Que penseriez vous d'un homme placé sur une haute tour, & qui se diroit : ou je dois périr en me précipitant de cette tour, ou mourir si mes efforts est d'y trouver la mort, pourquoi oserois-je de m'y jeter ? Et si je ne dois pas terminer ma carrière, pourquoi ne m'y jetterois-je pas ? Que en penseriez vous, si en conséquence de ce beau raisonnement, il se précipitoit en bas la tête la première ; ne le regarderiez vous pas comme un fou en délire ? En 1554, les peuples de Cambaye se précipitèrent les armes à la main pour faire le siège de Diu, citadelle dont les Portugais

étoient en possession. Fernand Castagorhofo en sortit ~~aussi-tôt~~ avec une très foible partie du corps qu'il commandoit, & se jetta sans précaution au milieu de la cavalerie Indienne; il y fut massacré avec dix sept soldats qui l'accompagnoient. A cette nouvelle le Gouverneur Diego de Norogna, transporté de colere, voulut aller combattre lui-même. Ses Officiers le prièrent de considérer à quel péril, il alloit exposer lui-même la citadelle. Si je péris, reprit-il brusquement, que m'importe ce qui arrivera après moi ! On le retint; mais la Cour de Lisbonne qui n'admettoit pas la fatalité ne vit en lui qu'un insensé, & ces paroles dites dans la chaleur de l'action, mais qui manifestoient un courage peu réfléchi, lui coûtèrent la Vice-Royauté des Indes (b).

On compare l'homme qui balance, demeure, & se détermine avec la pierre qui gravite vers le centre de la terre, par les loix immuables du mouvement, & avec le poirier qui ne peut produire d'Apples, en vertu de celle de la végétation. Mais quand on attribueroit à cette pierre, à ce poirier une volonté qu'ils n'ont certainement pas, ces corps ne font pas mas parce qu'ils le veulent. il n'en est pas ainsi de

(b) Conquêtes des Portugais.

l'homme, qui se détermine parce que son âme est persuadée, & cette persuasion (d'après la Philosophie de la nature (c)), n'est due non à des causes mécaniques, mais au jugement de la raison. Quand la pierre tombe, c'est par une nécessité physique & absolue; mais quand l'homme se décide, par exemple, à fuir la pente du plaisir, ce n'est tout au plus, qu'en vertu d'une nécessité morale.

Voilà, mon cher Chevalier, une distinction bien importante; & peut-être les erreurs des fatalistes viennent-elles de ce qu'il n'ont pas

attaché un sens fixe au mot nécessaire. Un Roi d'Angleterre ne se présentera pas nud dans la chambre haute de son Parlement. Voilà la nécessité morale. Le poirier ne produira pas des Ananas. Voilà la nécessité physique. La diagonale d'un carré sera plus longue qu'un des côtés de ce carré. Voilà la nécessité mathématique; prenez bien ces différences. La première nécessité n'en est pas proprement une; il n'y a que les deux autres qui le soient à la rigueur.

Le Philosophe ne peut pas refuser de s'admettre, il y a dans l'univers moral, une suite de causes & d'effets. Dès qu'on pose

(c) Tom. 3, pag. 225.

la cause, l'effet doit en résulter. Si je dépense ma fortune en vaines profusions, je me réduis nécessairement à l'indigence. Mais qui m'empêche d'être moins prodigue, & plus économe? A force de dire à ce gouteux que l'excès du vin & des alimens échauffans cause ses douleurs, ne le porte-t-on pas tous les jours à devenir fobre?

Il est vrai qu'en abusant de notre liberté, nous cessons quelquefois, en quelque sorte, d'être libres. D'abord maîtres de déterminer nos sensations, nous pouvons en préférer une espèce à toutes les autres. Mais si l'habitude se forme, sa réaction continuelle sur l'ame la subjuge. Ce n'est donc que dans l'origine d'une habitude, que nous avons le pouvoir de nous déterminer. Nous le perdons toujours de plus en plus à mesure que cette habitude s'enracine. Un payfan étoit allé consulter un Oculiste; il le trouve à table mangeant & buvant largement. On fait pour mes yeux, lui dit le payfan? Vous abstenir du vin. — Mais il me semble que vos yeux ne sont pas plus sains que les miens, & cependant vous buvez. — Oui; parce que j'aime mieux boire que guérir. — Mais enfin, on peut à force de soins, affoiblir des habitudes invétérées, &

même les vaincre par des habitudes contraires.

» Tu t'ès accoutumé à la volupté, (d) dompte-
 » la par la douleur ; tu vis dans la paresse,
 » embrasse le travail ; tu es donné au vin,
 » ne bois que de l'eau, & ainsi de toutes les
 » habitudes vicieuses, & tu verras que tu
 » n'auras pas travaillé en vain. Mais ne t'ex-
 » pose pas légèrement à la rechûte, avant que
 » d'être bien assuré de toi ; car le combat est
 » encore inégal. L'objet qui t'a vaincu, te
 » vaincra encore.

Voilà donc, mon cher Polville, deux prin-
 cipes à effacer du nombre de vos axiomes
 historiques. N'admirez plus les traits de témé-
 rité dans vos héros, & ne courez jamais vers
 un péril inutile, dans la conviction illusoire
 de la stabilité. Souvenez-vous que quiconque
 cherche le danger, y périt ordinairement, &
 qu'il n'a que ce qu'il mérite. Il me reste en-
 core des principes à établir, dans une nou-
 velle lettre. Tout à vous.

(d) Nouv. méth. d'Epictète, 3. 21.



N O T E S.

(1) **L'**AUTEUR du dictionnaire philosophique dit aussi que tout est nécessaire. Les corps graves, selon lui, tendent vers le centre de la terre, sans pouvoir tendre à se reposer en l'air. Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas. Tout est arrangé, engrené, limité. Il y a, dit-on, des événemens nécessaires & d'autres qui ne le sont pas. Mais il seroit plaisant qu'une partie de ce monde fut arrangée, & que l'autre ne le fut pas. — Charles XII affirma de même que la nature n'a point fait d'être libre; que nous obéissions tous nécessairement à l'impulsion du premier mobile; que l'univers est comme une montre supérieurement travaillée; Dieu en est le ressort; les Rois en sont les pivots, & le reste des hommes, les roues subalternes. Mais Charles XII. avoit apparemment ses raisons pour admettre ce système; & c'étoit également un moyen court pour l'auteur du dictionnaire philosophique de se mettre plus à son aise.





LETTRE III.

*Existence de la liberté & autres preuves de la
nécessité d'éviter les dangers inutiles.*

Nous devons éviter les dangers inutiles, parce que nous devons éviter tout ce qui est vicieux, & que la folie, l'imprudence, la témérité, la brutalité sont des vices. Nous le pouvons, puisque nous n'y sommes point entraînés par un fatalisme inévitable. . . . Mais je vous ai promis de plus, mon cher Folville, de vous communiquer mes idées sur l'existence de notre liberté.

Je m'embarraissais peu des images par lesquelles les Sophistes ont obscurci cette question. Ils ont voulu déviner la nature de cette fiction, en expliquer le comment, & ils se sont eux-mêmes environnés de fiers qu'il leur étoit impossible de rompre, parce que c'étoit un des secrets que le Créateur s'est réservés. Je ne dis pas, comme Montaigne (c), que ceux qui ont assigné une fatalité à l'homme, ont tous les effets, que nous voyons dans

(c) *Essai sur les Loix*, Tom. I. pag. 2.

monde, ont dit une grande absurdité. Car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui auroit produit des êtres intelligens! Absurdité, parce qu'il n'y a point d'intelligence dans une pareille cause, & qu'elle ne peut pas donner ce qu'elle n'a pas. Absurdité encore, parce qu'elle assujettit à la nécessité, un être intelligent qui ne pourroit faire aucun usage réel de son intelligence, & n'en auroit aucun besoin. Les Planetes ont elles besoin de choix & de raison pour décrire leurs orbites autour du soleil, ni les arbres pour véger?

Malgré tous les énormes volumes écrits contre la liberté, voici deux propositions certaines : *L'homme est né libre ; l'homme doit & peut diriger son entendement à la vérité.* Je ne lais j'ai le sentiment de ma pensée, ce sentiment que l'on nomme conscience, me sert à juger de la moralité de mes actions. Enchaîné en quelque sorte par mes organes, je suis libre par mon entendement. Je délibère, je pèse le pour & le contre, & je me détermine. „ Quelqu'un „ dit Epicure, peut-il s'empêcher de croire „ de la vérité connue, & de s'écarter d'elle „ prouvé de qui est-ce? Tu n'as donc „ bien que tu as un bras enlevé, que „ ne peut te ravir. Si ce bras pouvoit être

„ forcée , j'ose dire que Dieu ne feroit plus
 „ Dieu , & qu'il n'auroit plus de toi le soin
 „ qu'en doit avoir un bon pere”.

Sans la liberté , point de Logique. Je l'ai déjà prouvé. Point de mérite , ni de démérite. Dès que vous m'aurez démontré que le torrent de la nécessité m'entraîne , je ne verrai plus chez les hommes , que les instrumens aveugles de cette nécessité. Regulus n'est plus vertueux en retournant à Carthage pour y mourir , & Néron n'est plus criminel en immolant sa propre mere , parce qu'ils ne pouvoient pas faire autrement . . . Juges , magistrats , abattez donc ces tribunaux , ces gibets , ils sont inutiles & injustes ! Que prétendez-vous faire ? Effrayer les méchans par la vue des supplices de leurs pareils ? Mais si ces méchans ont été forcés d'agir comme ils ont fait , pourquoi les punir ? Et si les spectateurs de leur mort ne sont pas plus libres qu'eux , comment voulez - vous qu'ils profitent de cet exemple ? Ce que je dis des peines , je le dis des récompenses : personne n'en mérite , & ne peut même en mériter. Dieu , Dieu lui-même , feroit le plus barbare des tyrans , s'il punissoit en nous des crimes qu'il n'étoit impossible d'éviter.

Un ouvrier (f), dit ingénieusement un auteur moderne, a fait une statue dont la tête qui se peut mouvoir par une charnière, s'incline respectueusement devant lui, pourvu qu'il tire un cordon. Toutes les fois qu'il le tire, il est fort content des hommages de la statue; mais un jour qu'il ne le tire pas, elle ne le salue point, & ne peut le saluer. Il l'a brisé de dépit. Cet ouvrier est-il bon? est-il seulement juste? Enfin si tout est nécessaire, s'il n'y a point de liberté, il n'y a plus aussi de religion, plus de rapports entre Dieu & l'homme, plus de fondemens, plus de chaînes dans nos devoirs, plus de loix, plus de société, tout devient inutile & absurde dans la nature de l'homme & dans les institutions humaines.

J'ai voulu rassembler tous ces principes en peu de mots; pour en tirer cette conséquence victorieuse. L'homme est doué de la raison; il est libre; il existe donc des obligations morales pour lui. Or la suite des dangers inutiles est l'une de ses obligations. Mais observez que je ne parle que des dangers inutiles, & tenez ce que je dis dans l'ouvrage sur les devoirs de l'homme, de la sagesse de ne pas se laisser aller à l'usage de la force. J'y assigne pour règle générale de ne pas le faire.

(f) M. de la Harpe.

choc de ces affections nous devons toujours nous décider pour le plus grand bien. On combat en ce moment. Un soldat se trouve à portée d'échapper par la fuite au danger qui le menace; il le peut physiquement, mais il ne le doit pas moralement, parce qu'il a prêté le serment militaire; parce que ce serment est un lien pour lui; parce que le salut de la patrie est préférable à sa vie. Il doit donc tenir ferme dans son poste jusqu'au dernier soupir. Une maison est infectée par la peste; vous voyez un pere, une mere, une sœur, que son souffle a envenimés; vous êtes seul à l'abri des atteintes de ce terrible fléau, & seul capable de donner du secours à ces objets chéris & infortunés. Vous pouvez fuir; j'en conviens; mais vous ne le devez pas. Mille motifs vous prescrivent de rester. Par conséquent je n'appelle dangers inutiles que ceux auxquels ni l'honneur, ni aucun devoir sacré ne nous prescrivent de nous exposer; & alors je soutiens que nous sommes obligés de les éviter.

Pourquoi? Premièrement, parce que l'amour de la vie nous est naturel, & qu'excepté dans des cas très-rare (g), nous ne pouvons sans crime nous arracher l'existence, ni directement

(g) Voyez dialogue sur le suicide.

ni indirectement. La nature ne dicte point aux hommes de braver la mort; & jamais un être intelligent, & actuellement guidé par sa raison, ne lutte contre le penchant primitif qui le porte à se conserver. Quelques stoïciens embarqués avec le philosophe Scipion, se moquoient au milieu d'une tempête, de la crainte qu'il témoignoit. „ assez ma vie, leur répondit-il, pour avoir sujet d'en redouter la perte”.

Pourquoi encore? parce que la témérité & l'imprudence ne produisent que de la honte &

des malheurs. Écoutons ce qu'en a pensé l'auteur Romain (h). „ Le courage le plus méprisable, dont la vaine gloire ou l'intérêt sont le premier mobile, & non pas l'utilité, est plutôt audace & brutalité, que courage. Il n'y a de véritable grandeur d'ame, que dans ce qu'on appelle justice & devoir. Sans cela il y a toujours quelque chose d'odieux & de méprisable. Aussi voyons-nous qu'à moins d'être balancé par ce contre-poids, la grandeur d'ame ne manque point de dégénérer en emportement, & d'inspirer une opiniâtreté inflexible dans les choses injustes & perverses. Mais plus il y a de justice & de modération dans le courage, plus il est

(h) De offi. L. I.

„ beau de favoir le faire. Car de toutes les
 „ actions & de toutes les conjonctures de la
 „ vie, il n'y en a aucune où la justice & la
 „ sagesse ne doivent régner. Ceux qui ont
 „ l'ame véritablement grande sont convaincus,
 „ que l'honnêteté que la nature demande de
 „ nous, par dessus toutes choses, consiste
 „ uniquement dans les bonnes actions, & non
 „ pas dans la gloire qu'elles peuvent attirer”.

Le même auteur indique quatre sources
 d'où dérive ce qu'on peut appeler honnête,
 favoir la *prudence* ou le discernement de la
 vérité, la *justice*, principal soutien de la société
 humaine; la *force* ou la grandeur d'âme, & la
modération. Or ces sources bien analysées éta-
 blissent clairement la nécessité d'éviter les dan-
 gers inutiles.

J'abandonne tout ce que je pourrois ajou-
 ter à votre sagacité & à vos réflexions, & je
 conclus par cet apophtegme de Pythagore.
 „ Le spectacle du monde ressemble à celui des
 „ jeux Olympiques. Les uns y tiennent bou-
 „ tique & ne songent qu'à leur profit; les
 „ autres y payent de leur personne, & cher-
 „ chent la gloire; d'autres se contentent de
 „ voir les jeux sans s'y joindre. Si la condition
 „ de ces derniers n'est pas toujours la meil-
 „ leure, elle est du moins la plus sage”.

L'ANNEAU DE GIGÈS

RETROUVÉ ET REPERTU,

OU

*Discours sur la juste défense de soi-même & de
ce qui nous appartient.*

HIER j'étois dans un cercle brillant; la douzième Argine, la prude Argine, la charmante Argine, avoient fait des rêves à moi psillée; elles les raconterent fort en détail, en observant que cette méthode est non-seulement très-agréable, parce qu'au défaut des cartes, il n'y a rien de moins favorable que le récit d'un joli songe; mais encore parce que dans ce siècle il n'y a que ces gros paylans qui sollicitent tout d'une piece, & qui ne rêvent jamais. J'y consens, & pour satisfaire aussi aux vœux de mes chers contemporains, je leur offre un de mes rêves, qui vient fraîchement éclos; c'est le conte de la journée.

Il me sembla qu'étant dans le pays de la

au milieu d'un bosquet de peupliers assez sombre, j'aperçus une grande tente noire. J'y entrai, & je vis une tête de mort placée sur un piedestal de marbre blanc. Cette tête tenoit entre ses dents un anneau à l'antique. Je le prens, je l'essaye, & au moment où j'allois le remettre à sa place, je lis sur l'une des faces du piedestal, l'inscription suivante. *Cet anneau qui appartient jadis à Gigès, sera désormais à celui qui s'en emparera le premier. Et quel qu'il soit, il pourra former cinq vœux, qui seront accomplis sur le champ. Mais aussitôt après cet anneau disparaîtra pour jamais de la terre, & sera porté par le genie qui le gardera, dans une autre planète.*

Cinq vœux ! me dis-je à moi-même ; je me rappellai en rêvant le bout de faucisse pendu au nez de la femme qui n'en avoit que trois à faire, & j'en conclus qu'il falloit tirer un meilleur parti de mon anneau. Je racontai à ma femme ce qui venoit de m'arriver. Oh ! pour le coup, s'écria-t-elle, j'aurois voulu être plus riche que celui que madame de la Motte a négocié si habilement chez les srs. Bannet & Bassange, & qui ne fera mettre personne à la Bastille. J'aurai la maison la plus richement meublée, un pavillon supérieur à celui de la du Bari, un équipage, une table que tout
le

le monde m'enviera; & elle me futa au cou, en disant : Allons mon très-cher ami, souhaite vite, vite; il n'y a pas à balancer; demande les trésors plus abondans que ceux de Cresus. J'avoue qu'il n'étoit pas besoin de me tirer l'oreille; je répétai (toujours en rêvant (ces vers de la Fontaine...

Souhaiter n'est pas une peine,
Etrange & nouvelle aux humains,
Ceux-ci pour premier vœu demandent l'abondance,
Et l'abondance à pleines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le bled, dans leurs caves vins,
Tout en crève....

Ce la Fontaine étoit forcier; car je n'eus pas plutôt obéi à ma chère épouse, qu'une pluie d'or tomba dans notre appartement, & le remplit à moitié de doubles louis, de ducats, &c. La chose transpira, & dès ce moment, j'eus pour le plus aimable des hommes. On venoit de toutes parts me demander ma protection; je recevois des madrigaux, des sonnets, des odes, où les plus modérés me transformoient en héros. Mais tout le monde ne faisoit pas des vers à mon honneur; quelques-uns de mes voisins, ou peut-être, des

voleurs, se glissèrent furtivement dans ma maison, & tandis que tout y dormoit, ma pauvre moitié fut poignardée : on me laissa moi-même pour mort sur la place, & l'on emporta

mes créances. Ah ! me dis je douloureusement à moi-même. Lorsque je fus guéri, j'aurai beaucoup de richesses, des honneurs, des domaines, des seigneuries, à quoi tout cela me servira-t-il, si ma vie n'est pas en sûreté ? j'aurais certainement dû commencer mes vœux par-là ; mais *on ne s'avise jamais de tout*, & je

laisserai (en second lieu) que ma vie fut déformais en gloire. ... Il a eu, le d... d'abord ... mais ... l'inquiète pas. ... En vérité il est forcé. ... Ça ... la comédie, & bientôt j'eus dédaigneusement l'honneur de passer pour un bricoleur. ... plus de quarante fois à la ronde, ... forcé ! quelle calomnie ! un forçat ! ... président. ... attention. ... on m'interpelle en me confronte, on me met en prison. ... que sans mon second soulagement ... fait mal, pour moi. Dès que je fus rendu en liberté, nouvelles angoues : si je passais dans une rue, de ... de monde ... Tout ... comme je vois. ... N'est-il pas l'aj

d'aller au sabath ? Vois comme il est pâle ! Et puis des malédictions ! En un mot, le chagrin de toutes ces tracasseries m'arracha fort imprudemment un troisième souhait : je desirai un bon matin d'être au fond de l'Espagne : au même instant je me trouve à la porte d'un palais, & je suis conduit dans une salle magnifique, enrichie des portraits de toutes les femmes renommées par leur beauté, peintes à nud par les artistes les plus célèbres ; j'admire & la pureté du dessin, & le coloris enchanteur de ces tableaux, lorsque le maître du palais parut. Il me salua fort amicalement, & après les compliments d'usage, me pria de souper avec lui. Pendant le repas, j'observai son air, & je m'aperçus avec peine qu'il étoit fort inquiet. Cependant il m'accompagna avec politesse, jusqu'à mon appartement, & me souhaita une bonne nuit. Cet homme si poli étoit un magicien ; un petit dévotion lui révéla tandis que je dormois, que je possédois l'anneau dont la destinée dépendoit ; mais que ce mal étoit sans remède. Le magicien qui ne dormoit pas, se rappella avec quel enthousiasme j'avois loué les portraits de la fille ; il en conclut que ma passion dominante étoit l'amour des femmes, & qu'il pourroit obtenir par la

ruse, ce qu'il ne pouvoit attendre de la force.

Dès le matin, une fille ravissante vint me demander de sa part, si je voulois déjeuner. Sa beauté, son esprit, ses graces m'enchantèrent, & l'on se pensa à quitter un personnage si dangereux. J'acceptai avec plaisir la proposition qu'il me fit de passer quelque tems chez lui. Un matin, cette fille plus belle que Vénus, mais plus perfide que Dalila, me fit mille caresses, & finit par me prier instamment de mettre mon anneau à son doigt; dès qu'elle l'eût, elle fit un grand éclat de rire. C'est signal, le magicien en touchant avec sa baguette, m'enleva, & disparut avec mon anneau.

Je suis grâces au lecteur d'un long tissu d'incertains aventures; & je me borne à lui apprendre que par le moyen d'une pierre belle que ce magicien idolâtre, qui avoit plus tendrement aimé lui, & à laquelle je promis mes vœux, je rentrai en possession de ce bijou précieux. Mon ennemi en l'audace de me le faire force ouverte; je ne pensai point au vœu qui me rendoit invulnérable, & secondé par une chère sainte, j'opposai la force à la force. Mais hélas! je vis que personne n'osoit lever aux pieds du magicien, par le de mille coups; &

dans l'accès du défefpoir , je prononçai ce quatrième vœu : „ Que ce barbare foit mis fur „ un gril , comme autrefois le malheureux „ *Guatimozim* ! ” . Tout-à-coup une odeur divine parfume l'air , une nuée éclatante qui portoit un ange , s'abaisse , & ce melfager célefte m'adrefle ces mots : „ Si tu es fenfible „ aux ordres & aux bienfaits du grand Etre „ qui gouverne l'univers , fonge à faire un di- „ gne ufage du dernier fouhait qu'il t'eft per- „ mis de former ” . Au même instant je vois l'affaffin le Fatime couché fur un gril ; déjà les flammes dardantes fe croiffoient au-deffus de lui , & je m'écriai : *que fa vie foit fave*. Alors les flammes s'éteignent. Ce pauvre homme fe jette à mes piés , plein de reconnoiffance & de repentir. L'ange m'embraffe avec la plus vive affection ; il bénit ; je bénis moi-même mon ancien ennemi , & ces actes de bienfaifance excitent en moi une fentation fi vive que je me réveille.

Le rêve a quelque chofe de bizarre , j'en conviens ; mais il rappelle à l'efprit des vérités utiles. 1°. Que pour être heureux , le meilleur moyen eft de s'en remettre à la Providence , en s'efforçant de remplir tous fes devoirs. 2°. Que nous fommes fi aveugles fur ce qui nous eft

bon, que tous nos souhaits, fussent-ils exaucés sur le champ, ne contribueroient souvent qu'à nous rendre malheureux. Témoin la fable de *Jupiter & de Midas*, dans le bon la *Fontaine*. Cicéron tire encore dans son beau livre des *Offices* des généralités de cet anneau de *Gigès* (*). (Voyez la note). Voici quel a été pour moi le résultat de ce rêve. Je me reprochois d'avoir été trop cruel dans mon quatrième souhait, & j'en pris occasion dès le lendemain, de méditer sur la juste défense de soi-

même. Je me suis divers ouvrages analogues à ce sujet. Je fis des extraits, & en composai le tout sous la forme d'un *Discours* qui suit.



DISCOURS

Sur la juste défense de soi-même & de ce qui nous appartient.

1^o. **O**N parle beaucoup de l'état de nature, de simple nature, où l'homme isolé, abandonné à lui-même, étoit un être absolument indépendant, ayant droit sur tout, pouvant user de tout, sans règle, sans loi. Tel est le fondement du système d'un Hobbes, d'un Spinoza, & même de quelques modernes qui ont sans contredit mieux raisonné, mieux écrit que Spinoza, malgré sa méthode géométrique. Pour moi, j'avoue franchement que cet état de nature, & les hommes errans dans les cavernes, dans les forêts, ne se nourrissant que de gland, que tout cela ne paroît un tissu de chimère. Il a du moins fallu dès le commencement une petite société, composée d'un mari, d'une femme, ensuite d'un nombre plus ou moins grand d'enfans ; & dès lors il y a eu des loix à observer, des devoirs à remplir. C'est donc dans l'état social que je veux ici considérer l'homme.

2°. Il est évident qu'en créant les hommes, en leur donnant des loix, Dieu s'est proposé la conservation & le bonheur du genre humain; & que s'il veut que chacun travaille à se conserver lui-même, il veut aussi qu'il contribue de toutes ses forces à la conservation & à la félicité d'autrui. L'obligation de se conserver soi-même, & de travailler à sa perfection, vient donc directement de l'amour éclairé de soi-même; & ce soin de nous mêmes, & de nos véritables intérêts, doit être

nos biens. Quelle est dans ces cas là l'étendue d'une défense juste & légitime?

4° Si l'on nous attaque personnellement, & que notre vie soit, ou paroisse véritablement exposée à un grand danger, il est alors permis de repousser la force par la force, & il même en couter la vie à l'agresseur.

Les Jurisconsultes Romains ont tous admis ce principe comme incontestable, & la loi naturelle dont l'autorité est sans doute supérieure à celle de tous les Jurisconsultes du monde, ne nous permet pas seulement de nous dé-

fendre, mais elle nous l'ordonne positivement, puisqu'elle nous prescrite de nous préserver, & encore un coup, de nous conserver. Un brigand m'attend au coin d'un bois; il est armé, & me demande la bourse ou la vie: je suis armé aussi, & me mets en défense; ou plutôt, si je n'ai rien sur moi, je fais en vain de me défendre, & je le suis, car cela est dans l'ordre.

On objecte les loix de la société. On dit qu'en tuant un agresseur, on détruit un membre de la société, qui fait par là une perte aussi considérable que si on le laissoit tuer volontairement. Voilà un de ces cas dont j'ai parlé

ailleurs en développant les effets du choc des passions ; ici l'amour de soi-même est en conflit avec la sociabilité : mais sans entrer dans un labyrinthe de distinctions, je déclare nettement que la charité même telle que la prescrit l'évangile, simplement que j'aime les autres comme moi-même, & non pas plus que moi-même ; je déclare que, toutes choses d'ailleurs, égales le soin de ma propre conservation doit l'emporter sur le soin de celle d'autrui. Cependant voici des restrictions auxquelles je souscrirois. Il faut d'abord que le danger soit présent, à moins qu'on n'ait des preuves moralement certaines des mauvaises dispositions d'un ennemi à notre égard ; car en ce cas là, la présence du péril n'est pas absolument nécessaire pour justifier la défense de soi-même. Il suffit d'être assuré des mauvaises intentions de cet ennemi. Quelques amis de César ne cessoient de l'avertir qu'on formoit des projets contre sa vie ; il répondit : *ne vaut-il donc pas mieux mourir une fois que de vivre toujours la mort ?* Cette réponse peint l'ame héroïque de ce grand homme ; mais quand il auroit pris des précautions innocentes pour faire échouer ces complots sanguinaires, il n'auroit rien fait d'indigne de lui. Le pouvoir de nuire, & même

une haleine déclarée, ne démontrent pas sans doute la volonté formelle de faire actuellement du mal à l'objet de cette haine. Mais toute sorte de crainte, conclut Grotius, ne donne pas droit d'ôter la vie à ceux dont on craint les entreprises sur la sienne. Si, par une calomnie, sur un simple soupçon, on pouvoit en venir légitimement à des actes de violence, la société humaine seroit un coupe-gorge. „ Dans un „ combat de gladiateurs, dit Aulu Gelle (*), „ il faut, ou mourir ou tuer son homme; mais „ dans la vie humaine les dangers auxquels „ on est exposé sur la part d'autrui, ne sont „ pas si inevitables qu'il faille toujours ré- „ soudre de nécessité de suite du mal à autrui, „ pour prévenir celui que l'on peut en rece- „ voir. L'avant est incertain, & il ne faut „ pas s'en attacher, ou se servir d'excuse pour ces „ deux des sentimens d'une haine déclarée, & „ accompagnés d'actes présents d'hostilité. C'est „ en ce sens que Caton disoit dans une de ses „ harangues : *De la guerre je ne fais que des choses du mo- „ ment où l'on prend le mercenaire, jusqu'à celui où „ on le porte à la bouche.*

Les Casistes les plus éclairés exigent enco- „ re une autre condition. Ils veulent que

(*) Nuits attiques, l. 3. ch. 3.

dans la défense légitime de soi-même, on n'ait pas l'intention expresse de tuer; qu'il ne faut prendre ce parti que comme une ressource extrême, & non comme la première fin qu'on se propose. Car enfin je le répète, si le péril n'est pas urgent, si l'on peut encore l'éviter, il y a des Juges & des Tribunaux auxquels il faut recourir plutôt que de se rendre justice à soi-même. C'est là un attentat commis contre l'autorité souveraine, & cet attentat n'est gracieux que dans le cas de la *nécessité qui n'a point de loi*. Que l'on juge du duel sur ces principes! Messieurs les militaires voudroient nous faire accroire que c'est une institution d'honneur; mais le fait est que cette mode affreuse & barbare, a pris naissance chez des peuples autrefois sauvages & féroces, qui vivoient sans loix, sans discipline, sans aucun esprit de société; qui mettoient toutes leurs vertus à la pointe de l'épée, & connoissoient point d'autre justice que la force.

On demande enfin, s'il est permis (lorsqu'on n'a pas d'autre moyen de repousser un agresseur injuste), de le tuer quand il ne veut pas nous ôter la vie; mais nous mutiler, ou nous faire quelque blessure considérable. En supposant toujours la nécessité de la défense;

& l'impossibilité de la différer, je reponds
comme Puffendorff, que la nature nous inf-
pire un soin si tendre & si exact de la con-
servation de nos membres, qu'il ne peut
s'empêcher de travailler à les maintenir en
bon état. On vaudroit-elle mieux souvent
perdre la vie, qu'être privé de certains mem-
bres ? On appelle au témoignage de cette
jeune beauté qui venoit d'entendre chanter
un célèbre Castrate Italien : on le louoit beau-
coup ; elle répondit : *oui, il a une jolie voix,*
mais il me semble pourtant qu'il y manque quel-
que chose. Qu'on lise dans la gazette littéraire
de l'Europe (*) toutes les circonstances de l'opé-
ration de la Cataracte faite à un aveugle né de
vingt ans. Elle réussit, & ce nouveau sens parut si
précieux à celui qui venoit de l'acquérir, qu'il
ne le trouva qu'avec beaucoup de répugnance,
à un retour de cette nécessité pour lui
assurer l'usage de la vue. Pendant cet inter-
valle, qui lui parut un siècle, il écrivoit de
temps en temps : "les impressions de ce qu'on
appelle la vue, ont tellement affecté mon
ame, qu'elles me rendront fou. Si ce sens
ne m'est pas rendu. Si un ennemi me dé-
clare d'ores & par exemple, qu'il ne veut que

me crever les deux yeux, & me rendre aveugle, ne suis-je pas en droit de le tuer, si je ne puis me défendre autrement? D'ailleurs, la mutilation, sur-tout de certains membres, met notre vie en danger, & enfin, si on autorisoit cette distinction, le plus grand scélérat n'auroit-il pas un moyen sûr d'égorger, d'affaiblir sans péril pour lui-même, en criant d'abord qu'il ne veut que couper une oreille, en un mot, que mutiler?

5° Quoique la vie soit le plus inalienable de tous les biens qui nous appartiennent, puisqu'on ne peut la perdre qu'une seule fois, il y a encore des choses que l'on met au même rang qu'elle. Seneque en comptoit trois, sans lesquelles on peut vivre, mais en sorte qu'il vaut mieux mourir; savoir, *la liberté, la pudeur & le bon sens.*

On exalte beaucoup la liberté, & ce n'est pas sans raison, qu'on la nomme un bien inestimable, soit à cause des douceurs que procure l'indépendance, soit à cause des avantages qui en résultent; & je pourrois citer cent exemples de personnes qui ont préféré la mort à l'esclavage. Lucain affirme (**) qu'il n'est pas difficile d'éviter l'esclavage en prenant la gé-

(**) *Pharsal, L. 6.*

peruse résolution de vaincre ou de mourir. Mais Grotius pense d'après un très-grand nombre de sages, que la vie étant le fondement de tous les biens temporels, elle vaut plus que la liberté; & on ne loue point jamais les hommes ceux qui courent à la mort, tant qu'il y a quelque espérance de de conserver la liberté, qui paroisse plus grande que le danger. Pour sauver un vaisseau, on jette dans la mer les marchandises, mais non pas les personnes qu'il porte. Cependant dès qu'il est question de sauver leur liberté, il se peut d'hommes qui ne déploient aucun d'efforts, que s'il s'agit de sauver leur vie. Le font-ils aussi légèrement? Il paraît que non, suivant les auteurs, parce qu'en essayant d'arracher la vie, s'il le faut à l'agresseur, on met aussi la sienne en jeu, & s'il vaut mieux porter une charge médiocrement pesante, que de s'exposer à un danger plus grand.

Les auteurs de l'origine de la guerre, dit-il, tâchent d'arrêter au pouvoir absolu sur quelqu'un, se met par-là en état de guerre avec lui, de sorte que celui-ci ne peut contredire le procédé de l'autre, que comme un attentat manifeste contre sa vie.

„ En effet dès qu'un homme veut me sou-
 „ mettre malgré moi , à son empire , j'ai lieu
 „ de présumer que si je tombe entre ses
 „ mains , il me traitera selon son caprice , &
 „ ne se fera pas scrupule de me tuer , quand
 „ la fantaisie lui en prendra. La ~~liberté~~ est,
 „ pour ainsi dire , le rempart de ma conserva-
 „ tion , & le fondement de toutes les autres
 „ choses qui m'appartiennent. Ainsi quiconque
 „ veut me rendre esclave , m'autorise à le re-
 „ pousser par toutes sortes de voyes , pour
 „ mettre ma personne & mes biens en sûreté.

On sent bien qu'il ne s'agit ici que d'un
 agresseur qui n'a aucun droit réel sur ma per-
 sonne , & que je ne parle que de la liberté
 personnelle , & non de la liberté civile. Un
 Suisse , un descendant de ces Héros patriotes
 qui ont tout sacrifié pour la liberté & l'indé-
 pendance de leur Pays , ne fera jamais assez
 lâche , pour préférer la vie ~~à~~ noble avan-
 tage. Les Annales Helvétiques nous offrent
 mille traits ~~similaires~~ à cet égard ; mais je n'en
 citerai qu'un emprunté d'une autre Republi-
 que. En 1574. Philippe II. Roi d'Espagne ,
 (*) avoit fait investir Leyde , où il n'y avoit
 point de garnison. Les assiegeans y jetterent

(*) *De Thon.*

des lettres pour engager les habitans à se rendre : „ Ne comptez pas nous réduire par la „ famine , leur répondit-on , tant que vous entendrez les chiens aboyer : lorsque cet aliment & tous les autres nous manqueront , „ nous nous mangerons le bras gauche en „ nous servant du droit pour nous défendre ; „ & enfin , nous nous refoudrons plutôt à „ mourir de faim , qu'à tomber entre les „ mains d'un ennemi barbare. “

6^e. Raisonnons de même sur *l'honneur* ; mais d'abord que signifie ce mot ? c'est le desir d'être estimé des hommes, & chacun fait consister cette estime dans ce qu'il croit que les autres recherchent le plus en lui : les militaires le placent dans le courage , les femmes dans la chasteté & la pudeur , le maître d'hôtel à bien ordonner un service , l'Iroquois à souffrir avec fermeté toutes fortes de tourmens de la part de ses ennemis. Enfin on ne fait qu'une couronne d'herbe chez les anciens , & on n'obtient plus d'actions héroïques , qu'on n'en pourroit obtenir aujourd'hui avec tout l'or du Pérou ?

On le préfère à la vie. Témoin cet officier commandé pour une action très-périlleuse , à qui l'on alléguoit des prétextes pour ne pas exécuter cet ordre , & qui répondit : *je puis*

bien sauver ma vie ; mais mon honneur , qui le
 sauvera ? Mr. de Thou rapporte aussi le fait
 qu'on va lire. En 1578, Pont capitaine dans
 l'armée du duc d'Anjou , devint éperdiement
 amoureux de la fille aînée d'un laboureur nom-
 mé Jean Millet , & la demanda en mariage.
 Plein de rage du refus qu'il effuie , il viole
 cette belle fille , & la livre ensuite à la bruta-
 lité de quelques subalternes. A peine âgée de
 seize ans , la jeune Millet ne pleure point son
 malheur , elle ne pense qu'à se venger ; elle
 dissimule , & paroît se prêter aux propos inso-
 lents de ces scelerats ; mais au moment où Pont
 parloit à l'oreille d'un de ses gens , elle lui
 enfonça un couteau dans le cœur. Ses ravil-
 lés la lient à un arbre , où ils se font mourir
 à coups de fusil. Avant d'expirer , cette fille
 héroïque cria à ses bourreaux : " Tirez, bar-
 " bares, après les marques que je porte de
 " votre brutalité , qui m'ont été si indignes
 " de vivre : je redouterois de voir ma main comme
 " un présent , si le sort que vos coups vont
 " me porter ; & le Ciel qui vient de venger
 " mon honneur par la perte de votre chef, ne
 " laissera pas non plus cette dernière horreur
 " impunie". Cette prédiction fut bientôt justi-
 fiée par l'événement : quatre compagnes et

tieres furent massacrées par les payfans armés. On ne sauva pas un seul François dans ces cantons (c'étoit dans les Pays-Bas). Le nom de la vertueuse Millet n'est pas aussi connu dans l'histoire que celui de Lucrece ; mais ne méritoit-il pas beaucoup mieux d'être consacré dans les annales de la vertu ?

Les législateurs ont permis de concert à toute honnête femme de défendre jusqu'au sang ce qu'elle ne peut plus recouvrer , quand on le lui a une fois ravi. Selden a prouvé que parmi les Hébreux , on regardoit la défense de son corps & de son honneur comme une action si innocente , que non seulement il étoit permis à une personne directement attaquée de tuer impunément l'agresseur , mais encore à tout autre , fut-ce même un inconnu , qui vouloit épouser sa querelle. St. Augustin dit que les loix permettent de tuer avant ou après l'action , celui qui est attaqué à la pudeur , ainsi qu'elles autorisent de tuer un agresseur qui en veut à notre vie. (a) Dans le roman d'Heliodore , traduit par Amiot , une fille (b) qui s'étoit mise à couvert de la brutalité de ceux qui vouloient la violer , plaide sa cause en ces termes :

(a) *Du libre arbitre*, L. I.

(b) *Heliod.* pag. 7.

„ Et quant à ceux qui ont été occis par nous
 „ vous savez que ç'a été à bon droit, selo
 „ la loi de juste vengeance, pour repousser
 „ l'injure & l'outrage que vous attentiez faire
 „ à notre pudicité ”. 6

7° Il ne reste plus qu'à parler de la juste
 défense de nos biens. Un voleur m'attaque
 dans un grand chemin, ou s'infinue clandesti-
 nement dans ma maison, que m'est-il permis
 de faire pour conserver mes biens? S'il s'agit
 de la pratique universelle des Nations, & du
 sentiment des plus célèbres Jurisconsultes, il
 paroît décidé que l'on peut pousser la défense
 jusqu'à tuer, ou le voleur qui veut nous enlever
 nos biens, ou celui que nous en avons des
 nouvelles, si l'on ne voit pas jeun autrement à
 les recouvrer. „ Ne seroit-ce pas, dit-on. De
 mathieu (c), une chose très dure & très
 injurieuse une chose contraire, non seulement
 aux loix écrites, mais encore à la loi d'un
 cœur de tous les hommes, qui ne nous
 pas permis d'user de violence, pour arracher
 cherement bien des mains de celui qui l'en-
 leve de vive force, & qui exerce ainsi con-
 tre moi un acte d'hostilité? On ne le voit
 dans les ouvrages de Puffendorf & de Groen-
 (c) Harangues, p. 2. 435, édit. de 1762.

quelques discussions fort intéressantes sur ce sujet.

Les difficultés qu'on oppose à cet acte de défense, sont qu'en bonne justice la peine doit être proportionnée au délit, & que les biens, quels qu'ils soient, n'étant point comparables à la vie, en tuant celui qui vient piller ou ravager nos biens, on lui fait un tort plus grand que celui qu'il se proposoit de nous causer. Mais si l'on m'enlève, par exemple, des papiers qui renferment tous mes revenus, en me réduisant par là non seulement à l'indigence, mais à l'impossibilité de payer mes dettes, la mort ne seroit-elle pas préférable à une si cruelle disgrâce? D'ailleurs, lorsque je me mets en défense en pareil cas, puis je connoître au juste les intentions de mon agresseur? Il m'attaque malicieusement, & de propos délibéré; de quel droit peut-il donc exiger que je le ménage? Enfin, puisqu'il n'a pas plus de droit sur mes biens que sur ma vie, pourquoi ne me seroit-il pas aussi permis de défendre les premiers par toutes sortes de voyes, que de défendre l'autre à quel prix que ce soit?

J'avoue cependant que s'il ne s'agissoit que d'un bien de peu de conséquence, il ne me paroît pas juste d'en venir aux dernières extrémités; j'avoue qu'à tout prendre, il vaut

mieux supporter un léger dommage, qui ne me prive pas du nécessaire, que de priver moi-même la société d'un de ses membres; & que, si pour le moindre objet, on pouvoit en venir à ces actes d'hostilité contre un citoyen, il en résulteroit de très-grands inconvéniens. J'ajoute même qu'il ne faut user de ce moyen extrême, que lorsqu'on voit l'impossibilité de se faire rendre justice autrement: on doit être citoyen & humain, même en s'opposant aux attentats les plus crians. On me permet-

de rapporter en finissant, ce petit conte que j'ai lu dans les papiers Anglois. Il prouve qu'on est souvent dépe de son honnêteté & de son humanité. Un Gentilhomme à cheval rencontra dans le comté de Gloucester, une femme étendue au milieu du grand chemin. Me, lui dit-elle, on m'a volée & maltraitée, aidez-moi à me relever. Le gentilhomme mit pied à terre, tend l'oreille à cette infortunée, qui lui présente alors un pistolet, & lui demande la bourse, & ensuite lui prend la montre. Alors le voleur qui n'avoit de femme que l'habit, jette son déguisement, monte sur le cheval, s'enfuit à toute bride, tandis que le gentilhomme fort alligé promet sincèrement à Dieu de ne jamais descendre de cheval pour relever les humains qui lui demanderoient du secours.

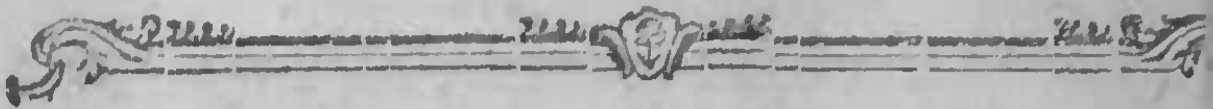


N O T E S.

Note pour la page 134

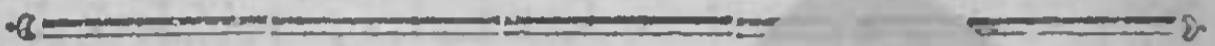
(*) **G**IGES, dit Platon, & même l'historien Herodote, ayant fait mourir Candaulés, roi de Lydie, posséda après lui sa femme & sa couronne. La facilité qu'il trouva dans une entreprise si extraordinaire pour un simple berger, a donné lieu à la fable de son anneau. La terre s'étant entr'ouverte profondément par de grandes pluies, Gigès descendit dans cet abîme, où il trouva un cheval d'airain, qui avoit à chaque côté une espece de pointe qu'il ouvrit. Il trouva dans ce cheval un corps mort d'une grandeur prodigieuse, qui avoit à un doigt un anneau d'or, & bientôt il s'apperçut qu'en le tournant, d'une certaine maniere, il devenoit invisible. Il en profita pour s'insinuer jusques dans le lit de la reine, pour faire mourir de concert avec elle, son roi, & pour se défaire de tous ceux qui pouvoient mettre quelque obstacle au dessein qu'il avoit formé, & qu'il réalisa, de mettre sur sa tête la couronne de Lydie.





LE SUICIDE.

Dialogue entre le Théologien Hollandois Luzaz, & le Chevalier Anglois Fleming.



A Son Excellence Monsieur Rupéjus Scipio Lentulus, Baron de son Empire, Chevalier de l'ordre de l'Aigle noir de Prusse & de celui de St. André de Russie, Lieutenant-Général

en Chef des troupes de la République de Berne, Membre du Conseil Souverain, & ancien Seigneur Baillif de Konitz.

Sir Fleming, philosophe aimable & modéré, qui devoit sur-tout suspendre son jugement, & douter en sage, étoit arrivé depuis deux jours à Nimègue. Il s'y trouva par hasard dans un café public, moins par désoeuvrement que par curiosité. Dix négocians munis chacun de leurs papiers, entendoient alors lire le *Courier de l'Europe* N. 18 du 30 Août 1785. Ah! voici du nouveau s'écria le lecteur. Copie d'une lettre originale écrite par un Officier Fran-

» vais à Philadelphie , quelques minutes avant
» de mettre fin à son existence. — Adieu mes
» chers amis ! la vie est devenue un fardeau
» trop pesant pour moi , & je m'en débarrasse.
» Ceux qui ne réfléchissent point , m'accuse-
» ront de foiblesse ; mais ils se trompent. Le
» même courage qui me fit aller au devant de
» la mort , n'auroit servi à supporter les
» peines de la vie quelles qu'elles fussent.
» Mais à quel usage auroit-il servi ? L'amour ,
» en étant joint en moi toute autre passion ,
» m'a rendu incapable de servir utilement ma

» patrie , mes amis , ma famille. Pourquoi
» donc conserverois-je une vie inutile aux au-
» tres , & accablante pour moi ? Non , je l'ai
» abandonné de sang froid & de propos délibé-
» ré. Le seul regret que j'emporte avec moi
» est d'en avoir fait le sacrifice à mon propre
» soulagement ; & non à quelque motif plus
» noble , & plus désintéressé. Je vous en-
» prie , mes chers amis , l'exécution de tout
» ce que je vous prie de faire des libéralités
» décentes & payez toutes mes dettes. Je vous
» envoie une copie de mon testament à ma mère ,
» & une autre à mon frère. Ne leur apprenez
» pas le genre de ma mort ; recherchez de la part
» d'un cher , ou du moins rendez la aussi peu d'au-

„ blique qu'il se pourra Présentez mon
 „ portrait à Miss *** ; Dites lui que ma re-
 „ connoissance pour l'amitié qu'elle me por-
 „ toit , fera un des derniers sentimens qui
 „ mourut avec moi. Les pistolets sont char-
 „ gés ; adieu pour la dernière fois. „

„ P. S. Défendez ma mémoire contre les
 „ amans heureux. Car je ne suppose pas que
 „ les amans malheureux l'attaquent. Je mar-
 „ che aussi gayement, & avec autant d'ar-
 „ deur à la mort, que lorsque mon ami le
 „ Général Waye m'envoya attaquer le Lord
 „ Cornwallis. J'ai fini ; adieu ; tout est dit
 „ pour moi ! „

Nos fumeurs ne manquerent pas de rai-
 sonner pour & contre ; mais un Docteur
 (nommé Luzaz) qui se tenoit dans une em-
 brafure de croisée, & qui avoit examiné at-
 tentivement tous les sentimens qui s'étoient
 peints l'un après l'autre, sur le visage du Che-
 valier Anglois, pri poliment de descendre
 avec lui dans le jardin. Sir Fleming y con-
 sentit & ils eurent ensemble l'entretien qu'on
 va lire.

L E D O C T E U R.

Que pensez - vous en général du Suicide ?
 Les opinions des hommes sont fort partagées

sur ce sujet. Les uns en font l'apologie; les autres le condamnent sans appel; je ferai charmé de discuter un moment cette matière avec vous.

F L E M I N G.

Et moi d'être éclairé par un savant tel que vous : votre politesse, & votre modération, m'engagent à parler librement. D'ailleurs, ce point a un rapport trop marqué avec le bonheur de l'humanité, pour qu'il puisse être indifférent aux amis des hommes. Je vous dirai donc d'abord que le Suicide n'a toujours paru comme consacré par des exemples illustres, & qu'il a constamment fait le tour de ce globe.

L E D O C T E U R.

Si les exemples sont admis comme une preuve de vérité, mais serons forcés de respecter bien des sottises. Mais enfin, quels sont ceux que vous voulez alléguer?

F L E M I N G.

Chez les Grecs, les traits d'un Cæsus, & du généreux Léonidas, qui avec une poignée de Spartiates se dévoua à la mort au passage des Thermopyles, A Rome, un Curtius, les De-

cius, avant eux la chaste Lucrece, & long-tems après eux, Caton, Cocceius Nerva, Aruntius & tant d'autres, qui se donnerent la mort pour ne plus voir les défastres de leur patrie; & cette femme héroïque, Arria qui dit à son mari Petus après s'être poignardée : *tiens, mon ami, cela ne fait point de mal.* La Gaule a eu aussi ses Lucreces. Vous savez que Marius ayant défait les Ambrens, leurs femmes éplorées demanderent au vainqueur qu'on respectat leur honneur (a), & qu'en les employant au service des Vestales, on assurât leur liberté. Marius les refusa; & toutes ces héroïnes après avoir massacré leurs enfans de leurs propres mains, se pendirent à des arbres. Xanthe en Lycie, Capoue en Italie, Numance en Espagne, Marseille en France, & cent autres villes, ont pensé & agi de même. Tout cela est consigné dans l'histoire & vous est connu.

L E D I C T E U R.

C'est chez vous, Sir Fleming, qu'il faut chercher de fameux exemples en ce genre. En est-il un plus frappant & plus connu que celui de Philippe Mordaunt cousin germain du

(a) *Plutarque, vie de Marius.*

Comte de Peterborough? jeune, bienfait, riche, né d'un sang illustre, adoré de sa maîtresse, pouvant prétendre à tout, Mordaunt se dégouta de la vie, paya ses dettes, écrivit à ses amis pour leur dire adieu, fit même des vers dont voici les derniers traits.

L'opium est le plus sage,
Mais selon son opinion
Il lui faut du plus d'opium
Un pistolet & du courage.

Et il se dépêcha d'un coup de pistolet, sans en avoir donné d'autre raison que celle-ci : mon ame est lassée de son corps. & quand on est mecontent de sa maison, il faut en sortir. — Et ce Creech, qui en commentant Lucretius écrivit à la marge de son manuscrit, N. B. il faut bien que se me prive, quand j'aurai fini mon commentaire, & que pour ne pas faire une note inutile à son frère, se peigne à cet effet. — En un mot, votre nation fourmille un grand nombre de faits pareils. Il paroît que les François commencent à vous imiter, & que cette maladie du Salside devient épidémique; mais nous verrons bientôt ce qu'il faut juger de ces exemples.

F L E M I N G.

Permettez-moi, M, d'y ajouter l'Anecdote de Faldoni, & de l'aimable Thérèse son amante. — Je n'ai pu lire sans une vive émotion les détails que fait de leur histoire M. de Peze dans ses ingénieux *tableaux*. Et je me représente encore ces deux charmantes victimes de l'amour, à genoux devant l'autel d'une chapelle, se ferrant d'une main, & de l'autre touchant les détentes de deux pistolets attachés à leurs habits avec des rubans couleur de roses; j'entends les coups qui partent au signal donné; & je vois les deux amans tomber en s'embrassant.

L E D O C T E U R.

Tout cela démontre que les hommes se tuent, & qu'ils ont diversifié la méthode de se tuer; mais non qu'il leur soit permis de le faire.

F L E M I N G.

Vous respecterez peut-être plus les maximes des Philosophes que le pistolet de Philippe Mordaunt. Zénon, ce sage dont les lumières & les vertus ont été si utiles au genre humain, décida qu'il étoit indifférent de se don-

avec la mort, ou de la recevoir, & s'étant
brûlé un doigt (b), il s'étrangla lui-même à
quatre-vingt-dix-huit ans, pour éviter une opé-
ration douloureuse. Les disciples de Zénon ac-
cumulèrent les arguments pour justifier cette
assertion de leur maître. Seneque écrivit à un
Sénateur, qui du temps de Néron, hésitoit à
se donner la mort : (c) Tu balances toujours
pour peu de choses, ta vie n'est rien; ne l'a
partages-tu pas avec les animaux & les ef-
claves? Il n'est pas nécessaire pour favoir
mourir d'être fort brave, & fort malheureux :
il suffit d'être ennuyé. Montaigne prétend (d)
que Plin^e a donné à un Romain le droit de se
tuer dans trois sortes de maladies, les migraines
violentes, le dérangement d'estomac & la
pierre. Il est certain, du moins, que dans le
siècle de ce célèbre naturaliste, on se tuoit
d'ordinaire dans ces trois circonstances. Jui-
te-Lipse plus indulgent, a étendu au seizième
siècle la sphère du Suicide : selon lui il y a
douze cas où le sage doit se délivrer du car-
deau de la vie; les objets de ces cas sont,
1. La patrie, l'amitié, les revers de fortune,

(b) *Diog. Laërte, dans la vie de Zénon.*

(c) *Épître 77.*

(d) *Tom. 3, pag. 306, petite edit.*

„ des douleurs aiguës , la mutilation , une
 „ maladie incurable , l'extrême pauvreté , l'é-
 „ tat de crainte continuelle , la décrépitude
 „ de l'âge , l'ignominie , l'impossibilité de vi-
 „ vre honnêtement & d'être utile à la société.“
 L'auteur de la Philosophie de la nature parle
 du Suédois Robeck qui en 1734 donna
 l'exemple du Suicide le plus réfléchi (e) que
 nous ait transmis l'histoire. Il composa un
 gros volume in-4° bien long, bien pesant,
 bien froid, & quand il crut avoir bien établi
 qu'il étoit très-permis de se donner la mort,
 il acheta une barque légère, y entra seul, & la
 laissa flotter au gré des vents, & des flots;
 le lendemain on trouva son cadavre sur le
 rivage.

L E D O C T E U R.

Je connois tous ces faits, toutes ces autori-
 tés; & beaucoup d'autres: je connois aussi les
 argumens de ces messieurs. Ils disent par
 exemple, qu'il n'existe point de loi qui „ dé-
 „ fende de se priver de la vie. — Qu'un bien-
 „ fait cesse de l'être quand il devient onéreux,
 „ & qu'alors il est permis d'y renoncer. Ils

(e) Tom. 5.

» ajoutent

„ ajoutent que si l'ame est mortelle , le Sui-
„ cide ne peut lui nuire ; mais qu'il lui est
„ très-avantageux , si elle est immortelle.
„ Qu'après avoir éprouvé toutes les jouissan-
„ ces , on n'a plus rien à faire ici-bas ; &
„ qu'enfin ; lorsqu'on est dégoûté de la scene
„ universelle , il faut laisser son rôle à ceux qui
„ sont assez foibles pour vouloir le jouer en-
„ core quelques heures. “

F L E M I N G.

Et vous , Monsieur , que dites-vous , qu'é-
tablissez - vous pour interdire ces scenes de
destruction ?

L E D O C T E U R.

Je dis que le Suicide est un attentat com-
mis contre Dieu , contre la nature , & un lar-
cin fait à la société.

1°. Il pêche contre l'autorité supême de
Dieu. C'est de lui que nous avons reçu l'être ;
nous ne devons donc pas en disposer de nous-
mêmes sans son aveu. Nous sommes d'ailleurs ,
dit à-peu-près l'auteur des mœurs ; si peu
connoisseurs sur nos véritables avantages , qu'il
ne nous convient pas d'être juges & parties.
Des passions violentes nous aveuglent trop ,

pour pouvoir décider sûrement, même dans les circonstances les plus tristes, si la vie nous est plus à charge qu'avantageuse; si elle ne nous paroît pas utile dans ce moment, ne peut-elle pas le devenir quelque momens après? Nous ne vivons que parce qu'il plaît à Dieu que nous vivions. Or Dieu ne veut certainement rien que ce qui peut nous rendre heureux; il n'a pas eu d'autre but en nous créant, & il ne nous néglige & même rejette la félicité qu'il nous prépare, que de porter sur nous des mains meurtrieres. Quelle horrible doctrine? Supposez que l'Etre tout bon n'a formé l'homme que pour son malheur, qu'il ne lui a donné l'existence que pour le réduire à l'affreuse nécessité de s'en priver. N'est-ce pas encore un fait à la Providence? On trouble par le Suicide l'ordre qu'elle a établi. Ce Père qui, réduit à-coup à l'indigence, succombe à son espoir, abandonne ses enfans, son époux, & qui ne devrait s'occuper à nourrir, consoler, protéger, & à leur laisser que l'affreux héritage de l'indigence, de la honte, remplit-il donc par le Suicide le devoir du Créateur?

F E M I N G.

Richard Smith avoit été riche & il étoit

pauvre ; il avoit eu de la fanté ; & il étoit infirme ; il avoit pour femme Bridget Smith , & un enfant au berceau , auxquels il ne pouvoit plus que faire partager sa misere. Le mari & la femme s'embrasserent tendrement ; donnerent le dernier baiser à leur enfant , le poignarderent , & se pendirent aux colonnes de leur lit.

L E ' D O C T E U R .

J'ai lu ce fait dans les œuvres de Voltaire , qui ajoute que ces deux époux avoient un cousin nommé Brindlay , auquel ils écrivirent :
„ Nous croyons que Dieu nous pardonnera. Leur conscience leur disoit donc qu'ils offensoient Dieu. „ Nous avons quitté la vie , „ parce que nous étions malheureux sans ressource. Et n'en pouvoient-ils donc trouver chez leurs parents , chez des amis , chez tant de cœurs bienfaisans ? Nous avons rendu à notre ^{peu} l'unique service de le tuer , de peur qu'il ne devint aussi malheureux que nous. La vie de cet enfant leur appartenoit-elle ? Ne pouvoient-ils pas le recommander à un ami , puisqu'ils lui recommanderent leur chat & leur chien ?

F L E M I N G.

Je vous ouvrirai mon cœur, lorsque vous m'aurez exposé toutes vos raisons.

L E D O C T E U R.

2°. Le meurtrier de soi-même peche contre la loi de la nature. Nous aimons la vie. Cette proposition n'a pas besoin d'être prouvée; cet amour est une loi de la nature qui nous crie de veiller à notre conservation. La loi de la nature ne nous ordonne pas de traiter les autres mieux que nous-mêmes. Or on convient assez généralement, qu'elle nous défend de faire mourir nos semblables, du moins d'autorité privée; à plus forte raison nous défend-elle aussi de nous faire mourir nous-mêmes? Notre vie n'est pas plus à nous que celle d'autrui.

3°. On compare l'homme à un soldat mis en sentinelle par son supérieur. „ L'homme dit Epictete (g) se souvenant toujours qu'il est, d'où il vient, & qui l'a créé, garde toujours son poste, & ne cherche qu'à montrer son obéissance à Dieu en lui disant : Seigneur, vous voulez que je so

(g) Nouveau Manuel; §. L. X.

„ encore ici : j'y demeure. Vous voulez que
„ j'en sorte : j'en sors ; car je n'y fais que
„ pour vous ; & j'ai toujours devant les yeux
„ vos commandemens, & vos défenses. „

4^o. Le principe général sur lequel les apo-
logistes du Suicide se fondent, est ruineux,
parce qu'il n'y a aucune occasion où la vie
soit un plus grand mal que la mort. L'exis-
tence a pour le moins autant de douceur pour
le sage qui souffre, que pour le scélerat qui
prosperé. C'est que le mal moral dépend de
nous, & que le mal physique n'est presque
rien, pour qui fait l'apprécier. „ Tu ~~comp-~~
„ tes, dit le citoyen de Genève (*b*) les maux
„ de l'humanité, & tu dis, la vie est un mal.
„ Mais regarde, cherche dans l'ordre des cho-
„ ses, si tu y trouves quelques biens qui ne
„ soient point mêlés de maux. Oui, ta vie est
„ un mal pour le méchant qui prospère, &
„ un bien pour l'honnête homme infortuné ;
„ car ce n'est pas une modification passagère ;
„ mais son rapport avec son objet qui la rend
„ bonne ou mauvaise. Que sont dix, vingt,
„ trente ans, pour un être immortel ? La
„ peine & le plaisir passent comme un om-
„ bre : la vie s'écoule en un instant ; elle n'est

(*h*) *Pensées.*

„ rien par elle même , son prix dépend
 „ son emploi. Le bien seul que l'on fait de-
 „ meure , & c'est par lui qu'elle est quelque
 „ chose. Ne dis donc plus que c'est un mal
 „ pour toi de vivre ; puisqu'il ne dépend que
 „ de toi que ce soit un bien. Ne dis pas non
 „ plus qu'il t'est permis de mourir ; car au-
 „ tant vaudroit-il dire qu'il t'est permis de te
 „ révolter contre l'auteur de ton être , & de
 „ tromper ta destination. „

5° Le Suicide pêche contre la société , con-
 tre tout le genre humain. Nous sommes tous
 attachés les uns aux autres par des liens sa-
 crés ; chacun se doit à sa patrie , à ses en-
 fans , à ses parents , à ses amis , à ses conci-
 toyens. L'harmonie de la société , dépend de
 la solidité & de la fermeté de ces liens. C'est
 la nature qui les forme , c'est à elle aussi de
 les briser. Quel trouble dans une famille , quel
 qu'un des membres qui l'a composent , suc-
 combe à un accès de délire , ou à la folie ,
 coupe la trame de ses jours ! Rappelez-vous
 l'histoire tragique du malheureux Calas. Ne
 devoit-il pas enfer qu'en se donnant la mort ,
 il n'exposât la vie d'un vieillard respec-
 table. Sans doute les juges qui ont fait mon-
 ter sur l'échaffaud ce père infortuné ,

ont plongé toute sa famille dans un abîme de douleur, ont été aveuglés par le fanatisme ! Mais son fils étoit-il donc innocent ? Le sang d'un père n'a-t-il pas été, pour ainsi dire, répandu par ses mains ? Enfin, voici encore un grand principe qui doit armer la société contre le Suicide ; c'est que dès que la vie n'est rien à un homme, il est le maître de celle des autres. Ainsi il n'y a qu'un pas de l'envie de mourir au crime d'affaîner. Voilà une partie des raisons que l'on peut alléguer contre cette manie funeste. Elles me paroissent toutes concluantes & décisives. Cependant je ne puis omettre celle qui suit.

6°. Platon & après lui, plusieurs savants personnages soutiennent que le Suicide, sous quelques couleurs qu'on affecte de le déguiser est un acte d'impatience, de foiblesse, de lâcheté, ou de folie. La vertu ne doit jamais céder. Les maux & les douleurs sont ses alimens ; & il y a bien plus d'héroïsme à user la chaîne qui nous lie qu'à la rompre. J'admire plus Regulus que Caton. Le premier voit qu'en retournant à Carthage son supplice étoit inévitable. Il connoissoit trop bien les Carthaginois pour en douter. Il lui étoit très-facile de se dérober à ce supplice, en se donnant la

mort ; mais il avoit l'ame trop élevée pour user de ce moyen.

L'auteur de la Philosophie de la nature observe très-judicieusement que les Romains ne commencèrent à se tuer, que lorsque les Césars les firent esclaves. Les vieux Sénateurs qui restèrent dans Rome, quand Brennus vint assiéger le Capitole, tendirent la gorge à l'épée des Gaulois, & ne se firent point ouvrir les veines. Les Généraux que vainquit Annibal recruterent leurs armées, & ne se poignarderent point. Mais dès que le mot de patrie fut vuide de sens ; quand la loi fut réduite à se taire devant l'épée des Césars, les Romains se firent de la mort une barrière. Je n'approuve pas cette résolution ; mais je demande si ces anciens Romains n'avoient pas des sentimens plus nobles, l'ame plus sublime, des vertus plus pures que les Brutus, & les Cassius ? Et vous, Sir Fleming, préférez-vous donc ceux de vos compatriotes qui pour se tuer, il ne faut que d'avoir le saeva, ou de s'enfoncer dans le chaos de la métaphysique, ou d'entendre dire du mal de leur patrie dans les gazettes, à ces généreux citoyens qui développent l'héroïsme de leur cœur jusques dans les crises les plus violentes de l'adversité, ou des souffrances.

F L E M I N G.

Je ne vous ai point interrompu, M. parce que je voulois connoître l'ensemble de votre théorie sur le Suicide. Vos principes sont lumineux, je les admets; mais permettez-moi de m'expliquer à mon tour.

Je souscris à votre définition; en y ajoutant que le Suicide est un attentat commis contre Dieu, contre la nature, contre la société, lorsqu'il n'est pas accompagné de certaines circonstances essentielles, mais très-rare, qui le rendent en quelque sorte nécessaire & par conséquent excusable. Or, pour vous donner une idée nette de ces circonstances je distingue trois sortes de Suicides 1° *Celui qu'occasionne la superstition* 2° *Le Suicide d'opinion* 3° *Celui de pure volonté.*

Suicide de superstition. Une Prêtresse, un oracle affurent qu'en se faisant tuer, un Prince, un Général procurera la victoire à sa nation. Codrus vole dans le camp des ennemis déguisé en payfan, & s'y fait massacrer; trois Decius se jettent au milieu de la mêlée & périssent; Curtius se précipite dans un gouffre entr'ouvert dans une place de Rome, parce que la Sybille a prédit que cet abime

ne se refermera , que lorsque cette ville y aura jetté ce qu'elle a de plus précieux. Je nomme ces sortes d'actes des Suicides de superstition , j'en admire le courage & les effets ; mais le motif que faut-il en dire ? & je range sous le même titre plus d'une de ces institutions religieuses qui immolent peut-être leurs victimes plus lentement , mais qui les immolent à coup sûr. Il n'est pas une seule raison plausible qui puisse les justifier. Elles violent toutes les loix dont vous avez fait mention.

Suicide d'*opinion* ; c'est à-peu-près le même que celui dont je viens de parler , excepté qu'il n'a aucun rapport ni aux oracles , ni à la religion. Cependant , pour le distinguer je l'appelle Suicide de *foiblesse*. Recevoir la mort avec intrépidité , c'est courage ; se la donner c'est lâcheté , dès que les peines qu'on endure sont susceptibles de remèdes. On ne se la donne alors que pour se délivrer d'un mal que l'on regarde fausement comme insupportable. On a recours à un remède violent , qui provient de l'excès de son impatience , plutôt que de la grandeur de son courage. L'un , par un de ces tours de roue qui font les jeux ordinaires de la fortune , se trouve réduit à un état obscur , après avoir été environné de gloire ,

Le Suicide.

un pauvre après avoir été opulent ; & il se tue , comme ce fou d'Apicius qui ne se voyant plus , que douze cent mille livres de reste de l'immense fortune qu'il avoit possédée , crût qu'il lui étoit impossible de vivre. L'autre exilé de sa patrie , comme Ovide , se désespère , & abrège ou termine ses jours , pour ne pas baigner de ses larmes une terre étrangère. Adraste s'immole sur le tombeau de son ami , qu'il avoit tué imprudemment à la chasse ; Didon se donne la mort avec l'épée de son amant infidèle , & combien d'hommes foibles dans le même cas , ont succombé à leur désespoir ? Lord Scarborough , se trouve cruellement embarrassé entre une maîtresse qu'il aime éperdument & à laquelle il n'a rien promis & une femme qu'il estime , mais à qui il a fait une promesse de mariage ; pour se tirer d'affaire , il se tue. Un autre marchand sur les traces de Caton , ne peut voir la forme du Gouvernement de son pays changée ou altérée , & il se dégoûte de la vie. L'Anglois atterré de la consommation , renonce à son existence aussi aisément qu'à un logement qui lui déplait ; le Comte de Fries le fait par ennui , par dégoût. Cet officier François , qui m'a procuré l'honneur de cet entretien , le fait

par le délire de l'amour ; Creech par démence ; Peregrin par une passion insensée pour la gloire^e ; mille autres enfin , par des motifs aussi foibles , aussi illusoires. Agir de la sorte , c'est certainement violer tous ses devoirs , c'est se rendre coupable envers Dieu , & envers les hommes. Dans tous ces cas & autres de même nature , l'homme doit attendre la destruction naturelle de son être , & non pas la prévenir ; ou pour parler comme Marc - Aurele , il doit attendre la mort comme une des fonctions de la nature ; comme un mari attend que l'enfant dont sa femme est enceinte , vienne au monde.

L E D O C T E U R .

Il y a sans doute mille manieres de se donner la mort ; & quoiqu'il ne nous appartienne pas de prononcer sur la destinée de ceux qui usent de ce moyen , je crois cependant qu'il ne faut pas les mettre tous de niveau. J'ai pitié de ces têtes foibles qui rompent avec force une chaîne dont le tems seul doit user les anneaux ; je plains ces frénétiques qui s'élancent en furieux , au-delà des barrières de la vie ; & j'ai été plus d'une fois tenté de regarder comme innocens , ce pauvre rempant dans

la boue, & dans la misere, cet homme injustement accusé qui gémit dans les fers, & d'autres de ce genre qui abandonnent leur rôle avant que la nature ait baissé la toile. Mais croyez-moi, Sir Fleming; ils ne le font pas; & le Suicide est toujours un crime.

F L E M I N G.

Daignez m'écouter jusqu'au bout. Il me reste encore à dire un mot du Suicide de pure volonté, que je distingue en *défendu* & en *permis*. Ce sophiste (*i*) qui à force de vouloir se convaincre du dogme absurde de l'anéantissement, a perdu l'instinct de la nature, la sensibilité de l'ame & les remors; ce prodigue ruine par ses excès qui aime mieux brûler une maison que de l'arranger; ce Célibataire qui n'a pris la vie en haine, que parce qu'il s'est blasé sur toutes ses jouissances: tous ceux là se donnent la mort volontairement; & de pareils Suicides sont défendus. Mais il en est d'autres qui me paroissent permis.

Vous avez soutenu avec Socrate, Epictete, & une foule d'auteurs que Dieu nous a placés, comme dans une poste que nous n'osons quitter sans sa permission. Ou cet emblème n'est

(i) Philosophie de la nature, Tom. 5.

pas juste ; & en ce cas il ne prouve rien ; ou il est exact , & alors si nous sommes semblables à une sentinelle , tout doit nous être commun avec cette sentinelle. Supposons la donc placée par le Général en chef lui-même. Une maladie violente la surprend tout-à-coup , & la rend incapable de remplir ses fonctions. Un officier faisant la visite des postes la trouve par exemple travaillée d'une forte colique ; il la juge inutile , la relève sans la permission du Général , & en met une autre à sa place. Tout cela est en règle. Pourquoi donc n'oserions-nous pas jouir du même avantage , lorsque notre fort est tel que nous ne pouvons plus le supporter ; & que par là même nous sommes absolument devenus inutiles , à nous-mêmes & aux autres. Alors nous souhaitons la mort ; la mort ne vient point. La raison , guide naturel de l'homme , nous conseille d'abrèger nos tourmens ; & quel mal peut-il donc résulter d'avancer de quelque momens , de quelques heures , ou même de quelques jours notre départ de ce monde ? Vaudroit-il mieux mourir dans les accès du désespoir ; être réduit à maudire le jour de sa naissance ; & à blasphemer son Créateur ? Ne seroit-ce pas nuire à la société par ses scandales ?

L E D O C T E U R.

Toute comparaison cloche, dit l'adage de l'école. On ne doit la presser que dans le point unique de son rapport. Vous avez cherché à tirer parti de celle de la sentinelle; & vous l'avez fait ingénieusement. Mais je vous observe à mon tour que l'officier qui relève ce soldat, est en ce moment comme revêtu de l'autorité du Général en chef; au lieu que Dieu n'a délégué à personne son pouvoir suprême; & moins encore à celui que ce pouvoir affranchiroit alors d'un devoir essentiel;

F L E M I N G.

Je pourrois repliquer que Dieu a revêtu de ce pouvoir les Souverains & les Magistrats, du moins sous certaines conditions. Pourquoi Cadmus, pourquoi Leonidas, pourquoi Winkelried, ne sont-ils point regardés comme meurtriers; mais comme des patriotes généreux, des héros? Ce Leonidas, & ces trois Spartiates qui pour sauver la Grèce, se présentèrent aux Thermopyles, savoient bien que trois cents soldats, n'en battront pas trois millions; & lorsque Winkelried en se mettant à la tête des braves Suisses ses compatriotes,

leur dit : *je vous recommande ma femme & mes enfans*, il savoit aussi bien qu'il n'échapperoit pas à la mort. Mais si Dieu seul, peut toujours à la rigueur disposer de notre existence, ou les Souverains qui firent marcher ces guerriers sublimes à une mort certaine, ont été leurs assassins, ou ces guerriers se sont tués eux-mêmes. On ne peut dire ni l'un ni l'autre; d'où je conclus, qu'il est des cas où l'arbitre suprême, soit pour le bien général de la société, soit pour le bonheur de l'individu, s'est relâché de ses droits Souverains.

L E D O C T E U R.

Ne nous enfonçons point dans ces questions; celle du droit de vie, & de mort est un problème fort épineux. D'ailleurs, il faut bien discerner l'intérêt général de la société, de l'impatience ou de la foiblesse d'un seul individu. Enfin, M. cet emblème du soldat n'est pas mon unique preuve; j'en ai ajoutés d'autres; en particulier celle-ci, que dans les saillies des passions, dans les accès de la douleur, l'homme n'est pas en état de connoître ce qui lui convient, & qu'en un mot il ne peut pas tout-à-la-fois être juge & partie.

FLEMING.

F L E M I N G.

Eh bien, considérons la chose sous une autre face. Ouvrons le grand livre de la nature, & nous ferons convaincus que c'est outrer la morale que de supposer à l'homme des perfections supérieures à ses forces. Ne nommeriez-vous pas cruel celui, qui de l'enfant le plus foible, exigeroit ce qu'à peine un Hercule pourroit exécuter? Ne nous élançons donc point au-delà des limites de notre sphere; n'attribuons point à l'homme des perfections qu'il n'a pas, & qu'il ne peut avoir. Mais envisageons le tel qu'il est, c'est-à-dire, comme un être qui ne peut se dépouiller du desir d'être heureux qui naît avec lui, & qui ne peut supporter ce qui est insupportable. Antonin a par-tout soutenu vos principes. Il a dit par exemple, qu'une vieilleffe décrépité n'autorise point le Suicide. „ Quoi! jusqu'à-ce „ qu'une torche soit consummée, elle ne cesse „ point de jeter sa lumiere; & tu souffrirois „ que la vérité, la justice, s'éteignissent en „ toi, tant que tu subsisteras? „ Mais il a avoué, que si une force irrésistible empêche le sage de faire des actions honnêtes & uti-

les, alors il peut, & il doit hâter sa sortie de ce monde.

L E D O C T E U R.

Oui, mais il me paroît impossible d'imaginer un cas précis, où l'impression d'une force irrésistible, nous empêchant de faire une action honnête, on soit obligé de se tuer. Quelque supposition que l'on admette, on ne sera jamais obligé qu'à faire des efforts extrêmes, & à tout risquer. Expliquez-moi donc je vous prie, quels sont les cas terribles dont vous parlez.

F L E M I N G.

En voici quelques-uns, qui se présentent d'eux-mêmes. Je suis éventré, & défilé sur un champ de bataille, comme le fut le fameux Prussien Kleist, & comme l'ont été mille autres. Mes maux sont sans remède. Quel bien puis-je désormais faire sur la terre? Farde inutile qui la surcharge, je ne puis plus que souffrir des douleurs accablantes & incurables. — Je suis né en Afrique, j'y jouissois de toutes les douceurs de la vie. J'ai le malheur de faire connoissance avec des Européens, que je comble d'honnêtetés & de bienfaits. Ils me

pressent d'aller diner à bord de leur vaisseau, avec plusieurs de mes amis intimes. On se met à table; le repas est assaisonné par la gayeté; tout m'inspire la joie & la confiance. On propose de boire à la santé du Roi d'Angleterre, tout le monde se leve pour le faire, & dans le même instant les canons du vaisseau sont tous déchargés. La commotion qui en résulte me renverse, ainsi que mes amis. On se jette sur nous, & l'on nous charge de chaînes. Je suis traîné à fond de cale, chargé de liens, & transporté à neuf cents lieues de ma patrie, vendu comme une bête de somme, séparé de mes amis. Un maître avare & impitoyable m'accable des travaux les plus durs & les plus avilissans, je suis mal nourri, mal vêtu, mal logé. On me punit avec barbarie pour la faute la plus légère. Je suis même privé de la foible consolation de pouvoir converser avec les hommes farouches qui me surveillent; ils ont un idiôme différent du mien. Je l'étudie cet idiôme; après quelques années je parviens enfin à l'entendre, & c'est pour être instruit de toute l'amertume de mon sort, que je suis esclave pour la vie, que jamais, jamais mes malheurs ne finiront! A cette nouvelle, la rage, le désespoir

entrant dans mon ame ; je d
 rattrappe , par punition , on
 deux jurets. Je suis tristement
 grabat sale & infect , souffrant
 les plus aiguës. Au lieu de me consoler , de
 me témoigner quelque pitié , on me charge
 tous les jours de mille malédictions. J'ai pour
 seule perspective un avenir encore plus affreux
 que le présent. Mon ame succombe sous le
 poids de tant de maux réunis contre moi.
 Dans cette cruelle situation , il ne me reste
 qu'une seule ressource , un seul asyle !

Le tombeau ! Je m'y précipite pour me soustraire à une foule de tourmens que je ne puis éviter.

Et vous osez dire que je suis coupable ? Quoi ! Dieu m'aura donné la raison pour me servir de conseil durant le cours de ma vie ; & je serai criminel d'avoir écouté sa voix dans le plus essentiel , le plus décisif des momens de cette vie !

Durant la dernière guerre entre les Anglois & les Américains , un sergent Anglois surpris avec son monde par un détachement de Sauvages , qui avoient prouvé le parti des Américains. Les Anglois se défendirent en désespérés ; mais ils furent enfin obligés de céder au nombre ; & ceux d'entr'eux qui euren

malheur d'échapper au carnage, furent faits prisonniers, pour être écorchés vifs l'un après l'autre. Le sergent qui jusqu'alors avoit été spectateur du cruel supplice de ses camarades, voyant qu'il alloit subir le même sort, s'adresse à ces Sauvages, & leur dit : „ Pro-
„ mettez-moi de me faire grace de la vie, &
„ je vous apprendrai un secret important,
„ qu'aucune torture ne sera capable de m'ar-
„ racher, si vous me refusez ma demande. „
On le lui promet; il continue : „ j'ai l'art de
„ me rendre invulnérable. Je me suis trouvé
„ dans plus de vingt batailles, & n'ai jamais
„ reçu la plus légère blessure. Vous avez été
„ témoins vous-mêmes de l'acharnement du
„ combat que nous nous sommes livrés; la
„ plupart des gens que je commandois ont
„ été tués, tous les autres blessés; & moi
„ seul je suis sorti sain & sauf, d'une mêlée
„ si sanglante. Cependant pour ne vous laisser
„ aucun doute, je consens de me soumettre
„ à une nouvelle épreuve. Illustres chefs de ces
„ guerriers invincibles, ordonnez au plus fort
„ d'entr'eux de venir de m'abattre la tête d'un
„ coup de sabre, & je le défie d'y réussir. —
L'ordre fut donné, & du premier coup le sau-
vage abattit la tête du sergent, qui par, cet

ingénieux levifce, s'épargna un fupplice mille fois plus cruel. Or je le demande, eſt-il un homme raifonnable qui puiſſe blâmer cette rufe, quoiqu'elle ait avancé le terme de la vie ? Il eſt donc des cas où la raifon, qui doit nous guider par-tout, paroît autorifer le Suicide, & par conféquent des cas où il eſt permis.

L E D O C T E U R.

Ces cas font terribles, j'en conviens; mais le dernier n'eſt point un Suicide. Ce ſergent alloit périr; il ne s'eſt point tué de ſes mains; il a fait que changer le genre de ſon ſupplice & c'eſt un ſauvage qui l'a tué!..

F L E M I N G.

Encore un moment, s'il vous plaît. Je ſuis affligé de la rage; je ſouffre les angoiſſes les plus douloureuſes; je risque de rendre au malheureux que moi ceux que le devoir oblige de m'approcher pour me ſoulager. Je fais que l'on va à la fin m'étrouffer entre deux matelas, & il ne me feroit pas permis d'abrégér mes ſouffrances en me caſſant la tête. Un médecin donne à un vieillard décrépît & accablé de maux incurables, de l'opium pour l'en délivrer, & dans un pareil cas, je n'oſerai pas agir

envers moi-même comme le médecin. — On m'a empoisonné, ou je me suis empoisonné moi-même par imprudence, sans le vouloir, en prenant une trop forte dose de médecine. Les médecins attestent qu'il n'y a plus de ressources pour moi. Déjà le poison me dévore l'estomac, & me déchire les entrailles; je souffre des douleurs inexprimables; & l'on m'annonce que je les souffrirai encore huit, ou dix heures, peut-être plus longtems. J'abrege ces tourmens, cet enfer, en me donnant la mort. Dira-t-on donc alors, que je suis plus coupable, d'avoir avancé l'instant de mon trépas par la raison, que de l'avoir causé par mon imprudence, ou par erreur? Selon moi, dans tous ces cas, l'homme peut certainement se donner la mort ou la recevoir. Il n'en mourroit pas moins (quoique quelques momens plus tard), en négligeant l'avantage de descendre avec moins d'anxiété dans le tombeau. Je crois même qu'on peut envisager ces fortes d'accidens comme un congé donné par le Ciel.

L E L O C T E U R.

Mais, par la même raison, vous pourriez justifier un criminel condamné à mort, qui s'arracheroit la vie, pour ne pas endurer un

supplice plus douloureux , & sur-tout , pour ne pas servir de spectacle à tout un peuple.

F L E M I N G.

Non ; parce que le reste de la vie , même le genre de mort de ce criminel , peuvent être utiles à la société. C'est une leçon qui rappelle à ses concitoyens quelles sont les suites ordinaires & souvent inévitables des crimes atroces. D'ailleurs , en le supposant coupable , il est juste qu'il subisse la peine due à ses forfaits ; & puisqu'il faut expier ses crimes dans ce monde , ou dans l'autre , il doit regarder la mort comme un moyen de le faire , & ne pas ainsi se révolter contre les loix. En un mot , Mr. le Docteur , mon systême roule sur ces deux pivots , qu'il ne faut pas séparer. 1°. *Des maux qui nous rendent désormais inutiles à nous-mêmes & à la société.* 2°. *Des maux sans remède , absolument incurables.*

L E D O C T E U R.

Veuille le ciel , préserver vous & moi , ainsi que tous nos semblables , de se trouver réduits à de si cruelles extrémités . . . Mais je n'en soutiens pas moins , que si le Suicide n'est pas toujours un crime , il est du moins toujours

condamnables, & je le soutiens, parce que mes
 objections me paroissent très-fortes, & que d'ail-
 leurs on ne peut dévouer que la doctrine
 contraire ouvreroit la porte à mille abus funes-
 tes & destructifs.

F E M I N G.

Et moi, Monsieur, je vois bien que je n'ai
 pas assez d'éloquence pour vous faire goûter ma
 façon de penser sur cette matière. Cependant
 souvenez-vous, s'il vous plaît, que je suis
 aussi éloigné que vous d'admettre le Suicide à
 tort & à travers. Je plaide uniquement pour
 certains cas où cette action n'est point un mal,
 je crois l'avoir bien prouvé. Mais hors ces cas
 là, qui, heureusement pour le bonheur du
 genre-humain, sont très-rares, je conviens
 qu'il n'est jamais permis à l'homme d'avancer
 l'heure de sa mort. Je dis plus, si je trouvois
 l'occasion de parler à quelqu'un qui se propo-
 seroit d'agir d'une manière contraire aux prin-
 cipes que je viens d'établir, je lui dirois avec
 l'auteur de la nouvelle Héloïse : „ Insensé,
 „ s'il te reste au fond du cœur le moindre
 „ sentiment de vertu, viens, que je t'appren-
 „ ne à aimer la vie ! Chaque fois que tu feras
 „ tenté d'en sortir, dis en toi-même : que je

„ *fasse encore une bonne action avant de mourir.*
 „ Puis va , cherche quelque malheureux à se-
 „ courir , quelqu'infortuné à consoler , quel-
 „ que opprimé à défendre. Si cette considéra-
 „ tion te retient aujourd'hui , elle te retiendra
 „ encore demain , après demain , toute la vie ;
 „ si elle ne te retient pas , meurs ; tu n'es
 „ qu'un méchant.

L E • D O C T E U R .

Pour moi je plaiderai toujours la cause de
 la vertu !

F L E M I N G .

J'admire aussi la vertu , & je tâche de la pra-
 tiquer ; mais dans la théorie de ma morale , je
 ne puis oublier que l'homme est foible ; & si
 même dans les maux extrêmes , je ne fais pas
 du Suicide un acte d'héroïsme , il me paroît
 bien dur de condamner sans appel l'infortuné
 qui croit n'avoir de ressource que dans un re-
 mede si violent (*).



NOTE.

(*) **L**ES opinions des peuples ont été partagées sur le Suicide , comme sur mille autres points. A Athènes la loi ordonnoit de couper la main avec laquelle on avoit attenté à sa vie , & de la brûler à part. A Rome , une loi donnée par Antonin , justifioit tout citoyen qui s'étoit tué pour se soustraire à la douleur , ou par ennui de la vie , par démence , ou par désespoir. Dans une partie de l'Europe moderne , on a longtems traîné sur la voie , le cadavre d'un suicide. On pourroit faire bien des réflexions sur cet objet ; mais je me borne à un seul souhait : c'est que les Souverains ne punissent plus la femme & les enfans de celui qui s'est donné la mort , en confiscant ses biens. Dans le cinquieme Tome de la *Philosophie de la nature* , pag. 150 , on lit avec intérêt un mémoire adressé aux Législateurs , par la veuve d'un citoyen puni pour le crime de Suicide.

Ce n'est pas le coupable , dit cette mere éplorée , mais la veuve & ses enfans , que vous avez punis ; le citoyen qui a bravé vos loix , s'est dérobbé à vos coups , & nous qui les avons toujours respectés , nous en sommes les victimes ! ... Législateurs ! s'il étoit possible qu'il y eût toujours une sage proportion entre les délits & les peines , il conviendroit la politique à prévenir plutôt les suicides qu'à les punir , si du moins les supplices infligés au crime

„ ne retomberoit jamais sur l'innocent ! — Dites
 „ un mot , & les peuples tomberont à vos ge-
 „ noux , &c..

J'ouvre l'instruction donnée par *Catherine II* à la
 Commission établie par S. M. Impériale pour travail-
 ler à la rédaction d'un nouveau Code de loix , & j'y
 lis avec respect (pag. 38 , §. 141.) „ Il y a une loi
 „ Romaine qui défend la confiscation des biens ;
 „ hormis dans les crimes de lèse-majesté , & seule-
 „ ment dans le plus haut degré de ce crime. Il ne
 „ seroit pas déraisonnable d'admettre cette loi ; & il
 „ ne devoit même y avoir que les biens acquis qui
 „ pussent être susceptibles de ce genre de punition”.



CHAPITRE SECON D.
DES DEVOIRS RELATIFS

• A L'ÂME.

I^o A L'ESPRIT.

TRAITÉ SUR LES PRÉJUGÉS.

LE mot de préjugé est synonyme avec celui de jugement précipité : on ne se donne pas le temps d'examiner les choses, ni de vérifier si les principes sur lesquels on fonde ses décisions sont vrais, ou s'ils sont faux : ainsi Voltaire a eu raison de définir le préjugé, *une opinion sans jugement* : il n'y a que trop de maximes régnantes, dont on ne s'avise même pas de douter la justice ; mais que l'on se fait un devoir de croire, sans hésiter. „ Les hommes „ ont tous un travers (a), dit Montagne : „ ils ne regardent pas ce que les monnoyes „ valent & valent, mais chacun à son tour, „ les reçoit selon le prix que l'approbation

(a) Liv. I. L. (a. 12)

„ commune & le cours leur servent; ils ne
 „ plaident pas de l'aloï, mais de l'usage, &
 „ ainsi se mettent également toutes choses”.

§. I. *Préjugés utiles.*

On peut distinguer dans ce chaos d'incertitudes & d'opinions, des *préjugés utiles*, & des *préjugés nuisibles*; je ne m'étendrai pas beaucoup sur les premiers, puisqu'il n'est pas question de les proscrire. Qu'on apprenne aux enfans les premiers élémens de la religion, comme on siffle quelques mots à un perroquet, je ne m'y oppose point, pourvû qu'on leur inculque des principes vrais, & qu'ils ne soyent pas forcés d'oublier un jour. Qu'on les accoutume à bégayer le nom de l'Etre Créateur; qu'on le leur peigne comme souverainement bon; qu'on leur parle de l'immortalité de l'ame, de l'amour, de la soumission qu'ils doivent aux Auteurs de leurs jours; qu'on leur représente le mensonge intéressé comme un vice; le larcin & le meurtre comme des crimes; & ainsi de tant d'autres principes; c'est travailler à leur bonheur & à celui de la société. Mais enfin, ces convictions ne font en eux que des préjugés; ils sont incapable de les analiser. Il y a donc des préjugés uti-

Je. Peu à peu au fond que les enfans con-
noissent ce que c'est qu'une vertu, un vice,
un bien, pourvu qu'ils s'accoutument à pra-
tiquer la première, & à détester les autres.

Je range dans la même classe ces maximes
nombreuses que le peuple ne comprend pas,
mais qu'il admet, & qui concourent à la sû-
reté & à l'harmonie de la société. J'y joins
même encore sans repugnance, ces préjugés
politiques qui inspirent à une nation de gran-
des idées de sa force, de sa supériorité, de
son bonheur. Mais j'avertis qu'un des pre-
miers devoirs d'un Gouvernement éclairé, doit
être de détacher par la douceur & par la
raison, tous les préjugés funestes, en surrédi-
tant les utiles; parce que les préjugés sont
dans l'esprit comme des taches, qu'on n'efface
presque jamais entièrement. J'ai ouï parler
d'un Juif qui avoit embrassé de très-bonne foi
le Christianisme, & qui ne pouvoit s'empê-
cher de sentir une secrète horreur à la vue
d'une tranche de jambon.

§. II. *Préjugés nuisibles.*

L'on doit regarder comme tels, tous ceux
qui tendent essentiellement à troubler les hom-
mes, à les aveugler & à les opprimer. Tels

d'une effrayante fécondité ! Parcourons en successivement les principales branches.

Préjugés Physiques. Epicure imagina le système des Atômes, & soutint que leur concours fortuit avoit fait naître l'univers. Une pesanteur éternelle faisoit descendre ces Atômes dans des abymes infinis ; mais pour qu'ils pussent s'accrocher dans leur chute, il en fit descendre une partie par des lignes obliques, pour atteindre ceux dont la descente étoit perpendiculaire. Epicure eut des disciples, des sectateurs. Leur conviction fut un préjugé, & un préjugé nuisible, puisqu'il arrachoit de l'esprit & du cœur des hommes, l'idée consolante d'un Dieu Créateur, d'une Providence &c. Je fais très mauvais gré à Lucrece, (a) (qui assurément n'en croyoit rien,) d'avoir inventé ou du moins achalandé le préjugé des spectres. „ Des Atômes, s'assemblent, dit-il, „ en substance pour faire une représentation „ infiniment mince d'un homme ou d'un cheval &c. Tout dans l'univers est rempli d'assemblages, & de représentations de cette espèce ; & ce sont autant de spectres qui voltigent dans les airs. „ Tout cela n'est qu'un tissu de mots qui ne signifient rien. Ma

(a) Liv. 4.

combien cet absurde préjugé n'a-t-il pas troublé de cerveaux ; & quel mal ne produit-il pas encore tous les jours ? Qu'en jouant sur le mot *Firmanent*, de prétendus physiciens aient fait du Ciel un corps fixe & solide ; qu'ils aient imaginé une voûte azurée qui enferme l'univers dans son enceinte ; qu'ils aient enchassé les étoiles comme autant de diamans brillans contre cette voûte pour la décorer, & représenté la terre, aussi immobile dans son orbite qu'un Pacha à trois queues dans sa salle d'audience ; qu'enfin, ils aient fait lever & coucher le soleil & la Lune, aussi régulièrement qu'un paysan de l'Emmthal, ou de l'Oberland : dans toute cette savante Théorie, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Mais lorsque quelques-uns de ces messieurs s'évertuent à attribuer à ces corps célestes une influence directe sur les oignons, & sur les choux de nos jardins, sur notre santé, sur nos actions, sur notre bonheur ; &c. Alors je reclame avec humeur contre de pareils préjugés, & je suis sincèrement fâché de voir qu'on les adopte encore. Je plains ces pauvres Indiens, qui dans le temps d'une éclipse, croient, non par superstition, mais de bonne foi, que le soleil tombe en ce moment dans la gueule d'un

Dragon, qui pour le rattrer, fut quelque
 temps au'il fallit se plonger de la Gange, et
 vraiment nus, que l'homme contre lequel
 une des bégnules de Molière n'auroit pu
 voulu coucher; & qui s'épuisent enfin, à
 force de être des pages dans l'eau pour
 épouvanter ce vilain Dragon, & l'obliger mal-
 gré ses dents à lâcher la proie. — En vérité
 le grand calculateur Aigroz, auteur du *Mis-
 sager Bonheur*, n'est pas du croire que son Alman-
 nach fit une fortune si brillante! Il n'y a pas
 long-temps qu'une jeune fille maiaide & que la
 mere pressoit de se faire saigner & purger,
 lui produisit cette belle estampe qui embelle
 le front de *Messager*, où l'on voit je ne
 sais combien de lignes rangés en quarte, au-
 tour de la figure d'un homme tout nud; &
 des lignes droites tirées de chacun de ces signes
 mystérieux, à diverses parties de la figure; au
 cou, aux poignets, aux jambes, au nez &c.
 Ah! ma mere, s'écria la pauvre fille en sanglot-
 tant voyez donc ces signes mystérieux; pour un
 tout d'un coup, pour de l'ain, pour après-demain &c.
 Et pourriez-vous en conscience me faire ou
 saigner ou purger. — Et ces saignées qui
 sent d'un cadavre pourri, quoique toute inu-
 tile leur soit mortelle. Et ces saignées qui

sont bonnes pour le sang, parce qu'étant cuites, elles sont rouges comme lui; & ces mille & un préjugés que des charlatans ont fait croire sans raisonner, que d'autres charlatans fortifient, perpétuent, pour s'approprier notre argent, & dont des millions de dupes, sont les tristes victimes; qui aura la patience d'en faire le catalogue?

Préjugés historiques.

Fabius Pictor, dit M. de Voltaire, raconte que plusieurs siècles avant lui, une vestale de la ville d'Albe, allant puiser de l'eau dans sa cruche fut violée, qu'elle accoucha de Romulus & de Rémus; que les deux enfants furent nourris par une Louve. Et voilà comme on écrit l'histoire! Le peuple Romain n'examina point, si dans ce tems là il y avoit des Vestales ou non dans le Latium, s'il étoit vraisemblable que la fille d'un Roi sortit (apparemment à heure incrédule) de son couvent avec sa cruche; s'il étoit probable qu'une Louve allaitât deux enfans, au lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Mais remontons plus avant dans les Annales du Monde, & par-tout nous verrons le règne du préjugé. Que sont donc

toutes ces peintures ridicules de la formation
 du monde, empruntées des Hébreux; ces
 guerres de géants contre le Ciel; la suite de
 Vhacon; l'étrange méthode de faire des es-
 surs, en jetant des pierres derrière soi,
 pratiquée avec tant de succès par Deucalion
 & Pyrrha; l'inspiration d'un Minos, d'un
 Pharaon, d'un Lisargos, pour donner aux hom-
 mes des loix, qui certainement n'ont rien de
 divin; ces treize filles engraissées dans une
 seule nuit chez le Roi Admète par Hercule.
 Que signifient ces quatre cents vaisseaux équi-
 pés en Egypte sous le règne du grand Séso-
 tris, dans un temps où les Egyptiens regardoient
 le Méridien comme être maléfique & l'avaient
 en horreur? Ces vingt mille chariots armés,
 & ce million de braves soldats qui sortent
 en réins de suette par les cent portes de
 Thebes, & où il faudroit supposer au-delà de
 quatre ou cinq millions d'habitans, suivant les
 calculs ridicules des critiques modernes? Que
 veulent dire ces fameux lits d'or, soit de
 pourpre auxquels se destinoient des Villes, &
 des Temples étoit attachée; cette précaution
 barbare de l'Hirémien Astages de ne
 faire noyer son petit fils Cyrus encore dans
 le berceau, parce qu'il voit vu au loign.

filles Mandane, piffer si copieusement, qu'elle inonda toute l'Asie.

Mais j'entends la critique vigilante qui me crie, pourquoi entasser ici des puérités, & des fables auxquelles l'antiquité elle-même, n'a point ajouté foi, & que ses sages ont tournées en ridicule ! Vous avez raison judicieux Aristarque; si on n'a pas crû ces contes bleus, ils n'ont fait aucun mal. Cependant je pourrois vous démontrer mon tour, par quelques bons syllogismes *in Baroco*, qu'on les a crûs, & qu'ils ont fait du mal. Mais, y consens, ne citons que des préjugés bien constatés dans l'histoire. Oracle de Delphes devina que dans le moment où il parloit, Crésus faisoit cuire à cent lieues de là, une tortue dans un plat d'airain : Quinte - Curce n'a-t-il pas aussi défigurè l'histoire d'Alexandre, par cent contes absurdes que nos déclamateurs rajeunissent tous les jours ? On a canonisé Grégoire VII à Rome, où sa mémoire est encore fort respectée : en Allemagne & en France, elle est en exécration. Il faut bien que les uns ou les autres aient tort, & peut-être se trompe-t-on à Rome, en Allemagne & en France. On atteste dans vingt histoires ecclésiastiques que St. Roman fortit frais comme

l'en bran, du lieu où Luthériens l'avoit fait
 jeter, & qu'après qu'on lui eut fait couper
 la langue, il n'en parla que mieux. On sou-
 dit que lorsqu'il fut question d'ordonner Clévis,
 un pigeon apporta du Ciel, dans son bec, la
 Sainte Ampoule qui existe encore à Fleury,
 & dont Phaulx Sactée ne s'est jamais ou
 sçait qu'un Ange apporta l'Ordinaire pour
 le conduire. Assurément le Chrétienisme de
 Pulvisateur Clévis ne méritoit pas tant de
 prodiges. En rapportant le sort tragique de
 ces pauvres Luthériens qu'on fit brûler à
 Paris en 1535, le Jésuite Daniel met à la
 marge *Exemple de la mort*; cet exemple, dit Vul-
 gaire, ressembler à suspendre les patients à une
 haute potence, d'où on les faisait tomber à
 plusieurs reprises sur le laucher. Exemple au
 lieu d'être barbare raffinée, qui inspire au
 sage, aux cœurs sensibles, autant d'horreur
 pour les écrivains qui la louent, que pour les
 Juges qui l'ordonnent. Mais la remarque
 marginale a produit son effet. On a loué, on
 a joué François I. de ce trait de
 sévérité pour le rendre plus admirable, on
 lui met ces paroles dans la bouche. *Je ne
 mourir sur propres enfans, s'ils étoient hereti-
 ques.* En vérité, voilà un fort bon dolo de la

chez un Prince que le mal vénérien a couché dans le tombeau ! On croit sur la foi d'une Tragédie & d'un Roman que la grande Reine Elizabeth n'a fait périr le Comte d'Essex que par une jalousie de femme. Mais ne pouvoit-on donc pas se contenter, en motivant la punition de ce Seigneur, de dire qu'il étoit coupable d'une révolte ouverte, fondée même sur le déclin de l'âge de la Reine, & sur l'espérance de profiter du déclin de sa Puissance ? Ne suffisoit-il pas de dire qu'Essex, fut condamné par ses Pairs, sans attribuer une foiblesse ridicule à une femme de soixante-huit ans ? Les plus grands historiens ne rapportent-ils pas avec confiance la fable de ce vieux de la *Montagne*, qui dépêchoit du Mont-Liban deux députés pour aller vite assassiner Louis IX. Roi de France dans Paris, & qui le lendemain, sur le bruit des vertus de ce Monarque, en faisoit partir deux autres, pour arrêter la pieuse entreprise des premiers ? J'ai entendu dire cent fois que le principal fondement du droit que se firent les Espagnols de réduire les Américains en esclavage, étoit que ces Sauvages fumoient du tabac, & qu'ils n'avoient point de barbe au menton. Montesquieu a dit lui-même dans son *Esprit des Loix*. Le

fait est que l'avidité & la superstition ont été les mobiles de cette grande révolution. En un mot, je ne finirois pas, si je voulois entrer dans le détail des préjugés historiques. L'Histoire elle-même n'est trop sujette à que le recueil des préjugés humains. Les auteurs modernes prétendent que pour pénétrer avec succès dans le labyrinthe ténébreux des faits passés, il faut le secours des Archives & des Chartes; & ils les consultent avec assiduité; mais le savant Abbé de Longueville proteste que de quinze cent de ces Chartes, il y en a mille quatre cent de fausses, & qu'il ne garantit pas les cent autres. On a nommé l'opinion, *le Règne du Monde*; & cela est si vrai que quand la raison s'avise de la combattre, la raison est condamnée à la mort: il faut qu'elle soit rebaisée vingt fois de ses cendres pour chasser enfin tout doucement l'usurpatrice. Lorsqu'on veut prouver au Canadien que les opinions de ses anciens, sont de vains préjugés & des folies, dit un Auteur moderne, il répond à celui qui lui parle, « Quel âge as-tu? » Tu n'as que trente ou quarante ans, & tu veux savoir les choses mieux que les vieillards! Va, tu ne sais ce que tu dis.

(b) *Quest. sur l'encyclopedie.*

tu peux bien le voir ce qui se passe dans
ton pays, parce que les anciens t'en ont parlé.
mais il ne fais rien de ce qui s'est passé dans
le monde depuis que les François y furent ve-
nus. Qu'on ne soit donc plus surpris que
des Nations entières ayent cru aux revenus,
aux sorciers, à l'enchantement des serpens, &c.
Rien ne s'engage plus aisément dans les cer-
velles humaines que le merveilleux, ou il n'y
a pas même l'ombre du sens commun.

Préjugés politiques.

Ma main téméraire ne vient point arracher
le voile qui couvre les Mystères des Cieux.
Mais ne puis-je pas dire ici sans craindre que
ce n'est pas toujours le triumphe de la raison
& de la Philosophie, qui en éclaire & en dirige
les opérations ! Lorsqu'on s'y détermine à la
guerre, par exemple, pense-t-on qu'elle désolé
les campagnes, qu'elle détruit les habitations,
qu'elle est le plus funeste de tous les fléaux ?
On fait pompeusement bénir les drapeaux,
on invoque solennellement le Père commun
des hommes, afin d'aller religieusement exter-
miner ses enfans. Montesquieu a dit, qu'il est
volonté de porter le feu & la flamme chez les
voisins pour les empêcher de devenir trop ri-

chez ces trop puissants. Je ne fais s'il a puisé cette décision chez Grotius, Puffendorf, Burlamaqui; mais je fais que cela est un préjugé terrible & meurtrier. Quel principe de cannibales ! aller tuer votre prochain, qui ne vous attaque pas, de peur qu'il ne soit en état de vous attaquer. Le renard de la Fable donnoit du moins à Sultan Léopard le choix de cultiver l'amitié du Lionceau son voisin, ou

De s'efforcer de le détruire,
 Avant que la griffe & la dent
 Lui soit crue, & qu'il soit en état de nous nuire
 N'y perdez pas un seul moment,
 Tâchez de l'affoiblir.....

LA FONTAINE.

J'aime beaucoup mieux ce que dit Voltaire à ce sujet (c). Votre voisin devient trop puissant pendant la paix; qui vous empêche de vous rendre puissant comme lui ! S'il a fait des alliances, faites en de votre côté. S'il exerce mieux ses matelots, exercez les vôtres. Mais d'exposer vos peuples à la plus horrible misère dans l'idée si souvent chimérique d'accabler votre cher frère, le féreniffime Prince limitrophe, jamais je

(c) *Quest. sur l'Encyclopédie*

« vous donnerai un tel conseil. » Voltaire avoit raison ; mais cependant les Ministres des Rois ne se persuaderont qu'ils ont tort. Il est si agréable de se voir tirer des feux de joie, & de chanter le Te Deum pour des victoires que l'on n'a point remportées ! — Les charges de l'État sont très-pesantes, disent tous les Ministres des Royaumes ; donc les impôts sont nécessaires. D'accord ; mais est-il nécessaire de faire écrouler un peuple entier par des milliers d'Aguazils, de comarés, de faus-commis &c. Est-il juste de faire tomber le fardeau sur le pauvre cultivateur, tandis que le gros capitaliste qui a toutes les terres dans son portefeuille, s'engraisse encore de la subsistance de ces pauvres laboureurs ? Que de péniures atroces je pourrois exposer à cet égard ! Mais n'a-t-on pas assez écrit sur le droit de gens, sur la théorie de l'impôt ? Il y a plus de dix sept cents ans, que Tibère a dit, *qu'un bon berger doit tondre ses moutons ; & non pas leur arracher la peau.* Les financiers ne comprennent pas cette belle maxime. Un ministre ne se corrige point (ce sont les termes du dictionnaire philosophique, & non les nôtres) ; je respecte trop le corps Diplomatique pour parler si cavalierement ; il ne peut même

» se corriger. Il a pris sa croissance; plus
 » d'instructions, plus de conseil; il n'a pas
 » le tems de les écouter. Louis XI. avoit tort⁶
 de réduire toute la science d'un gouvernement,
 à ce peu de mots; *qui ne sait pas dissimuler,*
ne sait pas régner. Mais n'a-t-il pas toujours
 eu de nombreux imitateurs, & comprend-on
 bien par tout le sens de cet Apophtegme, que
la meilleure politique est de n'en point avoir ...

Divise & regnes; autre adage consacré dans les
 Cours, & qui dans le fond n'est pas plus so-
 lide que le précédent. On dit que les Rois
 d'Egypte l'adoptèrent, & que ce fut là l'uni-
 que source de tant de cultes bizarres & con-
 trairens qui régnerent dans ce Royaume.
 Mais en empêchant les peuples de former de
 concert des projets de révolte, ils rompirent
 les liens sacrés de l'amour de la patrie, & y
 occasionnerent des commotions intestines &
 des scenes sanglantes. Un autre grand prin-
 cipe d'administration, est *que le salut du peu-
 ple est la loi suprême.* Telle est la maxime fon-
 damentale des Nations. Mais si l'on fait con-
 sister ce salut à égorger une partie des citoyens
 dans les guerres civiles, à tuer ses voisins,
 à les voler dans les guerres étrangères, à
 violer sans scrupule les Traités les plus sacrés,

ne valloit-il pas mieux qu'un peuple d'ignorans
 trompe existât plus? — Il Enuade l'argent,
 c'est le nom de la guerre. Je l'accorde, mais
 néanmoins à prouver la conséquence qu'on
 tira de ces actions. En vendant toutes les
 places, en mettant à l'encan le droit de juger
 souverainement de l'honneur de la fortune,
 de la vie des citoyens; en ne donnant les
 commissions les plus importantes dans les Ar-
 mées, qu'au plus offrant, & de venir enrichir
 les uns en surchargeant les peuples de fardeaux
 qu'ils ne peuvent supporter. J'aurois encore
 bien des choses à dire sur ces Souverains qui
 ne prétendent être Rois que par la grâce de
 Dieu, & qu'on à la foiblesse d'en croire sur
 leur parole; sur toutes les espèces de maîtres
 & de maîtres, par lesquels on affirme qu'il est
 tres-sage de menacer les hommes; sur les loix
 qui défendent au tranquille agriculteur de
 vendre à ses voisins l'excedent de son bled;
 sur l'éloignement général pour toute innova-
 tion quelque utile, quelque nécessaire qu'elle
 puisse être. — Sur la persuasion où l'on est,
 qu'il faut laisser le peuple errer dans l'igno-
 rance, & que les sots obéissent mieux aux loix
 que les sages. Mais j'en reviens à dire comme j'ai dit
 dans le *Dictionnaire Philosophique*; que Dieu me

préserve d'enseigner les Rois & messieurs leurs Ministres, & messieurs leurs valets de chambre, & messieurs leurs confesseurs, & messieurs leurs courtisans ! Je n'y entends rien ; je les révere tous.

Et même pour ne pas rendre ce Traité trop *philosophe*, je passe sous silence les préjugés de Nation, de Ville de famille, de condition &c.

Préjugés dans les coutumes & dans les mœurs.

Il nait des enfans chez tous les peuples ; mais cet événement n'y est pas vû du même œil. Ici la naissance d'un enfant occasionne une fête ; on regale les plus proches parens, les parents, les maraines, les amis de la maison ; c'est un jour de *galà*. Là on envisage cette naissance comme un fait très-indifférent ; & il fait verser des larmes chez les Esquimaux. Il y a des Nations qui coupent le prépuce de leurs enfans, d'autres qui coupent aux mâles un testicule, d'autres enfin qui les chatrent entièrement, afin qu'ils soyent plus agréables. On en voit qui exposent leurs enfans.

Nous vantons en Europe de savoir mieux vivre, d'être plus sages qu'ailleurs, & nous y commençons par purger les enfans nouveaux nés. On les emmaillotte étroitement dans des langes, afin qu'ils soyent plus à leur

alle; les meres, pour ne pas alterer la beauté
de leur sein, & se rendre utiles pour des
autres enfans, leur refusent leur lait; on
les nourrit avec du lait de chèvre, ou de vache,
& suivant les observations faites en des
vers États; on tue par cette méthode un très-
grand nombre de ces innocentes victimes.
venus plus âgés, on les expose dans
trois de balaine, afin de leur donner une
taille élégante. A la Chine on fait porter aux
filles des souliers si étroits, qu'on les estropie
pour le reste de leurs jours; mais en revan-
che on leur procure l'avantage flatteur d'avoir
les pieds très-petits. Ailleurs, on leur pei-
nt le front ou le nez. A Cumana dans l'Amé-
rique Méridionale, la beauté des femmes
est d'avoir les joues maigres, le visage long,
& des cuisses extrêmement grosses. Pour cet
effet, on les presse dans l'enfoncée la tête en-
tre deux coussins, & on leur lie fortement le
dessus des genoux. — On voit des meres qui
refusent très-rarement à leurs enfans de
sortir de la chambre, parce que le grand air
surtout est fort mal sain. On persuade à ces
mères chéries de manger de tout, afin qu'ils ne
soient pas gourmands. Tous leurs enfans
sont en lait de goats, d'ajutencus & de parute

son satisfait sur le champ, afin de les accou-
 tumer à l'économie, & à ne jamais dépenser
 au-delà de leurs revenus; on leur apprend tout
 excepté ce qui est utile à la vocation à laquelle
 on les destine, & l'on veut qu'ils excellent
 dans cette vocation. Il ne s'agit point dans le
 cours de leur éducation de leur donner des
 principes de conduite, ni de leur apprendre
 ce qu'ils doivent à leurs semblables; & l'on
 exige d'eux, lorsqu'ils se produisent dans le
 monde, de n'être ni gauchers, ni impolis, ni
 dupes, ni fripons. Sage Européen, tu te mo-
 que des Chinois, qui exigent qu'un homme,
 pour être beau, soit gros & gras; qu'il ait le
 front large, les yeux petits & plats, le nez
 court, les oreilles longues. Tu juges en der-
 nier ressort les trois autres parties du monde,
 & même ceux de la tienne, qui ne s'habillent
 pas, ne parlent pas, ne pensent pas comme
 toi. Que te dirai-je pour t'arracher le bandeau
 de la prévention qui t'aveugle? Lis la fable
 philosophique des compagnons d'Ulisse. Le
 petit Roi d'Ithaque avoit obtenu de l'enchan-
 tement Ciré, de rendre à ses compagnons,
 changés en animaux, leur première forme,
 s'ils vouloient y consentir. Il les exhorta,
 pressa vivement l'un après l'autre; mais in-
 tilement,

tillement, & courut enfin à celui qui avoit été transformé en ours ; il lui dit gravement comme tu dirois toi même à un Indien , à un Chinois , à un Hottentot , &c.

Eh ! mon frere

Comme te voilà fait : je t'ai vu si joli ?

Ah ! vraiment nous y voici ,

Reprit l'ours à sa maniere ;

Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?

Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.

Tel est l'homme sous l'empire du plaisir & dans quel pays du monde n'en est-il pas esclave ? Pour suivons donc , & ne nous bornons pas à glaner dans un champ où la moisson est si abondante.

Qu'appelle-t-on dans le monde se faire honneur de son bien ? (d) C'est avoir une table surchargée de mets délicats , & du plus grand prix ; se forcer de manger encore , lorsqu'on n'a plus faim ; dédaigner les mets simples que fournit la nature , en un mot , vivre dans le luxe , être friand & gourmand. Qu'en devenu disoit (e) un Norwégien à un riche Holla-

(d) Les mœurs,

(e) Quest. sur l'Encyclopédie.

Sois, cet heureux pays où un négociant partant d'Amsterdam pour les grandes Indes, laisse un quartier de bœuf fumé dans sa cuisine & le retrouve à son retour? Ou sont vos cuillers de bois, & vos fourchettes de fer? N'est il pas honteux pour un sage Hollandois de coucher dans un lit de damas? Vint en à Batavia, lui répondit celui-ci, gagne comme moi dix tonnes d'or, & soit si l'envie ne te prendra pas d'être bien vêtu, bien nourri & bien logé? Ce Norwégien n'avoit pas raison & l'Hollandois avoit tort aussi. Lorsqu'on a du bien il faut s'en servir; on peut se donner une meilleure table. Mais c'est tout un préjugé nuisible de croire qu'avec des mets plus fins, on est plus heureux qu'avec une table frugale. Partout, en un mot, partout de vaines opinions. Je me rappelle à cette occasion ce Menius dont parle Horace (F) qui après avoir mangé tout son bien, se débarrassa de ces Parasites errans, qui n'ont point de atelier fixe. Quand il n'avoit point dîné, il se levait & se battait contre tout l'Univers. Il faudoit, disoit-il, en mangeant des tripes, l'autre da mieux, le premier d'un fer rouge au ventre, ces gourmands qui sont chère délicate; mais trouvoit-

(F) *Lib. I. Epist. 15.*

premierement à l'esprit. 211

il une meilleure proie? Il s'écrioit : „ je ne
„ suis pas surpris que certaines gens mangent
„ tout leur bien, il n'est rien de meilleur
„ qu'une bonne griye, bien grasse. Vous avez
„ du sens, vous autres dont la table est fon-
„ dée sur de beaux revenus. Tout le plaisir
„ de la vie est pour vous. “

Et les modes, qu'en dirons-nous? j'ai Je
quelques mois à Paris, & surpris des chan-
gemens continuels qu'y éprouvoit la maniere
de s'habiller, j'en demandai la raison. A cha-
que mode nouvelle, on prétendoit me démon-
trer géométriquement que la dernière coiffe
noit mieux, qu'elle étoit beaucoup plus com-
mode que celle qu'on venoit de quitter. Je
fus tenté plus d'une fois, de croire que les
Parisiens avoient raison. Cependant après les
avoir vus changer vingt fois, & toujours selon
eux de bien en mieux, je les vis revenir aux
anciennes modes, & je fus détrompé. On lit
dans les *Essais Historiques sur Paris* que sous
le règne de Charles VI, les femmes s'étoient
coëffées d'un haut bonnet en pain d' sucre;
qu'elles attachoient au haut de ce bonnet, un
voile qui pendoit plus ou moins selon la qua-
nté de la personne: Sous François I, & Henri
II, elles prirent de petits chapeaux avec une

Devoirs relatifs à l'âme.

plume ; Sous Henri IV, de petits bonnets avec une Aigrette ; Sous François II, les femmes trouvaient qu'un gros vent se donnoit un vilain maillé, & les femmes s'imaginèrent aussitôt la même chose d'un gros cul. On eut de gros ventres & de gros culs postiches. Ce vent eut encore de singulier, c'est qu'orsqu'on fut en ce mode romanesque, les femmes parurent ne plus se soucier de leur visage, & commencent à le cacher. Elles prirent une espèce de masque, que l'on nommoit un *gous*, & alloient plus que masquées dans les rues, ou les promenades, en ville, à l'église. Les dames portoient de hautes coiffures à tuyaux d'orgue, vers la fin du siècle dernier, & ces tuyaux étoient si élevés, que leur tête sembloit placée au milieu du corps ; d'où le satirique, la Bruyère prit occasion de dire, qu'il falloit juger des femmes depuis la chausure jusqu'à la coiffure, & qu'il étoit à-peu-près comme on mesure le poisson entre queue & tête. En vérité je serois tenté de me contenter avec une vieille chanson, par la *Cy-bière*, que les femmes sont folles. . . . Mais il faut prouver mieux, que nous ne sommes pas plus sages qu'elles.

En combinant le catalogue de nos préjugés,

les titres, les croix, les cordons, la préséance, l'étiquette se font présentés plus d'une fois à mon esprit, & je ne veux plus les omettre. Les Grecs & les Romains nous valoient bien; & cependant dans leurs histoires, je n'ai trouvé ni le Comte de Thémistocle, ni le Marquis d'Aristides, ni le Duc de Camille, ni le Baron de Scipion, ni le Chevalier de Luculle; je n'y ai découvert ni Grandeurs, ni Excellences, ni Altesse Sérénissime, ni Majesté, ni Eminences, ni Très-hauts, Très-puissans Seigneurs &c. Avec quel avantage se produisent néanmoins ces hommes privilégiés qui décorent les cordons bleus, les cordons rouges, mille fois plus recherchés que le cor on de St. François que nos femmes achètent à si bon marché, & qui coûte souvent si cher aux individus de notre sexe? Il faut avouer que nous nous sommes ouvert bien des sources de bonheur; & le fauteuil à bras, & le tabouret, & la main droite, & les carrosses, & les grandes entrées, les deux battans, le haut du pavé! Lorsqu'en Espagne, un mandiant rencontre un autre gueux, il lui dit: *Seigneur, votre courtoisie a-t-elle pris son chocolat?* vivent les modernes! C'est par ces distinctions brillantes & sublimes qu'ils ont augmenté

la dignité de notre espèce ! Les Aitziques ont cependant mieux fait que nous : les souverains de Provinces sont chez eux des rois de plaisirs, des muscadez & consolation, Les Rois, cousins germains, & même quelques fois frères, ou fils des étoiles, de la lune ou du soleil.

Pour moi, je ne suis de véritable guerrier que ces instinct élevé de l'âme, qui nous porte au beau & à l'honnête, & j'ai toujours trouvé fort sensée la réponse que fit un particulier à un maréchal de France qui disputa avec lui, & qui désavouoit ce militaire sentant qu'il n'avoit pas l'avantage, s'avisant de rappeler au bourgeois la distance que la naissance & le rang mettoient entr'eux. Monsieur, lui dit le particulier, j'ai plus au dessus de vous dans ce moment, que vous n'en avez au dessus de moi, car j'ai raison, & vous avez tort. Enfin, il y a plus de quatre mille ans, qu'il est décidé qu'il n'y a rien de commun entre ces dignités fictives, & le bonheur réel.

Cicéron (g) en parlant de la tempérance dit, qu'elle comprend la pudeur, la modestie & la transmission de toutes les passions à la raison, cette précision si juste, qui fait gar-

(g) *Offic. Liv. 2, ch. 27.*

sur chaque chose les mesures qu'elle demande, & d'où résulte un lustre qui se répand sur toutes les actions de la vie. C'est en cela précisément, ajoute-t-il, que consiste la *décence*, & cette bienfaisance est étroitement liée à l'honnêteté qu'on ne peut l'en séparer. J'y consens; mais je demande pourquoi il y a des femmes qui croient que la *décence* exige qu'elles se voilent entièrement, & qu'on ne leur voye pas même le bout du nez? Pourquoi encore, on s'tient dans certains pays invisibles à tous les regards masculins? Qu'en France, en Angleterre &c. une fille couche avec son amant, elle est déshonorée, & sa famille avec elle; dans la partie Allemande du Canton de Berne, & ailleurs, au contraire, dès qu'une fille a communié, on lui donne une chambre à part; on plante devant sa maison un grand sapin, pour avertir les garçons du village qu'elle est nubile, & qu'ils peuvent venir coucher avec elle une ou deux fois par semaine, c'est une espèce de déshonneur pour une fille, lorsqu'aucun d'eux ne s'y rend. Enfin, celui qui l'épouse, loin de s'inquiéter s'il a eu des prédécesseurs, se vante qu'aucune fille n'a eu autant de *veilleurs* (galants) que sa femme.

Le mari qui n'avoit point d'enfants, à Sparte,

prist quelque beau jeune homme de lui en procurer : à Rome, l'ami pouvoit prêter sa femme à son ami. Chez certains peuples les femmes sont en commun, ou l'on troque la femme contre celle de son voisin. En Europe, un homme est hùé & baffoyé, dès que la femme est galante ou soupçonnée de l'être; il est des lieux où le pauvre se met en pleure, d'autres où il en rit. Un Italien n'approuvera certainement pas un mari de la dernière espèce. La Fontaine au contraire le trouvoit très sage. Écoutez-le . . . : Je tire ma conséquence

Et dis, malgré le peuple insolent & brutal,

Cocuage n'est point un mal,

Qu'il . . . Mais l'honneur est une étrange affaire;

Qui vous font dire que non? Ai-je dit le contraire?

Et bien! l'honneur, l'honnêteté, je n'entens que ce mot,

Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome,

Le cocu qui s'afflige y . . . pour un sex,

Et le cocu qui se peut être un très bon homme.

Il y a eu un temps où l'on faisoit brûler les mâles dont un Juif avoit abusé, & les hommes qui avoient eu les faveurs d'une Juive. C'est un grand raison, dit le judicieux juif consultant Gallus, que c'est la même chose de coucher avec un Juif, que de coucher avec

un chien . . . L'usage des concubines est permis dans tout l'Orient ; il l'étoit en certains cas par la loi des Juifs, & quoique celle des Chrétiens ne le tolère pas, la coutume semble encore l'autoriser. On rougiroit aujourd'hui d'être né d'une Juive. Méléagre, & dans ces tems-là, on ne faisoit aucune attention. Guillaume le conquérant se signoit le *basard Guillaume*. — Chez les Juifs on pouvoit épouser la femme de son frere ; en Egypte & ailleurs *la suite*. En Europe, c'est un crime capital. Robert Roi de France fut excommunié pour avoir épousé sa cousine. Philippe le fut après lui pour avoir quitté sa parente. Ne quittons pas nous mêmes cet article sans citer l'étrange loi féodale, ou du moins l'usage nommé le droit du seigneur, d'avoir le pucelage de sa Vassalle la première nuit de ses noces : droit que des Abbés & des Evêques se sont attribué en qualité de seigneurs temporels.

Tandis que nous parcourons ces siècles de barbarie, rappelons en peu de mots le souvenir de tant d'autres préjugés Gothiques, que la raison a fait disparoitre ; mais dont il existe encore des vestiges dans nos mœurs. Par exemple, n'est-il pas en effet des Etats poli-

cés, où il faut se battre avec son meilleur ami, le tuer ou s'en faire tuer, pour un affront prétendu, pour un mot équivoque, pour un sourire, sous peine d'être déshonoré. Plutarque rapporte qu'Antoine succombant sous le poids de son infortune, défia Auguste, & lui présenta le combat d'homme à homme; mais qu'Auguste le refusa, en disant qu'il avoit bien d'autres moyens de mourir sans celui-là. Charles Roi de Suède, proposa le duel à Christian Roi de Dannemarck : celui-ci répondit, le défi que vous me faites, prouve que vous avez besoin d'ellébore pour vous nettoyer le cerveau. Charles-Quint & François I s'envoyèrent aussi des cartels, se dirent qu'ils avoient menti par la gorge, & ne se battirent pas. Ces Rois n'ont donc point combattu en champ clos; mais le nombre des chevaliers auxquels ce préjugé a coûté la vie est prodigieux.

Au Japon, le guerrier qui a été insulté est forcé de s'éventrer, en disant à l'agresseur, *fais en autant, si tu as du cœur*, & si celui-ci ne le fait pas, il est diffamé. Aux Indes, une femme est déshonorée, si elle ne se tue pas à la mort de son mari. En 1672 un Raja ayant été assassiné à la Cour de Sha-Gehan treize femmes du premier accoururent incon-

oient, & se jetèrent toutes dans le bûcher de leur maître. Un millionnaire assure qu'en 1710, quarante femmes du Prince de Marava se précipitèrent dans un bûcher allumé sur le cadavre de ce Prince; il ajoute que sept ans après, deux Princes de ce pays étant morts, dix-sept femmes de l'un, & treize de l'autre se dévouèrent également à la mort. & que l'une des dernières, se trouvant enceinte, attendit qu'elle eût accouché, & se jeta dans les flammes après la naissance de son fils.

Divers peuples, tels que les Spartiates, les Sarmates tuoient leurs enfans contrefaits; les Polonois, les Tiquimaux, les Kamtchadales en faisoient autant aux infirmes & aux vieillards. Les Polonois conserverent même cette coutume affreuse jusqu'au milieu du troisième siècle.

Les nobles, dans plusieurs pays de l'Europe, possédoient le droit de vie & de mort sur leurs paysans; ils pouvoient tuer impunément un de ces serfs, pourvu qu'ils misent environ dix écus sur la fosse; & quand un noble Polonois avoit tué un paysan appartenant à un autre noble, la loi d'honneur l'obligeoit d'en rendre un autre. Il est bien humiliant pour la nature humaine, que ce privilege subsiste encore. — Un autre non moins funeste, étoit

de croire que les vices d'un individu ou les crimes qu'il commet, doivent réjaillir sur ses proches, & même sur toute une famille, comme si les fautes n'étoient pas personnelles. Je fais que les amis de l'humanité commencent enfin, à élever la voix contre cette opinion extravagante & barbare. Fuiſſent leurs efforts n'être pas inutiles ! Tout cœur honnête les ſollicite inſtamment de ne pas ſe décourager.

Je ne m'arrêterai point ſur les divinations, les augures, l'influence des aſtres, & autres inepties du même genre. Mais on ne peut trop en dire ſur la magie, les ſonges, les revenans. Les forciers, le croiroit-on ? Même depuis l'étaſſement du Chriſtianiſme, même après la renaissance des lettres, ſous François I. il a encore été queſtion de maléſices, de poſſeſſions. Les enfans de Philippe le Bel, font entr'eux une aſſociation par écrit, & ſe promettent un ſecours mutuel contre ceux qui voudront les faire périr par la magie. On brûle en France par arrêt du Parlement, une forcierre qui a fabriqué avec le diable un acte en faveur de Robert d'Artois. La maladie de Charles VI, eſt attribuée à un ſortilège, & on fait venir un magicien, pour le guérir. La Princeſſe de Gloceſter eſt condamnée, en An-

glottre, à faire amende honorable dans l'Eglise de St. Paul, & l'on brûle vive, comme forciere, une Baronne du Royaume, la prétendue complice. Personne n'ignore le triste sort de la Maréchale d'Ancre. Or, si ces horreurs n'ont pas épargné les rois illustres des Royaumes, à quoi donc n'ont pas été exposés les simples citoyens.

Ce fut, & cette absurde conviction de la réalité des sorts, & les accusations multipliées de malices, qui engageant à faire subir aux accusés l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante, ou du fer ardent. Le célèbre Baluze a rassemblé toutes les cérémonies de ces épreuves. Elles commencent par la messe; on y communioit l'accusé. On demandoit l'eau froide; on l'exorcisoit; ensuite on y jettoit l'accusé garotté. S'il tomboit au fond, il étoit réputé innocent; s'il s'ageoit, il étoit jugé coupable.

Le jugement par l'eau chaude s'exécutoit, en faisant plonger le bras nud de l'accusé dans une cuve d'eau bouillante. Il falloit prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le Juge, en présence des Prêtres & du peuple, enfermoit dans un sac le bras du patient. Selloit le sac de son cachet; & si trois jours après,

il ne paroïssoit sur le bras aucune marque de brûlure, l'innocence étoit reconnue.

La troisieme épreuve consistoit à porter dans la main, l'espace de neuf pas, une barre de fer ardent : il étoit plus difficile de tromper dans cette épreuve que dans les autres, quoi qu'on connût déjà des moyens pour suspendre l'action du feu; aussi les accusés s'y fouettoient-ils plus rarement qu'aux deux premières. Les combats judiciaires dont on trouve les circonstances détaillées dans la savante introduction à l'Histoire de Charles-Quint par Robertson, étoient bien faits pour figurer à côté de ces épreuves. Ils servoient aussi comme elles, à décider de la possession d'un héritage, de la validité d'un testament. C'étoit la jurisprudence de la férocité & de la superstition.

Plaçons ici l'explication des crimes à prix d'argent, autorisée par les loix Saliques, Ripuaires, Bourguignonnes; que Charlemagne lui-même confirma, & qui ne peuvent déparer les coutumes monstrueuses dont on vient de parler. Pour le meurtre d'un Evêque, quatre cent fols, (ou écus du tems.) Deux cent pour la vie d'un Prêtre, pour le viol, pour avoir empoisonné avec des herbes; le même

aux pour une forgiere qui s'étoit regalée de
 par humaine. Ce dernier trait prouvé qu'il
 avoit alors des sorcières parmi les gens con-
 il faut?

Quelle étonnante chaîne de vaines illusions
 d'erreurs fatales j'aurois encore à parcou-
 rir, si je voulois analyser tant d'autres préju-
 ges moraux. Préjugés sur la vaine gloire
 nous ressemblons à ce marguillier, qui enten-
 tant louer le beau sermon que venoit de faire
 le prédicateur s'écria en se rengorgeant :
Est pourtant moi qui l'ai donné : ou à ce bachelier
 qui vouloit partager le brillant succès d'un
 auteur dramatique, parce qu'il avoit mouché
 ses bandouilles. Nous sommes petits jusques dans
 nos pompes funèbres. Quoi ! de la suite, de l'or-
 dre, des prétentions jusques dans le pou-
 dero du tombeau ! *Et est très-Haut & très-
 puissant Seigneur*. *Et* *Crévez-moi ce mausolée*
 et je n'y apperçois que de la pourriture &
 des vers. On veut reposer avec les cendres
 de ses peres. Mais que ne mangez-vous, com-
 me un certain peuple les cadavres de ces il-
 lustres peres, afin de conserver leur noblesse.
 Le peuple ne s'opposé-t-il pas en cent endroits
 au transport des cimetières en pleine campa-
 gne, pour respirer plus à son aise un air in-

fecté par des milliers de cadavres. — Préjugés sur l'or & sur l'argent. Que de moyens infâmes, que de crimes pour s'enrichir ! Quand Louis XIV. fit son entrée à Strasbourg, un Prélat ayant vu parmi les députés Suisses, l'Evêque de Bâle qui étoit mis fort simplement, dit à son voisin : *c'est apparemment quelque misérable.* — *Comment ? il a cent mille livres de rente ! Oh , oh ! c'est donc un honnête homme ;* & il lui fit mille caresses. A-t-on donc eu tort de dire que *nos vertus sont dans nos coffres ?* Préjugés jusques dans nos vertus. Fais toi, dit Sadi, des images vives du bonheur qui doit être la récompense du labeur, & des malheurs où tombe l'insensé, tu intéresseras tout cœur à être vertueux. Est-ce là le calcul que nous devons faire ? Qui peut dire de nos jours, comme un ancien philosophe, „ Je préfère ma famille à moi, ma patrie à ma famille, & le genre-humain à ma patrie. Mais c'en est assez, il faut s'arrêter malgré soi dans un sujet inépuisable.

Préjugés religieux.

Toutes les Nations se sont écartées peu-à-peu de l'idée primitive que la saine raison nous donne de Dieu, & elles ont fini par la défigurer

gurer entierement. Quelles qu'ayent été les causes de ce délire de l'esprit humain, soit l'ignorance, soit l'intérêt, ou l'amour de l'indépendance, le fait n'en est pas moins certain. Et de là combien d'aveugles préjugés ! Presque tous les peuples ont cru à un Dieu spirituel ; & ils lui ont attribué toutes les qualités d'un Etre corporel ; ils lui supposèrent sérieusement des passions de toutes especes, lui firent tenir table ouverte, pour se regaler d'Ambrosie & de Nectar ; on lui donna même des maîtresses. On peupla le ciel de Dieux & bientôt les Temples les plus vastes furent trop étroits pour en contenir les Simulacres. Je ne répéterai point ici toutes les rêveries de la Mythologie, tous les dogmes de la Théologie payenne. Qu'on lise le sixieme livre de l'*Énéide*, on en verra plus que le tems ne me permette d'en dire. Mais qu'il me soit permis de jeter du moins un coup-d'œil rapide sur la multitude des fausses religions, des rites, ou ridicules, ou cruels, de tant de systêmes contradictoires, & d'abus révoltans ; le nombre prodigieux des Dieux avoit ouvert un vaste champ à l'imagination des Payens. Il en résulta de vives disputes sur le pas, & pour les terminer, les Romains réglèrent les rangs, ils admirèrent des

Divinités supérieures, & des inférieures. Il fallut aussi multiplier les fêtes, & elles ne furent toutes qu'un mélange d'intempérance & de débauches; quelques fois même des actes de cruauté. (On le prouve ailleurs.) Telles furent les Bacchanales, les cérémonies de *Phrygiennes*, celles de Cybelle, mère des Dieux; les Saturnales, les Lupercales & Platon, Valere, Sénèque, s'en plaignent amèrement dans leurs écrits.

On nous vante sans cesse les Chinois; j'avoue qu'ils adorent un Dieu Suprême, Esprit Eternel; Roi du Ciel & de la terre; mais ils ont aussi dans leurs Temples, trois idoles destinées pour l'usage public; savoir l'image de l'Immortalité. On se adorent sous la figure d'un homme monstrueux. L'image de plaisir, haute d'environ vingt pieds, & celle du grand Roi Kang, qui en a trente; chacun a de plus son (h) Jos, ou Dieu domestique, qu'il craint fort mais lorsqu'il n'en est pas content. Le *Parabrama* du Banian est un être parfait, mais il lui donne deux fils, Brâma, & Vishno, & les représente tous trois par une image à trois têtes sur un seul tronc, & donne à la terre

(h) Voyages de Mandeslo, *l'Asie*, *l'Asie*, de la Chine, Atlas géograph. moderne.

du Diable qu'il adore, une triple couronne, avec quatre cornes menaçantes, deux énormes dents de sanglier, & une autre tête enjambée entre les cuisses. Les Bramines disent que quelques créatures sont sorties des bras, d'autres des cuisses ou des parties honteuses de leur Dieu, mais qu'eux seuls sont sortis de son cerveau. Au Japon, à Siam, à Pégu & autres Légendes. Dans toutes les calamités, on s'adresse premierement au Diable & on lui fait des vœux. Les Tartares admettent aussi des Diables, qui les font trembler malgré leur grand *Lama*. Et pour ne pas faire un volume entier des erreurs humaines, les Groënois & les Lapons, sont célèbres par leurs sortilèges & leurs enchantemens. Les peres & meres léguent à leurs enfans, comme une partie de leur patrimoine, des esprits, qu'ils croient leur avoir été favorables à eux-mêmes. Ils mettent dans le cercueil d'un mort, une pierre à fusil, afin qu'il ne manque pas de lumière dans l'autre monde; une coignée pour couper les arbres & les hayes qui pourroient l'empêcher d'aller au Ciel; un arc, des flèches & des vivres.

Nous lisons ces faits affligeants & mille autres qui ne le sont pas moins. L'homme sen-

fidèle génie sur le sort des hommes. Le lecteur superficiel ne prend garde qu'à l'écume, & s'amuse; & presque personne ne rentre en soi-même pour se demander comment se les y ont fait préjugés. On se compare à ces deux aveugles, & l'un se félicite d'être beaucoup plus éclairé. Sans doute qu'on est tenté d'adopter des opinions qui tendent à la ruine de la société & de l'espèce humaine. Les jeûnes, les Bigarrures, les évocations ne peuvent contribuer à rendre plus heureux dans une autre vie ceux qui les pratiquent, & ils augmentent dans celle-ci la somme de leurs malheurs. Sans doute que cette variété dans les moyens devoit faire appercevoir la fausseté des principes. Et quel sens la raison pourroit-elle faire sur tant d'assertions bizarres? D'où l'Égyptien favoit-il qu'en embaumant ses morts, ils revivroient sur la terre après un certain nombre de siècles? D'où les Nègres ont-ils appris que leurs morts retournent enfin dans le pays brûlant qui les a vus naître, pour y fumer tranquillement leur pipe, & jouir du bonheur suprême de ne rien faire? D'où les Celtes avoient-ils été informés que dans une autre vie, ils mangeront de la cochonaille, & boiront d'excellente bière? Les Mahométans

qu'ils coucheront avec de belles filles à grands yeux bleus ? Encore un coup ce sont là des playes, des maladies spirituelles, je l'avoue. Mais commençons donc par nous guérir nous-mêmes. Pourquoi le culte simple, paisible & naturel de la nature est-il encore défiguré, presque par-tout dans notre continent, par le culte de la superstition : & notre Religion auguste altérée par des pratiques ridicules, & des actions revoltantes ? Pourquoi ces exorcismes, ces canonisations, ces fêtes scandaleuses du St. Prépuce, de l'âne, des foux ? Pourquoi cette avidité dans le clergé, & cette sottise crédulité chez tous les ordres pour enrichir les Prêtres, il y a à peine trois siècles ? Que penser de cette formule de Marculphe. Moi, pour le repos de mon ame, & pour n'être pas placé après ma mort parmi les boucs ; je donne à tel monastere &c. Chaque génération croyoit être celle qui devoit voir la fin du monde, & cette opinion se fortifiant dans les siècles suivans ; on donnoit ses terres aux moines. Beaucoup de ces chartes de donations commencent par ces mots : *adventante mundi vespero ; le soir du monde étant proche ;* & personne n'avoit le sens commun de réfléchir que si le monde devoit finir si promptement, les moines

n'avoient vu de ces terres, & qu'ils ne les préservent pas de la contagion générale. Si le mal étoit sur le point de partir, pourquoi ne s'en va-t-on pas au douzième siècle le saint sépulchre des mains des infidèles? Pourquoi ne se défait-on pas de ces infidèles, & où l'on croyoit honorer la divinité en violant les devoirs les plus sacrés? Sans en parler par le trait suivant.

En 1244. Le roi Louis IX. attrouvé d'une maladie violente étoit dans une léthargie, en attendant que Dieu lui ordonnât de prendre la croix contre les infidèles; & il fit vœu de se croiser. Son père, son épouse, son conseil, tout ce qui étoit à sa cour, sentit le danger de ce vœu funeste. L'Évêque de Paris, lui-même voulut l'en empêcher. Mais est-il des digues contre le torrent des préjugés religieux? Après quatre années de préparatifs, Louis part avec sa femme, ses trois frères, & presque toute la Chevalerie de France; dix-huit cent gros vaisseaux transportent ses troupes, & il se met à la tête de soixante mille combattans. Mais bientôt la moitié de cette armée défective périt de maladie; l'autre moitié est vaincue près de la Massoure par les Mameluks, & Louis voit périr Robert d'Artois son frère;

il est pris avec ses deux autres freres, le Comte d'Anjou, & le Comte de Poitiers. Tel fut le fruit d'un zèle déplacé. Je ne dispute pas à ce Monarque le titre de *saint*, que Rome lui a decerné; mais s'il n'avoit d'autre titre pour le mériter que cette expédition, j'effacerois promptement son nom du calendrier.

L'histoire même de l'Eglise, n'est-elle pas farcie de fables, qui ne valent pas mieux que les légendes du Japon? Les Jésuites Bollandus, & Papebroc en offrent un ample magazin dans leurs vies des saints; j'y renvoie ceux de mes lecteurs qui seroient curieux de ces fortes de ragouts, en leur en servant néanmoins ici un petit plat. Pour engager Léon à abolir le culte des images, on envoie deux Juifs, lui prédire (d'avance) sous cette condition qu'il fera Empereur un jour. Importoit-il donc aux Juifs que les chrétiens eussent ou n'eussent pas des figures dans leurs Temples? — Pierre Damien nous raconte sans rire, que Berthe, femme de Robert, Roi de France accoucha d'une Oye, en punition de ce qu'étant cousine du Roi au quatrieme degré, elle avoit commis un inceste, en l'épousant. Si tous ceux qui se marient de nos jours à leurs

coûlines, & d'autres, n'en avoient que de pareils enfans, ce seroit du moins un bon moyen pour peupler leur basse-cour. Le même Historien nous conte qu'un pelerin, venant de Prousalen, fut jecté par la tempête dans une île, où il trouva un bon hermite, lequel hermite lui apprit que cette isle étoit habitée par les Diables, que son voisinage étoit tout couvert de flammes; dans lesquelles les dits Diables plongeient les âmes des évagées; & qu'enfin, les dits Diables ne cessoient de braver contre Saint Odilon, Abbé de Cluni, leur ennemi mortel, & contre les moines, qui leur escamotoient toujours quelque âme par leurs bonnes prières.

Edouard Roi d'Angleterre, qui est aussi Saint, recût le don de guérir les scrofules, ou les corouelles, en touchant de la main les gens du peuple qui avoient cette maladie; non content d'avoir guéri une pauvre femme scrofuleuse, il la rendit encore féconde, de stérile qu'elle étoit auparavant, & il gratifia de sa forte, sept ou huit aveugles nés, plus ou moins.

—L'auteur des questions sur l'Encyclopédie, s'exprime ainsi, „ sur la légende de Sainte Perpetue, martirisée à Carthage, on ne fait sous quel Empereur. „ Cette Histoire est rem-

ple de visions prodigieuses, une échelle
de fer, bordée de buces & d'épées; un
dragon au haut de l'échelle; un gardien
du haut du dragon, des brutes, dont un
vieillard tenoit le bout, un sac d'eau, dont
on buvoit sans que l'eau diminuât; la
bataille toute une, contre un vilain Égyptien;
de beaux jeunes gens, tous nuds qui
prenoient son parti; elle-même, devenue
homme, & achetée trois vigoureux; et
sans le, ce me semble, des imaginations qui
ne devoient pas entrer dans un ouvrage
respectable.

Et ce sont elles qu'on a multipliées à dessein, pour consolider le règne de la superstition, remplir l'ame de terreurs paniques, et

ensanglanter la terre. J'ai lu dans le Plutarque Anglois, l'effet que ces imaginations avoient produit, jusques sur l'esprit du fameux Cardinal Volsey; affoibli sans doute, alors par les rêves, & les infirmités. Le jour de la Toussaints, étant à table avec les chapelains, & quelques autres personnes, un médecin nommé le docteur Augustine, toucha malheureusement une croix d'argent, que l'on plaçoit au coin de la table, du côté où étoit assis le Cardinal; la croix tomba sur la tête du docteur

Bonner, & lui fit une playe, d'où le sang ruifeloit abondamment. Volfey se retira confus, & dit à Cavendish en entrant dans la chambre. „ Ce malheur me regarde, & voici ce qu'il m'annonce. Comme Cardinal la croix renversée ma personne; Le docteur Augustin qui l'a renversée, me prédit qu'il sera mon accusateur, & la blessure de mon chapelain, la fin de tous mes maux; car vous verrez qu'on m'arrachera bientôt la vie. Le préjagé fut dans cette circonstance confirmé par l'événement. Volfey, arrêté par ordre d'Henri VIII, mourût d'une maladie, qui lui épargna la honte de l'échafaud; mais mourût-il donc parce que cette croix avoit été renversée, ne le fût-elle, que parce qu'il devoit bientôt mourir? Que de rêveries!

Cette éminence pouvoit avoir la tête plus forte, & recevoir la mort, comme il convient à l'homme, avec la soumission due au Créateur. Mais toutes les victimes immolées par la superstition, ou pour des arguments de Théologie, pouvoient elles prévoir leur sort? Daniel ne dit-il pas que la *Saint Barthelèmi*, fut regardée à Rome comme une œuvre méritoire; qu'on y loua le zèle de Charles IX, & la terrible punition qu'il avoit faite des hérétiques?

Baronius n'ajoute-t-il pas, que cette boucherie
étoit nécessaire ? . . .

Et n'est-ce pas enfin, par une suite de ces
affreux préjugés que le meilleur des Rois, le
Pere de son peuple, Henri IV, a été assassiné ?

« Ravaillac ne répondit-il pas dans le second

« interrogatoire : « personne ne m'a conseillé à

« ce faire, que le commandement des Soldats,

« qui disoient que si le Roi vouloit faire la

« guerre au St. Pere, il s'y assisteroient &

« mouroient pour ce. » à laquelle raison je

« me suis laissé aller à l'entretien de tuer le

« Roi, parce que faisant la guerre contre le

« Pape, c'est la faire contre Dieu, d'autant

« que le Pape est Dieu, & Dieu est le Pape. . .

« Je me laisse d'entasser tant d'horreurs.

§. III. Sources de nos Préjugés, & leurs remedes.

La cause générale de nos erreurs, c'est la
précipitation de nos jugements ; il ne faudroit
juger qu'après avoir acquis & comparé deux
ou plusieurs idées, entr'elles, & avoir claire-
ment apperçu leur convenance, ou leur repu-
gnance. C'est là une des premieres regles de
la logique. Mais on se rend volontairement à
une supposition, parce que l'on s'accoutume

dès l'enfance à voir par les yeux d'autrui. Le remede feroit de décomposer ses idées, de les faire naître d'un raisonnement, & l'on feroit bientôt de la promptitude de son acquiescement. Ce Crésus va en carrosse, donc il est éclairé, & plus homme de bien que s'il marchoit à pied; il est plus heureux. Cette courte induction ne suffiroit-elle pas pour faire sentir le peu d'analogie, qu'il y a entre l'idée des richesses, & celle de la sagesse, de la probité, & du bonheur? Si le fanatique, se disoit de sang-froid : Dieu irrité exige des victimes humaines; il est donc comme moi sujet à la colere, & sanguinaire. Son cœur ne se révolteroit-il pas contre une pareille conséquence?

Tout ce qui détermine l'acquiescement de l'esprit, d'un côté plutôt que de l'autre, occasionne en nous cette précipitation aveugle. Le tempéramment, les habitudes, les passions produisent cet effet. Les principes que nous avons sucés avec le lait, la vanité, & surtout la paresse, hâtent aussi les triomphes de l'erreur. Monsieur de Fontenelle, a dit qu'il faut se défier d'une expérience, où l'on voit ce qu'on veut voir. Telle est sans doute la clef de tant d'opinions théologiques, & opposées entr'elles. Notre intérêt change, & avec lui,

notre façon de voir. Le fameux Gerbert avoit succédé au siége de Rhêmes à l'Evêque Arnoul, dont le Pape n'approuvoit pas la déposition : il écrivit donc contre l'autorité du Pape avec tout de chaleur, qu'il fut enfin déposé lui-même. Otton III, le fit Archevêque de Ravenne, & ensuite il fut élevé au Pontificat. Alors il changea de style, & soutint l'autorité du Pape, avec autant de force qu'il l'avoit combattue.

Mais ce ne sont pas ces vanteries qui manquent au genre humain, c'est le desir de bien faire, c'est l'amour de la vertu. Tout le monde convient dans la théorie, de la beauté, de l'excellence de la morale de L'Evangile. Le superstitieux, le fanatique, l'avaricieux, l'égoïste l'ont entre les mains, & ils ne la suivent pas. N'y a-t-il pas aussi à la Chine, la société des lettrés qui suivent la Philosophie de Confucius, qu'ils regardent comme descendue du Ciel ? Ce docteur célèbre parle du effet de Dieu comme du principe le plus pur, le plus parfait, il interdît le culte des images, il reconnoît l'immortalité de l'ame, il croit un état futur, & il a fait un recueil de maximes morales, si belle, qu'elles égalent tout ce qu'on a de meilleur en ce genre. Sa mémoire est en vénéra-

tion à la Chine, au Japon, & même à Jedo capitale du dernier Empire, on voit deux Temples à l'honneur de Confucius. Et cependant il y a des idolâtres, des préjugés, des erreurs à la Chine, au Japon, il en est ainsi de tous les Royaumes du monde.

Concluons avec l'auteur de la Philosophie de la nature : ô vertu montre toi enfin, aux hommes sans voiles, & sans nuages; que cessant d'être les jouets de leur imagination, ils ne te revêtent plus d'ornemens bizarres, pour n'adorer en toi, que ce qui n'est pas toi. Apprends aux Despotes qu'il n'y a point de vertu sans liberté; au citoyen, qu'obéir aux loix, c'est obéir à soi-même; au superstitieux, que la piété ne consiste pas dans le carnage; & au Philosophe, qu'il doit étudier les loix dans son cœur, & non dans les livres. Déchire sur-tout le triple bandeau qui fascine l'ans le peuple l'œil de l'entendement: qu'il honore d'avantage la probité des hommes obscurs, que les vices brillans des hommes en place; qu'il admire moins ce qu'il ne conçoit pas, & sur-tout qu'il cesse de s'indigner des progrès de la raison.



RELATION

De mon séjour de Siemou, capitale de
la Lune.

Manière d'examiner soigneusement les folies & les
sottises, & les vices des honnêtes.

S O N G E.

P R E M I E R E P A R T I E.

Je suis toujours de sujets très-sérieux ;
je sème en particulier à approfondir les points
de la morale. Un jour que j'avois
long-tems médité sur un des principes de cette
science, & que je traçois en moi-même le plan
de ce que je voulois écrire, je m'endormis, & fis le
rêve qu'on va lire.

Il me sembloit que je voyageois avec mon
ami dans les quatre parties du monde,
& qu'il m'avoit parcouru rapidement de vastes
régions, nous étions aux confins de l'Asie.

Un rocher d'une hauteur prodigieuse s'offroit à nos regards. Nous y grimpâmes pour contempler à loisir un horizon immense, & chercher ensuite un endroit commode pour y passer la nuit. Mais à peine avions nous fait quelques pas, lorsque nous aperçûmes un précipice sans fond, & sans bornes. Voilà, m'écriai-je, un des bouts du globe que nous habitons; regardes, Ferval; quel abîme! Les défenseurs de l'espace, de son immobilité, de son infinité, ont raison; & Descartes s'est trompé en ne voulant l'admettre qu'indéfini. Au moment où nous allions nous enfoncer dans ces théories métaphysiques, un objet frappant, & majestueux fixa nos regards & toute notre attention. C'étoit la Lune dans son plein. D'abord elle ne nous parut pas plus grosse qu'à l'ordinaire; mais nous vîmes son volume s'accroître rapidement, & sa clarté s'affoiblir en proportion de l'étendue qu'elle sembloit acquérir. Enfin, elle s'approcha si fort de nous qu'elle toucha le flanc de la montagne où nous étions placés. Je ne fais si jamais quelque autre habitant de la terre, a vû la lune d'aussi près que nous: j'en doute; car tout ce que notre histoire nous raconte du voyage d'Astolphe dans cette planète, & tout ce que messieurs les physiciens

ciens débitent sur sa grosseur, & sa figure, font autant de fables. Je vais vous en donner des nouvelles bien plus sûres & plus piquante. Sa forme est exactement celle d'une colline gracieuse, dont la pente douce & presque insensible, est parfumée de jardins, de vergers, de bosquets, de jets-d'eaux, de cascades; & sur sa cime, il existe une ville magique, ceinte de remparts très-vastes, qu'embellissent plusieurs rangées d'arbres charmans, qui présentent de loin à l'œil, le spectacle de la plus belle couronne du Monde.

Revenus de notre première extase, nous nous regardions l'un l'autre : Ferval me devina; allons, dit-il, du courage ! Entrons dans cette planète ! Très-bien ; mais si elle s'éloigne à cent mille lieues de la terre, que deviendrons-nous ? — Ce que nous pourrons ; jamais peut-être nul mortel ne fera assez fortuné pour trouver une si bonne occasion de voyager dans la lune. Nous en profitames.

A peine avions nous fait cent pas dans ce Monde nouveau, que nous rencontrames une troupe de jeunes beautés aussi charmantes que ces filles de Syphax dont Bodmer fait un portrait si ravissant ! Dieu ! qu'elles étoient belles ! quelle taille, quels traits fins, quel coloris,

quel feu dans les regards . . . Notre présence, notre costume étranger les effrayèrent, elles s'enfuirent avec la légèreté des vents, & s'enfoncèrent dans un bosquet de rosiers fleuris. Nous suivîmes leurs pas, & nous nous approchâmes d'elles avec autant de timidité, de politesse, & de décence qu'il nous fut possible. Le plus ancien les rassura, & l'une d'entre elles nous parla ainsi : « jeunes étrangers, qui êtes vous, & pourquoi êtes vous ainsi à l'aventure dans des lieux où vous êtes inconnus? » . . . O ! vous lui répondis-je en bégayant, Déesse, ou mortelle, nous dont les attraits ravissans amolliroient les tigres les plus féroces, nous sommes deux voyageurs, habitans de la terre, que la passion dévorante de s'instruire, conduit ainsi de contrée en contrée, & même de monde en monde, mais nous ne regrettons plus ni les travaux que nous avons essuyés, ni les dangers que nous avons courus, puisque nous pouvons rendre nos respects aux images les plus parfaites de la Divinité qui existent dans l'Univers. — Mais, reprit avec vivacité une jeune adorable, vous devez être fatigués, & vous avez besoin de prendre de la nourriture ; allez à la ville, & là nos parens qui sont festivi-

hospitaliers, s'empresferont à l'envi de vous faire les honneurs de la lune. Chemin faisant, ces belles nous adresserent questions sur questions, leur langue nous parût aussi mobile que celle de nos dames du bon ton; nous répondions de notre mieux. On applaudissoit, on s'écrioit comme en Europe, à la moindre bagatelle : cela est délicieux ! cela est divin ! — Nous primes la liberté de les interroger à notre tour; & elles nous apprirent que Démocrite étoit le Souverain de ce bel Empire; que la capitale se nommoit *Bienvûs*, qu'il y avoit encore d'autres villes très-agréables, &c.

Lorsque nous apperçumes une des portes de la ville, nous remerciamcs ces charmantes personnes de leur reception gracieuse; & ayant appris qu'il y avoit près de la porte une très-bonne auberge, nous primes congé d'elles, malgré les instances qu'elles nous firent de descendre chez leurs parens; mais sous promesse de leur rendre nos devoirs au premier moment.

J'épargne à mes lecteurs mille détails de visites, de repas, de fêtes, & de promenades : à ces nuances près, tout cela ressemble à nos amusemens. Mais on n'y médit point, on ne s'y ennue point comme à *Paris*, à *Berne*,

& ailleurs, en protestant qu'on s'amuse com-
 me des rois. Le ton de la conversation n'est
 pas enjoué ; point de morgue, point d'ap-
 preu. — Nous eûmes le bonheur d'y faire la
 connaissance d'un sage nommé Eoine, qui
 offrit fort obligeamment de nous faire voir
 tout ce qui pouvoit mériter notre curiosité.
 Toutes les rues de *Biennis* sont tirées au cordeau
 & sont fort larges, & d'une propreté singulière.
 Les façades des maisons particulières sont tou-
 res magnifiques; mais chacune a été construi-
 te sur un plan différent des autres. L'ar-
 chitecture n'a point l'ennuyeuse monotonie de la
 plupart de nos villes, où presque tout paroît
 avoir été jeté au même moule. Les places pu-
 bliques sont très-vastes, & enrichies de statues
 dignes du ciseau de Phidias. On y voit çà &
 là des fontaines d'un goût & d'une architec-
 ture admirables, & rien ne surpasse ni la beauté
 des édifices publics, ni l'agrément des prome-
 nades destinées au plaisir des citoyens. On
 vante la police de Paris; mais c'est un chaos
 en comparaison de celle de *Biennis*. On n'en-
 tend de tous côtés que les accens de la joie ;
 vous n'apercevez sur aucun visage l'empreinte
 de la tristesse. Une gaieté charmante anime
 les deux sexes, & le sourire siège jusque sur

les lèvres des vieillards. C'est un cercle perpétuel d'amusemens qui remplissent tous les momens de la journée, sans faire tort à ceux du lendemain.

Mais ce qui nous frappa le plus ce fut de voir que quel quefois leurs yeux étoient en aussi grand nombre, & toujours aussi percés, que ceux d'Argus. Je demandai à Eran la cause de ce phénomène. La nature, repliqua-t-il, en fouriant, ne nous donne, comme à vous que deux yeux; mais la sagesse en augmente le nombre sans effort. — Oh ! si nous pouvions aussi en recevoir d'autres de sa main! .. Rien de plus facile, suivez - moi, & je vais vous conduire à une foire où vous pourrez vous procurer non-seulement des yeux; mais des oreilles, de la cervelle, en un mot tout ce qui vous fera nécessaire. Nous nous trouvâmes bientôt dans l'enceinte d'une place fermée par une très-longue suite de beaux édifices rangés en quarré, & dont le plein-pied étoit entièrement rempli de boutiques. Nous nous arrêtâmes à la première qui se présenta; c'étoit justement celle des yeux. Le marchand nous invita très-poliment à acheter de sa marchandise, & pour nous y déterminer plus efficacement, il nous parla ainsi : „ Un homme

20 pour bien vivre, pour vivre heureux, bé-
 21 loin d'être armé depuis les pieds jus-
 22 qu'à la tête, non seulement de petits yeux, mais
 23 aussi d'yeux fort grands, bien fendus, bien ou-
 24 versés & bien exercés. Oui, nobles étrangers
 25 (a). Il faut avoir de grands yeux, & puis
 26 encore des yeux. Croyez-moi, pour être
 27 heureux, on doit tâcher de devenir ob-
 28 servateur, grand observateur, d'être voyant
 29 par excellence, & malheur à celui qui ne
 30 voit pas plus loin que son nez. Ce honnête
 marchand étoit un peu charlatan; mais son
 31 discours avoit raison; & comme Ferval & moi, nous
 32 désirions très-sincèrement de voir aussi bien,
 33 aussi loin, aussi clair qu'il étoit possible, avec
 34 toutes les ressources de l'art, nous achetâmes
 35 des yeux à son profit.

A quelques pas de là nous trouvâmes un au-
 36 tre marchand, auquel un homme demandoit
 37 s'il ne vendoit pas des oreilles. Ferval se mit
 38 à rire, & donna occasion à Eginé de nous dire
 39 avec la douceur ordinaire; vous connoissez
 40 ici le célèbre *La Fontaine*, les fables se-
 41 vent nos délices, & quelques-uns de ses contes
 42 nous amusent. Vous vous rappelez

(a) *L'homme détrompé de Strabon.*

» être en ce moment le compere André, grand
 » faiseur de filles. Mais trêve de badinage ;
 » il n'est rien de plus utile, rien de plus né-
 » cessaire pour l'homme que d'avoir des oreil-
 » les ; & sans elles comment profiteroit-on
 » des leçons de la sagesse ? Comment le juge
 » rendroit-il la justice avec impartialité ? Com-
 » ment démêleroit-on dans la société, l'a-reuse
 » calomnie d'avec les dépositions de l'innocence ? — Oh ! Vous avez toujours rai-
 » son, repliqua mon ami, en l'interrompant ;
 » achetez-en. «

Nous nous arrêtames encore à quelques au-
 tres boutiques, & toutes nous convinrent
 de la justesse de l'inscription gravée en gros
 caracteres, sur le frontispice de la grande entrée
 de cette place. *Pour le profit de la sagesse.*

Que son empire s'étendrait en effet si les
 hommes avoient plus d'yeux, & plus d'oreilles !
 Ici Ferval s'écria tout-à-coup, à la vue d'un hom-
 me qui avoit autant de cerveaux que de mem-
 bres ; oh ! pour celui-ci, je n'y perds ; il n'est
 pas étonnant qu'un homme ait de la cervelle
 dans la tête, puisque la tête est le siege de la
 raison ; mais la langue formée de cervelles,
 voilà ce que je ne puis comprendre : car en-
 fin, quoique d'une chair ferme & solide, la

la langue ne glisse que trop souvent, & nous fait beaucoup plus tomber que les pieds; d'où une chute causée par ceux-ci, on ne se relève que le corps; mais une chute causée par la langue, trouble & déconcerte notre raison. Qu'arriveroit-il si toute la matière étoit aussi fluide & aussi glissante que celle du cerveau? Erreur & erreur, répondit Thomas aux cervelles, (ou l'homme très-sensé, car c'étoit son nom.) Il seroit à souhaiter pour le bonheur du genre humain dans votre globe, dans le nôtre, & dans les mille & un monde que l'homme fut tout cerveau depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds; sans doute qu'alors il seroit intelligent, raisonnable & prudent — O ! vous repris-je alors, heureux mortel qu'on ne pourroit jamais traiter d'écervelé, dites-moi, je vous prie, où vous avez fait une si ample provision de cervelles? — Au magasin où on en vend? — Quoi des magasins de bon sens! Nous avons parcouru toute la suite, & nous n'en avons point vu. — Cela ne me surprend pas, en bons & francs Européens, vous avez apparemment eu le soin de nous informer où l'on vend de ces cervelles, & des lieux où l'on vend de la sagesse? — Combien la vend-on? — Autant qu'on

l'estime : on la vend à poids & mesure : mais
 avec moi, pour vous, je conduirai là où l'on la me-
 le juge. Il nous mena en effet dans une
 des plus célèbres écoles de l'Empire. Mr.
 professeur n'avoit ni habit noir, ni collet, ni
 fraise, ni son padant; c'étoit un homme simple-
 ble, franc, ouvert, poli & propre à nous
 la sagesse. Le retarder qu'il nous indiqua pour
 à guérir de nos préjugés, fut de n'être ni
 Aristotéliciens, ni Cartésiens, ni Newtoniens,
 mais disciples de la nature (c), & d'observer
 long-temps avant de juger, de suspendre notre
 jugement jusqu'à ce que nous fussions arrivés
 à un axiome aussi clair que *deux & deux font*
quatre, & dans le cours de la vie, de faire
 tous nos efforts pour éviter tous les cas fa-
 cheux, & de les supporter gayement, in-
 qu'ils sont inévitables. — Mais, au diable ce-
 val, & dans la religion? — Adorer Dieu,
 croire qu'il est souverainement bon, l'aimer,
 faire tout le bien dont vous êtes capables à
 vos semblables, & jamais de mal, en lais-
 sant disputer jadis les docteurs. — *Opti-*

comme ministre & interprète de la nature,
 ne prend & n'exécute qu'autant qu'il a observé
 l'ordre de la nature, il ne fait, il ne peut rien de
 plus. *Benjamin*

mé s'écria Ferval ; je sens déjà qu'il me pousse des cervelles.

En nous en retournant, j'ache chez un libraire plusieurs petits traités de morale. Je suis fâché de n'avoir rien retenu de ces écrits, car la réunion auroit donné une juste idée de la morale des habitans de la lune. Leurs docteurs ne sont pas si verbeux que les nôtres. Aussi j'ai-je apperçu dans leurs écrits aucune des savantes questions que l'on discute encore avec tant de profondeur dans l'université de Salamanque, par exemple : „ Si en se coupant les ongles, il faut commencer par la main droite ou par la gauche, par le petit doigt, ou par le pouce, & tant d'autres contenues dans la somme du vénérable Thomas d'Aquin.

Lorsque Régine vit que toutes nos emplettes étoient faites, il nous ajusta avec une dextérité étonnante tous ces yeux, toutes ces oreilles, & nous enduisit de cervelles depuis la tête aux pieds. Vous voilà armés de pied en cap, nous dit-il ; allons maintenant à quel qu'un des nombreux spectacles de la capitale. C'est là le plus grand plaisir de la vie. Ils quittent tout au monde pour y courir. Il ne faut leur parler ni de repas, ni des soci-

de chabot, &c. le feu il s'agit de Diet-
 acle. Croyez que ces spectacles ne nous amu-
 rent pas tous, malgré nos yeux, & nos
 oreilles. Celui qui nous scappa le plus,
 voyoit du haut du rempart. Qu'on se figure
 sur un rempart, de belles allées garnies d'une
 double rangée de tilleuls, alors en fleurs, dont
 les branches artuellement entrelacées forment
 une voûte impénétrable aux rayons du soleil;
 & sous ces voûtes, un peuple prodigieux dont
 l'unique occupation dans ces moments de loi-
 sir, étoit de ne rien faire du tout.

Les uns chantoient à plein gosier; d'autres
 s'écrouloient; ceux-ci éclatoient de rire; ceux-
 là faisoient quelque tour de souplesse. Tout-
 à-coup un huissier à voix de Stentor s'écria:
 "attention, sages Bienvidiens! Voici l'arrivée
 du jour qui se couche; l'atmosphère s'é-
 claircit." A ces mots chacun prit sa place,
 & il se fit un grand silence. Ferval & moi nous
 ne concevions rien à tous ces prodiges; mais
 tout-à-coup, la terre nous parut transformée
 en théâtre, & nous nous crûmes placés com-
 modément dans les loges d'une salle de spec-
 tacle. On apperçoit distinctement & sans
 effort tout ce qui se passe sur la scène. Je
 ne saurois vous dire de la rapidité avec laquelle

tous les objets paroissent & disparaissent. C'étoit en grand une véritable magie, excepté que les personnes étant armées, on entendoit mot pour mot tout ce qu'ils le disoient, même à l'oreille. Voici quelques-uns des traits que j'observai. — Mollement couché dans une alcove, un prélat, tel que celui qu'à décrit Boileau dans son lutrin, se plaignoit avec anxiété de fatigues de l'Épiscopat. Un autre sur un sofa, payoit bien cher la fleur prétendue d'une Nymphé à l'air agnès, qui sortoit des bras d'un gros laquais. Un ministre apportoit au Roi son maître une ordonnance qui lui avoit, disoit-il, coûté un ~~trésor~~ incroyable, & qu'il n'avoit pas même ~~de~~ ; c'étoit un petit homme de lettres à face blême qui venoit de la lui remettre, en le monseigneurisant à force. — Un moine qui cuvoit son vin dans sa cellule, se plaignoit amèrement de l'austérité du couvent, où l'on ne faisoit que quatre repas, n'ayant pour le reste de la journée que du café du chocolat, & des liqueurs pour sustenter la misérable vie. — Un homme dur menoit un âne qui succomboit sous le fardeau. Je voyois ce pauvre animal marcher d'un pas chancelant, & cependant son maître ne cessoit l'augmenter la

large au lieu de la dir un peu. Enfin, l'acte
fini, & je vis qu'il étoit maudire son pos-
seur; mais à moi grand étonnement, il ne
vint jusqu'à son dernier soupir de braver
moi, &c. &c. vive nos maîtres. C'est là
un image fidèle de bien des Nations, sous
la Egypte. On les voit prodiguer le titre fal-
seux de grand à des Monarques qui les ont
gouvernés avec un sceptre de fer, & donner
les honneurs plus flatteurs encore, à des Princes
ou les héréditaires d'impôts pour alimenter leurs
passions. — Plus loin paroît un magnifique
château, au milieu d'une vallée charmante.
Un jeune garçon de dix ans jetoit dans la cour
des cris aigus parce qu'un domestique lui refu-
soit une chose qu'il demandoit avec opiniâtreté.
— La comtesse sa mère accourut à l'instant
& tenoit vertement ce valet pour avoir osé
s'opposer à Mr. le Marquis. — Ma foi ma-
dame, répondit celui-ci, il peut crier jusqu'à
ce qu'il veut, & il ne l'aura pas. — La
dame furieuse & se jeta à terre en syncope
dans la salle où Mr. le Comte étoit
assise. Ses yeux étoient enflammés, son
visage bouffi, ses lèvres palpi-
tantes effrayent tout le monde. — Qu'y a-t-il
dit-elle, lui dit-elle son mari? Venez monsieur!

un valet ose refuser à mon fils ce qu'il lui demande; il faut le chasser sur le champ. Le Comte vole à la cour. Toute la compagnie se met à la fenêtre pour voir de quoi il est question. Le valet bien grondé, bien injurié, réplique enfin tranquillement : „ Il y a un quart d'heure que Mr. le Marquis a vû le soleil „ dans un sceau d'eau, & il veut que je „ le lui donne “ . . . A ces mots tous les spectateurs font de grands éclats de rire. Le comte rit lui-même de bon cœur, & la comtesse, malgré sa colere, est obligée de rire comme les autres. — Voilà, dit EGINE, une excellente leçon pour les meres. Il leur apprend plus qu'elles ne croyent d'accoutumer de bonne heure leurs enfans à ne commander, ni aux hommes dont ils ne font pas les maîtres, ni aux choses qu'ils n'entendent pas (b). — Qu'on ait de l'indulgence pour l'enfance. Cet âge tendre & foible l'exige. Mais qu'on ne les gâte pas ! Il n'est point de fléau plus redoutable pour des parents & sur-tout pour une mere, que des enfans gâtés.

Tandis qu'EGINE parloit ainsi, de gros tourbillons de poussiere, un bruit sourd, & le hennissement des chevaux nous firent tourner

(b) Locke, éducation des enfans.

Les yeux d'un autre côté & nous aperçûmes
les deux armées, armées de deux armées cha-
cune d'environ cent mille hommes, payés
cinq sols par tête. Elles marchèrent l'une con-
tre l'autre avec une conception si fière & impo-
sante. On se bat, on s'égorge, on verse des
fleuves de sang; l'une paroît enfoncée, se retire
mais en bon ordre, & s'arrête dans une situa-
tion avantageuse; l'autre la poursuit & l'atta-
que de nouveau; le combat recommence avec
acharnement, & devient plus sanglant encore.
La victoire long-tems incertaine, se décide
enfin, pour celle qui avoit d'abord eu du dé-
savantage. A son tour celle-ci poursuit les vain-
cus. — On avoit déjà fait de nouvelles dispo-
sitions de part & d'autre pour recommencer
un troisième combat, lorsque j'entendis tout-
à-coup une pettarade sourde, d'où il résulta
une puanteur si fétide, que nous fumes obli-
gés de nous boucher le nez, & dans le mê-
me instant les deux armées se tournèrent le
dos & s'enfuirent dans le plus grand désor-
dre. . . . *Ha, ici !* s'écria *Egine*, & d'abord
nous vîmes distinctement en pleine mer un
gros vaisseau qui frappé par un coup de vent
très-violent, faisoit eau; l'équipage effrayé se
sauvoit.

L'un appelloit sainte Barbe à son aide,
L'autre saint Jean, l'autre saint Nicolas.

Enfin, il y en avoit qui faisoient des vœux à toutes les onze filles vierges. Le capitaine persuadé que c'étoit le moment d'agir & non de prier, crioit aux matelots : courage mes enfans ; tous ces vœux font bons ; *mais sainte pompe, sainte pompe*, c'est à elle qu'il faut s'adresser ; n'en doutez pas, elle vous aidera efficacement. Nous vîmes alors l'activité renaître sur ce vaisseau ; le capitaine, les officiers, les matelots, tout mit la main à l'œuvre, & le vaisseau fut sauvé.

Que d'inconsequences j'ai apperçues de toutes parts, même dans les cabinets les plus plus renommés pour la profondeur de leur politique ! nous dit Eginé ! — Louis XI, pouvoit assurer à jamais les XVII. Provinces-Unies à la France par le mariage du Dauphin Charles avec l'héritière de Bourgogne ; mais dévoré de jalousie, & craignant que son fils ne devint trop puissant, il laissa échapper sans retour une si belle proie. Que de maux cette aveugle démarche a causés, & causera encore à son Royaume ! — Henri III marchoit en procession parmi les pénitens chargé de cna-pelets,

pelets , de reliquats & de petits chiens ; & l'instant après se replongeoit dans des débauches obscenes. — Henri IV risquoit de perdre le fruit de toutes ses victoires , en traversant déguisé en payfan , le camp des Ligueurs , pour aller voir Gabrielle qui lui étoit infidèle. — Louis XIII subjugué par ses mignons , trembloit sous la férule d'un cardinal qu'il n'aimoit pas. — Louis XIV , dupé par son clergé , revoquoit l'Edit de Nantes , & croyoit rendre la France plus heureuse , en lui faisant des playes incurables. — L'invincible Malborough étoit arrêté tout court dans sa glorieuse ~~victoire~~ , parce que sa femme avoit répandu un verre d'eau sur la robe d'une des favorites de la reine Anne. — Louis XV présentoit la du Barry aux députés du Parlement , en leur disant : *voilà la plus grande contrebandiere de mon royaume*. — Tandis que Louis XVI accordoit à quelques-unes de ses provinces le droit de se taxer elles-mêmes , l'Angleterre perdoit ses colonies Américaines , en leur refusant le même droit. Oh ! si les auteurs de mémoires Secrets , si tous les Folliculaires & conteurs d'Anecdotes , pouvoient passer seulement quelques heures par mois sur ce rempart , ils auroient de quoi alimenter la

malignité publique pendant dix années de suite. Cependant je promènes mes regards sur les diverses parties du monde, & je vis les Caraïbes attacher une petite planche à la tête de leurs enfans & l'y laisser jusqu'à ce que le front eût pris la consistance. Cette opération se plattit tellement, que sans hausser la tête, ils voyent perpendiculairement au-dessus d'eux. — Je vis encore les Nègres de la rivière de *Valto* se brûler le front afin de s'embellir. — Les seigneurs de Macassar s'arracher les dents pour en porter d'or ou d'argent. — Les Zélandois porter dans le cartilage qui sépare les narines, une plume qui s'avance de chaque côté sur les joues. Les Groenlandoïses se laver chaque jour avec leur urine, afin d'avoir une odeur plus suave, & pour que l'on dise d'elle : *Neviarsia sua* (elle sent la demoiselle). Partout, en un mot, des usages ou ridicules ou dégoûtans. — Dans l'île d'Umanack, les femmes sont la monnoie du commerce; le prix des ventes & des achats se calcule en femmes; on donne deux, trois ou quatre femmes pour un tel effet. — A Amboine, les femmes servent leurs maris en esclaves, & n'ont jamais l'honneur de manger avec eux. — A Maduré, les femmes n'osent pas même prononcer le nom de

leurs maris , & lorsqu'elles veulent en parler , elles sont forcées d'user de périphrases , de circonlocutions , toutes propres à exprimer leur profond respect pour leurs seigneurs & maîtres. — A Loango , & Congo , les rois boivent seuls , s'enyvrent seuls , & si quelqu'un de leurs sujets a le malheur de les voir lorsqu'ils boivent , il commet un crime de lèse-majesté. — Sur les bords du Nil , les pauvres femmes labourent , tandis que leurs maris filent. --- Dans un grand concile tenu à Mâcon , on délibéra gravement s'il ne convenoit pas d'ôter aux femmes le titre de créature humaine. Un évêque soutint fort sérieusement , qu'en conscience on ne pouvoit , ni ne devoit les regarder comme telles. On disputa vivement ; les suffrages furent partagés ; enfin , on prononça solennellement , que les femmes font partie du genre - humain. (c). — Oui , m'écriai-je alors , Démocrite a raison : la Folie a parmi les hommes un domaine mille fois plus étendu que la Sageffe ; & le meilleur parti est de s'amuser de toutes ces extravagances.

Ah ! dit à son tour Ferval , qui avoit gardé depuis plus d'une heure un profond silence , c'est maintenant que je serai en état de dire

(c) *Essai sur Paris*.

comme Horace : qu'on m'écoute, & je vais démontrer, que tous les hommes sont fous... Voyez-voilà cette multitude de gens d'importance, répandus çà & là? Ils s'imaginent fort modestement être les plus sages, les plus capables de leur pays, & sont rongés de chagrin, parce qu'ils n'ont pas obtenu la place de ministre, ou de conseiller intime, conseiller privé, conseiller aulique, &c. &c. C'est-à-dire, parce qu'ils ne sont pas devenus les premiers généraux de leur patrie. Et ces princes, qui après avoir fondé des écoles, des collèges, des cures, des universités, des académies, & dépensé des sommes énormes pour donner, disent-ils, à leurs sujets des leçons de vertu, engagent ensuite ces mêmes sujets, par l'appât d'une grande récompense, à devenir des *tyrannides*. — Et ces Caméléons, qui rient & qui pleurent; qui haïssent & qui aiment; qui ont l'art d'être vertueux & scélérats, sages & fous dans le même quart d'heure. — Et ces prétendus prophètes, ces faiseurs de miracles, qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher de mourir de faim; ces esprits forts qui n'admettent point de Dieu, qui nient l'immortalité de l'ame; mais qui croient sans examen à l'apparition des trépassés, aux revenans, aux

lous-garoux , aux farfalets , aux spectres , & qui pour tout l'or du monde ne coucheroient pas seuls pendant la nuit dans une chambre. — Vite ; vite ! qu'on les mène aux petites maisons. Boileau , tu as raison , très - fort raison !

Du Japon au Pérou , de Pekin jusqu'à Rome ,
Le plus sot animal à mon avis , c'est l'homme.

Il n'avoit pas tort l'ami Ferval : aussi après avoir battu des mains pour l'applaudir , Eglise nous fit-il observer des tartuffes qui faisoient les saints ; des gens perdus de réputation qui déclamoient contre la corruption des mœurs ; des ignorans qui citoient à leur tribunal les auteurs du premier ordre ; des impudens plus chargés de vices qu'un chien barbet , si j'ose m'exprimer ainsi , ne nourrit de puces , pendant les brûlantes chaleurs de la canicule , & qui se disoient comme Pallas , issus du cerveau de Jupiter ; des peuples entiers , plus sots encore , regarder comme tels , & les révéler ainsi que des êtres d'un ordre supérieur.

Mais voici des scènes plus grotesquement sérieuses. — Les processions galantes du Phallus. — La très-pieuse cérémonie de baiser l'image de Priape , que les vénérables Santos (prêtres

de certaines contrées de l'Afrique) présentent certains jours de l'année pour cet effet, aux femmes de tout âge & condition. — La purification avec l'urine de vache. — Les fêtes religieuses des Saturnales, des Lupercales & les Molchuales. — Les charmantes prostitutions du temple de Vénus à Babilone & ailleurs. — Les impuretés sacrées, qui faisoient une partie essentielle du culte divin à Abyde; à Samos, à Ephèse, en Phénicie, en Arménie, en Chypre, en Cappadoce & en Egypte. — Les scènes édifiantes des bordels, si ingénieusement institués à Rome & ailleurs, à l'avantage des mœurs, par un successeur de St. Pierre. — Les charitables auto-da-fé du saint tribunal de l'Inquisition, &c. &c. &c.

Tous ces spectacles successifs & rapides, m'avoient sans doute fatigué; & il faut bien que le séjour de *Rienius* m'eût donné une forte dose de stoïcisme, car à peine avois-je été affecté une ou deux fois de tant d'objets douloureux, moi qui par conséquent n'aurais versé des larmes amères sur le malheur de mes semblables, & sur les erreurs qui l'occasionnent. Cependant je me réveillai gai comme un pinçon, & ne voyant plus autour de moi, ni peuple, ni remparts, ni Egine, ni Forval, je me levai



R É L A T I O N

*De mon séjour de Malvûs, capitale des
Antipodes de la Lune.*

O U

*Maniere d'envisager sagement les folies, les
sottises, & les vices des hommes.*

S O N G E.

UN ami m'ayant prié de lui donner par écrit une relation de mon voyage dans la Lune, je passai quelques jours à la rédiger. Toutes les idées qui m'avoient occupé, & la disposition habituelle à rêver, que j'ai contractée depuis long-tems, m'occânerent sans doute le songe que voici. Ce n'est point un rêve creux, j'en garantis l'authenticité.

Il me sembloit que j'étois encore à *Bienvûs*; & qu'Egine toujours complaisant, me proposoit de faire avec lui le *voyage des Antipodes*

de la Ligne. Allons, disoit-il à Ferval & à moi, tandis que vous êtes disposé à voyager; & je vous jure foi de philosophe, que vous ne vous repentirez pas d'avoir suivi mes conseils. La proposition fut acceptée, & nous partimes. A l'extrémité d'un vallon délicieuse, se présenta tout-à-coup une pente rapide & sans bornes. Eginé marcha avec nous dans une sorte de voiture qui n'étoit pas moins extraordinaire que le chemin que nous avions à faire. C'étoit une espèce de traîneau, que guidoient les gens du pays, avec autant d'adresse que les navfanc voisins du Mont-Cenis, en ont pour conduire les voyageurs au bas de cette haute montagne, lorsqu'elle est entièrement couverte de neige. La route fut très-longue, très-uniforme & fort ennuyeuse. Mais enfin, on arriva. — Eginé fut le premier à s'écrier, *terre ! terre !* Nous nous trouvâmes en effet dans une plaine sablonneuse, d'un aspect très-sauvage; à peine y appercevoit-on de loin en loin quelques misérables cabanes. « Où est la Suisse ? me disois-je à moi-même, où est ma patrie ? » Par-tout, du moins dans les vallons & dans les plaines, la nature est, ou pittoresque ou riante. On ne fait pas un quart de lieue sans trouver ou des châteaux, ou des villa-

ges, ou de riches métairies, & par-tout
 „ l'abondance, le plaisir, la joie, se montraient
 „ aux regards des voyageurs”. Ces souvenirs
 agréables m'épargnerent l'ennui que causa à
 Ferval ce triste pays; il aboutit à une mer,
 que les eaux exactement semblables à de l'en-
 cre, auroient dû faire nommer la *mer Noire*,
 à beaucoup plus juste titre que le *jeu d'encre*.
 Ah ! par ma foi, s'écria mon ami; nous voilà
 bien arrivés; mais comment aller au-delà, ni
 rebrouffer? Quel dieu, ou quel démon vien-
 dra nous tirer d'ici? Ce ne sera ni l'un, ni l'autre,
 reprit Eglise en souriant; mais un moment
 de patience, & vous allez voir paraître l'*Ima-*
gination.

Elle parut en effet; mais ce n'étoit point
 cette déesse à l'œil vif, au teint blanc, tou-
 jours couronnée de roses, qui embellit tous
 les lieux où elle porte ses pas, qui y répand
 un parfum exquis, & qui a l'art de transfor-
 mer nos moindres plaisirs en sensations céles-
 tes. C'étoit sa sœur aînée, qui a fixé son
 lugubre séjour au milieu des tombeaux. Son
 teint est blême, la tristesse sege constamment
 sur son front, & un long habit de deuil cou-
 vre sa figure décharnée; un crêpe noir lui sert
 de coiffe; ses paroles sont des gémissements &
 des sanglots; ses regards sombres ternissent

toutes les beautés, tous les attraits de la nature; & c'est sa funeste éloquence qui porte si souvent l'homme à préférer la mort à la vie... Elle s'approcha de nous à pas chancelans, & nous offrit avec un sérieux glaçant, son secours. Quel parti prendre? Il falloit bien l'accepter; & faire, comme on dit, bonne mine à ~~un~~ jeu. Elle ramassa sur-le-champ une coquille au bord du rivage, & d'un seul mot, elle la métamorphosa en vaisseau. C'étoit un yacht, dont les côtés étoient garnis de nageoires d'une grandeur prodigieuse. Il ne lui en coûta pas davantage pour changer encore un autre coquillage en chaloupe. Nous montâmes en tremblant sur ce navire merveilleux, qui dans un clin-d'œil s'élança hors de l'eau, & fendait les plaines liquides avec une vitesse sans égale, nous déposa à la porte principale d'une très-grande ville. Où sommes-nous, dis-je, à notre Mentor? A *Malvâs*, me répondit-il; elle a pour fondateur *Héraclite*, ainsi qu'à *Bienvûs* nous avons *Démocrite* pour patron.

Je trouvai cette ville beaucoup plus vaste & infiniment plus peuplée que *Bienvûs*. Mais quelle différence du côté des agrémens? Toutes les maisons bâties en forme de pyramides, sont placées ça & là, sans ordre, sans symé-

rie, telles à peu-près que l'histoire nous présente celles de Rome, après qu'elle eût été brûlée par les Gaulois. Malvûs me parut un cimetièrre. Les habitans y mènent une vie de hibou; ne sortant jamais de chez eux que pour vaquer à leurs affaires, ou pour courir dans les temples dont les cloches multipliées & sans cesse en mouvement, font le supplice des oreilles; leur son est aigre & mordant; il faudroit avoir du coton dans les oreilles (comme dit Mr. Mercier de celles de Paris). Le seul plaisir des Malvûsiens étoit de se promener sur la galerie qui régnoit autour des murailles de leur embourbée cité. Cette galerie est toute revêtue de tapis. Les murs ne sont construits que de boues durcies qui n'ont pas encore perdu toute leur mauvaise odeur; elle est couverte d'un toit aussi lugubre que le reste, & garnie de longues peintes en noir. Ces bancs sont placés près des treaux, & ceux-ci ornés par une glace un peu enfoncée, au travers de laquelle on voit tout ce qui se passe sur la terre, & même ce que nous parut plus étrange, tout ce qui s'y est passé depuis qu'elle existe. La curiosité nous porta à regarder par cette glace. Voici quelques-uns des objets auxquels je m'ar-

j'étais : je reconnus d'abord dans une forte de dongeon à Syracuse le premier des Dénis, ayant sous sa robe une cuirasse d'airain, & haranguant son peuple du haut d'une tour. Je le vis chassant son barbier qui tenoit encore son rasoir à la main. Le tyran étoit pâle comme la mort. — Un peu plus loin ses filles lui brûloient la barbe, & les cheveux avec des coquilles de noix ; son lit étoit environné d'un fossé très-large & très-profond, avec un petit pont-levis qui en ouvroit le passage, & qu'il levoit lui-même afin de dormir en sûreté. Un Malvûsien qui étoit à mes côtés, fut très-scandalisé de me voir rire de ce spectacle : ah ! dit-il, en pouffant un grand soupir, il étoit bien sage ce pauvre Dénis ; les hommes sont si méchans ! Oh ! très-sage, reprit gravement Egine ; quelle sottise en effet, d'aimer mieux être tranquille que de passer sa vie dans des frayeurs continuelles ! Et puis cette barbe ainsi brûlée, & ces cheveux rouffis, parent bien mieux un visage & une tête, qu'un poil coupé tout ras, & une frisure à la Grecque ? Ici, ici s'écria Ferval ;

„ ma foi voilà Alexandre le Grand en per-
 „ sonne, il a parcouru le monde à la tête d'u-
 „ ne armée formidable, il l'a soumis pres-

qu'entièrement ; & voilà qu'arrêta tout court sur les rives du Gange , il le groissa de ses larmes ; il pleura de ce que le monde est trop petit , & de ce qu'il n'a plus de conquêtes à faire. — Mais voyez qu'il boit ? — Ah ! le glorieux conquérant ! Il s'est tué de débauches ; il expire ; tirez le rideau ; la farce est jouée . . . Quelles gens vous êtes , s'écria derrière nous un autre Malvûsien ! Quoi , les vices , les malheurs des hommes vous amusent ? — Et parbleu tant pis pour eux ! reprit Ferval. Voulez-vous donc que je pleure parce qu'il a plû au Seigneur Alexandre de se transformer en fustille ambulante ? — Qui veut aller loin doit ménager sa monture , dit sagement *Sancho-Pança*. — Eglise rioit aux larmes ; Ferval étoit pour se fâcher ; les sensibles Malvûsiens pleuroient , & moi je ne savois plus si je devois rire ou pleurer. — Le premier esprit enfin : louons Alexandre pour la bravoure , ses talents , ses grandes vues , & ses premières vertus ; mais avouons aussi qu'il a fait plus de mal que de bien ; & lorsqu'il brûle Persépolis , lorsqu'il tue Clitus , lorsqu'il abrège ses jours par la crapule , mettons-le au nombre des insensés & des furieux.

Agathe parloit encore , lorsque nous aperçumes un philosophe qui avoit écrit plusieurs énormes *in folio* contre la passion de l'amour , & qui pendant cinquante ans s'étoit fait une gloire de mépriser les femmes. Il se promenoit d'un air distrait dans un jardin public ; une Nymphe de l'opéra , grande , jeune & belle y arrive , & passe à côté de l'amateur de la sagesse ; il la voit , l'admire , & en devient amoureux ; il s'en approche , & lui déclare avec toute la gaucherie d'un savant , qu'elle a enflammé son cœur. La belle qui connoissoit le personnage , forme le projet de venger sur lui les injures qu'il a faites au beau sexe & à l'amour. Son manège est si adroit qu'elle l'enlace dans ses filets , & dès qu'elle le voit bien épris , elle lui fait faire les plus grandes extravagances. Quittez d'abord , lui dit - elle , ce manteau de philosophe , endossez cet habit d'arlequin avec la coëffe de la folie , & suivez moi. Affublé d'une manière si grotesque , elle le mena ensuite sur une promenade publique , où elle lui ordonna impérieusement de faire tous les tours , les fauts , les gambades qu'exécute en pleine foire un singe dressé pour gagner le pain de son maître. Elle poussa la chose si loin , que le pauvre homme devenu

Bu, à l'air fut enfermé pour le reste de ses
jours. Hélas, s'écria Eglise, tel est le sort de
l'homme !

Pour perdre un nec a de veau
Il ne faut qu'un jou de tablete

Poesie de la Mure.

Mais cette réflexion, Join de nous décou-
rager, doit nous exciter à veiller sur nous-
mêmes, & nous enflammer d'une noble ému-
lation, qui nous fasse triompher de tous les
obstacles que nous rencontrons dans la route
du bonheur.

Ayant alors jeté les yeux sur la campagne,
je vis un grand Monarque qui arrivoit *incognito*
dans une miberge. — Avez-vous, du mor-
de, dit-il à l'hotelle? voilà, madame, de grands
préparatifs. C'est le dîner de deux Evêques
qui vont à Rome pour être confirmés. L'Em-
pereur vient de les nommer aux Evêchés de
N. N, ils sont accompagnés de deux secretai-
res qui sont aussi des ecclésiastiques distin-
gués ; mais qui ne mangent pas avec Leurs-
Grandeurs. — Eh bien, allez dire à Leurs-
Grandeurs, qu'un Baron Allemand voudroit
bien dîner avec eux. — Un Baron ! un Ba-
ron, répondent les Prelats ! Non, madame !

Sur leur refus, le prétendu Baron est proposé aux secrétaires, & dîne avec eux. On m'a dit que vous alliez à Rome; je connois le général *Lascy* qui s'y trouve, & je vous offre une lettre de recommandation pour lui. Aussi-tôt le Prince se met à l'écrire, & la remet aux Abbés, qui n'en faisoient pas trop de cas. Mr. le Baron part le premier dans une petite chaise très-mesquine, & l'on arrive successivement à Rome. — Mais porterons-nous à S. E. la lettre de ce Baron, se disent les secrétaires? — Allons-y : que risquons-nous? — Le général reconnoît le cachet & la main de Joseph II. Messieurs, qui vous a remis cette lettre? Un petit Baron. — Pas si petit que vous croyez, c'est l'Empereur lui-même. — Partons tous les trois pour remplir ses ordres. On se rend au Vatican. Mr. de *Lascy* instruit le Pape des desseins de S. M., & sa Sainteté ayant fait venir les deux Evêques, leur déclare que pour les punir de leur incivilité, S. M. Impériale nomme à leurs Evêchés les deux secrétaires, & les condamne à remplir eux-mêmes jusqu'à nouvel ordre les fonctions de ceux-ci. Cette sentence leur fit faire des grimaces ridicules, qui m'auroient fait mourir de rire, par-

par-tout ailleurs qu'à Malvûs; mais il fallut obéir.

Un homme qu'on menoit en prison se présente ensuite à nos regards. — Qu'a-t-il fait, dis-je à mes compagnons de voyage? — On devroit plutôt le conduire aux petites maisons, répondit Ferval. Il s'est ruiné en faisant bâtir cet hôtel magnifique que vous voyez devant vous, & maintenant privé de sa liberté & de son bien, il se plaint & des dieux & des hommes. — Ici EGINE nous donna cette leçon : „ pour éviter un sort pareil à celui de „ ce bâtisseur insensé, *plantez jeune, & bâ-* „ *tissez vieux*. On plante beaucoup à bon mar- „ ché, & peu de gens savent bâtir sans gâter „ leurs affaires. Si vous êtes dans la nécessité „ de vous loger, amassez vos matériaux de „ longue main; affortissez la maison à la terre, „ au nom, & sur-tout à la fortune; affujetez- „ tissez-vous au conseil d'un architecte qui ait „ du goût & qui compte juste; confiez un „ ami fidele, & ne précipitez pas l'exécution; „ attachez-vous au coup-d'œil & à toutes les „ beautés de la nature, elles ne ruinent ja- „ mais. — On peut passer d'heureux jours „ sous un toit rustique; bibliothèque choisie, „ vin vieux & bonne compagnie, mérite per-

à romuel, & beau paysage; tout cela ne vaut
 pas mieux que le palais d'un fat (a).

Il dit, & sous le même instant nos oreil-
 les furent frappées par des cris lamentables qui
 sortoient du fond d'un palais. J'y vis un Sy-
 barite couché sur un lit jonché de feuilles de
 roses, qui se plaignoit de n'avoir pas fermé
 l'œil parce qu'une de ces feuilles s'étoit pliée
 sous lui; tel est le fruit de la mollesse, medit
 Echine. L'Europe avilie en expose les monu-
 mens & les amorces jusques dans des lieux
 publics. Par-tout on y apperçoit des images
 de tous les égaremens du cœur & de la rai-
 son; on amollit, on énerve les mœurs, au
 lieu de les fortifier & l'on voudroit des hé-
 ros ! Ce n'est certainement pas à une pareille
 école que l'on formera des Scévola, des Thra-
 sibules, des Pelopidas, des Regulus, & des
 Stuffy. — Mais dit Ferval, voici deux amans
 qui paroissent s'aimer à la passion; nous nous
 tournâmes avec empressement de leur côté :
 (la femme étoit habillée en colombe, & l'hom-
 me vêtu d'une peau de renard). Ils se ju-
 roient mutuellement une fidélité éternelle, &
 se prodiguerent à l'envi les plus douces car-
 ses. Mais à peine leurs desirs étoient-ils satis-

(a) *Traité du vrai mérite.*

faits, que l'homme donna un coup de poignard à sa bien-aimée, & que celle-ci par une grâce spéciale lui brûla la queue de renard; alors on en vint de part & d'autre aux grosses injures; on en vomit un torrent, & ils se retirèrent l'un & l'autre avec plus de haine encore qu'ils ne s'étoient témoigné d'amour. — Voilà donc, s'écria Ferval en fouriant, les fruits qui naissent de la débauche ! Elle déprave le goût & le cœur; on ne fait plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable; on oublie ce qu'on se doit & ce qu'on doit aux autres.

Revolté de ce spectacle je jetai mes regards d'un autre côté, & je vis des cadavres ambulans qui se disloquoient les os en voulant imiter les jeux, les manières fémillantes des petits maîtres. — De vieilles femmes plus laides que la Fée Urgelle, passer des journées entières devant leur miroir, & dire à des foubrettes qui se moquoient d'elles ! Ne trouves-tu pas, ma chere, que j'ai toujours le teint frais, les couleurs vives, les yeux pleins de feu ? „ En vérité tout le monde me „ dit que je ne vieillis point ! Oh ! „ pour la vieilleffe, j'en suis encore à mille lieues. — Des tailleurs qui faisoient des régle-

meus de police, & des ministres d'Etat qui faisoient des boutons. — Des hommes de robe, des juriscôultes qui débitoient avec confiance qu'un Souverain ne tient sa couronne que des mains de Dieu, qu'il ne doit rien au peuple, & que le peuple lui doit tout. — Des officiers, qui la veille d'une bataille sont obligés, disent-ils, de partir sur le champ pour aller recueillir les derniers soupirs d'une mere, ou d'un pere expirans, & qui suivent à la lettre ce grand précepte du décalogue : *pere & mere honoreras, afin que tu vives longuement.* — Des gascous qui protestent que lorsqu'ils sont en colere, le vent seul de leur épée emporte leurs antagonistes dix milles lieues au delà du monde; mais qui par bonheur ne s'y mettent jamais. — Des Marquis de Mascarille qui se vantent d'avoir fait des merveilles à tel & tel siege; qui ne se contentent pas d'y avoir emporté une demi lune l'épée à la main, mais qui soutiennent que c'étoit une lune toute entiere &c.

Les des hin han, hin-han réitérés, frapperent tout-à-coup nos oreilles, & nous démontrames bientôt qu'ils partoient de Beauvais dans l'isle de France : oh ! les braves gens, s'écria EGINE, ils célèbrent la fête de l'âne (2).

& savez-vous bien mes amis, que toutes les villes, bourgs, villages, hameaux, devroient la solemniser; c'est-là le grand patron de l'animal à deux pieds sans plume, suivant l'excellente définition que le divin Platon a donnée de l'homme. Hin-han ! Hin-han ! musique admirable ! Jamais Pergolese n'en sauroit pu trouver de mieux assortie au sujet ? Donnons-lui pour pendant, la fête auguste des foux, les farces (c) théâtrales où Jésus-Christ paroïssoit avec Bacchus; la fameuse carte de géographie (d) qu'on voit encore à St. Denis en France, & qui est la plus ancienne que l'on connoisse, où les trois parties de la terre alors connues, sont si bien disposées que Jérusalem la ville sainte, se trouve précisément au beau milieu du globe, & Alexandrie aussi près de Jérusalem que Nazareth : ensuite écrivons-nous avec le bourgeois gentil-homme : oh ! la belle chose que l'esprit ! . . . Mais parbleu, interrompit Ferval ; la maladie du pays ne gagne ! Je sens mon cœur qui se ferre douloureusement ; je ne voulois que rire, & je sens déjà les larmes qui mouillent mes paupières. — C'étoit là où je vous attendois, repris-je, il y a déjà plus de dix minutes que je suis comme prêt à pleurer ; & sans toutes

vos faillies, je n'aurois pu me retenir. Payons donc le tribut au climat de Malvûs; pleurons à notre âge; mais bien fin qui m'y rattrapera.

Cependant mon guide nous avoit éloignés de cette galerie, & nous commençons à être plus raisonnables. Quelle machine que l'homme, lui dis-je, ô cher EGINE ! Les mêmes objets nous ont réjouis à *Bienvûs*, & ici ils nous arrachent des larmes ! Comment la même cause peut-elle produire des effets si différens ? Voilà une question très-sérieuse, ajouta le philosophe. Je fais que chez vous on nomme *lunatiques*, les foux & les extravagans, & vous y avez de prétendus proverbes qui nous font fort injurieux. On y dit, avoir des lunes dans la tête, tenir de la lune, & tout cela signifie avoir pour le moins quelques grains de folie. Aimables étrangers, retenez donc bien ce que je vais vous dire, & apprenez un jour à tout le globe de la terre, que dans tous les autres mondes, les rieurs ne sont pas toujours de votre côté. Commençons.

1°. L'opinion est une persuasion de l'esprit qui résulte d'un raisonnement confus, & qui n'exclut pas toute crainte de se tromper. Un voyageur qui erre au milieu des ténèbres, mais

Qui entrevoit quelques traits fugitifs de lumière, peut-être considéré comme l'emblème de l'opinion : on l'a nommée la reine du monde, sans doute, parce que son empire y est beaucoup plus étendu que celui de la vérité. De-là tant de querelles, tant de disputes sans cesse renaissantes. Cette variété, sans doute indifférente en plusieurs cas, cesse de l'être lorsque ces objets peuvent contribuer à notre bonheur, ou à notre malheur.

2°. Nous ne sommes certainement maîtres ni de toutes les choses qui nous environnent, puisqu'elles ne dépendent de nous en aucun sens, ni même des opinions de nos semblables ; mais nous sommes les maîtres de nos propres opinions. Notre opinion est un mouvement qui vient de nous, quoique souvent occasionnée par des objets hors de nous. Si je juge qu'une chose est un bien, ou un mal pour moi, voilà mon opinion formée ; mais avant d'en venir là, je dois calculer si ce bien ou ce mal sont véritables, ou apparents, ou même faux ; d'où il résulte que l'opinion est notre ouvrage : si l'on vous dit des injures, peut-être vous croyez vous déshonoré. Le sage pense au contraire, que le déshonneur rejait sur l'insolent qui l'offense.

3°. De quoi te plains-tu donc (e), dis-moi un philosophe? Dieu t'a donné ce qu'il te faut, le plus grand, le pouvoir de faire un bon usage de tes opinions, & de trouver en toi-même tes véritables biens: Pourquoi donc, tandis que nous pouvions ne dépendre que de nous-mêmes, nous admettions-nous à des milliers de choses qui nous sont étrange-

res? Le navigateur qui veut mettre à la voile, a besoin d'un vent d'Ouest, & le vent de l'Est souffle-t-il, il s'en afflige, & il murmure: mais voudroit-il donc être un autre *Eole*, être le Dieu des vents? (f) Tacite rapporte un trait sublime, qui développe mieux cet empire du sage sur ses opinions, que tout ce que je pourrois ajouter. Pison avoit formé une conspiration contre Néron. Plautius Lateranus alors digne consul, y entra uniquement pour l'amour de la patrie: le tyran en fut informé, & fit interroger Lateranus par l'Affranchi Euphrodite. *Parle donc*, lui dit celui-ci!

« — Quand j'aurai quelque chose à dire, je
 » le dirai à ton maître. — *Tu seras trainé en*
 » *prison?* — Et tu voudrois que j'y allasse en
 » pleurant? — *Tu seras envoyé en exil!* — J'i-

(e) Epictète.

(f) *Annal. Liv. 13.*

gaiement , & content de mon état —
 Tu seras condamné à mort — Et je le su-
 lirai fans me plaindre. —
 ? — Tu ne le fauras pas ; car il dépend
 de moi. — Qu'on le mette aux fers ! — Que
 dis-tu mon ami ? je te demande de me mettre
 aux fers ! Mes jambes , à la bonne heure ;
 mais pour ma volonté , elle sera libre , &
 „ Jupiter même ne peut me l'ôter. — Je vais
 „ tout-à-l'heure te faire couper le cou ! — Quand
 „ t'ai-je dit que mon cou avoit le privilege
 „ de ne pouvoir être coupé ? — Lateranus
 fut donc conduit au supplice ; & l'historien lui
 rend ce témoignage qu'il mourut avec une
 constance admirable , fans vouloir jamais par-
 ler , & fans reprocher même à l'exécuteur
 Staius , alors Tribun , qu'il étoit son com-
 plice.

4° Tout dépend donc de la manière d'en-
 visager les choses & les événemens du dehors ,
 & ces principes suffissent pour résoudre votre
 question. A *Bienvûs* , tout vous paroît riant
 & gracieux , parce que vous y avez placé les
 objets sous leur vrai point de vue. A *Malvûs*
 au contraire , tout vous inspire de l'ennui ,
 du dégoût , de la peine , parce que vous avez
 pris des mains d'une imagination déréglée ,

un microscope trompeur qui vous a fait envisager les mêmes objets sous un autre point vu. Ces objets, en les supposant en eux-mêmes plus tristes que ceux que vous vîtes à *Bienvûs*, ce qu'affurément ils n'étoient pas, ne vous ont causé des sensations désagréables que par votre faute. Lateranus auroit mieux aimé voir la patrie délivrée d'un monstre, que d'être lui-même la victime de ce monstre. Des circonstances qui ne dépendoient point de lui, l'ont privé de cet avantage; mais elles n'ont pû ni troubler la sérénité de son ame, ni vaincre son courage: avec de pareilles dispositions on s'amuse à *Bienvûs*, parce que les objets y sont amusants; & l'on peut s'amuser aussi à *Malvûs*; on s'y instruit.

N'en inférez cependant pas que je veuille blâmer la sensibilité, cette vie de l'ame, qui nous fait trouver des délices jusques dans les larmes qu'elle nous fait répandre. Autre chose est d'éprouver les douces émotions du sentiment; autre chose d'être navré par les angoisses de la tristesse. Je soutiens même que l'intérêt que nous inspirent les malheurs d'autrui est une des jouissances de la vie humaine; & malheur au cœur de fer à qui l'homme souffrant n'arracha jamais une larme. D'ailleurs

comme on ne peut éclaircir les matières que par des analyses exactes, avec qui ne distinguent les maux inévitables d'avec ceux qu'il n'a tenu qu'à nous d'éviter. Lorsque un ouragan destructif ravage les campagnes & ravit à cent pauvres familles, les fruits de leurs sueurs & tout moyen de subsistance ; lorsque la contagion remplit les maisons de funérailles, & ainsi de tant d'autres cas douloureux, celui dont le cœur ne faigneroit pas de tant de plaies, ne mériteroit pas le nom d'homme ; encore même alors la sensibilité consiste moins dans des sentimens de tristesse, que dans les secours généreux de toute espece, que l'on est à portée de donner aux malheureux. Mais pleurer, s'affliger sur les maux que des infensés s'attirent volontairement, pleurer parce qu'un chymiste se fera ruiner en cherchant la pierre philosophale, parce qu'un débauché aura consumé sa fortune dans le jeu, & dans la volupté, ce feroit être plus mal que ceux qui se perdent par de pareilles folies.

5°. S'agit-il, non des extravagances, mais des défauts d'autrui ? tout ce que la sagesse nous prescrit, est de les supporter avec indulgence, de travailler à les corriger par la douceur, & sur tout par de bons exemples ; ou

enfin, de les consoler par nos bienfaits. Quoiqu'en disent certains moralistes outrés, l'homme ne fait pas méchant; il ne lui est pas même si facile qu'on le pense de renoncer à la vertu, & comme on l'a très-bien dit (g),

„ elle tourmente long-tems ceux qui l'aban-
 „ donnent, & ses charmes qui sont les délices
 „ des ames pures, font le premier supplice
 „ du méchant qui les aime encore, & n'en
 „ sauroit plus jouir. Or, puis que la plupart
 de nos fautes font plutôt l'effet de la foiblesse,
 de l'ignorance & de l'erreur, que de la mé-
 chanceté, elles méritent donc plus que l'on
 en rie comme Démocrite, que les pleurs d'un
 Héraclite. Quoi! parce que celui-ci se déses-
 pere de la perte de ses biens, sans lesquels il
 est né & doit mourir bientôt, il faudra que
 je me désespere avec lui! Parce que celui-là
 meurt de dépit de n'avoir pû parvenir à ce
 poste, & cet autre encore, parce qu'un ri-
 val plus heureux lui a enlevé sa maîtresse, il
 faudra que je sois abreuvé de fiel; & ces
 pantins-là font-ils donc nés pour courir ainsi
 après des chimères, & se tourmenter pour
 des ombres qu'il leur seroit impossible de re-
 tenir, quand même ils auroient pû les saisir?

(g) *J. J. Rousscau.*

Ils marchent la plupart sans savoir où ils vont
à aller ? ou, si quelque sage leur crie : c'est
par ici voilà la route ! ils le regardent d'un
œil dédaigneux, en se moquant de lui, & l'on
ne se moqueroit pas d'eux à leur tour ? Quel
singulier spectacle, s'écrie chez Erasme la fo-
lie, pour celui qui placé au-dessus de votre
sphère découvreroit les agitations infinies des
hommes, sur le petit tas de boue qu'ils habi-
tent ! Il verroit plusieurs nuées de petits ani-
maux à deux pieds qui se querellent, se bat-
tent, se tendent des pièges, s'élevent, tom-
bent & meurent ! Qui ne s'écrieroit enfin, avec
un chansonnier moderne.

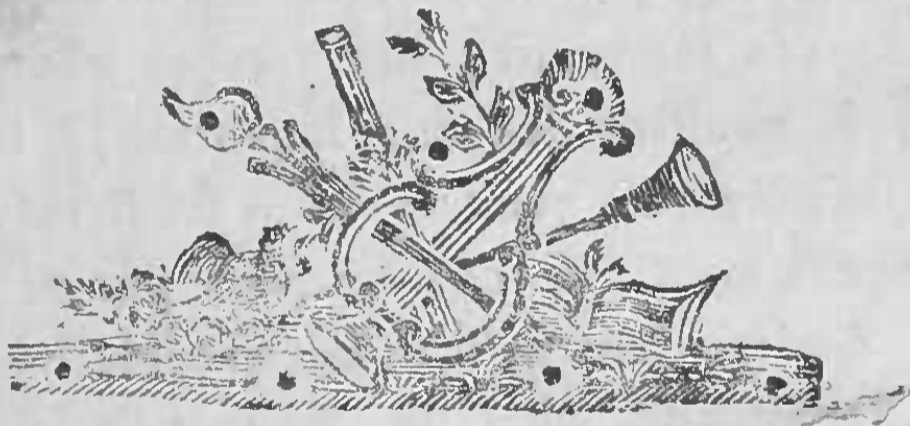
Momus, prens ta fêrûle,
L'hydre du ridicule
La sottise crêdûle,
Chez nous n'ont plus de frein,
Poursuis de ville en ville
La cohorte imbécile,
Qui m'échauffe la bile,
Et chante ce refrain

Qu'on me change ces têtes,
Ces disparates têtes :
Qu'on me change ces têtes,
Têtes de mannequin.

6° Enfin, je consentirois à pleurer, si cela pouvoit être utile ou aux autres, ou à moi; mais ni l'un, ni l'autre n'a lieu ici. Héraclite en fondant en eau, réforma-t-il ses contemporains? les rendit-il moins fous? Le plus court est donc, suivant le proverbe, de laisser aller le monde comme il va! Quant à moi, j'avoue que la tristesse ne me paroît bonne à rien, au lieu que la joie est le contre-poison de la plupart des maladies de l'ame: elle les prévient ou les dissipe; elle calme l'orage des disgrâces & des revers; elle rend sensible aux agrémens de la vie, & la prolonge des années entières. Telle est ma philosophie; si elle devient désormais la vôtre, vous ne vous repentirez pas d'avoir voyagé dans la Lune.

Je commençois à soupirer après le repos, & à me dégoûter des voyages. EGINE qui s'en apperçut, approuva ma façon de penser, & me dit ces paroles remarquables: Attendez encore dix ans, avant d'entreprendre quelques nouvelles courses. On ne peut voyager avec fruit, que lors qu'on est assez mûr pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, & pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Il dit, & nous conduisit aux confins de l'Empire d'Héraclite, où la

Il se présenta à nos regards une lumineuse que
se paroit la Lune aux habitans de notre globe.
Nous vîmes la première s'élancer près de
nous, comme un bateau de passage qui s'ap-
proche du rivage; nous pressâmes vivement
notre guide de faire un tour dans notre patrie,
ce qu'il n'accepta pas : nos adieux furent très-
touchans, & nous remerciâmes Ègine de ses
bontés. Déjà la lune nous paroïsoit s'éloigner;
& bientôt après m'étant réveillé; je me mis à
écrire toutes les circonstances de ce rêve sin-
gulier, au courant de la plume.



N O T E S.

(1) **D**ÉMOCRITE né à Abdère, étoit riche, & fit cet honneur à l'argent, de ne l'employer qu'à acquérir de la vertu & des connoissances. Il alla consulter les prêtres d'Egypte, s'instruisit dans la doctrine des Mages & des Caldéens, & lia une étroite amitié avec les disciples de Pythagore. De retour à Abdère, on l'y accusa d'avoir dissipé tout son patrimoine, en des voyages inutiles. Pour toute défense, il lût en Sénat les premières pages d'un traité qu'il venoit de finir; les juges applaudirent, & le comblèrent d'éloges. Plus passionné que jamais pour l'étude, il se retira dans des sépulcres hors de ville. De jeunes libertins s'habillèrent en spectres pour l'effrayer, & vinrent danser autour de ces tombeaux, des torches allumées à la main, & poussant des cris lugubres. Le sage, sans lever seulement les yeux de dessus ses livres, leur dit dédaigneusement : *ne cesserez-vous pas de faire les fous ?* Il paroît faux qu'il se soit aveuglé lui-même de dessein prémédité, pour ne plus voir l'insolente prospérité des méchans; il s'en moquoit, aussi fut-il traité de fou par les Abdéritains. Mais Hypocrate appelé pour le guérir, ne trouva en lui qu'un fou qui vendoit la sagesse. Une seule chose parut choquer ce célèbre médecin; c'étoit l'air railleur de Démocrite & les ris auxquels il s'abandonnoit. *D'où vient cette joie qui m'offense ?* lui dit Hypocrate. *C'est,* répondit

le

le philosophe , que rien n'est plus comique , plus risible , que les bizarreries & les disputes du genre-humain. Le médecin se retira rempli d'admiration.

C'est sans doute à cause de ce penchant à tourner tout en ridicule , que Démocrite a été mis en parallèle avec Héraclite , qui se lamentoit & pleuroit de tout. Celui-ci prenoit si fort à cœur les amertumes & les traverses de cette vie , qu'il répandoit sans cesse des pleurs. „ Qu'est ce que tout l'homme , disoit-il ; son „ savoir n'est qu'ignorance , sa grandeur que bassesse , „ sa force qu'infirmité ; ce qu'il appelle plaisir , que „ douleur ” Cette humeur sombre gagnant enfin le dessus , il se retira à la campagne pour éviter tout commerce avec les hommes ; & là , se livrant de plus en plus à ses noirs chagrins , n'ayant aucun soin de sa santé , il mourut d'une hydropisie.

Démocrite mettoit le souverain bien dans la tranquillité de l'esprit jointe à l'amour de l'étude. Il croyoit la pluralité des mondes parsemés dans le vuide infini. „ Il seroit , disoit-il , aussi ridicule de „ penser qu'il n'y a qu'un seul monde dans l'infini , „ que de penser qu'il n'y a qu'un seul épi de blé dans „ tout un champ qui en paroît couvert ” — Héraclite étoit fort obscur dans ses définitions ; & peut-être s'enveloppoit-il exprès dans cette obscurité. „ Dieu , „ disoit il , renferme toutes choses ; il est incréé ; car „ qui auroit pû lui donner naissance ? Je le compare „ justement à un feu clair & actif , allumé par l'infini. — Il définissoit aussi l'ame , un feu ardent , qui selon le degré de sa chaleur , rend les hommes plus ou moins ingénieux. Aussi affuroit-il qu'il n'y a point de

N O T E S.

plus déplorable que de se noyer, parce que l'an
se tint dans l'eau) — Dans la Grece, on embellissoit
les écoles de philosophie des portraits de Démocrite
& d'Heraclite. Le premier étoit représenté riant au
 éclats, & l'autre pleurant.

Hist. crit. de la philosop. Tom. 2.

(2) Cette fête se célébra en effet pendant plus d'un
siècle à Beauvais, le 16 Janvier de chaque année, en
mémoire de la fuite de la Vierge en Egypte, avec
l'enfant Jésus. On choissoit pour cette cérémonie la
plus belle des jeunes filles de la ville. Elle montoit sur
un âne, la face tournée vers la queue du grison, qui
étoit orné d'une énorme quantité de rubans, & qu'on
avoit exercé à se mettre agréablement à genoux. Suivie
de l'évêque & de tout le Clergé, elle se rendoit à l'église,
s'y plaçoit près du grand autel, & aussitôt la messe
commençoit. L'introit, le *Kirie*, le *Gloria in excelsis*,
le *Credo* étoient terminés par ce refrain *hin, han!*
Pendant l'office on répétoit plusieurs fois en *chorus*,
les paroles suivantes :

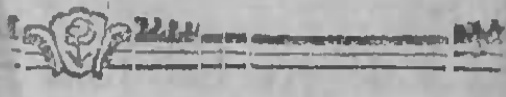
Hez, fire âne, hez, chantez,
Belle bouche rechignez !
Vous aurez du foin à l'alez,
Et de l'avoine à planter !

Cette fête étoit encore en usage l'an 1410, non
que celle des fous. (*Voyez l'ancien usage*)

(3) L'an 1775, en passant sur une montagne fort
stérile, qui conduit de *St. Claude* à un mauvais village,
nommé *Mijou*, sur les frondettes de la Salla de

mandai à divers habitans le nom de cette montagne.... Ah ! me répondirent-ils, branlant la tête, *c'est une montagne maudite.* Et pourquoi donc ? — Parce que la Vierge Marie, en fuyant en Egypte, passa précisément par ici, & y perdit la clef de sa cassette, qu'elle ne pût jamais retrouver. Alors elle déclara que ce mont fatal ne porteroit plus que des bruyeres inutiles, & cette menace ne s'accomplit que trop. — L'une de ces bonnes gens m'ayant vu sourire, me dit : *vous ne le croyez donc pas ?* Mais nos peres, ayeux, & arriere ayeux, je pense, n'étoient pas des fots ; & c'est de leur bouche que nous tenons ce fait de pere en fils.... Oh ! si vous saviez aussi comme Mr. le curé nous le prouve, quand il veut. — Je n'ai pas eû occasion de remonter à la source de cette tradition ; mais je suis persuadé qu'elle auroit fait rire Mr. le curé, comme un millier d'autres du même alloi.

(4) On dit que lorsque Bélifaire fit Gelimer prisonnier, celui-ci, en abordant son vainqueur, éclata de rire. Bélifaire lui demanda la raison de ce mouvement singulier, dans une pareille occasion. Gelimer répondit, que la vicissitude des choses humaines s'offroit à lui dans ce moment d'une maniere si frappante, qu'il trouvoit beaucoup plus simple & plus sage d'en rire, que de s'en affliger. Et pourquoi se désespérer en effet, d'un malheur irréparable, surtout quand on a fait tout ce qui dépendoit de soi pour le prévenir ?



L'IMAGINATION JUGÉE.

DISPUTE PHILOSOPHIQUE
ET LITTÉRAIRE.

UNE belle nuit d'été me trouvant à l'affût parmi les ruines de l'antique Aventicum (1), j'aperçus deux hommes qui sortoient avec un air de mystère d'un hangard. Comme une haie voisine derrière laquelle je me trouvois, me déroboit à leurs regards, j'eus tout le loisir de les observer. Ils emportoient, je ne fais que dire, une clef qui me parût assez pesante, & après avoir mis la clef de ce bâtiment dans un certain endroit, ils s'éloignerent. Je fus curieux de voir ce qu'ils avoient pû faire dans ce hangard. Je l'ouvris, & bientôt je reconnus qu'il avoit été construit pour garantir de l'injure du temps un morceau de *Mosaïque* assez précieux, dont je ne dis rien, parce que Mr. Schœnid en a donné la description dans ses *Recherches d'Arvenches*. Ces hommes, qui apparemment devoient encore revenir avant le jour, en avoient levé une bordure, au-dessous de laquelle se trouve

un escalier. Je descendis & me trouvai bientôt dans un souterrain assez vaste, où je n'aperçus que quelques urnes antiques, des fragmens de colonnes, quelques bas reliefs brisés &c. Mais en me retirant, je marchai sur un rouleau assez épais de vieux parchemin, que ces hommes avoient probablement laissé tomber; je m'en emparai, & retournai chez moi pour l'examiner.

Un de mes amis, que je nommerai Tirenus, homme très-versedans la numismatographie, qui favoit par cœur Fulvius Ursinus, Erizzo, Sambucus, Spanheim, le comte de Caylus, Vaillant, demeuroit alors dans un château à deux lieues d'Avenches. Je m'y rendis le lendemain avec mon manuscrit qu'il jugea très-rare. Nous le déchifrâmes, & depuis je l'ai mis dans la forme suivante; mais sans jamais perdre entierement de vue l'original.

M A N U S C R I T.

„ La Société (2) s'étant rassemblée dans le
„ temple de Minerve à Aventicum, après le
„ choix des deux chefs de la Nation, il s'y
„ est trouvé vingt-quatre membres, favoir un

„ Président, un Secretaire, dix Juges, &
 „ douze Candidats (3), (j'en omett les
 „ noms, & les titres qui ne font rien au fait).
 „ Le premier des Candidats a lû une ode à la
 „ louange de la belle Aventica, & quatre ont
 „ disserté ensuite pour & contre l'imagination,
 „ comme il leur avoit été prescrit.

„ §. 1. L'illustrissime Président ayant or-
 „ donné au second Candidat de poser claire-
 „ ment l'état de la question, celui-ci après le
 „ compliment d'usage, s'en acquitta ainsi :
 „ Notre esprit a la faculté de se rappeler les
 „ objets qu'on a vus autrefois, & de se
 „ retracer les images. Virgile (a) dit de la
 „ Reine Didon, lorsqu'Enée s'est retiré, seule
 „ dans son appartement, elle se couche sur le
 „ lit où il a été assis; absent, elle l'entend; elle
 „ le voit. Or, cette faculté est ce que l'on
 „ nomme *imagination*, soit qu'elle nous re-
 „ présente des objets absens, ou qu'elle nous
 „ renouvelle des sensations, des idées déjà
 „ éprouvées; & ces choses s'appellent les *fan-
 „ tômes* de l'imagination. Plus la sensation est
 „ récente, plus l'imagination est vive; & plus
 „ la même sensation a été répétée, plus l'ima-
 „ gination a de facilité à se la retracer. Les

(a) *Æneide*, Liv. 4.

„ que deux ou plusieurs objets nous ont frap-
 „ pés à la fois, l'imagination les représente
 „ toujours ensemble. C'est sur-tout dans le
 „ silence, dans un lieu solitaire, dans la nuit
 „ qu'elle exerce son activité. Elle a aussi le
 „ pouvoir de créer, de combiner, d'analyser
 „ les objets pour en former de nouveaux.
 „ *Jamais*, dit Virgile (b) en parlant des Har-
 „ pies, *le courroux des Dieux ne fit sortir de*
 „ *l'enfer de plus horribles monstres. Ces affreux*
 „ *oiseaux ont un visage de fille ; la faim rend*
 „ *toujours pâle, des mains armées de griffes*
 „ *avec un ventre aussi sùle qu'insatiable. Le*
 „ poète n'avoit point vù de pareils oiseaux ;
 „ il n'en existe point. Cependant c'est une
 „ fiction possible, & il ne faut pas la confon-
 „ dre avec d'autres qu'enfante l'imagination,
 „ & qu'on nomme des *chimeres*, parce qu'elles
 „ sont impossibles. Tels sont en deux mots,
 „ les principes qu'établit ici la philosophie.
 „ D'où il résulte que cette faculté existe réel-
 „ lement en nous, & qu'elle est un assemblage
 „ d'idées que les objets extérieurs nous ont
 „ transmises par le canal des sens, & que
 „ nous avons le pouvoir de retenir, de chan-
 „ ger, d'entremêler, de lier, & de varier de

(b) *Æneide ; Liv. 3.*

„ mille manières différentes. Ainsi l'état de la
 „ question est de savoir si elle est plus
 „ avantageuse que nuisible à l'homme : & s'il
 „ y a des règles à suivre pour la gouverner.
 „ II. Le candidat *défenseur* s'étant avancé,
 „ prononça le discours suivant : „ Je viens, Mes-
 „ sieurs, plaider en faveur de l'imagination.
 „ Tout ce que l'on vient d'en dire est vrai ;
 „ mais il me paroît que l'on peut encore sim-
 „ plifier la question. A force de diviser les
 „ facultés de notre esprit, on perd aisément
 „ de vue leur nature, & l'on s'égaré. Qu'est-
 „ ce donc que l'imagination ? C'est l'entende-
 „ ment, tant qu'il apperçoit les objets
 „ absens, non par eux-mêmes, mais par les
 „ images qu'il s'en forme dans le cerveau. Ose-
 „ roit-on nier que l'entendement soit utile à
 „ l'homme ? L'imagination est donc aussi un
 „ bien pour lui. Le *Génie* n'est-il pas un des
 „ avantages les plus précieux dont nous possé-
 „ dons jouir ? Mais ne peut-on pas assurer
 „ qu'une belle imagination est précisément la
 „ même chose que le génie, mot dérivé du
 „ latin *gignere*, enfanter, produire ? Que
 „ l'on dispose sagement les parties d'une tra-
 „ gédie, d'un poëme, qu'on y réunisse la soli-
 „ dité des pensées à la correction du style, à

l'harmonie des vers. Tout cela n'est point
encore le génie; il faut de l'enthousiasme,
il faut une ardeur brûlante, toujours vive
& palpable, c'est-à-dire, qu'il faut de l'ima-
gination. Mais en me concernant moi-même
des argumens généraux, on se voit tenté de
croire que je me bats en retraite. Entrons
donc, je ne dis pas dans les détails ni dans
les fables d'un sujet si fécond; mais qu'il me
soit du moins permis d'en présenter quel-
ques-uns, & de considérer les plaisirs
que l'imagination nous présente : 1°. les ser-
vices essentiels qu'elle nous rend.

Supposons d'abord un homme chez qui
les idées ne peuvent se lier; cet homme est
sans imagination; or n'est-il pas aussi sans
plaisir? C'est un imbécile; mais si nous en
supposons un autre chez qui les idées se
lient avec facilité, chez qui les images des
objets s'impriment & se renouvellent sans
effort, que de sources de plaisirs font ou-
vertes pour lui! Plaisirs dans les objets
agréables; plaisirs dans les objets mêmes
laids & hideux; plaisirs dans ceux qui n'exis-
tent que pour lui, parce qu'il les crée; plai-
sirs qu'il rencontre à chaque pas.

L'expérience démontre, que celui qui

„ possède une imagination fertile , peut s'en-
 „ tretenir avec un tableau , s'extasier devant
 „ une rose , & se faire d'une statue une com-
 „ pagne charmante. Une simple description de
 „ poètes , tels que Moschus , Bion , Théocrite
 „ ou Catulle , enchantent son cœur ; il est
 „ même souvent plus satisfait de voir des pa-
 „ lais , des jardins , des prés , des champs ,
 „ que ne l'est celui qui les possède , & il
 „ acquiert par là une espece de propriété (4)
 „ dans tout ce qu'il envisage.

„ Suivons le un instant dans la contempla-
 „ tion de l'univers. Quelle admiration , quels
 „ transports son esprit sensible & délicat éprou-
 „ ve en s'occupant des différens jeux de la
 „ nature , des ombres , de la lumière , de
 „ la révolution des saisons & des tems ! Quels
 „ mouvemens excitent en lui le lever brillant
 „ de l'aurore , le coucher pompeux du soleil ,
 „ les nuances fines d'un arc-en-ciel , les figu-
 „ res infiniment variées des nuages , &c. Une
 „ jeune beauté vient-elle s'offrir à ses regards ?
 „ Avec quel plaisir il considère l'élégance de
 „ sa taille , & promène successivement ses re-
 „ gards sur les divers traits de la belle figu-
 „ re ? Le moindre de ses mouvemens lui paroît
 „ réglé par les graces. Par-tout il découvre

des charmes; le son de sa voix, son sou-
rire, son haleine, les boucles onduoyantes
de sa chevelure, tout, jusqu'aux plis de sa
robe, le charme, l'intéresse & le transporte
& ne vit-il même que le bout d'un pied
mignon, chauffé avec élégance, il éprouve
plus de sensation qu'un homme sans imagi-
nation n'en ressentiroit en voyant à nud les
charmes d'une Hébé. — Qui fait mieux jouir
que l'homme doué d'une belle imagination,
de la douce haleine des zéphyrs, de l'odeur
suave qu'on respire dans la saison parfumée du
printems, des concerts mélodieux des hôtes
des forêts, mariés aux doux accens des jeu-
nes bergeres? Quelle impression délicieuse
font sur ses sens le bruit d'un ruisseau, qui
se précipitant du haut d'un rocher, tombe à
gros bouillons, écume, & s'enfuit au tra-
vers d'une plaine fertile, le murmure plus
doux d'une eau qui serpente & semble se
jouer parmi les fleurs d'une riante prairie,
ou le bruit léger d'une pluie printanière,
ou l'ouïe des cris joyeux des moissonneurs,
ou l'harmonie des vagues qui frappent en
cadence, & des matras qui dans le loïn-
tain font gémir l'enclume sous leurs coups?
Le spectacle d'une belle nuit le ravit; le

„ clair-obscur des cieux , les étincelles
„ des étoiles , le silence même de la nature,
„ tout lui plaît , tout le remplit d'une rêve-
„ rie voluptueuse. Que d'idées agréables rou-
„ lent dans son esprit au seul aspect d'une
„ fleur , d'un bouquet bien assorti ! Et com-
„ bien de choses admirables ne découvre-t-il
„ pas jusques dans ses promenades solitaires ?
„ La moindre beauté de détail le frappe , &
„ le met comme en extase. Tant il est vrai
„ que l'imagination est l'une des plus pré-
„ cieuses prérogatives dont la nature nous ait
„ favorisés. C'est par elle que l'homme jouit
„ d'une infinité de plaisirs que les animaux
„ ne peuvent goûter , qu'il s'éleve à tout , &
„ que tout concourt à son bonheur. Les plai-
„ sirs de cette faculté sont même générale-
„ ment parlant , ceux qui , dans la totalité de
„ sa vie , lui fournissent la plus grande som-
„ me de jouissances. Les forces du corps s'é-
„ puisent , & ne se réparent point ; mais les
„ pertes de l'imagination peuvent l'être à tout
„ âge ; en un mot , elle est au bonheur de
„ l'homme ce que la douceur est aux raisins ,
„ le vernis aux couleurs , & le printemps à la
„ terre. Par elle tout s'agrandit , s'anime , se
„ multiplie , s'embellit , nous plaît & devient

Or , s'il est vrai que la multi-
tude des objets qui peuvent flatter nos sens
est infinie , il l'est aussi , qu'il n'y a que
l'homme doué d'une imagination vive , qui
puisse en appercevoir le plus grand nom-
bre , & en saisir les rapports innombrables.
Cependant , ce ne sont pas là les seuls
avantages que l'homme retire d'une imagi-
nation féconde , elle force encore les objets
les plus hideux , & les plus odieux de la
nature à fournir à ses plaisirs ; je conviens ,
que jamais elle ne lui procure une sensation
plus vive , plus agréable , plus soutenue
que lorsque le beau , ou l'extraordinaire ac-
compagne la grandeur. Nous haïssons natu-
rellement tout ce qui semble nous gêner ,
& nous croyons être enclavés dans une
sorte de prison , lorsque notre vue est res-
trainte dans un petit cercle , & qu'elle est
bornée de tous côtés par des murs ou des
montagnes. Il faut un vaste horizon pour
nous mettre à l'aise ; l'œil aime à se prome-
ner sans obstacle , & à se perdre dans une
variété inépuisable d'objets , de couleurs &
de formes ; mais de tems en tems , le
spectacle le plus lugubre , le plus propre à
inspirer une sorte d'horreur sert à réveiller

„ l'imagination. Tel est l'aspect d'un vaste fé-
 „ fert, d'un amas confus de montagnes en-
 „ tassées les unes sur les autres, de rochers
 „ incultes, de précipices affreux, d'une pro-
 „ digieuse étendue d'eau.”

C'est ainsi que l'imagination brillante de Fenelon (a) fait contraster la douleur de Calypso, d'une Déesse immortelle, avec les gazons fleuris dont un printems éternel bordoit son isle. Le cœur est à l'aise en parcourant les tableaux enchanteurs qu'il présente de toutes parts. Mais on ne lit point sans intérêt la description du naufrage de Télémaque. Souvent, dit-il, elle demeuroid immobile sur le rivage de la mer qu'elle arrosoit de ses larmes; & elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout-à-coup elle apperçoit les débris du navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en piéces, des rames écartées ça & là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans sur la côte. Rien sans doute de plus douloureux que tout cela. Cependant un lecteur doué d'une imagination vive ne veut pas perdre un seul des traits de cette description. On les

(a) *Télémaque*, Liv. 1.

Il n'en est point encore, & l'on éprouve un plaisir difficile à peindre.

Vient-on, que ces fictions ingénieuses se substituent des réalités effrayantes ? Chaque année dans la belle saison, des étrangers distingués accourent de toutes les contrées de l'Europe, pour visiter les glaciers de la Suisse, le Grindelwad, le Breithorn, le Val de Lauterbrun, &c. Tous les contemplent; mais il n'y a que ceux, qui ont de l'imagination, qui en jouissent. Des montagnes de glaces de plus de huit cent pieds de hauteur, des rochers dépouillés de verdure, & qui menacent d'une ruine prochaine; un mélange irrégulier de rochers nus, d'autres roches enduites de glaces, des ponts, des arcs, des voûtes qui s'élevaient sur les sommets de ces monts des glaces, en se réunissant; des crevasses profondes & quelquefois très-vastes qui aboutissent à ces ponts, des torrens impétueux, qui se précipitent avec fracas du sommet des montagnes, des forêts noires & sombres, des troncs de vieux arbres renversés çà & là, des débris de masses de roches entassés, des orages accompagnés de tonnerres, qui font crever ces rochers glacés, & en détachent des masses énormes; plus souvent un silence funebre qui

règne dans les vallons. Tous ces objets & tant d'autres, qu'il faut étudier dans les relations de Haller, de Grouner, de Wyttenbach, de Keralio, de Bourrit, de Mr. de Saussure, &c, n'inspirent que de l'ennui, & de la frayeur aux têtes froides, tandis qu'ils élevent l'ame des amateurs de la nature, & qu'ils les remplissent d'enthousiasme. Un lord Anglois longtems immobile & concentré dans une rêverie profonde sur l'un de ces rochers, s'écria enfin, avec énergie : *ah ! qu'ici la nature est horriblement belle !* On se voit élevé au milieu des nues, & par-tout environné de glaces ; ces ponts suspendus paroissent mille fois plus curieux que les jardins de Sémiramis ; ces amas sans ordre surpassent la symétrie monotone des jardins dessinés par le Nostre ; au moment du coucher du soleil, on passeroit des heures entières à observer ces sommets que les derniers rayons du soleil couvrent d'or & de pourpre. Quelle majesté on admire dans la lune, lorsque cette reine de la nuit s'avance à pas lents au-dessus de ces monts, & qu'elle semble étendre un manteau d'argent sur leur surface ! Le peintre enchanté hésite, il avoue que l'art ne peut rendre tant de beautés sur la toile ! . . . Mais je ne m'apperçois

pas moi-même que le feu de l'imagination m'entraîne, je me hâte donc de revenir au candidat défenseur de mon manuscrit; il va nous parler des objets que l'imagination enfante pour accroître le nombre de nos jouissances.

„ Passons à la troisième classe des objets
„ que j'ai annoncés. Tantôt l'imagination
„ nous peint des tableaux qui par leur su-
„ blime composition, par la beauté de leur
„ coloris, la hardiesse du dessin, le charme
„ de la perspective, & par leur effet surpre-
„ nant, éclipsent tout ce que les plus habi-
„ les peintres ont produit de plus parfait en
„ ce genre. Tantôt elle nous fait voir une
„ troupe de jeunes beautés, plus aimables,
„ plus séduisantes encore que les grâces,
„ dansant à l'ombre d'un bocage fleuri, ou
„ se baignant dans les ondes argentées d'un
„ ruisseau. Jamais il ne sortira des plus céle-
„ bres manufactures des étoffes aussi fines,
„ d'une blancheur aussi éclatante, ou d'un
„ pourpre aussi vif, d'une broderie aussi ma-
„ gnifique, que des magasins de l'imagina-
„ tion. Faut-il bâtir des villes immenses, &
„ toutes couvertes d'édifices majestueux, des
„ temples augustes, des palais somptueux,

„ supérieurs à tous les chefs-d'œuvre en-
 „ nus de l'architecture? C'est l'ouvrage d'un
 „ moment. ”

Veut-on des tableaux ravissants, des scènes
 ou merveilleuses ou bouffonnes, des descrip-
 tions ou pittoresques, ou attendrissantes, ou
 sublimes; telles enfin qu'on en trouve dans les
 quatre faisons de Thompson, de Bernis, de
 saint Lambert, dans les poésies de Haller, les
 Idylles de Gessner, dans les œuvres de Scha-
 kespeare, de Molière, & de Gotzi; dans les
 poésies d'Utz, de Jacobi, de Kleist, ou dans
 les poèmes épiques d'Homère, de Milton, de
 Klopstock, de Boissieu? Ce ne sont là que des
 jeux pour l'imagination. Qu'on lise les Fables
 de la Fontaine, que madame de Bouillon ap-
 pelloit ingénieusement un vrai *Fablier*; &
 l'on verra que l'imagination dictoit & que le
 poète écrivoit. Veut-on du grotesque? Voici
 Rominagrobis qui s'avance,

C'étoit un chat, vivant comme un dévot hermite

Un chat faisant la chate mite,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros & gras

Arbitre expert dans tous les cas,

Que de tours & de vers heureux! — Le
 chasseur grimpé sur un arbre, est un nouveau

Jupiter, qui du haut de cet olympe, foudroye à discrétion un lapin, qui n'y pensoit guere. — Les lapins sur la bruyere ont l'œil éveillé, l'oreille au guêt; ils s'égayent, ils parfument leur banquet de thim. — Le bœuf se plaint après avoir ruminé dans sa tête, de l'ingratitude des hommes; son travail est *le labeur des ans*. Tout y est peint, tout y est créé. En racontant la mort d'Idamante, immolé par l'ordre d'Idomenée son pere, un homme froid auroit dit : il meurt au printemps de sa vie. Mais laissez l'imagination produire ses richesses, & admirez ! „ Tel qu'un beau lys au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit & ne se foutient plus; il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux; mais la terre ne le nourrit plus & sa vie est éteinte : ainsi le fils d'Idomenée, comme une jeune & tendre fleur est cruellement moissonné dès son premier âge. Quand Boileau dit :

Qu'à son gré désormais la fortune me joue,
On me verra dormir au branc de sa roue.

Quoi donc ! les secousses de la fortune renversent les empires les plus affermis, & elles ne font que bercer, qu'endormir le sage ? En

un mot pour connoître les trésors que l'imagination, & favoriser les plaisirs qu'elle inspire : qu'on parcoure les ouvrages de ces génies heureux qu'elle a enflammés, on y verra des traits de lumière, des éclairs qui éblouissent, des objets tracés avec des couleurs foncées qui s'impriment profondément dans l'esprit; des couleurs tranchantes, qui ne paroissent fortir de la règle, que pour tirer l'ame du lecteur de son assiette; des idées fines, qui ne représentent l'objet qu'en partie, pour laisser le reste à deviner; le grand, le noble, le sublime, le riant, le gracieux, le triste, &c., prodigués tour-à-tour. On oublie l'auteur, on voit les objets; on éprouve successivement des passions plus ou moins vives. Et l'on oseroit encore déclamer contre l'imagination? Tout cela n'a point échappé au candidat du manuscrit, il continue.

„ D'autres fois l'imagination cherche à lever
 „ tous les voiles de la nature, à lui arracher
 „ ses secrets, & comme l'a dit un homme d'es-
 „ prit, *à la prendre sur le fait*, ce que
 „ les sens ne peuvent approcher, ce que la
 „ raison même ne sauroit fonder, l'imagination
 „ le met à notre portée. C'est par son
 „ secours que le génie a enfanté tant de chefs

„ l'œuvre dont on ne trouve aucun modèle
„ dans la nature. Que l'on calcule donc toutes les espèces de plaisirs qu'elle fait naître,
„ & le nombre presque infini de ces plaisirs, &
„ l'on fera forcé d'avouer combien nous lui
„ sommes redevables.

„ *Les services essentiels* qu'elle nous rend
„ m'ouvreroient aussi un vaste champ. Mais
„ je me borne à les indiquer. Personne ne les
„ ignore.

„ Elle adoucit les amertumes de la pauvreté & en allège le cruel fardeau. C'est
„ par elle que le pauvre accablé de misère &
„ de mépris, jouit de l'élevation & du bonheur
„ des grands de la terre. Non-seulement elle
„ l'entretient d'une révolution très - possible
„ dans sa situation; mais elle lui retrace d'un
„ côté les avantages de la paix, de la santé
„ dont il jouit, même de l'obscurité dans laquelle il vit, & de l'autre les embarras, les soucis, le vuide des richesses & de la vanité.
„ Un des premiers jours que Diogène habitoit son tonneau, où il se nourrissoit de pain sec, il fut tenté d'aller jouir des plaisirs d'une fête publique dans une ville voisine; mais voyant des fouris autour de lui

„ manger les miettes de son pain , il s'est donc
 „ lui-même : quoi donc ! Diogène , s'en va
 „ pas assez magnifiquement , puisque sa table
 „ nourrit des parasites ? Epicure disoit aussi :
 „ celui qui ne peut pas se contenter de peu
 „ ne le fera jamais de rien. Pour moi , avec
 „ du pain & de l'eau , je suis aussi heureux
 „ que Jupiter.

„ L'imagination brise les fers de l'esclave.
 „ Les amis du même Diogène lui proposerent
 „ un jour de le racheter de la servitude de
 „ Xeniaque son maître : n'en faites rien , leur
 „ dit-il ; ignorez - vous que les lions ne ser-
 „ vent point ceux qui les nourrissent , & que
 „ ce sont au contraire ceux-ci , qui servent
 „ les lions. Non , quiconque s'imagine être
 „ esclave , fût - il condamné par l'avarice à
 „ recueillir cet or que les riches dépendent
 „ avec si peu de discernement , il peut goûter
 „ les douceurs de la liberté.

L'imagination console l'affligé. Yong privé
 d'une épouse chérie , qui vient d'expirer
 entre ses bras écrit à Fontenelle : ce cha-
 grin dont la violence dessèche les ~~fontaines~~
 de ma vie , me laisse des intervalles de
 volupté que l'homme froid n'est pas à portée
 de connoître. J'erre avec une forte de dé-

autour de la tombe de mon épouse; dans le jour de la nuit, je crois entendre sa voix touchante; le marbre même que j'embrasse, me rappelle ces instans de délire où mon ame errante sur ses lèvres se plaisoit à s'enivrer d'amour. Quelquefois je me figure cette femme, que je déshonore par mes pleurs, jouissant de l'immortalité; je me flatte aussi de l'espoir d'être immortel à mon tour; alors mon ame s'épure; c'est un moment d'enthousiasme. Oui, malgré le crêpe funèbre qui enveloppe mon entendement, quoique mon ame soit sans cesse déchirée par l'image d'une épouse qui n'est plus, & qu'il ne me reste d'autre consolation que de mesurer l'intervalle qui nous sépare, je me crois encore plus heureux que Zénon, ses enthousiastes & ses sages. —

Une dame qui avoit trois filles mariées, & une cadette fort chérie qui ne l'étoit pas, voyant celle-ci aux portes du tombeau, se tenoit près de son lit, soupiroit, sanglottoit, se désespéroit : ah ! s'écria-t-elle dans un de ces momens, où le cœur ne voit que l'objet qui l'occupe, que le ciel prenne tous mes autres enfans s'il ne peut me conserver celle-ci qu'à ce prix ! Un de ses beaux-fils qui étoit présent s'approcha d'elle, & lui dit du ton le plus

férieux : maman, les gens en font il faut
 cette faillie fit éclater de rire cette rage
 solée & dès ce moment son ame fut plus tran-
 quille. J'ai préféré ces exemples à ceux que
 cite le manuscrit ; & qui roulent sur des person-
 nes que nous ne connoissons pas.

L'imagination dissipe l'ennui. Menandre sou-
 tient (dans ses fragmens (c)) que l'ennui
 est le plus cruel de tous nos maux. Les
 médecins déclarent aussi, qu'il interrompt la
 circulation du sang, qu'il en épaisit la
 masse, qu'il empêche la digestion, qu'il
 cause des maux de tête violents, & qu'en
 un mot, il est le poison de la vie. Or
 quoi de plus propre à en émousser tous les
 traits que l'imagination ? Elle nous mène
 par des routes agréables jusqu'au moment
 du moins, où elle est contrainte de nous
 abandonner : en nous déroband le sentiment
 du présent, lorsqu'il est défagréable, elle
 nous annonce un avenir gracieux. Toujours
 complaisante, elle se prête à notre goût, à
 nos passions, à nos foibleffes, à notre situa-
 tion actuelle. Tantôt elle amuse par des
 propos rians ; d'autres fois elle ravit par la
 hardiesse de ses faillies. C'est elle, qui donne

de la grandeur aux choses les plus commu-
niées, qui répand de l'enjouement sur les
objets les plus sérieux, qui embellit tout
ce qu'elle touche, & triomphe par-tout de
l'ennui. Il ne faut dans un cercle nombreux
qu'un homme doué d'une imagination vive
& brillante, pour animer la conversation,
& mettre tout le monde en bonne hu-
meur.

Comptons encore au nombre de ses avan-
tages, l'ascendant qu'elle donne sur les es-
prits & sur les cœurs. On l'accuse de ne
créer que des illusions & des fantômes; sup-
posons-le un instant, & je demande, si ces
illusions ne sont pas des plaisirs? Mais que
ceux qui tiennent ce langage connoissent
mal la nature? Quoi! Est-ce une illusion
que de pouvoir persuader, & mouvoir même
des nations entières à son gré? Quoi
de moins chimérique, ou plutôt, quoi de
plus utile que la véritable éloquence? Mais
quel est son but? de convaincre & de tou-
cher; un orateur y réussira-t-il, s'il ne trouve
le moyen de plaire? Et comment ira-t-il
à l'esprit & au cœur, s'il ne passe point par
l'imagination? Aussi Quintilien (*d*) déclare-

(*d*) Liv. V, chap. 14.

„ t - il que le plaisir contribue sur - tout à la
 „ persuasion , & que l'auditeur croit aisément
 „ ce qu'il a trouvé agréable. Ainsi, conclut-
 „ il, l'orateur satisfait en même-tems l'esprit
 „ & l'imagination; il donne à l'esprit la vérité,
 „ & la solidité des pensées & des preuves; &
 „ il accorde à l'imagination la beauté, la dé-
 „ licatesse, l'agrément des expressions & des
 „ tours. Delà cet empire des Démosthene &
 „ des Ciceron; on les a comparés à des in-
 „ cendies qui dévorent & consomment tout ce
 „ qu'ils rencontrent, à un feu qui ne s'éteint
 „ point, & qui subjugue tout. César lui-même
 „ ne pût s'en défendre, lorsque Ciceron
 „ plaida en faveur de Ligarius. Le dictateur
 „ romain étoit forti de chez lui très-détermi-
 „ né à ne point pardonner; il l'avoit dit à ses
 „ amis; il se tint sur ses gardes pendant que
 „ l'orateur parloit. Efforts inutiles ! César fut
 „ obligé de pardonner.

„ Encore un mot. L'imagination semble nous
 avoir été donnée par la nature, pour veiller à la conservation de notre être. Je marche auprès d'un abime; (e), j'y tomberai sans doute, si je n'ai pour me sauver que le secours froid de la réflexion; mais di-

(e) *Philosop. de la nature, Tom. 3.*

Les tableaux effrayans se gravent en caractères de feu dans mon cerveau, je crois entendre le fracas du rocher que j'entraîne dans ma chute; je vois mon corps déchiré subir mille morts avant d'éprouver la dernière, je me représente dans les convulsions du désespoir, une mère qui vient embrasser le cadavre mutilé de son fils; ces idées terribles agissent à la fois sur mes fibres sensibles, je recule d'horreur & le danger n'est plus. Un homme (f), tourmenté par la goutte, & qui ne peut se soutenir revoit au moment qu'il s'y attendoit le moins, un fils qu'il croyoit perdu; plus de douleur. Un instant après le feu se met à sa maison, plus de foiblesse; il est déjà hors du danger, quand on songe à le secourir. Son imagination subitement & vivement frappée réagit sur toutes les parties de son corps & produit la révolution qui le sauve.

§. III. Le Candidat *opposant* se leve & dit :
 Je sens toute la difficulté de la tâche qui m'a été imposée; je n'ai à vous entretenir que des maux produits par l'imagination. Nous aimons ce qui nous plaît; mais les tableaux de nos misères sous quelque forme qu'on

(f) *Essai sur l'origine des connoissances humaines,*

„ nous les présente, nous trouvent posés à leur sourire. Cependant honorez-moi de votre attention, tandis que je vais refuter le plaidoyer que nous venons d'entendre.

„ L'imagination se fait un jeu cruel de nous tromper. Premier grief contr'elle. Qu'on la prenne tout-à-la-fois pour l'opération de l'esprit qui réveille les perceptions en l'absence des objets, & pour celle qui en réveillant les idées, en fait à notre gré des combinaisons toujours nouvelles; il est aisé de comprendre qu'elle nous égare, & qu'elle se sert de nos propres idées pour nous fermer les yeux. Les Romains ont eu pour point d'honneur de s'ôter la vie à eux mêmes. Caton ne soupçonnoit pas qu'il agissoit contre la nature en s'arrachant l'existence ” & le duelliste croit se couvrir de gloire en l'arrachant pour un mot à son meilleur ami. „ C'est qu'à Rome, on lioit dès l'enfance dans son esprit, l'idée de grandeur d'ame & de courage, à celle du Suicide, en certaines circonstances ” & que chez nous on associe l'idée de honte ou d'infamie à celle de survivre à un affront. „ En général, les impressions que nous éprouvons dans différentes situa-

„ lors de la vie, nous font lier des idées
„ que nous ne sommes plus maîtres de sépa-
„ rer. Jacques I, Roi d'Angleterre, qu'on
„ voit effrayé dans son berceau, frissonna
„ toute sa vie à la vue d'une épée nue.
„ De même tout ce qui nous frappe dans
„ nos amis, ou dans nos ennemis, se lie
„ naturellement avec les sentimens agréables
„ ou défagréables qu'ils nous font éprouver,
„ & dès-lors nous trouvons aimables jus-
„ qu'aux défauts des uns, & les meilleures
„ qualités des autres nous paroissent des dé-
„ faut. Ces liaisons entretiennent notre
„ amour ou notre haine, notre estime
„ ou notre mépris. Elles produisent en nous
„ ces sympathies, ces antipathies, & tous
„ ces penchans bizarres que les autres ne peu-
„ vent concevoir (5). Et pour faire sentir en
„ un mot les dangers de ces liaisons d'idées,
„ elles font l'origine de la folie. Un homme
„ fort sage & de très-bon sens en toute autre
„ chose, peut-être fou à la lettre, sur un cer-
„ tain article, si par quelque violente impres-
„ sion faite subitement dans son esprit, ou par
„ une trop grande application à une espee
„ particuliere de pensées, il arrive que des
„ idées incompatibles soient jointes si forte-

„ ment ensemble dans son esprit qu'elles y
 „ demeurent unies. L'imagination & la folie
 „ prises du côté physique, ne different que du
 „ plus au moins. A qui encore faut-il attri-
 „ buer tant de projets bizarres de fortune, de
 „ gloire & de plaisir? N'est ce pas à cette fa-
 „ culté? Dans tous les conseils qu'elle nous
 „ donne, elle ne s'occupe qu'à nous flatter;
 „ elle ne nous montre dans les choses que ce
 „ que nous désirons y trouver, & jamais
 „ elle ne nous les fait voir telles qu'elles sont.”

(g) Elle relève les basses; elle ennoblit les plus abjectes; elle agrandit les petites, elle approche les éloignées, *bâtit des châteaux en Espagne*, nous repaît de chimères, porte le désordre dans nos cœurs, confond nos idées, & nous balotte à son gré d'illusions en illusions.

„ Enivré de ses erreurs, aveuglé par ses pres-
 „ tiges funestes, privé par conséquent de la
 „ liberté de penser, de peser, de juger sai-
 „ nement des choses, de les comparer, l'hom-
 „ me ne peut plus choisir ce qui lui convient
 „ le mieux; & dès lors, il y a tout à parier,
 „ qu'il sacrifiera un bien présent & réel, à
 „ un bien-être fantastique & incertain. Que
 „ d'insensés l'imagination a arrachés de cette

(g) *Recherch. de la vérité, par Mallebranche.*

„ maniere du sein du bonheur pour les plon-
„ ger dans un océan de calamités ? Dois - je
„ vous citer quelques-unes de ses victimes ?
„ Ce berger Erostrate qui , pour transmettre
„ son nom à la postérité , mit le feu au
„ célèbre Temple de Diane à Ephese , l'u-
„ ne des sept merveilles du monde ; ce
„ Calanus qui pour donner , à ce qu'il croyoit ,
„ un lustre immortel à son nom , se brûla vif
„ en présence de l'armée d'Alexandre ; ce Roi
„ d'Epire héritier de la valeur d'Achille , Pyr-
„ rhus qui voulut conquérir Rome , l'Italie ,
„ la Sicile , la Corse , la Sardaigne , Carthage ,
„ la Grèce , l'Univers entier , pour passer en-
„ suite , disoit - il , sa vie dans la joie & dans
„ les plaisirs qu'il pouvoit goûter à son aise
„ sans sortir de ses Etats ; ce rival d'Auguste ,
„ l'ami de Jules - César , Marc - Antoine qui ,
„ voyant fuir la belle Cléopatre , abandonna
„ la victoire & l'empire du monde , à son
„ concurrent , pour suivre cette reine inconf-
„ tante & volage , & perdit par cette faute cet
„ objet si cher à son cœur , l'empire , l'hon-
„ neur & la vie. Ces anachorètes qui inno-
„ cent la Chine , où ils se crèvent les yeux
„ pour fermer , disent-ils , deux portes à l'a-
„ mour & en ouvrir mille à la sagesse , &

„ tous ces nombreux courtifans qui vivent en
 „ esclaves , disoit énergiquement un ancien ,
 „ traînent leurs fers dans un séjour plein de
 „ fumée , & en sortent souvent les larmes aux
 „ yeux ; & ce poltron qui , s'étant couvert
 „ des dépouilles d'un lion , se regardoit avec
 „ complaisance , & se croyoit un autre Mars ,
 „ auquel Diogene dit : *cesse de profaner les orne-*
 „ *nemens de la vertu.* Catalogue qu'il feroit si
 „ aisé de grossir .

„ L'imagination nous prive de mille plaisirs.
 „ Seconde grief contr'elle. Peignez - vous un
 „ homme en proie à ses accès. Les campagnes
 „ les plus délicieuses deviennent pour lui des
 „ déserts affreux ; les hommes les plus hon-
 „ nêtes & les plus aimables sont des monstres
 „ à ses yeux. Il regarde comme autant de for-
 „ faits les actions les plus innocentes. Tous
 „ les plaisirs , même ceux dont ses sens étoient
 „ les plus avides , perdent pour lui leur agréa-
 „ ble douceur. La vue des payfages les plus
 „ riens , les sensations flatteuses que procurent
 „ les odeurs suaves , la musique la plus ravif-
 „ sante , les mets les plus favorables , l'attouche-
 „ ment voluptueux d'une jeune beauté , tout
 „ lui paroît froid , triste , insipide , ennuyeux ,
 „ dégoûtant ; & bientôt rebuté de tout ce qui
 „ peut

peut produire quelque attachement agréable dans ce monde ; il n'envisage la vie que comme un enchainement déplorable de miseres , de perfidies , d'affassinats ; il fuit la société , renonce à ses charmes , pour aller habiter l'effrayante obscurité des tombeaux. Là , son esprit accablé de mélancolie , maudira injustement le genre-humain , & gémera sans relâche sur ses malheurs prétendus , jusqu'à ce qu'une mort douloureuse vienne enfin le délivrer de sa pénible existence.

C'est par là , dit la philosophie de la nature (*), qu'on peut expliquer la manie de ces deux Parisiens , dont l'un s'imaginant avoir une tête de verre , n'osoit sortir de peur de la casser , & l'autre croyant être mort , refusoit de manger , & n'habitoit que les cimetières. Le docteur Mead parle aussi d'un homme de lettres , qui prétendoit avoir un enfant dans le ventre , & s'inquietoit beaucoup sur la manière dont il le mettroit au jour. On ne pût jamais le rassurer , & il mourut , craignant l'opération césarienne (6). Descartes , tout grand philosophe qu'il étoit , conserva toujours du goût pour les yeux louches , parce que la première personne qu'il avoit aimée , avoit été

(h) Tome 3.

défaut Et qui ne feroit attendri en lisant les vers que le célèbre Hagedorn écrivit à l'occasion de la mort de son fils !

„ Que la mort soit ma muse, & m'enferme en son temple !
 „ Sépulcres ouvrez-vous , montrez-moi vos horreurs
 „ Pour glacer tout mon sang, souffrez que je contemple,
 „ Que j'embrasse vos morts arrosés de mes pleurs.
 „ Recevez de ma bouche impure ,
 „ Cadavres, le baiser de paix :
 „ Plus je sens frémir la nature
 „ Et plus parmi vous je me plais .

Tels sont donc les plaisirs que fait moissonner l'imagination !

„ Dernier grief contr'elle. Les maux innombrables dont elle nous accable. Tant de plaisirs de moins sont déjà des maux très-réels. C'est elle qui nous fait rougir , trembler , qui nous ôte en certains cas le sentiment, le mouvement, la respiration ; elle qui produit la superstition, le fanatisme , comme elle enfanta autrefois les augures, la divination, les talismans, les enchantemens ; elle qui grossit, exagere nos malheurs présents, & nous en fait redouter de plus terribles encore pour l'avenir ; elle qui nous porte sans cesse au-delà de nous, & souvent nous place pour accroître nos miseres, „

où nous n'arriverons jamais ; elle , qui nous
fait négliger le présent dont nous sommes
sûrs , pour nous occuper uniquement &
avec anxiété de l'avenir , qui est très-incertain ; elle , qui pousse ce vieillard à se refuser le nécessaire , dans la crainte d'en manquer dans cent ans ; elle , qui inspire d'injustes soupçons à ce mari jaloux , & change la plus douce union dans un enfer véritable ; elle , qui nous persuade que nous sommes malheureux avec la santé , la gaieté , l'honneur , le contentement d'esprit , parce que nous venons d'effuyer quelque perte , d'échouer dans la recherche d'un emploi , de perdre un procès de peu de valeur. Non , je ne finirois pas , si je voulois faire même le simple dénombrement du déluge de maux que l'imagination répand sans cesse sur la terre. Suivant la Fable , Jupiter irrité contre Prométhée , qui avoit dérobé le feu du ciel pour animer les premiers hommes , envoya Pandore sur la terre , avec une boîte où tous les maux étoient renfermés. Pandore présenta cette boîte fatale à Prométhée , qui la refusa ; elle la donna à Epiméthée , qui eût l'indiscrétion de l'ouvrir , & tous les maux en sortirent. Voilà l'emblème de l'imagination.

„ tion , mere trop féconde de l'ambition , de
 „ l'avarice , de la calomnie , de la colere , de
 „ la cruauté , de la débauche , du défefpoir ,
 „ de la douleur , de l'envie , de la crainte ,
 „ des foupçons , de la fierté , & de prefque
 „ tous les vices (*i*).

„ Non-feulement elle nuit à celui chez qui
 „ elle domine ; mais encore à tous ceux qui
 „ l'entourent , & qui foutiennent des rela-
 „ tions avec lui ; combien de malheurs la vai-
 „ imagination d'un Souverain ne cause-t-elle
 „ pas tous les jours à fes fujets ; celle d'un
 „ pere de famille à une époufe & des enfans
 „ innocens ? Combien d'infortunés difgraciés
 „ dépouillés de tout , flétris , perfécutés , im-
 „ molés fur le feul témoignage de l'imagina-
 „ tion ? Combien d'actions impolies & injuftes
 „ n'ont eu que la même caufe ! Combien d'é-
 „ tabliffemens utiles perdus fans reflource à
 „ l'ordre de l'imagination ? — Toute la na-
 „ ture lui paroît régorgir d'iniquités ; chaque
 „ objet qu'elle apperçoit prend le caractere

(*i*) Les romans n'étoient pas encore connus : auffi
 le manufcrit ne dit-il rien de cette lecture dangereufe,
 ni des effets terribles que fes tableaux voluptueux pro-
 duifent fur l'imagination , fur-tout chez les jeunes per-
 fonnes du fexe.

„ ténébreux de la misanthropie. La voix de la
„ plainte & de l'abattement s'entend chez elle
„ jour & nuit ; n'approchez donc point de sa
„ demeure, conclut un sage ; son haleine est
„ contagieuse ; elle dessèche les fruits & fane
„ les fleurs qui ornent le jardin de la vie. On
„ demandoit à un misantrophe pourquoi il re-
„ nonçoit à la compagnie des autres hommes ?
„ parce qu'ils sont indignes de la mienne , ré-
„ pondit-il. Telle est l'influence de l'imagina-
„ tion : si elle règnoit chez tous les hommes
„ à un certain degré , on les verroit se fuir
„ les uns les autres , comme on évite les ours
„ & les bêtes féroces des forêts. Personne n'i-
„ gnore ce trait de Timon , qui alla un jour
„ à Athenes en pleine assemblée donner cet avis :
„ j'ai dans mon jardin un figuier auquel plu-
„ sieurs de mes concitoyens se sont déjà pen-
„ dus ; je veux le couper pour bâtir en sa place.
„ Ainsi , messieurs , s'il y a quelqu'un parmi
„ vous qui veuille encore s'y pendre , qu'il
„ se dépêche. — C'en est assez sans doute
„ pour refuter tous les sophismes du candidat
„ défenseur ; & je conclus avec confiance que
„ l'imagination est infiniment plus nuisible ,
„ qu'utile aux hommes. Quel bien leur fait-
„ elle ? & quel mal ne leur fait-elle pas ?

„ §. IV. Le Candidat , *modérateur des opi-*
 „ *nions* , parla de la manière suivante. Les deux
 „ antagonistes qui viennent de plaider pour
 „ & contre l'imagination , m'ont paru l'un &
 „ l'autre avoir cette faculté dans un degré
 „ éminent. Le premier n'a vû que des roses ;
 „ le second que des épines ; mais ils ont ou-
 „ blié qu'il n'y a point de roses sans épines ;
 „ que l'abus d'une chose ne prouve rien con-
 „ tre elle , & qu'enfin selon la belle maxime
 „ d'Horace (*h*) , il y a en tout certaines li-
 „ mites , au delà , & en deçà desquelles , on
 „ ne trouve pas le bon. Le vin réjouit le cœur
 „ de l'homme , rétablit ses forces épuisées ;
 „ doit-on en inférer qu'il est absolument bon ?
 „ Le vin abrutit l'ivrogne , trouble sa rai-
 „ son , le transforme en bête brute ! Doit-on
 „ en inférer qu'il est essentiellement funeste ?
 „ Ni l'un ni l'autre. Dans presque tous nos
 „ avantages le bien est à côté du mal. Le
 „ créateur nous les a distribués pour nous ren-
 „ dre heureux. Usons-en selon ses vues ; &
 „ ils produiront cet effet. Rendons-nous ma-
 „ tres de notre imagination , elle ne nous égar-
 „ rera pas , & deviendra un des principaux
 „ ressorts de nos connoissances , une source

(*h*) *Satyre I , Liv. I.*

» de nos plaisirs. Ce que les deux ath-
» letes qui viennent de combattre me pa-
» roissent donc avoir le mieux prouvé ,
» sans le vouloir sans doute , c'est cette
» nécessité de soumettre l'imagination au joug
» heureux de la raison. Car si l'on s'abandon-
» ne à sa fougue naturelle , soit dans ses
» projets , soit dans ses ouvrages , soit
» dans l'exercice de certains emplois , soit
» dans les momens critiques d'une passion vio-
» lente , on en fera à coup sûr ou la dupe ,
» ou la victime. Et sur-tout lorsqu'on se trouve
» affecté de quelque sentiment triste ou dou-
» loureux , c'est alors que la raison doit dé-
» ployer toute son autorité pour contenir l'i-
» magination dans ses bornes. Car , grossissant
» comme elle fait tous les objets qui la frap-
» pent , il n'y a rien qui fasse sur nous une
» impression plus profonde que les sensations
» de cette nature. Celui donc qui l'écouterà
» dans un pareil moment , & se laissera gui-
» der par elle , deviendra doublement malheu-
» reux. Refferrez par des digues ce ruisseau ,
» même ce torrent , il fertilise les prés & les
» campagnes où il coule ; mais laissez-le fran-
» chir ses rives & s'élaner de son lit , il les
» ravagera.

„ §. V L'illustissime Président parla alors
 „ en ces termes : je suis content , chers Can-
 „ didats , de l'essai que vous venez de faire
 „ de vos forces & de vos talents , mais voici
 „ encore quelques idées que je crois devoir
 „ ajouter. Un objet extérieur agit-il sur les
 „ fibres sensibles de l'homme ? il éprouve
 „ une sensation. Son ame reproduit-elle cette
 „ sensation dans son cerveau , sans l'interven-
 „ tion des objets , en l'altérant , & la décom-
 „ posant , c'est l'imagination. Vous auriez dû
 „ faire mention de l'élasticité de nos fibres ,
 „ que produisent les esprits animaux. Cette
 „ élasticité , ce fluide des esprits , ne cause-t-il
 „ aucune fermentation dans le tissu nerveux ;
 „ il n'en résulte que des images languissantes.
 „ Mais si les muscles dont le cœur est com-
 „ posé s'agitent impétueusement , si le senso-
 „ rium s'ébranle avec véhémence , alors l'i-
 „ magination devient un foyer brûlant. ” Le
sensorium ou *siège des sensations* est comme un
 miroir plan (*b*) , où peuvent se réfléchir le
 monde physique & le monde intellectuel , c'est
 là que l'imagination forme une galerie de ta-
 bleaux mouvans , & où se dessinent également
 les objets existans , & les objets possibles.

(*b*) *Philosophie de la Nature.*

Cette faculté décompose les objets ; mais elle ne change pas l'essence. Jamais elle ne représentera un triangle à deux côtés, ni un cercle quarré ; quoiqu'elle puisse, comme dit Horace (i) inspirer à un peintre de joindre une tête humaine à un cou de cheval, & d'y attacher des membres de toute espece revêtus de plumes de différens oiseaux. „ De „ ces principes & de beaucoup d'autres qu'on „ tire aisément de l'anatomie, & de la physique, on peut extraire des règles pour le gouvernement de l'imagination. Voyons l'analyse de ces moyens.

§. VI. A cet ordre le Candidat qui avoit été chargé d'analyser dans les pensées de Marc-Aurele, toutes les *regles de discernement* parles ça & là, lût ce qui suit.

„ Le premier principe est, que la raison „ doit seule nous guider ; les objets ne peuvent par eux-mêmes nous apprendre ce qu'ils sont ; mais sur chaque objet qui se présente, il faut se demander à soi-même ; „ me convient-il ? ne m'en repentirai-je pas ?

„ Second principe. Pour jouir de son imagination, il faut chercher à rectifier ses idées, „ ou à leur donner le change. Est-on joyeux ;

(i) *Art poétique.*

„ qu'on ne pense pas à l'avenir. Dans la trii-
 „ tesse au contraire, qu'on s'efforce à se faire
 „ des distractions agréables pour oublier le
 „ présent. Celui que l'ambition dévore peut
 „ se guérir, ou du moins s'épargner des fau-
 „ tes & des regrets en calculant ce qu'il en
 „ coûte pour s'élever; en opposant les humi-
 „ liations, les rebuts, les dédains, les sacri-
 „ fices auxquels il faut s'affujettir, au vuide
 „ des biens qu'elle procure. Brûlez-vous d'un
 „ amour illicite? Pensez aux ravages des ma-
 „ ladies, & à ceux du tems qui faneront
 „ bientôt toutes les fleurs de la beauté qui vous
 „ enflamme. Rappelez - vous ce mot si souvent
 „ vrai de Démocrite que *le plaisir de l'amour est*
 „ *courte épilepsie*, qu'inafailliblement un pareil
 „ amour deviendra malheureux ou par l'inconfi-
 „ tance de la personne aimée, ou par la vôtre
 „ même, & que bientôt le bandeau de l'illusion
 „ étant tombé, vous ne pourrez que mésestimer
 „ ce même objet, ou que peut-être vous serez
 „ forcé de le haïr. Réfléchissez sur les suites
 „ ordinaires d'une passion déréglée. Mettez tout
 „ au pis; mais sur-tout pendant cette crise, évi-
 „ tez la solitude; prenez beaucoup d'exercice,
 „ évitez tout ce qui peut échauffer votre sang,
 „ & n'usez que d'alimens doux & rafraîchissans.

Ces moyens ont souvent régénéré l'imagination plus vicieuse.

» Troisième principe. Non-seulement il faut
» ainsi considérer la nature des objets ; mais
» encore en faire l'analyse. Quel est le moyen
» de connoître la vérité ? C'est d'analyser les
» objets. Regarde au dedans de chaque chose ;
» prens garde que rien ne t'échappe sur ses
» qualités & sa valeur intrinsèque. O homme ,
» tu te plains , tu murmures , tu fais des gri-
» maces ridicules , tu te rends misérable ; mais
» qu'est-ce qui te trouble ? Qu'est-ce qu'il y a
» de nouveau dans les accidens qui t'affligent ?
» qu'est-ce qui te fait perdre courage ? Est-ce
» la cause *par excellence* ? Non ; elle est pleine
» de bonté ! Est-ce la matière ? fais attention
» à sa nature purement passive , il n'y a rien
» de plus. En un mot on ne connoît rien de
» plus propre à élever l'ame , & à régler l'i-
» magination , que d'analyser ainsi avec mé-
» thode & avec justesse tout ce qui se ren-
» contre dans la vie , & d'examiner tou-
» jours chaque objet de façon à pouvoir aussi-
» tôt connoître à quel système de choses il
» appartient , de quelle utilité il est , quel rang
» il tient dans l'univers , & relativement à
» l'homme , puisque l'homme est citoyen de

„ cette ville céleste , dont les autres villes ne
 „ font en quelque sorte que les maisons.

„ A toutes ces règles il faut en ajouter
 „ une , c'est de faire toujours la définition ou
 „ la description d'un objet qui vient frapper
 „ l'imagination , afin de voir distinctement &
 „ sans nuage , ce qu'il est , considéré dans sa
 „ totalité , & séparément dans ses parties ; &
 „ de pouvoir se dire à soi-même son vrai nom.
 „ Quel est donc cet objet ci qui vient de me
 „ saisir l'ame ? De quels élémens a - t - il été
 „ fait ? Combien doit-il durer ? Quelle vertu
 „ faut-il pratiquer à son occasion ? Est-ce la
 „ douceur , la force , la sincérité , la simple
 „ résignation , la frugalité ?

Enfin , le célèbre docteur Zimmerman conseille à ceux qui , par un excès de travail se sont tellement affoiblis l'esprit que leur imagination approche du délire , de faire usage de la diete , de rafraîchissantes saignées aux pieds , de bains chauds & sur-tout d'un profond repos.

„ §. VII. Le Candidat *praticien* termina le
 „ séance par ces conclusions. L'imagination
 „ est une source de plaisirs ; elle nous procure
 „ une foule d'avantages , il faut donc la cul-
 „ tiver & la perfectionner. L'imagination nous
 „ égare par ses saillies & ses fantômes ; il faut

„ donc la captiver & la soumettre. Tel est en
„ deux mots le précis de tout cet exercice.
„ Ce qui suppose, messieurs, qu'il y a un
„ art de cultiver l'imagination, & un art d'en
„ jouir.

„ 1^o *Art de la cultiver.* Appercevoir des
„ objets, & comparer ses idées, voilà selon
„ les psychologues les plus célèbres, le fon-
„ dement de toutes nos connoissances; &
„ ici la route que nous trace la nature
„ est aussi sûre que lumineuse. Notre esprit
„ ne peut exercer ses facultés sur ce qu'il
„ n'a pas. Comment pourroit-il contempler
„ les images qui lui manquent, & saisir
„ les rapports entre ces images qu'il ignore?
„ Voilà cependant ce qui distingue le beau
„ génie des esprits incultes & grossiers. Le
„ premier plein d'idées acquises, en conser-
„ ve les images; il se plaît à les considérer
„ & à les rapprocher; il y trouve une multi-
„ tude de convenances, de répugnances, de
„ rapports inaccessibles à tout autre, & il
„ éprouve des sentimens qui y sont analo-
„ gues. Aussi définit-on en général le goût, la
„ connoissance des beautés quelconques répandues
„ dans les ouvrages de la nature & de l'art,
„ accompagnée de sentiment. Ce savant s'épuise

„ en préceptes , en distinctions , en analyses ;
 „ il veüt tout tirer au cordeau , tout foumet-
 „ tre à l'équere ; & dès-lors les graces qui ne
 „ respirent qu'aifance & liberté , s'enfuyent
 „ fans retour , les faillies heureufes , les nuan-
 „ ces hardies & frappantes difparoiffent & font
 „ place à une trifte & ennuyeufe fécheresse.
 „ Il faut donc & des idées , & du fentiment.
 „ Sans cette heureufe réunion , point d'ima-
 „ gination. *Le beau visible , le beau moral , le*
 „ *beau musical , le beau effentiel , le beau imi-*
 „ *tatif , le beau arbitraire & irrégulier ; que*
 „ de fources où les grands maîtres ont pui-
 „ sé dans tous les temps. Mais pour y pui-
 „ ser avec fuccès , quelle fenfibilité , & fur-
 „ tout quels trésors d'idées & d'images font
 „ néceffaires !

„ Ces principes incontestables me fournis-
 „ sent une obfervation importante. C'est que
 „ l'art de cultiver & d'étendre l'imagination
 „ doit fe réduire en pratique presque dès le
 „ berceau. L'enfance , la jeunesse font les feuls
 „ tems favorables pour se procurer des idées
 „ primitives & fimples. On dit à l'enfant :
 „ ceci est un cercle ; cela un compas ; ceci
 „ un pinçeau , cela une palette ; & il ne voit
 „ que le cercle , le compas , le pinçeau , la

palette ; mais il les voit bien ; leurs images se gravent dans son ame. Qu'on lui présente les mêmes objets cinq à six fois à certaines reprises ; c'en est fait, il ne les oubliera plus. Tout ce qu'on apprend alors reste à jamais imprimé dans la mémoire. Témoins ces vieillards des deux sexes qui vous répètent sans manquer une syllabe de longues tirades de vers ou de prose, qu'ils apprirent dans leur enfance, & qui dans huit jours pourront relire comme nouveau, un livre qu'ils lisent aujourd'hui. Graves pédagogues, voulez-vous donc former de bons élèves, prenez-les de très-bonne heure. Conduisez-les successivement dans l'atelier du peintre, de l'artiste, dans la campagne, sur les bords de ce ruisseau, dans l'intérieur de ces mines, &c, je conseillerois même de placer dans les appartemens qu'habitent journellement les enfans, des estampes, & des tableaux qui représentent des actions vertueuses & sublimes, des grands hommes sur-tout de leur nation. En un mot meublez leurs têtes encore vuides, mais flexibles, d'une foule prodigieuse d'images, sans gêne, sans effort, sans pédanterie ; & tranquillisez-vous en attendant le moment

„ où la réflexion leur en fera calculer les rap-
 „ ports , & sentir l'harmonie & les usages
 „ avec volupté.

„ Cette base une fois posée , je ne m'éten-
 „ drai pas sur les moyens divers de cultiver
 „ l'imagination ; mais je dis en deux mots que
 „ tout se réduit à conserver & à augmenter
 „ le magasin intellectuel de ses idées , & la
 „ faculté de les sentir. Donc la contempla-
 „ tion fréquente du beau spectacle de la na-
 „ ture , celle des merveilles de l'art , la lec-
 „ ture de livres choisis , l'observation , le
 „ commerce des savans , du monde poli , des
 „ femmes aimables & belles , la chasse , la
 „ promenade , la musique , & les voyages
 „ sont autant de moyens faciles pour y réussir.

Pope n'avoit encore que dix ans lorsqu'il lui
 tomba entre les mains une traduction de l'I-
 liade & des métamorphoses ; son génie néan-
 moins y découvrit Homere & Ovide , & cette
 lecture lui causa un plaisir qu'il se rappella
 toujours avec émotion dans la suite de sa vie.
 Avant l'âge de vingt ans , Montesquieu prépa-
 roit les matériaux de *l'Esprit des Loix* , par
 des extraits raisonnés des immenses volumes
 qui composent le droit civil. Alphonse , Roi
 de Castille , conservoit précieusement les ima-

ges

ges & les médailles des Empereurs qui s'étoient rendus illustres , particulièrement celle de César : „ Ce font là, disoit-il, les glorieux modèles, que je contemple fréquemment pour enflammer mon cœur du désir de la vertu & de la gloire. Socrate conseilloit aux jeunes gens de se regarder souvent dans le miroir , afin que s'ils étoient beaux & bien faits , ils prissent garde de ne pas ternir ces qualités par des actions honteuses ; & que s'ils étoient difformes, ils s'efforçassent de recompenser les défauts du corps par les vertus de l'ame. Je pourrois citer mille traits pareils pour développer les idées laconiques de ce manuscrit ; mais il faut en achever la lecture. ”

„ 2^o. A de grandes richesses, il est nécessaire d'ajouter l'art d'en jouir, sans lequel elles deviennent, ou inutiles, ou funestes. „ Puisque l'imagination tient d'un côté à la „ sensibilité & de l'autre à l'intelligence, l'art „ d'en jouir suppose donc des moyens physiques, & des moyens moraux.

„ Les sens sont les portes de l'imagination. „ L'homme ne doit leur faire contracter que „ d's habitudes qui tendent à conserver leur „ ressort. Dès qu'ils sont trop impérieux & qu'on

(a) *Philos. de la nature.*

„ ne peut plus les tenir sous le joug, ils trou-
 „ blent l'entendement. Exercer les sens, c'est
 „ apprendre à bien juger par eux, & pour
 „ ainsi dire à sentir; il faut s'accoutumer à
 „ vérifier leurs rapports; alors chaque sensa-
 „ tion devient une idée conforme à la vé-
 „ rité. La raison domine, & l'activité turbu-
 „ lente de l'imagination étant comme enchaî-
 „ née, cette faculté est forcée d'obéir. L'art
 „ de jouir consistant à n'être ni en deçà ni en
 „ delà de la nature, il est de la dernière im-
 „ portance de conserver ses organes dan-
 „ toute leur intégrité, sur-tout dans les jouis-
 „ sances où l'imagination vient à leur appui.

„ Je laisse aux médecins le soin de noi-
 „ prescrire des règles sur l'usage des alimen-
 „ & de la boisson; mais je fais aussi bien
 „ qu'eux que le vin, les liqueurs fortes, les
 „ alimens échauffants fortifient trop l'imagi-
 „ nation, & minent lentement le corps; je
 „ fais que tout ce qui détermine le tissu ner-
 „ veux à s'ébranler au moindre choc, donne
 „ trop d'énergie à l'imagination; que les grands
 „ spectacles, même que certains climats, des
 „ habitations mal choisies ou l'allu-
 „ ment, ou
 „ l'amortissent avec trop de succès, des voi-
 „ ges éternelles la facilitent moins que des

„ bosquets charmans; un air grossier, beau-
„ coup moins qu'un air pur. On ne peut
„ user de trop de précaution à ces égards.

„ Quant au moral, le philosophe nous ré-
„ pond, qu'il ne faut point lâcher la bride à l'i-
„ magination, excepté dans ces momens de cal-
„ me, où le cœur est exempt de toute pas-
„ sion violente, où lorsqu'il s'agit de quel-
„ ques plaisirs innocens. Par exemple lors-
„ qu'on lit quelque chef-d'œuvre de poésie,
„ que l'harmonie procure à l'ouïe des senfa-
„ tions délicieuses, que l'on contemple les
„ productions infiniment variées de la nature
„ ou de l'art, que l'on se trouve dans un
„ repas avec des amis intimes, où lorsque
„ l'on savoure les douceurs, de l'amour, dans
„ les bras d'un objet vraiment digne d'être
„ aimé; alors on peut se livrer au délire de
„ l'imagination. En un mot, il faut se borner
„ aux plaisirs que la raison approuve, & s'ab-
„ tenir de tous ceux qu'elle condamne. Mais
„ dès qu'on a suivi de cette sorte, les con-
„ seils de la raison; celle-ci, telle qu'une Pa-
„ ranymphe discrete (7) doit se retirer à son
„ tour, pour ne pas nous troubler dans nos
„ jouissances (8). Le plaisir s'envole aussi-

„ tôt que nous cherchons avec trop de soin
 „ à éclairer nos sensations.

„ Voici encore des directions puisées chez
 „ les meilleurs moralistes, & qu'il suffit d'in-
 „ diquer. Ne faire prendre à son entendement
 „ que des habitudes qui le perfectionnent ;
 „ accoutumer son esprit à cette justesse qui
 „ conduit au talent & qui l'embellit ; en éloi-
 „ gner ce vaste amas de préjugés qu'il adopte,
 „ dès qu'il cesse de réfléchir ; plier de bonne
 „ heure son ame à l'amour de l'ordre, une
 „ heureuse habitude dispose sans peine les
 „ fibres au gré de la volonté.

Enfin j'ajoute, que pour jouir long-tems
 des plaisirs de l'imagination, la *variété* est
 une grande ressource. Dans les beaux arts,
 tels que la musique, l'éloquence, la poésie, la
 peinture, les connoisseurs ont soin d'éviter une
 ennuyeuse uniformité ; ils ne plaisent qu'en
 diversifiant leurs objets. Par-tout, dit J. J.
 Rousseau. „ L'habitude tue l'imagination ; il
 „ n'y a que des choses ou absolument nou-
 „ velles, ou moins familières qui la reveil-
 „ lent. Dans ceux que l'on voit tous les jours,
 „ ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la
 „ mémoire. Ce n'est qu'au feu de l'imagina-
 „ tion que les passions s'allument ; & ce les

„ s'éteint dès qu'il n'est pas entretenu.

„ Si vous suivez ces préceptes, conclut le
„ manuscrit, vous ramènerez l'imagination à
„ son véritable usage; vous vous garantirez
„ de tous les maux, de tous les chagrins,
„ de tous les remors qu'elle cause à l'homme
„ imprudent, & vous jouirez sans danger des
„ plaisirs qu'elle nous offre. Ses fleurs sont
„ pour l'homme sage, & ses épines pour les
„ fous. Il ne tient donc qu'à l'homme, du
„ moins très-souvent, de changer ses amer-
„ tumes en douceurs. — Non, ce n'est point
„ pour passer notre vie dans les pleurs que
„ Dieu nous a donné la raison & l'imagina-
„ tion; il n'a voulu que diminuer le nombre
„ de nos maux. Loin de nous cette morale
„ attrabilaire, qui a peuplé les déserts d'ana-
„ chorettes. Tâchons d'avoir notre part de tous
„ les plaisirs dont les momens qui suivent la
„ jouissance, causent encore de la satisfaction;
„ mais abstenons-nous soigneusement de tous
„ ceux qui ne laissent après eux que des re-
„ grets ou du mécontentement. *La joie est la*
„ *vie de l'homme, (c) & la réjouissance la pro-*
„ *tege; n'abandonnez donc jamais votre cœur*
„ *à la tristesse, & ne vous affligez point par*

(c) *Ecclésiastique, Ch. 30.*

„ *vo*tre *prop*re *conseil*. Dès que quelque id^e
 „ *no*ire vient vous attrister, cherchez à vous
 „ en distraire; volez d'amusemens en amuse-
 „ mens, & non-seulement vous affoiblirez par
 „ là l'impression funeste de ces pensées lugu-
 „ bres, mais vous chasserez pour quelque
 „ tems, & rendrez leurs nouvelles attaques
 „ impuissantes. Le meilleur de tous les méde-
 „ cins de l'âme, c'est le plaisir, & la premie-
 „ re de toutes les sciences est de savoir vivre
 „ pour le trouver.

La lecture de ce manuscrit nous parut fort intéressante à Tirenus & à moi; elle l'attacha, & lui dicta la plupart des réflexions que j'y ai jointes; il m'apprit alors ce que son amitié & sa politesse lui avoient empêché de me laisser appercevoir, que depuis quelque tems son imagination devenoit plus sombre; mais qu'il étoit résolu de suivre les regles que venoient de lui prescrire ces candidats Helvétiques. Il tint parole, & pendant plus d'un mois que je passai avec lui, nous n'épargnâmes rien pour nous égayer.



N O T E S.

(1) **S**ous la domination *Romaine*, *Avenches* fut une colonie très-florissante. Le sol qu'elle occupoit alors, est aujourd'hui converti en champs cultivés & très-fertile, excepté une petite coline où un château bâti dans le moyen âge a rassemblé quelques habitans. On découvre souvent dans son ancienne enceinte des inscriptions, des mosaïques, des médailles. On lit dans son église, celle-ci : *Colonia pia, flavia, constans emerita Aventicum Helvetiorum, fœderata.*

(2) L'Helvétie étoit divisée en quatre *Gaw* ou Cantons, qui empruntoient leur nom de leur ville principale. C'étoit *Zurich* (*Pagus Tigurinus*), *Zug* (*Tugenus*) *Orbe* (*Urbigenus*) & *Avenches* (*Aventicus*). Quoique séparés, ces quatre *Gaw* ne formoient qu'un seul état. Il y avoit un jour de l'année fixé pour l'assemblée générale, où l'on choisissoit deux chefs, l'un pour garder le dépôt des loix, l'autre pour commander les armées.

(3) *Candidat*. On donnoit ce nom à Rome à ceux qui aspiroient à quelque dignité, parce qu'ils se présentoient devant le peuple en robes blanches (*Candidus* en latin signifie blanc.) Ce mot signifie spécialement de nos jours, ceux qui aspirent à l'état ecclésiastique, & qui sont vêtus de noir. Mais la couleur n'y fait rien.

(4) Un *riche* montrait ses bijoux à un *sage* ; je vous remercie des bijoux que vous me donnez , dit le *sage*. Vraiment , je ne vous les donne pas , dit le *riche* : je vous demande pardon dit le *sage* , vous me les donnez , car vous les voyez & je les vois ; j'en jouis comme vous. 7

Oeuv. de Confucius.

(5) Rien de plus commun que ces penchans bizarres dont on a tant de peine à se rendre raison. Combien d'amoureux au contraire ont été guéris par l'idée de quelques imperfections qui n'existoient cependant pas dans l'objet aimé.

(6) Le courier de l'Europe du 29 Juin 1784 , cite ce trait , auquel on pourroit en joindre mille autres. Une dame prioit à côté d'un tombeau , sur lequel entr'autres figures on voit celle de la mort. Par hasard il se détacha un morceau de la faux que la mort tient à la main , & qui tomba dans la capotte de la dame. Arrivée chez elle , elle raconta le fait à son mari , celui-ci foible & superstitieux , se trouble , s'effraye , & dit à sa femme que son heure est venue ; il tombe malade le même jour , & meurt ; quelques jours après , sa femme n'a pas tardé à le suivre. — On voit souvent des femmes qui , ayant été frappées pendant leur grossesse de certaines difformités qu'elles ont apperçues , comme d'un visage contrefait ou d'une personne estropiée , les impriment à leurs enfans , qui paroissent copiés sur ces modeles.

(7) Les Grecs nommoient *Paranymphe* ceux qui selon la coutume , conduisoient l'épouse dans

maison de son mari. Les Romains observerent la même cérémonie. Dès que le jour où le mariage s'étoit fait cédoit la place à la nuit, un homme portoit dans un panier d'osier les hardes de l'épouse. Il étoit suivi de plusieurs femmes portant une quenouille avec le lin qu'elles mettoient sur un fuseau. Les amis, les parens & l'époux marchaient ensuite, suivis de trois jeunes garçons vêtus d'une robe blanche, bordée de pourpre, dont l'un portoit un flambeau allumé, fait d'une branche d'épine blanche, espece de bois, dit Varron de très-bon augure, & qui chassoit les enchantemens que les Romains craignoient beaucoup. *V. T. Jolius Polus, Liv. 3. Isidore, Liv. 9. Pline, Liv. 16, &c.*

(8) Cette vérité est appuyée d'un grand nombre d'expériences. Lorsque la vue d'une beauté frappe vos sens, tous les attrails du plaisir se réunissent pour accélérer votre défaite; la structure harmonieuse de son corps, un teint éblouissant, des yeux pleins de feu & l'éloquence victorieuse de ses traits, tout concourt à vous couvrir d'une douce confusion & asservir votre ame. Heureux! si votre confusion ne vous laisse pas le tems de la développer! Gardez-vous bien de détourner vos regards de ses beaux yeux, pour fixer votre attention sur la nature des fluides qui en constituent l'essence, ou d'oublier ce minois charmant pour méditer sur le mouvement des muscles visuels: le plaisir s'envoleroit dès cet instant, & ne seroit remplacé que par des vérités, dont la sécheresse fait tout le mérite.

Je plains toujours ceux qui ne lisent les écrits im-

mortels des anciens , que pour les anatomiser , en faisant une ample collection de figures de rhétorique , comme l'inféctomance se réjouit à la vue du corps desséché d'un ver ; ils cherchent avec succès les regles de l'éloquence , deviennent légiflateurs dans l'empire des belles-lettres , mais leur ame est insensible aux beautés , qu'ils savent si bien célébrer , & leurs sensations ont dégénéré en syllogismes.

Même l'amitié , cette source du plaisir la plus pure , court risque de se refroidir , si nous cherchons trop à approfondir chaque trait dans le caractère de l'objet aimé : le sentiment confond si bien deux ames , que toi & moi se réunissent en un seul être , cette douce sensation jette un voile sur le côté foible de notre ame , au lieu qu'il se montre nud aux regards de l'homme qui réfléchit ; le mérite assez distingué pour captiver la raison la plus clairvoyante , perd dès qu'il est exposé à un examen trop approfondi ; la froide estime succede au doux sentiment qui nous entraînoit. Cette idée me fait trembler ; comment , cher ami ? Si malgré mes raisons , vous persistez dans votre système , si vous ne voulez point de sentiment qui ne soit accompagné de la réflexion , je risque de n'embrasser qu'un ami froid. Non , cher Théocle ! si ma tranquillité vous est précieuse , & je fais qu'elle vous est aussi chère que la vôtre ; je vous prie & vous conjure , délivrez-moi de ces cruelles inquiétudes , & renoncez à la fureur de vouloir tout approfondir ou laitez ce soin à la froide vieillesse , étrange à toute espèce de sensation.

Ce n'est pas pour rien que le Créateur bienfaisant à joint tant d'attraits à nos sensations confuses. La raison seule ne rend heureux que les êtres absolument spirituels , au lieu que nous devons sentir , jouir & être heureux.

V. œuvres de Mendelskon.

(9) Tout ce qui n'est pas marqué par des guillemets dans ce morceau n'est pas du manuscrit Helvétique ; mais je l'ai ajouté.





L E T T R E S

A Mr. LE BARON DE ***,
SUR LA SUPERSTITION.



L E T T R E P R E M I E R E.

La nature & les especes de la Superstition.

VOUS vous souviendrez peut-être, Monsieur, que l'autre jour, notre conversation roula presque entierement sur la superstition. Il vous échappa mille traits de lumiere & de feu qui me convainquirent que cet objet vous intéressoit. „ Voilà, me dites-vous entr'autres, un „ de ces sujets que l'on ne peut trop souvent „ présenter aux hommes. Voilà le monstre que „ la main des monarques ne fauroit trop en- „ chaîner. C'est de lui que le trône doit crain- „ dre pour son autorité, & toutes les sociétés „ pour leur bonheur ” Tandis que vous plaidiez avec tant de chaleur la cause de la reli-

gion & de l'humanité , je formai le plan de m'occuper de cette matiere ; je l'ai rempli , & en vous adressant ces nouveaux fruits de mes méditations & de mes lectures , je vous prie de les accueillir avec votre indulgence ordinaire.

On définit ordinairement la superstition un culte de religion , faux , mal dirigé , plein de vaines terreurs , contraire à la raison & aux saines idées que l'on doit avoir de l'Être Suprême. Cette funeste disposition d'esprit nous fait régler le culte Divin , & tout ce qui s'y rapporte , non sur les vraies idées de l'Être parfait , sur les relations qu'il a avec nous ; mais sur nos préjugés & nos caprices.

Si l'on veut ensuite analyser la superstition , on est d'abord tenté de croire que ses diverses especes ne peuvent aboutir au même centre. Mais en les considérant de plus près , je me suis convaincu que ce sont autant de branches funestes qui partent d'une même tige. Permettez-moi d'entrer dans quelques détails.

La premiere espece de superstition doit son origine à l'ignorance. Et il est évident qu'il faut méconnoître Dieu , pour se livrer à l'espece d'enchantement qu'elle exerce sur nos esprits. Dans le conte moral d'Alphonse & de

Dalinde (b), le premier qui venoit d'abandonner D. Ramire son pere, alors malheureux, & livré à ses remors, arrive un bâton ferré à la main, & avec des fouliers dont la semelle étoit parsemée de cloux de fer, sur une roche d'aimant. Le bout de son bâton & les cloux de ses fouliers s'y arrêtent. Alphonse qui ignore la propriété qu'à l'aimant d'attirer le fer, croit d'abord que c'est là une vengeance céleste, une juste punition du ciel. Cette fiction ingénieuse nous donne une juste idée de l'origine de la superstition.

C'est un singulier spectacle pour l'observateur de la nature humaine que de suivre ses erreurs en ce genre pour ainsi dire pas à pas. Les Caldéens qui furent tout à la fois les prêtres & les savans de Babilone, pour subjuguier sans retour la crédulité des peuples, posèrent pour base ce principe fondé sur l'ignorance, que Dieu est trop élevé au-dessus des hommes; qu'il faut des médiateurs entre lui & nous; & ils placèrent les médiateurs dans les étoiles. Ils en firent poser les images sous des arbres, & sur le sommet des montagnes. Ce premier pas une fois heureusement franchi, il leur fut facile de multiplier les Dieux à leur

(b) *Les veillées du château, Tom. 2.*

gré. Tandis que les Lettrés Chinois & les Perses invoquoient le Dieu unique, on figuroit le Colosse de Bel à Babilone, Isis & Osiris en Egypte, & Brama, monstre bizarre, dans l'Inde. On déifia ensuite les Rois célèbres, les guerriers fameux, les hommes; & l'on érigea des autels au métal au bois, & à la pierre, sans oublier ni les quadrupedes, ni les poissons, ni les reptiles, ni les légumes des jardins.

Les Grecs multiplierent sur-tout les noms des Dieux, les statues & les temples; mais attribuant toujours la suprême puissance à leurs Zeus, nommé *Jupiter* par les Latins, maître des Dieux & des hommes. Du tems d'*Homere* on comptoit déjà chez eux trente mille Dieux. Les Romains eurent aussi leurs grands Dieux, six mâles & six femelles (c). *Jupiter*, *Neptune*, *Apollon*, *Vulcain*, *Mars*, *Mercur*, *Junon*, *Vesta*, *Cerès*, *Minerve*, *Vénus*, *Diane*. Venoient ensuite les Dieux subalternes (d), les Dieux indigenes, les héros, tels que *Bacchus*, *Hercule*, *Esculape*, les Dieux infernaux, *Pluton*, *Proserpine*, ceux de la mer, *Thetis*, *Amphitrite*, les *Nereides*, les *Satyr*, les *Naiades*, les Dieux des jardins,

Dii major. Gentium.

) *Minorum Gentium.*

des Bergers; il y en eut pour chaque profession de la vie, pour chaque action, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées, &c. On eut le Dieu *Pet*, on divinisa les Empereurs; & quoique ni ces Empereurs, ni le Dieu *Pet*, ni *Priape*, ni *Rumilia*, *Déesse des Tetons*, ni *Stercutius* le Dieu de la garde-robe ne fussent pas regardés comme les maîtres du Ciel & de la Terre, ils eurent cependant ou des temples, ou des sacrifices, & toujours des idoles. (1). Tous ces Dieux furent aussi placés dans le Ciel, quoiqu'on ignorât ce qu'il falloit entendre par le Ciel & par l'Olympe. Les vapeurs qui sortent de notre terre & de nos mers, qui forment les nuages, & les divers météores furent d'abord leur demeure. On voit toujours les Dieux d'Homere descendre sur des nuages d'or; & encore aujourd'hui les peintres représentent Dieu assis sur une nuée. Mais comme il étoit bien juste que le grand Zeus fut plus à son aise que les autres, on lui donna un aigle pour le porter, parce que l'aigle vole plus haut que tous les autres oiseaux (e).

Pour consacrer les exemples de ces Divinités, on introduisit par tout des jeux solem-

(e) *Oeuv. de Voltaire.*

nels, des cérémonies ridicules, des orgies lascives, & des mystères de prostitution. Je ne vous ferai point, monsieur, le détail de ces absurdités, tristes monumens de l'oubli des véritables perfections de Dieu, & de l'ignorance la plus crasse. La mythologie des Egyptiens, des Grecs, & des Romains est un vrai cahos, où le critique le plus clairvoyant peut à peine entrevoir quelque foible trace de lumière. Aussi le Paganisme n'exigea-t-il que des vertus d'ostentation & de théâtre, que personne n'a mieux peint qu'Horace (f).

„ Quand cet homme de bien, dit-il, offre
„ aux Dieux un porc ou un taureau, & que
„ tout le barreau, tous les juges ont les yeux
„ sur lui. Janus, s'écrie-t-il, pere Janus,
„ Apollon ! Et aussi-tôt il ajoute tout
„ bas & ne remuant que le bout des lèvres,
„ belle Laverne ! (Déesse des voleurs :) fai-
„ tes que je ne sois point démasqué ; & que
„ je passe toujours pour honnête homme ;
„ couvrez d'un nuage épais, d'une nuit ob-
„ cure, mes démarches secrètes. ”

A cette espece générale de superstitieux, Bacon ajoute ceux d'*imagination* qui ne sont pas moins nombreux. La superstition „ dit-il,

(f) *Epist. Liv. 1.*

„ se plaît à frapper par des spectres, des son-
 „ ges & des visions; c'est elle qui a forgé
 „ les idoles du vulgaire, les génies invisibles,
 „ les jours de bonheur & de malheur. Dès
 „ qu'elle a jeté de profondes racines dans
 „ quelque religion que ce soit : (bonne ou
 „ mauvaise :) c'est un tyran despotique qui
 „ fait tout céder à ses chimères, & dont les
 „ préjugés sont supérieurs à tous les autres
 „ préjugés. ” Imaginez une immense Rotonde
 (g), un Panthéon à mille autels; figurez-
 vous un dévot de chaque secte, éteinte ou
 subsistante, aux pieds de la Divinité qu'il
 honore à sa façon, & vous aurez une légère
 idée de toutes les formes bizarres que l'imagi-
 nation a pu créer. Ce contemplant étendu sur
 une natte, attend le nombril, ou l'air, que
 la lumière céleste vienne inventer son ame ;
 l'Energumene prosterné frappe du front contre
 la terre, pour en faire sortir l'abondance ; le
 Saltinbanque danse sur la tombe de celui qu'il
 invoque ; le pénitent est immobile & muet,
 comme la statue devant laquelle il s'humilie ;
 l'un étale ce que la pudeur cache, sous pré-
 texte que Dieu ne rougit pas de sa ressem-
 blance ; l'autre voile jusqu'à son visage, coi-

(g) *Encyclop. art. superstition.*

me si l'ouvrier avoit honte de son ouvrage. Et qui ne feroit tenté de rire en voyant *Oannus*, le grand Dieu de la Chaldée, prendre la figure d'un brochet, & étendre du haut du Ciel ses nageoires immortelles sur ses adorateurs? Qui ne riroit des mugiffemens sublimes dont le Dieu Apis fait retentir au loin les plages célestes, du bourdonnement sacré du hanneton qu'adore le Nègre dans les déserts de l'Afrique; de ces présages (2), qu'on tire presque par tout de certains accidens purement fortuits. Les augures, les divinations, & les sortilèges se présentent naturellement ici. Mais je ne m'en occuperai que dans les piéces suivantes.

Je range sous une troisième classe générale les superstitieux de *mauvaise foi*, qui abusent méchamment des principes, des pratiques, ou du prétexte de la religion pour susciter des querelles, des guerres; pour commettre des crimes, pour causer des révoltes & des proscriptions, pour en imposer aux peuples par un vain fantôme de zèle & de piété, & pour s'enrichir. Tels chez les Juifs, les Pharisiens se décoroient du titre pompeux de *Sages par excellence*. Ils avoient si bien captivé les esprits de la multitude qu'ils en dispoient à leur

gré, & que pour les enrichir, les femmes se dépouilloient de leurs ornemens les plus précieux (*b*).

Je pourrois ajouter aux Pharisiens ces négocians sacrés de tous les siècles, & de tous les pays, qui ont fait trafic de la crédulité humaine, & qui ont trouvé un fonds inépuisable dans les vaines terreurs qu'ils ont affecté de répandre, & dont ils rioient eux-mêmes dans le silence du cabinet. Qu'on ne s'y trompe cependant pas. Ce n'est point le Sacerdoce que je prétends attaquer en lui-même. Dès qu'un ministre des autels se renferme dans les fonctions utiles & consolantes dont il est chargé, je le respecte & le regarde comme un citoyen très-utile. Mais applaudirai-je, les réverends freres Hyeronimites lorsqu'ils embrassent tendrement ceux qu'ils font renfermer dans des cachots, parce qu'ils n'ont pas voulu se défaire de leur argent en leur faveur, ou adorer notre dame d'Atocha? Applaudirai-je, à ces innombrables essaims de *Fakirs*, de Talapains, de Bonzes, de Moines noirs, blancs, ou gris, qui soutiennent que pour honorer l'Être Suprême, il faut, ou se fouetter, ou s'enfoncer des cloux dans les fesses, ou mar-

(*h*) *Basnage, hist. des Juifs.*

cher tout nud ? „ *Théophile* , dit l'auteur des
„ *mœurs* , ne soupire que pour le Ciel, il pa-
„ roît n'avoir d'ardeur que pour Dieu. Mais
„ le dedain qu'il a „pour toutes les choses de
„ la terre, s'étend sur tous les humains qui
„ l'habitent ; excepté le petit cercle d'Elus qui
„ le visitent, & qu'il édifie, tous les hommes
„ sont à ses yeux des profanes, & des mon-
„ dains. Vous croiriez peut-être *Théophile* un
„ saint. C'est un homme incapable d'affection
„ & d'indulgence.

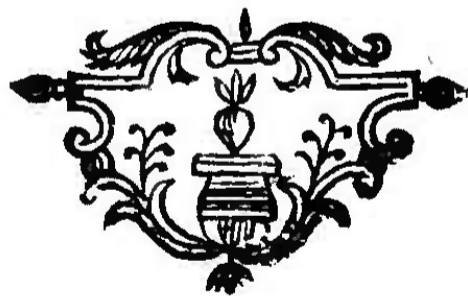
Mais laissons ces ames de boue, pour fixer
notre attention sur les plus atroces de tous
les scélérats, les superstitieux *barbares*. Ce
sont eux, qui ont fait de Dieu le plus odieux
de tous les despotes ; eux, qui ont accredité
l'opinion cruelle qu'il faut appaiser le Ciel,
par des victimes humaines ; & le sang hu-
main ayant une fois commencé à couler dans
les temples, il n'a plus été possible de l'arrêter.
Je ne m'appesantis point en ce moment sur
cette matiere, parce que j'aurai occasion d'y
revenir. — Portez - vous bien, mon cher Ba-
ron.

 NOTES.

(1) **L**E mot *idole* (en grec *eidos*) signifie figure, représentation. Le terme d'*adorer*, soit en grec, soit en latin, eut beaucoup d'acceptations différentes; il signifioit tantôt porter la main à la bouche en parlant avec respect; tantôt se courber, se mettre à genoux, saluer, & communément *rendre un culte suprême*. Il paroit que tous les anciens ont faussement donné le nom de *ciel* à l'atmosphère. Comme les maîtres des villes demeuroient dans des citadelles, au haut de quelques montagnes, les Grecs en infererent, que les Dieux devoient à plus forte raison avoir une citadelle, & ils la placerent dans la Theffalie, sur le mont Olympe, dont le sommet est quelquefois caché dans les nues, de sorte que leur palais étoit de plein pied à leur ciel. On jugea bon de transporter sept de ces Dieux, chacun dans leur planète, les autres logerent où ils purent, & comme les hommes avoient des hôtels de ville, il falloit bien donner une grande salle aux Dieux, à laquelle on alloit par la *voie lactée*. V. *quest. sur l'Encyclopédie*.

(2) On croit, par exemple, que la rencontre d'une belette, que deux couteaux placés en croix sans dessein, que le sel répandu sur la table, une salière renversée, le cri d'un oiseau nocturne, annoncent des malheurs prochains. J'ai vu une vieille femme pleurer, parce qu'un enfant de sa fille, venoit de naître

sous le signe des poissons. Ah quelle infortune ! s'écrioit-elle : c'étoit bien la peine de venir au monde, pour être noyé au premier jour, comme tous ceux qui naissent sous cette maudite étoile. — Parmi nous il y a encore des femmes assez superstitieuses pour croire, lorsqu'il y a treize personnes à une table, qu'il doit en mourir une dans l'année. — Les songes sont également un objet de superstition. Un Amant vivement touché de la maladie de sa maîtresse, songe qu'il la voit mourante ; elle meurt le lendemain ; donc les dieux lui ont prédit sa mort. Un général d'armée rêve qu'il gagne la bataille, il la gagne en effet ; donc les Dieux l'ont averti qu'il seroit vainqueur. On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, l'on oublie les autres. L'imagination ne s'est pas arrêtée dans un si beau champ. Il a fallu encore deviner quelquefois ce qu'un homme avoit rêvé. Ainsi Nebucadnezar voulut obliger ses Mages, sous peine de mort, de deviner le songe qu'il avoit fait & oublié.





L E T T R E II.

Les funestes effets de la superstition.

Vous m'encouragez homme respectable, à continuer mes essais sur la superstition. „ Soyez, me dites - vous, moins jaloux de la gloire d'être auteur, que de celle d'être utile. „ Lisez, méditez, recueillez avec soin tout ce que vous trouverez de plus sagement pensé. „ C'est du suc de toutes les fleurs qui s'offrent à son industrie, que l'abeille compose son miel. ” J'ai suivi vos conseils & je me suis tracé un plan plus étendu que facile à remplir. Il s'agit de considérer les effets de la superstition relativement à Dieu, à l'homme, à la société, & même à l'humanité en général.

1^o. Outrages qu'elle fait à la Divinité. Elle met tout en œuvre pour ravir, s'il étoit possible, à l'Être Suprême ses adorables perfections, & à le renverser de son auguste trône. Tels sont les effets naturels du système des deux principes, du dogme mal entendu de

Après avoir effacé dans l'esprit des hommes les saines idées de la Divinité, & leur avoir substitué des notions bizarres, absurdes, contradictoires, révoltantes, elle dégrade, elle dénature le culte, & l'hommage qui peut seul agréer au Pere commun des hommes, & détourne le cours de ses faveurs.

„ S'il est quelque culte, dit l'auteur *des mœurs*
„ qui suppose des dogmes contraires à ceux
„ de la religion naturelle, c'est celui-là que
„ Dieu reprouve. Ne point lui rendre le culte
„ qu'on lui doit, c'est sans doute une omis-
„ sion d'un très-dangereux exemple ; mais
„ abuser de ce culte même pour s'autoriser
„ dans ses désordres, c'est un excès dont on
„ ne peut peindre l'horreur. ” Je me borne à
présenter ces idées, parce que je les développerai ailleurs.

2°. Si je descends du Ciel pour me replier sur la terre, l'individu asservi sous le joug accablant de la superstition, fixe d'abord mes regards, & m'inspire tout à la fois des sentimens de compassion & de mépris. Quel malheureux, quel vil esclave ! La superstition lui aveugle l'esprit ; elle le rend absolument déraisonnable. Des faits authentiques, des faits déjà cités, le démontrent sans réplique, & j'en

appelle ici au vol, au chant des oiseaux, aux poulets sacrés, aux entrailles palpitantes des victimes, aux opérations magiques, aux spectres, aux revenans, aux oracles. Dès que l'esprit est infecté de ce poison subtil, il n'est plus de folies, plus d'extravagances, plus de fantômes qu'il n'adopte & qu'il n'embrasse, dit un auteur moderne.

Que de playes incurables ne fait-elle pas encore à son cœur ? Elle le livre tantôt à la haine, & à la fureur; tantôt aux remords dévorans; toujours à de cruelles incertitudes, à des terreurs paniques, & à des passions contradictoires qui le déchirent impitoyablement. Quel bien lui fait-elle ? Elle lui arrache toutes les douceurs, toutes les consolations de la vie. Il n'est plus pour lui ni pere, ni mere, ni freres, ni sœurs. Tous les liens les plus chers, les plus sacrés sont brisés, dès que la superstition le commande. Il tremble le jour, la nuit, dans la maladie, dans la santé; surtout aux approches de la mort. Quel affreux spectacle que celui de Louis XI, dans le château du Pleffis - les - Tours ! Environné de fossés profonds, & de tourelles de fer flanquées aux quatre coins, gardé par une cohorte de Satellites vendus à ses passions, & n'osant jouir

de la lumière du jour, ce tyran superstitieux invoque en vain les Notre-Dames de plomb qu'il porte à son chapeau, il se sent mourir d'avance; il frissonne, il ne parle que des vengeances de l'Être Suprême, il s'écrie avec anxiété : Quel frémissement me coupe la voix ? Ah ! suspends Juge Suprême ! Vengeur éternel, arrête ! Je m'humilie sous ta main ! Encore un moment, un seul moment ! Et c'est dans ces angoisses effrayantes qu'il expire ! Je n'ajoute plus que ces vers de l'auteur de la Henriade.

Lorsqu'un mortel atrabilaire,
Nourri de superstition,
A par cette affreuse chimere,
Corrompu sa religion,
Son ame alors est endurcie,
Sa raison s'enfuit obscurcie,
Rien n'a plus sur lui de pouvoir;
Sa justice est folle & cruelle,
Il est dénaturé par zèle,
Et sacrilege par devoir.

Quel état ! Quel martyre ! Ainsi donc lorsqu'un mortel aveugle & infortuné a fécoué la crainte filiale de l'Être Suprême, la seule qui ne le dégrade pas, il est torturé par mille

frayeurs accablantes , & il craint tout. „ Si du
 „ moins (*i*) les hommes ne s'étoient formé
 „ que des erreurs douces & bienfaitantes, il
 „ ne faudroit jamais déchirer ces voiles heu-
 „ reux; mais puisqu'ennemis d'eux-mêmes, &
 „ ne cherchant qu'à tyranniser les autres, ils
 „ ont puisé dans le mensonge des principes
 „ funestes, qui ont défigurés la nature, c'est
 „ être l'ami de l'humanité que de refuter un
 „ système posé contre sa félicité.

3° Je dirois comme Horace (*k*), en par-
 lant de l'avare : „ comment guérir cette ma-
 „ ladie? il faut l'abandonner à son mauvais
 „ sort, puisqu'il lui plaît. ” Mais ce poison
 se répand de proche en proche, il infecte,
 il mine la société qui le tolere. Lisez la
 vie de Louis XI, & celle de Henri IV,
 vous verrez que quand la superstition règne
 chez les Rois, elle fait l'opprobre & le mal-
 heur des peuples, & que quand elle règne
 chez les peuples, elle fait le malheur des Rois.
 Il y a plus de liaison qu'on ne le suppose or-
 dinairement entre l'état, les mœurs, le sort
 des sociétés, & leurs idées religieuses; une
 chaîne sensible unit l'histoire du Ciel à celle

(*i*) *Lett. d'Aspasie*, pag. 87.

(*k*) *Sat. 1, Liv. 1.*

de la terre. On a observé dans la philosophie de la nature, que les Grecs n'étoient pas encore libres, quand ils se firent des Dieux despotes, & qu'il n'y avoit point de république en Europe, lorsqu'on écrivit l'histoire de Jupiter, à qui ses sens disent sans cesse qu'il peut tout ce qu'il veut : Il épouse sa sœur, il jouit des filles, il détrône & mutile son pere, & sa vie seroit le comble de l'horreur, si elle n'étoit pas le comble du ridicule. Mais enfin, toute absurde qu'elle est, il suffit de parcourir les annales de la Grece pour se convaincre de l'influence qu'elle a eue sur les mœurs de ses habitans. On a vu au contraire les Germains porter l'esprit républicain jusque dans leur commerce avec la Divinité. Chez eux le Dieu Thor étoit chargé de détourner la grêle & les orages. Pour rendre son engagement plus authentique, les prêtres faisoient un contrat avec lui, & le plaçoient aux pieds de sa statue. Dès qu'ils avoient obtenu cette grace, ils venoient en cérémonie déchirer le traité, & donner au Dieu sa quittance.

Personne n'ignore le scrupule superstitieux des Juifs dans l'observation du sabbat; & dans quel excès d'oïveté elle plongea cette nation. Au premier son de la trompette qui annon-

çoit le commencement de ce jour sacré, le laboureur quittoit sa charue, & les plus dévots demeuroient pendant vingt-quatre heures dans la même situation, & dans la même place, où le soleil les avoit surpris en se couchant. Plus superstitieux encore à cet égard, les Samaritains ne fortoient jamais de leur place ce jour là, au lieu que les Rabbins permettoient du moins aux Juifs de marcher & de fuir pour sauver leur vie. Pour s'y autoriser, ils consulterent dans un moment de crise, Eléazar sur ce qu'ils devoient faire. Le docteur n'osa dire ouvertement qu'il falloit prendre la fuite; mais il fit un signe expressif, & ajouta, ne me consultez pas; mais consultez Jacob, Moyse & David qui ont pris la fuite, lorsqu'ils l'ont cru nécessaire. Depuis ce tems il parut décidé qu'on peut violer le sabbat pour sauver son corps, lorsqu'on est poursuivi par les voleurs. Cependant par un contraste aussi bizarre que ce système, ils n'osoient ni s'armer, ni se défendre pour repousser un ennemi. Pompée se servit habilement de ce préjugé pour faire agir ses machines contre la ville de Jérusalem. Et cette superstition contribua plus que toute autre chose à sa prise. Synesius qui vivoit long-tems après, rap-

porte aussi que la tempête qui les menaçoit d'un naufrage presque inévitable, ayant duré jusqu'à la nuit où commençoit le sabbat, le pilote du vaisseau qui se nommoit Amarante, & qui étoit Juif, l'abandonna au gré des vents, sans vouloir travailler. Il préféroit donc le repos du sabbat à ses devoirs, aux actes de la charité pour le prochain, & même à la conservation de sa propre vie. §

Une autre superstition n'y fut pas moins fatale aux habitans de Peluze. Cambyse, fils de Cyrus, monstre qui fouilla le trône que son père avoit rempli avec tant d'éclat, voulant prendre cette ville d'assaut, mit au premier rang de ses troupes une multitude de chats, de chiens, & d'autres animaux sacrés en Egypte. De peur de blesser leurs Dieux, les Egyptiens ne tirèrent point sur l'ennemi, & la place fut prise sans résistance. C'étoit donc assez d'une idée superstitieuse pour éteindre les plus vifs sentimens de la nature, l'amour de la patrie, & le desir de sa propre conservation. A cent exemples pareils que je pourrois alléguer, je n'ajoute que celui dont Montesquieu fait mention (1). Les Abyssins, dit-il, ont un carême de cinquante jours très-

(1) *Liv. 26, chap. 7.*

rude, & qui les affoiblit tellement que de long tems ils ne peuvent agir. Aussi les Turcs ne manquent pas de les attaquer après leur carême. Qui ne voit, pource qu'il, que la défense naturelle est un ordre supérieur à tous les préceptes? Enfin, si l'on supposoit un peuple entier de Quakers, qui paroissent convaincus qu'il ne leur est pas permis de faire la guerre, feroit-il difficile à un voisin même très-foible de les réduire en servitude?

Si la superstition corrompt ainsi les mœurs d'un peuple, si elle affoiblit, si elle énerve le courage, si elle l'expose à être une proie facile à saisir, elle y sème aussi le trouble en brisant tous les liens sacrés de la subordination & de la bienveillance. Et comment la majesté des loix ne feroit-elle pas foulée aux pieds, comment la voix de la plus juste autorité se feroit-elle entendre, lorsque la superstition y apprend à résister aux magistrats, à braver les ordonnances du Prince, & à mettre de funestes erreurs au dessus même des loix les plus légitimes? Comment l'affection uniroit-elle les diverses classes d'une nation, après qu'elles ont adopté des préjugés religieux opposés les uns aux autres? Alors chacun regarde comme un profane, comme un pestiféré,

fééré, quiconque n'est pas de sa secte. Jugeons en par le Christianisme même. Son auteur a certainement été doux, humain & bienfaisant. Sa loi pure & sainte ordonne certainement à ceux qui la suivent d'aimer tous les hommes. & même de faire du bien à leurs ennemis. Elle leur défend de persécuter ceux qui les haïssent & de maudire ceux qui les persécutent; elle ordonne de rendre le bien pour le mal. A qui donc faut-il imputer les accès convulsifs de la fureur & de la haine qu'ils ont si souvent éprouvés? Et même les fleuves de sang qu'ils ont répandus? Aux fausses notions de la Divinité que l'Évangile condamne : ce mot : *contrains-les d'entrer* : ce mot mal entendu a déployé au nom du plus charitable de tous les législateurs, au nom du Dieu qui est la bonté essentielle, les étendards de la cruauté contre les Juifs, contre les Maures, contre les Turcs, contre les Tartares, contre les Indiens, & même contre leurs propres frères. Ne retraçons point ces souvenirs honteux & déchirans ! Mais pourquoi donc les diverses communions se détestent-elles encore ? pourquoi les bûchers de l'inquisition fument-ils encore ?

Mais sans essayer en vain d'épuiser un sujet

qui demanderoit des volumes entiers, ne nous occupons plus ici que des Eunuques faits par la superstition. Fut-ce donc un bien pour l'Afrique, lorsque sous le règne de l'Empereur Arcade, elle vit naître la secte des Abeliens, qui ordonnoient le mariage & défendoient la jouissance? Fut-ce un bien pour l'Arabie, lorsqu'elle vit dans ses déserts brûlans, les Walefiens faire un acte de religion de se mutiler, & de mutiler de gré ou de force tous les jeunes gens sur lesquels ils avoient quelque pouvoir? Et ces sanctuaires nombreux consacrés, dirai-je à la continence, ou à la superstition, font-ils un bien pour les sociétés dans le sein desquelles ils existent? „ On canonise à Rome des Papes, des Anachorètes, „ des fondateurs d'ordres (*m*), & des sque- „ lettes anonymes, quand on ne trouve rien „ de mieux. Mais on n'y canonise gueres de „ peres de familles vertueux, s'ils n'ont été „ Rois, ou du moins ancêtres de Rois? Cette „ prévention qu'on ne sauroit aimer Dieu, „ sans contrarier tous les instincts de la na- „ ture, même les plus innocens, a été l'ori- „ gine des cloîtres. On ne s'avise pas de van- „ ter la sainteté d'un homme qui fait tous les

(*m*) *Les mœurs.*

» jours ses quatre repas, qui mange indiffé-
» remment chair ou poisson, qui porte des
» habits propres, & couche sur le duvet, qui
» aime tendrement son épouse, & prend plaisir
» à l'en assurer, quelques vertus qu'il ait
» d'ailleurs, quelques bonnes actions qu'il ait
» faites. » Mais cette jeune & infortunée
Clarisse, qui couche dans sa propre biere; ce
Trapiste armé de fouets, d'~~discourgées~~, & de
pointes de fer, cruel contre lui-même, qui se
déchire impitoyablement comme faisoient les
prêtres de Baal ! Voilà les héros de la super-
stition ! A la bonne heure ! Mais ces
prétendus héros ne sont-ils pas perdus pour la
société ?

J'ai lû autrefois avec attendrissement *le Ciel ouvert à tout le monde*. L'auteur s'y étend sur cet objet; voici à-peu près ce que j'en ai retenu : filles vertueuses, s'écrie-t-il que la superstition condamne au désespoir, à la mort, & souvent au crime, mon ame sensible déplore votre triste sort. Comment donc avez-vous pû croire que pour plaire à Dieu, il faut se verouiller, se cadenasser, se griller; que Dieu a besoin de plusieurs millions de Vierges, qui violent le premier vœu de la nature, & que l'Etat nourrit sans aucune utilité

réelle? On croit honorer l'Être Suprême dans un ferrail dispendieux par des vœux indiscrets & des offrandes sacrilèges ! On croit lui faire un sacrifice , & l'on ne voit certainement que de malheureuses victimes à la plus abominable superstition. On ne voit rien d'aussi effrayant, d'aussi inhumain chez les peuples les plus féroces. Ah ! si mes larmes pouvoient guérir la société d'une épidémie si pestilentielle , j'en verserois jusqu'à la fin de mes jours, & je mourrois content. Mais à qui parlons-nous? A des cœurs de bronze ou d'airain , à des cœurs de glace , ou formés dans les antres du Caucase , à l'ignorance , à la cupidité , à toutes les passions réunies contre le bonheur des hommes.

Et que va donc promettre cette vestale qu'on traîne aux pieds des autels. — Qu'elle n'aura jamais d'enfants; qu'elle passera toute sa vie dans l'inaction , & à remuer les lèvres devant des statues de bois ou de marbre , qu'elle vivra dans la pauvreté en ne manquant de rien , & en consumant les fruits de la terre qu'elle ne cultivera plus ! Quel langage ! s'écrie un faux dévot. Dites plutôt, que c'est une vierge que l'on arrache à la corruption du monde , pour la vouer à Dieu , à l'o-

béissance, à la pauvreté, à la charité ! Dites que c'est une brebis chérie que Dieu se choisit, une ange pour le Ciel, & qu'elle sera plus heureuse, plus tranquille dans le cloître que dans le monde ! — Quoi Dieu l'a créée libre, & vous la mettez en prison ! Il l'a faite sensible, & vous voulez qu'elle ait un cœur plus dur que le diamant ! — Mais pourquoi raisonner ? Les faits parlent assez hautement, & ce qui vient d'arriver dans les Etats Autrichiens, où Joseph II, a supprimé tant de couvens, prouve assez que ces sombres retraites ne sont l'asyle ni de la paix, ni de la vertu, ni du bonheur ! Combien n'a-t-on pas vû de ces moines, & de ces vestales bénir leur libérateur, & rentrer avec des transports de joie dans un monde dont ils gémissoient d'être séparés ?

Ce seroit déjà un assez grand malheur pour la société de la priver de tant de ses membres, dont les talens & les services pourroient lui procurer de précieux avantages. Mais que faudra-t-il donc penser des moyens dont on se sert si souvent ? Un pere a un fils qu'il aime, qu'il veut produire dans le monde avec avantage, & il force ses filles ou ses autres fils à se jeter dans des cloîtres. Qu'ils ayent

de l'averfion pour cet état , ou non , ce n'est pas ce qu'il examine. Il faut bien , dit-on , qu'ils prennent ce parti , puisqu'il n'y en a point d'autre pour eux. Le goût viendra avec le tems. — Voyez donc cette aimable fille qu'un pere barbare force à ce cruel facrifice ! On la pare des plus riches ornemens , & pour lui apprendre à fouler déformais aux pieds toutes les pompes de la vanité , on la couvre de tout ce qu'elle a de plus raffiné. — Je ne demande point si c'est une victime infortunée que l'on couronne de fleurs pour la traîner à l'autel ? Cette question ne peut être un problème ; mais je demande quel avantage il peut donc en réfulter pour la fociété ? Hélas ! elle étoit née pour faire les délices d'un homme de bien ; & il n'y en a plus pour elle. Mere tendre & bienfaifante , elle auroit pû former des enfans utiles à la patrie , & elle ne fera qu'un figuier maudit à caufe de fa ftérilité ! Sont ce des Hurons , des Hottentots ou des Iroquois qui caufent ces playes fanglantes à leur patrie ? non ; c'est la fuperftition.

„ Si le couvent étoit néceffaire , ou même s'il
„ étoit réellement utile pour le falut , dit Mr.
„ Bafnage dans fa morale , il feroit jufté de
„ lui facrifier tout. Mais ne peut-on donc pas

„ se sauver dans le commerce du monde ?
„ On éclaire les hommes par les bons exem-
„ ples ; on est utile à sa patrie ; on rend aux
„ personnes de qui, l'on tient la vie , les de-
„ voirs que dans une vieillesse infirme elles
„ doivent attendre & recevoir d'enfans qui
„ sont dans une obligation naturelle de s'en
„ acquitter. La pratique de ces vertus a plus
„ de mérite sans doute que celui de se cou-
„ vrir d'un froc , de chanter des matines , &
„ de se donner la discipline.

Finissons par un trait que raconte plus au long , le comte d'Oxenstirn (*n*). • Un gentilhomme d'Angers très-riche n'avoit qu'une fille qu'il aimoit tendrement , il voulut la marier à un jeune homme de sa province d'une famille distinguée , qu'elle n'aimoit pas. Son cœur étoit déjà donné à un autre peu riche, mais avec lequel elle croyoit devoir être heureuse. Elle refusa donc la proposition de son pere. Celui-ci indigné la força de se faire religieuse dans un couvent de Saint-François. La jeune fille ne changea point d'inclination en changeant d'habit , & elle concerta avec son amant des mesures pour se sauver de sa prison. Celui-ci s'enferma dans un coffre , qui

(*n*) *Pensées diverses* , T. I, pag. 258.

arriva malheureusement lorsque les religieuses étoient au chœur. Les porteurs qui ignoroient l'affaire mirent le coffre contre la muraille, & l'infortuné qui avoit la tête en bas, & les pieds en haut fut étouffé. Lorsque ce coffre fatal, supposé plein de nipes, fut dans la cellule de la sœur, elle l'ouvrit, & à la vue de ce cruel malheur, elle se précipita dans le premier mouvement du désespoir, dans la Sarthe qui passoit sous ses fenêtres & s'y noya. Le pere informé de cette affreuse tragédie, ne pouvant survivre à un si grand désastre, dont il se reconnoissoit la cause, se coupa la gorge.. Ah ! mon cher Baron que de pareilles catastrophes seroient épargnées à la société, si la superstition étoit bannie de la terre !
Je suis, &c.



L E T T R E I I I .

Suite des effets de la superstition.

IL ne me reste plus , Monsieur , qu'à parcourir les maux que la superstition cause à l'humanité en général ; entrons en matière. Les hommes , dit l'abbé Bazin (o) , auroient été trop heureux , s'ils n'avoient été que trompés par la superstition ; mais cette fille dénaturée de la religion s'écarta de la pureté de sa doctrine , au point de les forcer d'immoler enfin jusqu'à leurs propres enfans , sous prétexte qu'il faut donner à Dieu ce qu'on a de plus cher. Ce sacrifice des hommes est un usage si contraire à la nature , qu'on feroit tenté d'en douter , s'il n'étoit attesté par mille autorités & par des millions de faits sans réplique. En remontant jusqu'à la source de cette idée monstrueuse de satisfaire à la Divinité par l'effusion du sang , on apperçoit que les expiations ne se firent d'abord que par des libations de lait & de vin ; qu'ensuite on passa au sacri-

(o) *Disc. philos. sur l'hist.*

fice de l'agneau , du bouc , du taureau , & de là enfin à des victimes humaines. L'universalité de cette coutume sacrilege n'est pas moins démontrée que son existence. Si l'on en croit les fragmens de Sanchoniaton , le premier sacrifice de cette nature fut celui de Jehud chez les Phéniciens , immolé par son pere Hille , environ deux mille ans avant notre ere. Il y avoit déjà des peuples considérables sur notre malheureux globe , la Syrie , la Chaldée , l'Egypte , étoient très-florissantes.

Déjà , dit Hérodote , on noyoit toutes les années , en Egypte , une fille dans le Nil , pour obtenir de ce fleuve une inondation qui ne fut ni trop forte , ni trop foible , & le choix tomboit sur la personne la plus belle & la mieux faite. On trouve la même coutume établie en Crete ; témoin le sacrifice d'Idamante , fils d'Idomenée ; on la trouve chez les Arabes , qui sacrifioient chaque année un enfant qu'on enterroit sous l'autel ; chez les Perfes qui enterroient des hommes vivans ; chez les Cypriotes , Phocéens , Joniens , les habitans des isles de Chio ; de Lesbos , de Tenedos ; & personne n'ignore que ceux de la Chersonese Taurique sacrifioient à Diane , tous les étrangers qui avoient le malheur d'aborder dans leur pays.

De là ces plaintes touchantes qu'Euripide met dans la bouche de la sensible Iphigénie : —
„ Comment donc les Dieux voyent-ils avec
„ tant de plaisir couler le sang humain ? On
„ ne peut arracher les plus grands scélérats
„ du seuil de leurs temples , & l'innocent que
„ le hazard seul y conduit , ne peut éviter la
„ mort ” ! Pausanias prétend que Lycaon immola le premier des victimes humaines dans la Grece. Homere fait immoler par Achille , douze Troyens à l'ombre de Patrocle son ami , tué par Hector. Mais si de tels Holocaustes n'avoient pas été en usage dès le tems de la guerre de Troie , ce poëte immortel n'auroit-il pas revélé tous ses lecteurs par un trait si horrible ? En parcourant les fastes des républiques Grecques , on voit chez les Palafgiens la dixieme partie des enfans nouveaux-nés , dévoués aux Dieux dans les tems de disette , pour en obtenir la fin ; on voit Aristomene , chef des Messeniens , offrir à Jupiter trois cens Lacédémoniens , parmi lesquels se trouvoit leur roi Théopompe. En un mot c'étoit dans les anciens tems la pratique générale de tous les Etats de la Grece , d'offrir des victimes humaines aux Dieux , pour en obtenir le succès de leurs entreprises militaires.

Plusieurs nations , persuadées qu'il falloit offrir ce qu'elles avoient de plus c^{er}, choissoient leurs victimes avec le plus grand soin. Témoins les Carthaginois, qui avoient retenu tout le culte religieux de Tyr , leur mere contrée , & qui usoient des plus exactes précautions à l'égard de leur Dieu Chronus. Lorsque l'Etat paroissoit exposé à quelque danger pressant , ils faisoient noyer des centaines de prêtres pour appaiser le courroux de Neptune. Nous avons , disoient-ils , trop négligé son culte. Voici l'ennemi à la porte ; hâtons-nous d'expi^{er} n^{os} fautes ; alors on massacroit jusqu'à deux cens enfans des premieres maisons , à la fois , & l'on sacrifioit des centaines de volontaires , qui s'offroient eux-mêmes au couteau meurtrier. — Quelquefois on achetoit les enfans des pauvres pour épargner les enfans des citoyens illustres. On élevoit ces enfans comme on engraisse des moutons pour la boucherie. Mais au moindre revers , tout étoit en allarmes. On se reprochoit amerement cette indulgence , & l'on s'en dédommageoit amplement. Et même par un raffinement de barbarie , ceux qui n'avoient qu'un enfant étoient plus exposés à le perdre que les autres , parce qu'on supposoit ce choix plus digne du Dieu. Ce

n'est pas tout, il falloit encore que l'acte du sacrifice se fit par les mains mêmes des parens. — Ici ma main tremble . . . la plume m'échappe ! Je me représente un pere , un bon pere , forcé d'immoler sur cet autel infernal , le plus chéri de ses enfans . . . Je vois une tendre mere qui y conduit elle même la plus belle de ses filles , l'objet le plus doux de son affection , à la fleur de son âge Et ce que je ne puis expliquer , c'est que ces peuples si prodigues du sang humain , n'osoient pas blesser une vache , & qu'à Carthage , la mutilation d'un singe étoit regardée comme le plus atroce de tous les sacrileges. Les relations de ces affassinats sacrés prouvent même qu'ils ne faisoient rien perdre de son énergie à ce vif attachement des peres & meres pour les fruits de leur union. On les voyoit embrasser les enfans qu'ils alloient égorger , avec la tendresse la plus touchante. Ils les confoloient , ils les exhortoient à ne point s'effrayer à l'appareil de leur supplice , à supporter la mort avec fermeté , pour la rendre plus agréable aux Dieux. Une larme paroissoit-elle mouiller la paupiere de ces innocentes victimes ? La mere se hâtoit de la dessécher par des embrassemens brûlans , & elle étouffoit par ses caresses , les

plaintes, aigues que la douleur leur arrachoit. — Les Juifs ne furent point exempt de ces horribles cérémonies. Ils les empruntèrent de leurs voisins, & s'attirèrent par là ce reproche amer (p). „ Ils se font mêlés parmi les nations; ils ont appris leur maniere de faire; „ ils ont suivi les idoles de ces nations, qui „ ont été un piège pour eux. Car ils ont sacrifié leurs fils & leurs filles au démon, „ ils ont répandu le sang innocent; & le pays „ a été fouillé de sang” Chez les Albaniens on préféroit les gens de bien pour expier plus efficacement, disoit-on, les forfaits des méchans. Quel monstre, que la superstition!

Tous les historiens font l'éloge de l'humanité des Romains, dans la punition des coupables. C'est le témoignage que leur rend partout Tite-Live : & l'on fait que par un sentiment de pitié ils étrangloient souvent les criminels condamnés au supplice de la croix. Eh bien ! ces hommes si compatissans à l'égard des coupables, ne l'étoient plus, même à l'égard des innocens, dès que la superstition l'ordonnoit. Une vestale avoit violé son vœu sous le consulat d'Emilius Paulus & de Terentius Varro. Pour expier ce crime, qui n'étoit

(p) *Pf. CVI.*

qu'une *triblade*, on enfouit vivans dans la terre, à Rome, un Gaulois, une Gauloise, & deux Grecs, sur le marché aux bœufs, dans un *fourcain* dont on avoit déjà fait le même usage auparavant. Il est vrai que Tite-Live proteste que ce n'étoit pas là un sacrifice d'invention Romaine, ni une partie essentielle du culte de la nation. Mais il n'en étoit pas moins autorisé par la puissance souveraine; pas moins fréquent. Il paroît même très-probable que la dernière cérémonie de la pompe des triomphes, étoit toujours de sacrifier sur l'autel de Jupiter Capitolin, tous les prisonniers illustres qui avoient servi à en rehausser l'éclat. Le farouche Marius, instruit que les Cimbres immoloient des victimes chéries à leurs Dieux Aurruncis, pour en obtenir la victoire, ne balançoit point à offrir aux mêmes Dieux Calpurnia, sa propre fille. Ce guerrier sangulaire redoutoit les effets des exorcismes & des cérémonies infernales de ces Cimbres, & la superstition lui persuada qu'il devoit les surpasser en cruauté, pour empêcher les effets de leur magie. Comme Cicéron déclare que de son tems ces sacrifices atroces étoient encore en usage chez les Gaulois, on en infère qu'ils avoient cessé chez les Romains. Ils avoient été

défendus , selon Pline , cependant on les voit reparoître encore de tems en tems , pour être pratiqués en plein jour , & sous les yeux de tous les citoyens , qui n'avoient pas horreur d'y assister. Cette défense n'empêcha pas le sanguinaire Octavien , pendant son second triumvirat , aux ides de Mars , de sacrifier trois cens prisonniers , choisis dans l'ordre des sénateurs , & parmi les chevaliers , sur un autel dédié aux mânes de Jules-César , quoiqu'il en eut fait mourir auparavant plusieurs autres par le droit de la guerre. Enfin , on retrouve encore des traces de cette affreuse barbarie sous Héliogabale , & sous l'empire d'Adrien. Qui ne seroit révolté en voyant un peuple éclairé , condamner de sang froid à une pareille mort , des prisonniers distingués , & qui ne lui paroissent coupables que pour avoir eu le courage de combattre pour leur patrie ? Quel autre crime avoit commis ce Simon qui commandoit les Juifs pendant le siège de Jérusalem ? Cependant après avoir servi de spectacle aux Romains , en marchant enchaîné au char fastueux de Titus , ne fut-il pas mis à mort ? Tels sont les lugubres trophées de la superstition.

Les Gaulois & les Germains avoient trois
Divinités

Divinités , dont Lucain nous a conservé les noms , savoir , Theutatès , Hèfus , & Tanaris. Dès qu'il s'agissoit de quelque acte important , on le commençoit toujours par immoler à ces Dieux , des victimes humaines. Leurs autels étoient placés dans des bois impénétrables à tous les rayons du soleil ; obscurité qui augmentoit l'horreur de la cérémonie , & imprimoit une forte de respect dans tous les esprits. Toutes les Gaules , toute la Germanie étoient hérissées de ces forêts redoutables ; & l'on y avoit placé un grand nombre de ces autels , sur-tout dans celles des Ardennes , & dans la forêt Hercinie , qu'on ne pouvoit parcourir en moins de trente jours de chemin. Toutes ces places passoient pour sacrées , & personne n'osoit en approcher que dans les jours fixés par les prêtres. Quelle description fait l'auteur de la Pharsale de la forêt de Marseille ? Il en peint les arbres touffus , écartant l'air le plus épais par leurs rameaux entrelacés , & tous rougis de sang humain. Il n'y place ni Fauves , ni Sylvains , ni Nymphes , mais des Divinités toujours altérées de sang , &c. Malgré les ordres de Jules-César , les soldats Romains tremblèrent à l'aspect d'une si effrayante obscurité , & se firent un scrupule de profaner

ce bois sacré. C'étoit dans ces antres ténébreux que les Druides brûloient les victimes humaines dans de grandes figures d'acier, à qu'ils leur perçoient le cœur avec un poignard sacré, & qu'ils voyoient avec volupté leur sang couler à gros bouillons ! Chez les Germains on chargeoit des forcieres de cet atroce ministère. Elles égorgoient en chantant, les hommes dévoués à la mort, & jugeoient de l'avenir par le plus ou le moins de rapidité avec laquelle le sang couloit de leurs blessures.

En tournant ensuite nos pas vers les peuples du Nord, nous y trouvons les Massages, les Scythes, les Getes, les Sarmates, toutes les hordes situées le long de la Baltique, & sur-tout les Scandinaviens, plus superstitieux & plus inhumains que les peuples du midi. Les principales Divinités adorées dans ces froides régions, étoient Thor & Woden, & l'on ne pouvoit les rassasier de sang. Aussi avoit-on multiplié les lieux destinés à leur culte. Il y en avoit un très fréquenté dans l'isle de Rugen, à l'embouchure de l'Oder, & un autre plus célèbre & beaucoup plus respecté dans le voisinage d'Upsal où l'on célébroit tous les ans une grande fête, qui duroit neuf jours. On offroit pour préluder diverses

espèces d'animaux, ensuite les prêtres prononçoient d'horribles anathèmes sur les malheureux mortels réservés pour le plaisir de ces Dieux sanguinaires. De tous ces sacrifices, celui du souverain étoit regardé comme le plus efficace, comme le plus propre à défarmer le courroux des Dieux & à les rendre propices; & si le sort designoit la victime dans la personne du roi, l'air retentissoit des acclamations, des chants de triomphe, des cris de joie de tout le peuple. C'est ainsi que dans le tems d'une cruelle famine, le sort tomba sur le roi Domalder, qui fut sacrifié pour son peuple. Un autre prince nommé Oladé Tetelger, fut brûlé vif à l'honneur du Dieu Woden. Tous ces peuples étoient également persuadés que le bonheur de leur patrie dépendoit uniquement du sang de leurs semblables.

La superstition ne peut jamais être uniforme. Quoique d'accord sur ces sanctuaires teints de sang, & qui exhaloient la puanteur des cadavres pourris, ces peuples ne l'étoient pas sur la manière d'offrir ces victimes. Ici on leur fendoit d'un coup de hache l'épine du dos, là on les couchoit sur un bloc, la poitrine élevée, on leur perçoit l'os d'un coup d'épée; chez les Cimbres on leur ouvroit le

ventre pour tirer des présages de leurs intestins ; en Islande & chez les Norwégiens , on leur faisoit sortir le cerveau , en leur cassant le crâne. Ailleurs on les perçoit à coups de flèches ; lorsqu'ils étoient morts , on les suspendoit aux arbres pour les y laisser pourrir. Les auteurs qui attestent ces faits ont eux-mêmes trouvé dans les bois des *Sueves* soixante & dix cadavres de ces infortunés ; & à Ledur en Seeland , on sacrifioit chaque année nonante-neuf victimes au Dieu Swantowitz. Mais ce qui caractérise encore mieux les formidables résultats de la superstition , c'est qu'il régnoit une joie générale pendant ces fêtes sanglantes. On se donnoit des repas somptueux , les mets les plus délicats y étoient servis avec profusion ; on s'efforçoit de faire briller son adresse dans toutes sortes d'exercices militaires , & chacun se livroit au plaisir avec une dissolution qui auroit été punie en tout autre tems. Quelquefois même on pouvoit la barbarie jusqu'à boire le sang des victimes immolées , & comme on supposoit quelque chose de mystique dans le nombre neuf , tout se calculoit suivant ce nombre ; ici les fêtes se célébroient de neuf en neuf ans ; là de neuf mois en neuf mois , & elles duroient neuf jours.

A la fin de ces abominables solemnités, on lavoit l'idole infectée de sang dans quelque torrent, & chacun s'en retournoit chez soi. Des esclaves qui partageoient avec leurs maîtres ces affreux divertissemens, étoient noyés après la fête, ou l'on s'en défaisoit d'une autre maniere. Mais ne font ce point là des calomnies contre ces nations, & se peut-il que des hommes nés avec un instinct précieux de sensibilité, soient devenus plus cruels que les ours & les loups en fureur? L'écrivain que j'analyse, a pour garants des auteurs contemporains, & qui ont vécu successivement dans ces pays là; & comme ils paroissent fort attachés à leur patrie, fortement prévenus en sa faveur, qu'ils en parlent toujours de la maniere la plus avantageuse, & qu'enfin ils s'accordent tous dans les circonstances, & les détails, on ne peut pas revoquer leur témoignage en doute. Antonio de Solis, Jean Acosta, Gardilasse de la Vega ne rapportent-ils d'ailleurs pas des traits non moins révoltans du Mexique & du Pérou, & de presque toutes les parties de l'Amérique? Cet usage ne s'est-il pas maintenu jusqu'à nos jours en Afrique, où les habitans des pays éloignés de la mer, sacrifient leurs prisonniers aux Dieux Fetiches pour implorer

leur protection. A Congo , s'il tombe trop , ou trop peu de pluie , si les saisons sont mauvaises , c'est au Roi que l'on s'en prend ; le peuple se révolte & le massacre. A la côte d'or on immole jusqu'à six cent personnes à la fois , à la mort des Rois. Là , comme ailleurs , on sacrifie les femmes sur le tombeau de leurs maris , & les esclaves sur celui de leurs maîtres. La plupart des Sauvages reconnoissent des Divinités malfaisantes ; leurs prêtres sont des forciers , & leurs sacrifices des meurtres. Annafinga , Reine d'Angola , consultoit le Diable par le sacrifice de la plus belle fille qu'on pût trouver ; elle buvoit un verre de son sang , & en faisoit faire autant à ses principaux officiers. Lorsque les Européens leur demandent raison de ces abominations , ils répondent froidement : *c'est notre usage*. Ainsi donc l'ignorance égorge les hommes , sans passion , elle tire ses droits de sa stupidité même ; elle forge des Dieux qui lui ressemblent , & leur prête ses fureurs ; & ce n'est que par des cruautés qu'elle croit pouvoir les honorer !

Je pourrois ajouter à ce noir tableau les procédés de l'inquisition (1). Ils ne sont que trop connus , & je ne citerai qu'un seul trait que rapporte le célèbre docteur Zimmerman dans

un livre intitulé *la solitude* : „ l'inquisition a
„ commis dans ces dernières années en Es-
„ pagne une action digne des siècles les plus
„ barbares, & qu'on ne peut lire sans être
„ saisi d'effroi & d'horreur. En 1781, elle fit
„ brûler à Seville une jeune fille aussi aima-
„ ble que belle, soupçonnée d'avoir eu un
„ commerce amoureux avec le Diable. Pour
„ couronner cette action inhumaine, le saint
„ office ordonna qu'on coupât le nez à cette
„ fille deux heures avant son exécution, afin
„ que sa beauté jointe à la commisération que
„ son triste sort devoit naturellement exciter,
„ ne fit pas une sensation trop vive dans l'ame
„ des spectateurs. ” Ils existoient donc enco-
re alors les successeurs de ces bourreaux qui
s'offensèrent de voir couler les larmes de Phi-
lippe II, qui malgré sa superstition, n'avoit
pû les retenir dans un Auto-da-fé. — Dois-je
ajouter qu'il y a à peine sept ans que le grand
inquisiteur *Beltran* sachant que l'héritier pré-
somp-tif de la Couronne avoit quelques livres
philosophiques dans sa bibliothèque, les em-
porta en présence de S. A. R. & que le bi-
bliothécaire fut cassé

Puisse cet odieux tribunal être enfin suppri-
mé, il est contraire à toute bonne police !

Par tout dit Montesquieu, il a trouvé un soulèvement général, & il auroit cédé aux contradictions, si ceux qui vouloient l'établir n'en avoient tiré de grands avantages. Ce tribunal est insupportable dans tous les Gouvernemens. Dans la Monarchie, il ne peut faire que des délateurs & des traîtres; dans les Républiques, il ne peut former que de malhonnêtes gens; dans l'Etat despotique il est destructeur comme lui (a).

Il est tems de respirer ! Le voyageur qui dans des lieux affreux, a parcouru des ravins & des précipices, se plaît à se reposer dans quelque prairie agréable; & je vais lire quelques chapitres du *traité de la tolérance*. Adieu Mr. & puissiez-vous toujours être aussi heureux que vous êtes humain & bienfaisant.

(a) *Espr. des Loix*, Liv. 26, Chap. II.





L E T T R E I V

JE vais maintenant essayer, mon cher Baron, de calculer les pertes que la superstition a causées au genre - humain ! Mais c'est une tâche presque impossible à remplir. Chaque ville, chaque bourgade, chaque horde a pratiqué ces affreux sacrifices, & cela plusieurs fois par an; cela pendant une longue suite de siècles, & enfin, sur toute la surface du globe. Mais aucun ne nous a transmis la somme totale des assassinats qu'il a consommés ? Quelques passages d'un petit nombre d'auteurs peuvent-ils suppléer au silence universel des nations sur ce sujet ? D'ailleurs on ne compte que quelques - unes des victimes qui ont péri en cérémonie ! Mais n'en-a-t-il pas été détruit un plus grand nombre encore dans l'obscurité & dans le silence ? Si les murailles, si les voûtes, si les portes, les grilles de fer pouvoient parler, que de scènes & de mystères d'horreur elles nous dévoileroient ! Cependant les calculs que

font divers auteurs sages & impartiaux font effrayans. Je choisís quelques - unes de ces époques de destruction , sans remonter jusques dans des siècles trop reculés. Commençons par les persécutions essuyées par les Chrétiens. On en compte ordinairement dix de la part des Romains. On taxoit les Chrétiens *de haïr le genre-humain* , parce qu'en faisant tomber les idoles , leur doctrine heurtoit les préjugés des peuples , & les intérêts d'une foule de prêtres. Néron fit le premier des loix contre eux ; il en fit envelopper un grand nombre dans des matieres combustibles , & ordonna qu'on y mit le feu pour qu'ils servissent de fanaux pendant la nuit ; il en fit attacher d'autres à des croix , ou dévorer par des bêtes féroces. Domitien dont les vices ne le cédoient guere à ceux de Néron , ne les traita pas avec moins de barbarie. Sous le règne même du bon Trajan , on vit une foule de Chrétiens sacrifiés à la rage du peuple ; mais il s'efforça en vain de calmer les fureurs des prêtres & de la multitude que ceux-ci enflammoient. Adrien défendit de les faire mourir , à moins qu'ils ne fussent convaincus dans les formes de crimes contre les loix. Antonin le pieux menaça même d'un chatiment capital quiconque les accuseroit de

quelque crime sans preuves. Sévère ayant défendu à tout sujet de l'Empire de quitter la religion de ses ancêtres pour se faire Chrétien ou Juif, il en résulta de nouveaux carnages. Une tempête infiniment plus violente s'éleva sous les règnes de Decius, & de Maximin Le premier ordonna sous peine de mort à tous les prêtres de détruire entièrement les Chrétiens sans aucune exception, ou de les forcer par les tourmens les plus affreux à rentrer dans le sein du paganisme. Aussi leur fit-on souffrir par tout l'Empire ce qu'une barbarie ingénieuse pût inventer de plus cruel. Gallus, Volusianus, Valerien, Diocletien les deux dernières années de son règne, & Galérius encore quelques années après persécuterent violemment les Chrétiens de l'Asie mineure & des contrées voisines.

Sous Adrien (*b*), il parut en Judée, un certain Barkokebas, qui se disoit le Messie, & qui occasionna un soulèvement dangereux; l'Empereur envoya ses meilleurs généraux contre les révoltés, qui se défendirent avec tout l'acharnement du désespoir. Cette guerre ne dura que deux ans, & cependant elle couta

(*b*) *Hist. Romaine d'Echard, Tome 5.*

la vie à cinq cent quatre vingt mille Juifs tués par l'épée, sans ceux qui périrent de faim ou de maladie ; quant aux autres persécutions que la Synagogue a subies depuis Adrien jusqu'à nous, c'est-à-dire pendant quinze siècles, on évalue le nombre des morts qu'elles ont occasionnées à plus de neuf millions ; ce calcul peut-être exagéré ; mais l'histoire des Juifs par Bagnage, prouve assez qu'il ne l'est du moins pas beaucoup.

L'établissement de la religion Musulmane, & sa propagation avec le fer des Califes a fait massacrer trois millions d'hommes, soit en Asie, soit en Europe ; le massacre des Manichéens dans la Perse, centre du culte d'Ahrimane & d'Oromaze, par l'ordre de Cabade, en a coûté deux cent mille, il en périt cent mille autres dans l'Empire Grec, en vertu d'un édit imaginé par Theodose. Le schisme des Donatistes, les dissensions pour & contre le culte des images, les séditions excitées par des prêtres ambitieux qui se disputoient les Patriarchats ou la chaire de St. Pierre, ont aussi fait verser des flots de sang. On compte deux millions d'assassinats pour les croisades contre les Musulmans ; trois cent mille pour

celles contre les Empereurs; cent mille pour le massacre des Albigeois; cinquante mille pour le grand schisme d'Occident; cent cinquante mille pour la guerre des Hussites qu'occasionna le concile de Constance. Barthelémi de Las-Casas, témoin oculaire de la conquête du nouveau monde, soutient que l'établissement du Christianisme a coûté à ces immenses contrées douze millions d'hommes. Peut-être la sensibilité de ce prêtre respectable lui a-t-elle permis ici quelque exagération ! Le Japon en a vû périr trois cent mille le siècle dernier dans une guerre excitée par les Missionnaires. Suivant l'opinion de Perefixe cette affreuse boucherie connue sous le nom de *la Saint Barthelémi*, ordonnée par Charles IX, exécutée sous ses yeux, & où il voulut lui-même être acteur, enleva à la France cent mille âmes; le massacre de Merindol au-delà de trois mille; celui d'Irlande deux cent mille. Gavin dans ses remarques sur la Bulle des Croisades évalue à un million, les Vaudois massacrés à diverses reprises dans les vallées & sur les montagnes du Piémont. D. Louis de Paramo comptoit déjà en 1589, cent mille victimes de l'inquisition; on peut aisément tripler ce nombre

en comptant depuis l'érection de ce tribunal de sang jusqu'à nos jours. Mais on se lasse de tracer le catalogue de tant d'horreurs. La main tremble; elle ne peut écrire. Que de millions d'hommes engloutis dans le gouffre dévorant de la superstition ! Puisse le tableau de tant de massacres apprendre à tous les Rois, à tous les gouvernemens que l'intolérance religieuse, que l'affreuse superstition est un fléau mille fois plus funeste pour les sociétés, pour l'humanité entière que les bandes de brigands, d'empoisonneurs, que les conquérans les plus destructifs ! Plutarque de Chéronée en Béotie, Historien célèbre, Philosophe & Littérateur profond, ne connoissoit qu'une très-légère portion de ces sanglantes tragédies, puisqu'il écrivoit sous le règne de Trajan, c'est-à-dire à la fin du premier siècle de notre ère vulgaire.

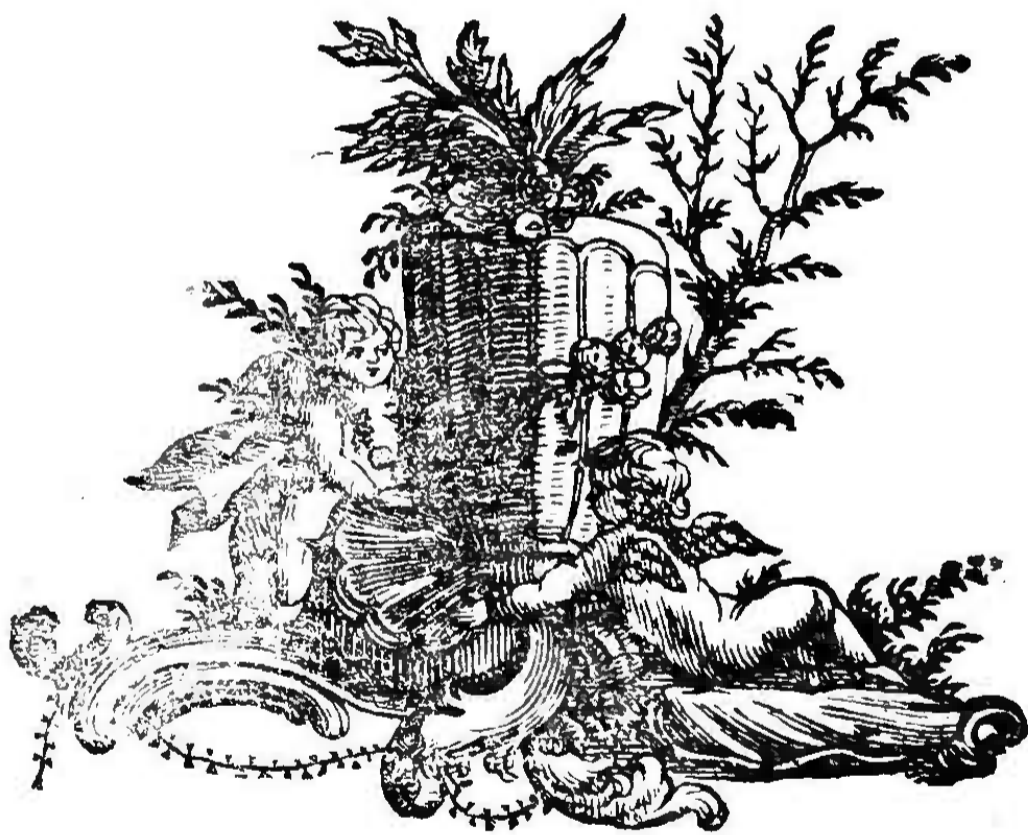
„ Cependant en réfléchissant sur cet usage bar-
 „ bare que les nations paroïssent adopter à
 „ l'envi d'immoler des victimes humaines aux
 „ Dieux; il crut avoir un juste sujet de douter
 „ s'il ne seroit pas infiniment plus désirable,
 „ plus utile pour le genre humain de n'avoir
 „ aucune notion d'un Etre suprême que de
 „ s'imaginer que les Dieux voyent avec plaisir

» répandre le sang des hommes; & que ces
» sacrifices atroces font à leurs yeux l'offran-
» de la plus agréable, & la plus parfaite des ex-
» piations? N'eut-il pas mieux valu, par exem-
» ple pour les Carthaginois en jettant les pre-
» miers fondemens de leur République, d'a-
» voir eu pour législateur un Athée tel que
» Critias, ou Diagoras qui leur eut enseigné
» à n'admettre aucun Dieu, que d'honorer
» des êtres dont le culte exigeoit de pareils
» sacrifices?

Quelle est donc ma conclusion? La voici :
Je souhaite de tout mon cœur qu'il ne règne
déformais parmi les hommes, que de justes
idées, des notions épurées de la Divinité !
Je souhaite qu'assez sages enfin, pour ne se
jeter ni dans l'un, ni dans l'autre extrême,
les humains ne soient ni superstitieux, ni im-
pies; & je m'écrie avec J. J. Rousseau (c),
» de combien de douceurs n'est pas privé ce-
» lui à qui la Religion manque ! quel senti-
» ment peut le consoler dans ses peines? Quel
» spectateur anime les bonnes actions qu'il
» fait en secret? quelle voix peut parler au
» fond de son ame? Quel prix peut-il atten-

(c) *Pensées.*

„ dre de sa vertu ? Comment doit-il envifager
„ la mort ” ? Et qu’il m’est doux de pouvoir
ainsi épancher mon cœur dans le fein d’un
fage, qui adore l’Etre éternel, qui enseigne
la vertu par ses exemples, & qui ne fait que
du bien à ses semblables ! Je fuis &c. &c.





LES ORACLES.

CONTÉ.

CYNIRAS, curieux de savoir s'il obtiendrait la place d'Archonte (1) , qu'il briguoit avec beaucoup d'ardeur, & si cette charge éminente augmenteroit son bonheur en proportion des revenus & de la considération qu'elle lui procureroit , partit un jour , pour consulter là-dessus l'oracle de Delphes. Il arriva chez un vieillard, nommé Antigone, auquel il demanda l'hospitalité. Les questions suivirent de près leurs embrassemens. Antigone ayant appris le sujet de son voyage, lui parla en ces termes :

Quoi ! mon ami, pour connoître votre destinée, vous voulez aller consulter une Pythie qui ignore elle-même la sienne ? Est-ce donc ainsi que vous êtes initié dans les mystères de la nature, & que vous avez appris à faire usage de votre raison ? L'avez-vous interrogée en sage, pour vous convaincre si cette prêtresse a le pouvoir de percer le sombre cahos

de l'avenir ? Si elle ne le peut pas , qu'ap-
 drez-vous en la consultant ? & si elle
 peut , ah ! voulez-vous donc ourdir de vos
 propres mains la trame de vos malheurs ?
 C'est par amour pour nous , que les Dieux
 ont couvert l'avenir de voiles impénétrables ;
 & si vous obteniez le don fatal de lire dans
 ce livre mystérieux , il empoisonneroit défor-
 mais tous les momens de votre existence. La
 vue anticipée des maux qui vous attendent ;
 répandroit de l'amertume jusques sur les plai-
 sirs dont vous devez jouir encore. Voulez-
 vous donc vous priver de la douce espérance
 qui , semblable à l'or en feuilles , se développe
 & s'étend sur tous les momens de la vie de
 l'homme ? Voulez-vous renoncer à cette aimable
 compagne qui voyage avec nous , & ne
 nous quitte pas même à l'heure du trépas , à
 cette jouissance précieuse (a) , qui dore de ses
 rayons les nuages dont nos jours sont cou-
 verts ? Oui , mon cher Cyniras , le livre des
 destinées est fermé pour nous ; le ciel ne nous
 en montre qu'une seule page , celle qui con-
 cerne notre état présent , & c'est là encore
 un de ses plus grands bienfaits.

Le vulgaire qui ne voit jamais les choses

(a) Pope.

comme elles font , & qui croit toujours fans examiner , raisonne tout autrement (2). Il tente fans cesse de percer ce voile & devient enfin crédule , parce qu'il ne peut devenir prophète.

(b) Si d'un côté les philosophes travaillent à diminuer les maux de la vie , par les lumières de la raison , on peut dire que de l'autre , les fols ne cherchent qu'à les multiplier par les principes de la superstition & de l'erreur.

Pour moi , je ferois très-fâché d'avoir le don de deviner tout le mal & tout le bien qui me peuvent arriver dans ce monde , & de sentir d'avance la joie de l'un & le poids accablant de l'autre. Il me suffira toujours d'y prendre part quand ils existeront. On ne gagne rien à favoir ce qui doit arriver nécessairement.

Pour vous prouver combien il est ridicule d'ajouter foi aux prédictions , à l'apparition des morts & à tous les prestiges de la magie , je vais vous raconter une aventure que j'eus dans ma jeunesse.

Je vis un jour dans le temple de Jupiter à Athenes , une fille charmante , que l'on nommoit la blonde Périmede , à cause de la cou-

(b) *Philosoph. de la nature.*

leur de sa belle chevelure. Sa beauté me frappa comme celle de l'Aurore à l'instant qu'elle déploye du haut d'une chaîne de montagnes, tout l'éclat de sa lumière étincelante. Toutes ses manières étoient aisées & gracieuses, elle savoit que l'affectation enlaidit les belles & donne du ridicule à celles qui ont le plus d'esprit. Je ne pus la voir, sans la chérir aussitôt, comme l'honnête homme chérit la vertu. Elle éprouva pour moi les mêmes sentimens. Je devins heureux & mon bonheur fut longtemps sans nuages; mais enfin la triste jalousie troubla un calme si délicieux: ce malheur me déterminâ à consulter l'oracle; en y allant je m'égarai dans une forêt, où j'avois déjà erré une partie de la nuit, lorsqu'enfin une lumière vive frappa mes regards, & m'attira vers l'endroit d'où elle partoît. M'en étant approché, j'aperçus un magicien prêt à exercer son abominable ministère. Cette scène se passoit dans une plaine immense & stérile. On y voyoit autrefois une ville florissante, que détruisit, peu avant le siège de Troie, le fer des Lacédémoniens. La voix de l'homme ne s'y faisoit plus entendre que pour exercer l'art impie de la magie. Le fleuve qui passoit au pied de ses murs, avoit été détourné de son

jours par leur chute. Par-tout le thardon & les épines y élevoient leurs têtes sauvages, & la mousse couronnoit la cime de ses édifices ruinés. Au centre de cette ville il y a un temple à moitié abattu par le tems & d'une grandeur prodigieuse. On y voit encore plusieurs restes des tombeaux dont il étoit entouré. Ce magicien avoit tracé au milieu de ce cimetiére trois cercles concentriques. A droite & à gauche il avoit placé deux lanternes fourdes. Sur le devant il y avoit un vase rempli de fleurs, & derrière lui une tête de mort. Il se tenoit, ainsi que celui qui venoit le consulter, en face du portique de ce temple délabré. Une infinité de hiboux & d'autres oiseaux nocturnes qu'il avoit apprivoisés, voloient & jetoient des cris sinistres autour de lui.

Il y avoit sur sa tête un bonnet pointu de vervaine, une chauve fouris à demi morte, attachée sur sa robe, à l'endroit du cœur; autour du cou, un carcan chargé de sept différentes pierres, dont chacune portoît le caractère de la planète qui la dominoit. Sa robe étoit noire & retrouffée. Un de ses pieds étoit nud. Sa barbe & ses cheveux blancs comme la neige, & son attitude majestueuse inspiroit le respect. Sa main gauche étoit appuyée sur

sa hanche, & dans la droite, qu'il tenoit élevée en l'air, il avoit une baguette blanche. Curieux d'entendre ce qu'il disoit, je m'approchai de près près & le plus doucement qu'il me fut possible.

Il commença d'abord par marcher à reculons, prononça certaines paroles que je ne comprenois pas, & qui furent répétées par plus de mille échos à la fois. Ensuite il fit quelques pas & s'écria : que l'ombre du grand Chalcas apparaisse ! Il eût à peine achevé cette conjuration, qu'il détourna ses yeux avec une espèce d'horreur. La crainte paroissoit empreinte sur son front, ses bras en contraction se roidirent comme pour repousser le fantôme qu'il avoit évoqué, & dans le même instant je vis un tombeau s'entr'ouvrir ; il en sortit une flamme semblable aux éclairs, & avec elle une ombre d'une taille gigantesque. Elle étoit vêtue d'un drap mortuaire, des cheveux hérissés longs & noirs, comme les plumes du corbeau, tomboient par dessus son visage, & rendoient son regard affreux. Elle s'avança à pas lents vers le magicien & lui adressa ces mots à demi formés : „ Qui t'as-tu, toi, dont „ la voix puissante retentit dans la nuit du „ tombeau ? qui es-tu, pour oser troubler mon

„ Sommeil éternel ? quel est ton but ? qu'exi-
 „ ges-tu de moi ? ” Le magicien lui répartit :
 „ Je veux que tu apprenne au malin qui se
 „ trouve dans l'enceinte de ce cercle , si la
 „ Destinée permet que son père se rétablisse
 „ de la maladie dont il est affligé ? ” A ces
 mots , l'ombre interrogée poussa plusieurs gémis-
 semens , sa taille se raccourcit de là moitié ,
 sa robe tomba à ses pieds , tout son corps se
 revêtit d'un feu semblable à celui que la lune
 répand quelquefois par intervalle , dans les
 nuits orageuses de l'été ; & il répondit : *Il*
pourra guérir , mais il mourra. Vous voyez ,
 mon ami , qu'il se ménageoit une évafion à
 tout événement.

Lorsqu'il eut prononcé ces paroles mysti-
 ques , j'entendis à quelques pas de moi le
 sifflement de plusieurs serpens , & en quittant
 la place que j'occupois , une grosse pierre que
 je rencontrai dans mon chemin me fit tomber.
 Cette chute me trahit , & causa une telle
 frayeur au jeune homme qui avoit consulté le
 magicien , qu'il s'enfuit ; mais celui-ci , bien
 loin de se déconcerter , résolut aussitôt de me
 sacrifier à ses intérêts. Il s'écria d'un ton d'éner-
 gumene : „ Un profane a troublé nos myste-
 res ! Malheur à lui ! que la mort l'anéan-

tisse” En disant ces mots , il s’avança vers moi , ainsi que le fantôme qu’il avoit évoqué. J’avois été assez imbécile pour m’imaginer qu’un mortel pouvoit forcer la nature à lui révéler ses secrets , mais j’étois assez courageux pour oser me défendre contre des magiciens. (c). Le danger fut l’épée du brave ; la fortune se plaît à couronner l’audace. Tel qu’une lionne qui au retour de la chasse voit des loups affamés prêts à se jeter sur ses petits , je m’élançai à corps perdu sur eux , je les frappai tous deux presqu’en même tems de la pointe & du tranchant de mon épée. Ils tombèrent à mes pieds , comme les chênes orgueilleux tombent sous les coups redoublés du bûcheron. Convaincu alors , que tout ce que j’avois vu & entendu , n’étoit qu’une imposture , je m’emparai d’une lanterne placée dans le cercle , & ayant visité la tombe d’où cette prétendue ombre étoit sortie , j’y trouvai encore un reste du soufre dont on s’étoit servi pour produire la flamme , & à quelques pas de là , la longue robe dont elle étoit d’abord revêtue.

Je fus ensuite curieux d’examiner l’ombre elle-même , qui étoit étendue à quelque pas

(c) *Poësies d’Ossian.*

du magicien & qui nageoit dans son sang ; ce n'étoit qu'un homme d'une stature assez haute. Son visage, ses mains, ses vêtements étoient entièrement couverts d'une composition de Phosphore. Je fus donc convaincu que tout ce manège n'étoit qu'imposture, & j'en conclus qu'il en étoit sans doute de même de toutes les opérations imposantes des devins & des magiciens.

Cependant la brillante lumière de l'aurore m'aida à retrouver ma route, & renonçant au projet chimérique de me transporter à Delphes, je m'en retournai à Athenes. Au bout de quelques lieues, je rencontrai le Philosophe Anaxagoras, auquel je racontai mon aventure, en le priant de me dire ce qu'il pensoit sur la Divination, & les oracles.

Il me répondit. La *divination* est l'art de prédire l'avenir par l'intervention de la Divinité. On l'exerce par l'inspection du vol des oiseaux, par leur chant, la manière dont ils mangent ; ce que l'on nomme (3) *auguré*, *aruspices*. On se sert aussi des plis formés dans la paume de la main, de cercles tracés sur la terre, &c. Il résulte de ce seul détail que cet art est fondé sur des principes ruineux, qu'il est futile & absurde. Aussi je ne fais comment un

augure peut en rencontrer un autre, sans éclater de rire, & je ne suis point surpris de ce que l'on dit ordinairement que l'inventeur de la divination a été le premier fripon qui a rencontré un imbécille; mais enfin, si le peuple veut être trompé, qu'il le soit, pourvu que le sage apprécie tous ces prestiges avec discernement.

Quand c'est un inspiré qui lit dans l'avenir, on l'appelle *prêtre & devin*; si c'est de sang froid qu'il feuillette le livre du destin, il n'est que magicien. La magie naturelle ne fut d'abord que du département des prêtres; dans la suite, des charlatans profanes ont partagé cette branche lucrative de commerce, & la terre a été inondée de *sorts*. On a mis à contribution toute la nature pour interroger le Dieu fantastique du destin. On a fait des enchantemens pour tous les élémens; on a donné des noms scientifiques à toutes les rêveries, & le peuple est devenu doublement crédule, dès qu'il n'a plus compris ni le nom, ni la chose.

Il y a déjà quelque tems que nos philosophes ont créé des démons d'une nature mi-toyenne, entre Dieu & les hommes, qu'ils chargent de faire tout le commerce des dieux avec nous. Quelques écoles enseignent même

déjà qu'il y a de ces génies qui sont mauvais ; qu'ils sont les auteurs des *enchantemens*, des *sortes*, des *maléfices*, & qu'enfin il y en a parmi eux, qui se mêlent de rendre les oracles.

Mais les Cyniques & les Epicuriens se moquent hautement & de ces magiciens, & de tous les oracles. Ils les tournent sur-tout en ridicule à cause de l'obscurité de leurs réponses. Si tu lis dans l'avenir, disent-ils à la Pythie de Delphes, pourquoi te fers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre ? si tu fais qu'on ne les entendra pas, tu te plais donc à te jouer de nous ? & si tu l'ignores, apprens de nous qu'on ne t'entend point, & que pour être compris, il faut parler clairement. Cet argument me paroît déjà décisif contre la validité des oracles. Ou Dieu permet en effet que l'homme lise dans l'avenir, soit par son intervention immédiate, soit par le ministère intermédiaire des démons ; ou il ne le permet pas. Dans la première hypothèse, pourquoi les Oracles sont-ils obscurs ? Dans la seconde, pourquoi y a-t-il des Oracles ?

C'est que des prêtres, les magiciens, les *soothsayers* sont poussés par quelque intérêt à en fabriquer. Ils aiment l'argent, & ils reçoivent

des présens considérables. Ils aiment la bonne chère, & les victimes immolées avec profusion, couvrent leurs tables. Ils veulent prouver la supériorité de leur Dieu sur tous les autres. Ont-ils besoin de la protection des Rois ? ils leur prédifent des victoires. Veulent-ils effrayer le peuple ? Ils lui annoncent des malheurs.

Je ne voudrois même pour démontrer leur imposture que la simple vue des lieux, où ils se placent. Ce sont des cavernes sur des montagnes, environnées de rochers & de précipices. Dans le plat pays, on fait des antres artificiels qu'on nomme des *sanctuaires*, toujours obscurs & couverts de feuillages épais ; ces réduits ténébreux sont très-propres pour cacher les machines des prêtres, & les fouterains par lesquels ces saints hommes savent bien rentrer secrètement dans le temple du Dieu, pour prendre les présens & les viandes qu'on y a offertes. D'ailleurs, les voûtes de ces cavernes augmentent la voix, & font un retentissement qui imprime de la terreur.

Enfin, mon ami, je me suis amusé à considérer le sort d'un grand nombre de ces charlatans. Croyez m'en sur ma parole, ils n'ont pas su se préserver eux-mêmes contre les dis-

graces ordinaires de la vie ; ce qui devoit leur être très-facile , s'ils connoissent l'avenir. Cependant plusieurs d'entr'eux ont été dupés de la maniere la plus grossiere ; d'autres sont morts dans la misere , on en a fait périr par la main du bourreau. d'autres ils ont été massacrés au pied du même autel ou ils prétendoient annoncer les choses futures , & l'on a pillé les trésors qu'ils avoient amassés avec le plus grand soin. Je suis persuadé que toutes les intrigues de ces oracles éclateront tôt ou tard , & que l'on rougira d'avoir été si crédule.

Il est donc clair que l'homme n'eût jamais le pouvoir de forcer la nature à lui révéler ses secrets. En effet, quel rapport la queue d'une comete , le cri d'un poulet , le croassement d'un corbeau , les entrailles d'une victime ou le cercle & la baguette d'un magicien peuvent-ils avoir avec notre destinée ? La connoissance de l'avenir appartient à Dieu seul , & s'il arrive quelquefois que la prédiction de ceux que nous consultons , s'accomplisse , c'est l'effet du hasard , ou de leurs artifices , & non de leur pouvoir. Ne voit-on pas que les hommes les plus mynards , à force de tirer au but , donnent quelquefois dans le Noir ? Ainsi ne vous fiez plus aux conseils des pythies ou

des magiciens, car quel profit peut-on attendre de leur science, puis qu'eux-mêmes ne peuvent pas se procurer le moindre avantage? Et souvenez-vous, que dans les choses dont la preuve est difficile, & la croyance dangereuse, il vaut mieux pencher vers le doute, que vers l'affurance" Ce discours acheva de me guérir de ma folle superstition. Puiffe-t-il produire le même effet sur votre esprit! Car les *divinations*, les *augures*, les *oracles*, les *songes* sont des choses vaines, & celui qui y ajoute une foi aveugle, souffre comme la femme qui est en travail. •

Cyniras ne put se refuser à la justesse de ces réflexions; & ils raisonnerent encore pendant quelque tems sur l'antiquité de ces prestiges, sur l'incroyable empressement des hommes à les adopter, & sur les histoires ridicules répandues dans toute la Grece au sujet des oracles.

Pendant qu'ils parloient ainsi, on vint leur annoncer qu'ils étoient servis. Ils se mirent à table, & après avoir savouré pendant quelques tems les délices de la bonne chere, ils furent se promener. Durant cette promenade ils aperçurent une troupe de jeunes gens qui dansoient à l'ombre de quelques noyers. Ils se

approcherent, & Cyniras qui aimoit beaucoup cet amusement, se mêla parmi eux. Antigone qui vit alors combien il étoit gai & content, lui adressa ces paroles remarquables : « Le plaisir qui dilate maintenant votre cœur, semble vouloir vous faire connoître trois importantes vérités à la fois, savoir : „ Qu'il n'est „ aucunement besoin de posséder de grandes „ richesses, ou d'être décoré de titres super- „ bes pour goûter les douceurs de la joie & du „ contentement ; que l'homme peut être heu- „ reux dans quel état que ce puisse être , „ pourvu qu'il sache jouir des plaisirs qui „ sont à sa portée, & enfin qu'un honnête „ loisir vaut mieux, que d'avoir beaucoup à „ faire ” Cette dernière observation acheva d'engager Cyniras à renoncer pour toujours à ses vues ambitieuses. Il n'alla point à Delphes, ne brigua point l'archontat, & n'en vécut que plus content.

RÉFLEXIONS.

Je pose pour principe en plusieurs endroits de cet ouvrage, qu'il ne faut jamais dogmatiser contre la religion de son pays. Qu'on ne s'imagine donc pas que je veuille attaquer ici

ou les prophéties sacrées, ou les prophètes. Je ne conteste point à l'Être suprême le pouvoir de révéler l'avenir qu'il ne peut ignorer, s'il le juge à propos. Après cette déclaration, qu'on me permette de dire librement ce que je pense. Depuis le siècle d'Anaxagoras contemporain de Socrate, la manie des oracles n'a fait que s'accroître. Du tems d'Auguste, il en existoit dix principaux, entre lesquels on distinguoit ceux de *Delphes*, de *Dodone*, de *Jupiter Ammon*, de *Cumes*, &c. Cet oracle de *Delphes* en particulier a joui de la plus grande célébrité. Peut-être l'auroit-il conservée plus longtems, s'il y avoit toujours eu des prêtresses jeunes & jolies. Mais l'une de celles-ci n'ayant pas prévu les suites d'un commerce galant, on en prit de vieilles pour faire le métier. Cet accident commença à gâter tout.

L'ambiguïté des oracles, autre motif qu'Anaxagoras avoit raison de produire. Une de ces pythies annonce à Cræsus qu'en passant le fleuve Halis, il renversera un grand empire. Mais fera-ce le sien, ou celui de Cyrus ? Trajan ayant résolu d'attaquer les Parthes, fait demander à l'oracle d'Héliopolis, s'il retournera à Rome après cette guerre ? On lui apporte

apporte de la part du Dieu une vigne rompue. Que le prince revint à Rome ou victorieux, ou battu & blessé, tout cela pouvoit également s'expliquer. On y rapporta ses os; & cela s'expliqua encore; c'étoit pourtant là probablement la seule chose à laquelle le prêtre n'avoit pas pensé.

Non seulement les oracles affectoient ainsi une obscurité fort commode pour eux; mais ils se laissoient aisément corrompre. On connoît le mot de Démosthène; la *pythie Philippise*. Mais le trait suivant quoique moins connu, n'est pas moins décisif. Auguste aimoit éperdue-ment Livie; il l'enleva à son mari, toute grosse qu'elle étoit, & pour l'épouser plus tranquillement sur le champ, il fit consulter l'oracle. Le Dieu fit sa cour au monarque, & assura que jamais un mariage ne réussissoit mieux, que quand on épousoit une personne déjà grosse!

Un écrivain moderne (d) compare les prédictions des oracles à celles de l'almanach de Liege. *Un grand moura*; dit cet almanach: *Il y aura des naufrages*. Si un juge de village vient à mourir dans le courant de cette année là, voilà le grand dont le prophète Liegeois

(d) *Voltaire.*

vouloit parler. Une barque de pêcheurs est-elle submèrgée ? Voilà les grands naufrages annoncés. Ainsi l'auteur de l'almanach est un sorcier, soit que ses prédictions s'accomplissent, ou qu'elles ne s'accomplissent pas. Si quelque événement les favorise, sa magie est démontrée, si non, on applique la prédiction à tout autre événement, & il se tire d'affaire. Il a prédit qu'il viendroit un peuple du Nord qui ravageroit tout. Ce peuple ne vient point ; mais un vent du Nord fait geler quelques vignes, & *Matthieu Leuberge* a bien deviné. Quelqu'un ose-t-il douter de son savoir ? Il est dénoncé par les colpoteurs comme un mauvais citoyen, traité de petit esprit & de méchant raisonneur par les astrologues. Cette manie de crédulité est si universelle qu'il y a eu des savans qui ont trouvé l'histoire de leur tems dans l'Iliade & dans l'Odyssée. Pourquoi non ! Il y a tel vers du chantre immortel d'Achille qui paroît beaucoup mieux désigner tel ou tel événement que la plupart des oracles.

A la fin on s'est lassé de porter son argent aux prêtres. L'inspiration prophétique s'est affaiblie à mesure que cet aliment essentiel lui a manqué. Les oracles ont enfin cessé.

ment cessé vers le milieu du cinquième siècle de notre ère. Le paganisme les a entraînés dans sa ruine. Tandis qu'on ne les consulta que sur des choses de la dernière importance, ils se foutirent, parce qu'il étoit aisé de faire des conjectures. Mais dès que les particuliers vinrent leur demander s'ils devoient se marier, si leur champ seroit fertile, &c. la science des prêtres fut déconcertée, la domination Romaine hâta aussi leur décadence. On fait que ce ne n'étoit point là la folie des Romains. Cicéron servit beaucoup à les décréditer. „ Vous croyez, disoit-il aux augures, „ que le même veau a le foie bien disposé, „ s'il est choisi pour le sacrifice par un tel „ prêtre, & mal, s'il est choisi par un autre? „ Mais cette disposition peut-elle changer en „ un instant? Ne voyez-vous pas que c'est „ le hasard qui fait le choix des victimes? „ Souvent les entrailles d'une victime sont „ très-sunçtes, & celles de la victime que l'on „ immole immédiatement après, sont les plus „ heureuses du monde. Que deviennent donc „ les menaces des premières? Ou comment „ les Dieux se sont-ils apaisés si promptement? Vous dites qu'un jour il ne se trouva point de cœur à un bœuf que César

« sacrifier ? Mais avez-vous assez peu d'esprit pour croire qu'un bœuf ait pu vivre sans cœur ? Vous ruinez toute la physique, pour défendre l'air des Aruspices ».

La magie a eu un règne un peu plus long, & peut-être n'est-elle pas encore entièrement détruite. Or qu'est-ce que la magie ? Le secret impossible de faire ce que ne peut faire la nature ? Et voilà précisément pourquoi on a cru à la magie. Ce mot est venu des mages de Chaldée, hommes très-avisés, mais astrologues très-hardis. Arrivoit-il un événement sous la conjonction de deux planètes ; ils annoncoient que ces deux planètes l'avoient causé. Des imaginations frappées avoient vu en songe leurs amis morts ou mourans ; les magiciens faisoient apparôître les morts. L'abbé Bazin, dans son discours philosophique de 1744, les représente ensuite faisant descendre la lune sur la terre, & disposant même de la vie des hommes, soit en faisant des figures de cire, soit en prononçant ou le nom de Dieu, ou celui du Diable ; ce qui revenoit apparemment au même pour eux. Enfin, dit-il, depuis les deux sorciers à brevet de Pharaon, jusqu'à la maréchale d'Ancre, qui fut brûlée à Paris pour avoir tué un coq blanc dans la plume

lune, il n'y a pas eu un seul tems sans fortilege. On prétend en découvrir des traces dans les éclogues de Virgile, lorsqu'il parle de la lune descendant du ciel à la voix d'un enchanteur, de Moeris devenu loup, & des ames qu'il a vu sortir du creux de leurs tombeaux. On en trouve encore chez Horace, lorsqu'il décrit les fortileges plaifans de Sagane & de Canidie, & du tour plus plaifant encore que leur joua la statue de Priape.

En un mot, les princes, les magistrats, les bourgeois, le peuple, tous ont admis ces extravagances, ou ridicules, ou affreuses. Mr. Thiers, dans son livre sur les superstitions parle très-sérieusement d'une certaine espece de divination qu'il nomme illicite & criminelle. Elle se fait, dit-il, par le moyen d'un pacte avec le Diable. Cette opinion absurde, & impie a fait immoler la femme de Wurtzbourg, Madelaine Chaudron, le curé Gaudredi, le maréchal d'Ancre, & plus de cent mille forciers, pendant le cours de treize cens années, dans tous les états Chrétiens. Il y avoit dans l'ancienne Rome, des fous qui pensoient être forciers, mais on n'y trouva point de barbares pour les brûler.

Cette conviction générale a fait inventer

Les Oracles. Suite.

pour se garantir des sortilèges, des moyens aussi ridicules que la magie elle-même. Les uns pour se préserver des enchantemens, portent sur eux du sel, des oignons, ou un noyau de datte posé. D'autres se lèvent les mains le matin avec de l'urine. Il y en a qui crachent sur le fouet du pied droit avant de le chauffer, & suivant le *spectateur Anglois*, on a vu des femmes superstitieuses attacher aux épaules de leurs enfans des morceaux de miroirs cassés, des piéces de corne de renard, ou de brebis, afin de se garantir la vue empoisonnée des sorcieres (4).

Je félicite mes chers contemporains de ce que du moins les tribunaux civils, ne sont plus bâties comme forciers, & de pauvres diables qui n'ont pas même assez de sens commun pour s'assurer du pain. Je les félicite aussi ce qu'on s'est enfin lassé de chercher les sorts, soit dans les livres des poètes, soit dans la bible. On ne va plus à Tours sur le tabeau de St. Martin, ouvrir ce livre pour la réponse de Dieu, le premier passage qui s'offroit aux yeux. Les Empereurs & les Rois n'imitent plus à cet égard l'exemple d'Heracius (e) qui, pour savoir en quel lieu

(e) *Magus Calrenus.*

il feroit passer l'hiver à son armée, la fit purifier pendant trois jours, ouvrit ensuite l'Évangile, & trouva que son quartier d'hiver lui étoit marqué dans l'Albanie. Ce n'est pas ainsi que le grand Frédéric déterminait ses opérations; ainsi que Catherine II a étendu l'auguste empire qu'elle gouverne avec tant de gloire. Nous sommes enfin délivrés de mille pratiques superstitieuses; mais nous avons encore des *diseuses de tasses*; encore des divinations qui s'exécutent en faisant tourner le *fas*; d'autres par les *lettres du nom des personnes*; par des *jeux de cartes*; quelques unes par les *songes*, par l'*horoscope*, par le *sort*, &c. M. Thiers qui en a fait le détail, nous avertit que toutes ces divinations sont incertaines, ne réussissent que par hasard, ou par l'adresse du devin, & qu'il ne faut nullement s'y fier. Voilà sans doute un avis fort charitable; mais il est bien humiliant qu'il soit encore de mise dans notre siècle.

Puissions nous enfin prêter l'oreille à la voix des sages, & revenir de nos erreurs! car l'homme ne profite réellement de la vie, qu'autant qu'il se débarrasse de ses préjugés, qu'il parvient à maîtriser ses passions, & qu'il la passe dans la joie.

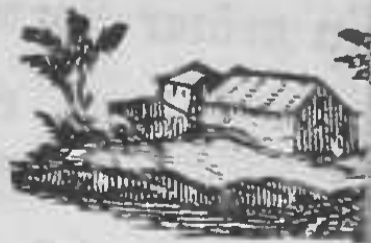
(f) Dieu enveloppe exprès dans une nuit obscure tous les événements à venir, & se rit d'un mortel qui porte les inquiétudes plus loin qu'il ne devoit.

Celui-là goûte le vrai bonheur, qui à la fin de chaque jour peut dire (g) : J'ai passé agréablement cette journée, soit que demain Jupiter charge l'air d'épais nuages, ou qu'il nous éclaire d'un beau soleil, je ne cherche point ni par le moyen des magiciens, ni par celui des oracles, à découvrir des vues impénétrables, & me résigne entièrement à la volonté suprême.

Le seul oracle qu'il est utile de consulter en tout tems, c'est celui de la conscience & de la raison.

(f) Odes d'Horace.

(g) Odes d'Horace.



N O T E S.

(1) *ARCHONTE*, titre des principaux magistrats d'Athènes.

(2) Cet avenir voilé devant nos foibles yeux
 Est le plus grand bienfait que nous tenons des dieux.
 Si les hommes étoient instruits de leur histoire,
 Qu'ils prévissent leur honte ou compensent leur gloire,
 Les larmes chez les uns ne tariroient jamais,
 Chez d'autres le bonheur seroit privé d'attraits ;
 On dégoutés trop tôt des destins de la vie,
 Fleurs l'abrégeroient sans l'avoir accomplie.
 Soyons donc ignorans sur ce que par bonté,
 Le ciel a de nos yeux prudemment coarce,
 Sans murmurer sans fin contre la Providence,
 Supprimons de nos vœux l'orgueilleuse insolence,
 Que le ciel, à son gré dispose des humains,
 C'est à nous d'obéir à l'ordre des destins.

Poésies de Frédéric II, roi Prusse.

(3) Voici comme Homère pensoit sur cette matière.
 Il fait dire à Hector : Tu veux Polydamas, que le
 vol d'un oiseau soit mon oracle & mon guide : va, je
 dédaigne ces chimères de l'erreur & de la superstition.
 Que ton aile se vole à droite, à gauche, au couchant,
 à l'aurore, moi je n'écoute que la voix de Jupiter,
 du maître souverain des mortels & des dieux ; défen-
 dre ma patrie, voilà mes oracles & mes augures.

V. l'Iliade, chant 12.

Epaminondas ayant reçu de sa patrie le commandement des troupes , avoit non seulement à combattre la timidité de ses soldats , mais encore tous les augures qui sembloient leur promettre de mauvais succès ; ne pouvant vaincre les Thebains jusqu'à lui , il chercha à dissiper leur crédulité par des présages contraires. Il les rassura , en leur disant que lorsque l'on combattoit pour son pays , la bonté & la justice d'une telle cause étoient les seuls augures que l'on devoit consulter. Les ministres des Dieux paroissoient néanmoins toujours opposés à ce qu'on entreprit cette guerre , & les Thebains étoient déjà en présence des Lacedemoniens , lorsque le ciel qui étoit pur & serein , s'obscurcit en un instant , les nues s'enflamerent & un violent coup de tonnerre se fit entendre. Douterez-vous encore de la volonté des Dieux , dirent à Epaminondas les plus considérables d'entre les anciens ? Que pensez-vous de cet état horrible ? *Je pense* , répondit le général Thebain , en considérant le camp des Lacedemoniens , *qu'il faut que nos ennemis aient perdu la tête pour se poster si mal , lorsqu'ils avoient à choisir tant de situations avantageuses.*

Quelqu'un voulant détourner Lucullus du dessein qu'il avoit de combattre dans le moment le roi d'Arménie lui fit observer que c'étoit un jour malheureux : *eh bien* , dit-il , *nous le rendrons heureux par notre victoire.*

La repartie philosophique que Caton fit à Labienus qui lui conseilloit d'interroger l'oracle de Jupiter , Amon , mérite encore davantage d'être connue. Il y a peu de chose dans l'antiquité comparable à cette

sublime réponse. Que veux-tu, lui dit-il, que je demande ? Si j'aime mieux mourir libre les armes à la main, que de vivre sous un tyran ; si cette vie n'est qu'un retardement d'une vie heurtée & durable, s'il y a quelque force au monde qui puisse nuire à l'homme de bien ; si la fortune perd les manœuvres quand elle s'attaque à la vertu ; s'il suffisoit de vouloir ce qui est louable, & si le succès ajoute à ce qui est honnête ? Nous savons tous cela, & à mon lui-même ne le graveroit pas plus profondément dans nos cœurs. Nous sommes tous dans la main des Dieux ; que leur oracle se taise, ce n'est pas moins leur volonté que nous accomplissons. La Divinité n'a pas besoin de paroles : celui qui nous a fait naître, nous dit, quand nous naissons, tout ce que nous devons savoir. Il n'a point choisi des sables stériles pour ne s'y commettre qu'à un petit nombre d'hommes. Ce n'est point dans cette poussière qu'il a caché le verité. La Divinité n'a-t-elle d'autre demeure que la terre, la mer, le ciel & le cœur de l'homme juste ? Pourquoi chercher en li tous les Dieux ? Jupiter est tout ce que tu vois, tout ce que tu sens en toi-même. Que ceux qui dans un avenir douteux, portent une ame irrésolue, aient besoin d'interroger le sort, pour moi, ce n'est point la certitude des oracles, qui me rassure, mais la certitude de la mort. Timide ou courageux, il faut que l'homme meure. Voilà ce que Jupiter a dit, & c'est assez.

F. la Pharsale de Lucain, Tom. 2.

O vous qui croyez en Dieu ! disoit Mahomet à ses

sectaires : sachez que les sorts & les divinations sont sales & ordures.

V. l'Alcoran, chap. de la table.

Tous les vrais philosophes, tant anciens que modernes, pensoient ainsi sur le compte des oracles & ne les envisageoient que comme autant de fourberies fondées sur l'aveuglement & la superstition des hommes. Eusebe dans sa préparation évangélique, livre 4, nous assure qu'il y a eu plus de six cens auteurs Payens, qui ont écrit contre les oracles.

(4) Il me souvient, dit le spectateur, d'avoir été un jour dans une compagnie mêlée, où l'on s'amufoit beaucoup. Mais une vieille matrone s'étant avifée d'observer que nous étions au nombre de treize, quelques dames saisies d'une terreur panique, voulurent sortir de la chambre. Heureusement qu'un de mes amis prit garde qu'une d'elles étoit enceinte, & tourna ce nombre de quatorze en présage heureux. Sans cet expédient, je ne doute pas que la plupart de ces dames ne fussent tombées malades dès le même soir.

Bodin dit, que les magistrats ou juges en Allemagne, faisoient prendre à de jeunes enfans des souliers neufs, graissés d'oing de pourceau, & les envoioient à l'Eglise ainsi chauffés, bien persuadés que s'il s'y trouvoit des forcieres, elles ne pourroient sortir de cette église sans la permission de ces enfans.

Nous rions en lisant dans l'histoire des Caraïbes, que pour se garantir des sortilèges, ils mettent dans une calebasse les cheveux, ou quelques os de leurs parens défunts; disant que l'esprit du mort parle

là dedans, & les avertis du dessein de leurs ennemis. Mais sommes-nous beaucoup plus sages qu'eux ? Je pourrais citer encore une infinité de traits ; mais il est temps de lever le voile de la pitié sur tant de faiblesses & de fragilités. — Et je conclus avec l'ingénieur de Mérope, dans la fable de l'astrologue.

Parmi ce noc de gens, sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui font souvent,

Ne se plaisent d'entendre dire,

Qu'au livre du destin les mortels peuvent lire.

Mais ce livre qu'Homère & les Grecs ont chanté

Qu'est-ce que le hasard par son antiquité ?

Et parmi nous la Providence ?

Où du hasard, il n'est point de science ;

Si l'en étoit, on auroit tort,

De l'appeller hasard, ni fortune, ni sort,

Toutes choses très incertaines.

Quant aux volontés souveraines,

De celui qui fait tout, & rien qu'avec dessein,

Qu'est-ce fait que lui seul ? comment lire en son sein ?

Qu'est-ce imprimé sur le front des étoiles,

Ce que la nuit des tems enferme dans ses voiles ?

À quelle utilité ? Pour exercer l'esprit,

De ceux qui de la sphere & du globe ont écrit ?

Pour nous faire éviter des maux inévitables ?

Nous rendre dans les biens de plaisirs incapables.

Et causant du dégoût pour ces biens prévenus,

Les convertir en maux avant qu'ils soient venus ?

C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.

Charlatans faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des Princes de l'Europe;
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un tems,
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens !

Fin du Tome second.





ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que fazem parte da Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP. Trata-se de uma referência a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital – com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais. Os livros, textos e imagens que publicamos na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP são de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

2. Atribuição. Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

3. Direitos do autor. No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se uma obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (dtsibi@usp.br).

ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que fazem parte da Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP. Trata-se de uma referência a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital – com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais. Os livros, textos e imagens que publicamos na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP são de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

2. Atribuição. Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

3. Direitos do autor. No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se uma obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (dtsibi@usp.br).